Carlos Castaneda

Le feu du dedans



folio essais

Carlos Castaneda

Le feu du dedans



folio essais

Carlos Castañeda

LE FEU DU DEDANS

éditions

Les Castañedères — 2018

Prologue

J’ai longuement décrit mon apprentissage auprès d’un sorcier indien du Mexique, don Juan Matus. Étant donné l’étrangeté des concepts et des pratiques que don Juan entendait me faire comprendre et intérioriser, le seul choix qui m’ait été laissé consistait à exposer ses enseignements sous la forme d’un récit, un récit de ce qui était arrivé, tel que c’était arrivé.

La structure des instructions de don Juan était fondée sur le principe que l’homme possède deux types de conscience. Il désignait ces deux types par les expressions de “côté droit” et “côté gauche”. Il décrivait le premier comme étant l’état de conscience normal, nécessaire à la vie quotidienne. Le second, disait-il, était la part mystérieuse de l’homme, l’état de conscience nécessaire pour assumer les fonctions de sorcier et de voyant. Don Juan répartissait par conséquent son instruction en enseignements relatifs au côté droit et en enseignements relatifs au côté gauche.

Il exerçait ses enseignements relatifs au côté droit quand je me trouvais dans mon état de conscience normal, et j’ai décrit ces enseignements dans tous mes récits. Quand je me trouvais dans cet état, don Juan me disait qu’il était sorcier. Il me présenta même à un autre sorcier, don Genaro Flores, et la nature de notre relation me porta à conclure, en bonne logique, qu’ils m’avaient pris comme apprenti.

Cet apprentissage se termina par un acte incompréhensible que don Juan et don Genaro m’amenèrent à accomplir. Ils me firent sauter du sommet d’une montagne dans un gouffre.

J’ai raconté dans un de mes récits ce qui s’était passé sur ce sommet. C’est là que se joua le dernier acte des enseignements de don Juan relatifs au côté droit, avec, pour acteurs, don Juan lui-même, don Genaro, Pablito et Nestor – deux apprentis – et moi. Pablito, Nestor et moi sautâmes de ce sommet dans un gouffre.

Je crus par la suite, pendant des années, que seule la confiance totale que j’éprouvais envers don Juan et don Genaro avait suffi à supprimer mes peurs rationnelles à l’idée d’affronter l’anéantissement véritable. Je sais maintenant

qu’il n’en était rien ; je sais que le secret de cet acte résidait dans les enseignements de don Juan relatifs au côté gauche, et que l’exercice de ces enseignements avait exigé une discipline et une persévérance extraordinaires de la part de don Juan, don Genaro et leurs compagnons.

Il m’a fallu près de dix ans pour me souvenir de ce qui s’était exactement produit au cours de ses enseignements relatifs au côté gauche pour m’amener à accomplir si volontiers un acte tellement incompréhensible : sauter dans un gouffre.

C’est lors de ses enseignements relatifs au côté gauche que don Juan révélait ce que don Genaro, lui-même et leurs compagnons m’avaient fait véritablement, et qui ils étaient réellement. Ils ne m’enseignaient pas la sorcellerie mais les moyens de maîtriser trois domaines d’une ancienne connaissance qu’ils possédaient : *la conscience, l’art de traquer,* et *l’intention.* Ils n’étaient pas sorciers ; ils étaient voyants. Et don Juan n’était pas seulement voyant mais aussi nagual.

Don Juan m’avait déjà expliqué, dans ses enseignements relatifs au côté droit, beaucoup de choses concernant le nagual et l’acte de *voir.* J’avais compris que *voir* signifiait la capacité de certains êtres humains à élargir le champ de leur perception jusqu’à être en mesure d’évaluer non seulement les apparences extérieures mais aussi l’essence de toute chose. Il m’avait également expliqué que les voyants *voient* l’homme comme un champ d’énergie ressemblant à un œuf lumineux. Chez la majorité des gens, disait-il, le champ d’énergie est divisé en deux parties. Chez quelques hommes et quelques femmes, il existe quatre ou parfois trois parties. Ceux-ci, parce qu’ils sont plus souples que l’homme moyen, peuvent devenir naguals après avoir appris à *voir.*

Don Juan m’avait expliqué, au cours de ses enseignements relatifs au côté gauche, la complexité inhérente à l’acte de *voir* et au fait d’être nagual. Être nagual, disait-il, est une chose plus difficile et d’une plus haute volée qu’être simplement un homme plus souple que les autres et qui a appris à voir. Être nagual implique que l’on soit un chef, que l’on soit un maître et un guide.

En tant que nagual, don Juan était le chef d’un groupe de voyants, appelé groupe du nagual, qui était composé de huit voyantes, Cecilia, Delia, Hermelinda, Carmela, Nelida, Florinda, Zuleïca et Zoïla, trois voyants, Vicente, Silvio Manuel et Genaro, et quatre courriers ou messagers, Emilito, John Tuma, Marta et Teresa.

Outre ses fonctions à la tête du groupe du nagual, don Juan instruisait et guidait un groupe d'apprentis voyants, appelé le nouveau groupe du nagual. Ce groupe était composé de quatre jeunes gens, Pablito, Nestor, Eligio et Benigno, ainsi que de cinq femmes, Soledad, la Gorda, Lidia, Josefina et Rosa. J'étais, avec Carol, la femme nagual, le chef nominal du nouveau groupe du nagual.

Il fallait, pour que don Juan me transmette ses enseignements relatifs au côté gauche, que j'accède à un état de clarté perceptive exceptionnel, appelé la conscience accrue. Pendant toute la durée de ma relation avec lui, il m'avait fait basculer d'innombrables fois dans un tel état en me portant, de la paume de la main, un coup sur le haut du dos.

Don Juan expliquait que les apprentis se trouvant dans un état de conscience accrue peuvent se comporter presque aussi naturellement que dans la vie quotidienne, mais sont capables d'entraîner leur esprit à se concentrer sur n'importe quel objet avec une force et une clarté hors du commun. Cependant, une propriété inhérente à la conscience accrue fait qu'elle n'est pas passible d'une remémoration normale. Ce qui se produit dans un tel état ne devient partie intégrante de la conscience quotidienne de l'apprenti qu'au prix d'un effort épuisant de réappropriation de la mémoire.

Mes échanges avec le groupe du nagual étaient un exemple de cette difficulté de remémoration. À l'exception de don Genaro, je ne me trouvais en contact avec les membres de ce groupe que lorsque j'étais dans un état de conscience accrue ; je ne pouvais donc pas me souvenir d'eux dans ma vie quotidienne normale, même pas comme de personnages oniriques flous. Les circonstances qui entouraient chacune de mes rencontres avec eux relevaient quasiment d'un rituel. Je conduisais jusqu'à la maison de don Genaro située dans une petite ville du Mexique du Sud. Don Juan nous y rejoignait immédiatement et nous nous consacrions à ses enseignements relatifs au côté droit. Puis don Juan me faisait permuter de niveau de conscience et nous nous rendions alors en voiture jusqu'à une ville plus grande des environs, où il vivait avec les quinze autres voyants.

Je ne pouvais cesser de m'émerveiller, chaque fois que j'accédais à la conscience accrue, de la différence existant entre mes deux côtés. J'avais toujours l'impression qu'un voile avait été levé de devant mes yeux ; c'était comme si j'avais été à demi aveugle auparavant et que maintenant je pouvais voir. La liberté, la joie pure qui s'emparaient de moi dans ces moments ne

sont comparables à rien de ce que j’ai jamais éprouvé. Mais, allant de pair avec cette liberté et cette joie, il y avait à la fois en moi un terrible sentiment de tristesse et de manque. Don Juan m’avait dit qu’il n’est pas de plénitude sans tristesse et sans manque parce que, en l’absence de ces sentiments, il n’existe pas de modération, pas de bonté. La sagesse sans la bonté, et la connaissance sans la modération sont inutiles, disait-il.

La structure de ses enseignements relatifs au côté gauche exigeait également que don Juan, ainsi que certains de ses compagnons voyants, m’expliquent les trois domaines de leur connaissance : la maîtrise de la conscience, la maîtrise de l’art de *traquer* et la maîtrise de *l’intention.*

Cet ouvrage traite de la maîtrise de la conscience, qui est une partie de l’ensemble des enseignements de don Juan relatifs au côté gauche, ensemble qu’il a mis en œuvre pour me préparer à accomplir l’acte prodigieux du saut dans un gouffre.

Les expériences que je raconte ici s’étant déroulées dans un état de conscience accrue, elles ne peuvent participer de la même trame que celle de la vie quotidienne. Elles manquent de contexte terrestre, bien que j’aie fait de mon mieux pour combler cette lacune sans pour autant romancer. Quand on se trouve dans un état de conscience accrue, on est très peu conscient de l’environnement, toute la concentration dont on dispose étant absorbée par les détails de l’action en cours.

Dans le cas présent, l’action consistait naturellement à élucider la maîtrise de la conscience. Don Juan concevait la maîtrise de la conscience comme la version contemporaine d’une très ancienne tradition qu’il appelait la tradition des anciens voyants toltèques.

Bien qu’il se sentît intimement lié à cette ancienne tradition, il se considérait lui-même comme l’un des voyants d’un nouveau cycle. Lorsque je lui demandai une fois quel était le principal caractère des voyants du nouveau cycle, il répondit qu’ils étaient les guerriers de la liberté totale, qu’ils possédaient une telle maîtrise de la conscience, de l’art de *traquer* et de *l’intention* que la mort ne les surprenait pas comme elle surprend les autres mortels, mais qu’ils choisissaient le moment et la forme de leur départ de ce monde. Le moment venu, ils étaient consumés par un feu intérieur et s’évanouissaient de la surface de la terre, libres, comme s’ils n’avaient jamais existé.

1

Les nouveaux voyants

Je m’étais arrêté dans la ville d’Oaxaca, au sud du Mexique, qui était sur le chemin des montagnes vers lesquelles je me rendais, à la recherche de don Juan. En quittant la ville tôt le matin, j’eus la bonne idée de passer en voiture par la place publique et ce fut là que je le trouvai, assis sur son banc préféré, comme s’il attendait mon arrivée.

J’allai vers lui. Il me dit qu’il était en ville pour affaires, qu’il habitait une pension locale et que je serais le bienvenu si je me joignais à lui car il devait rester deux jours encore à Oaxaca. Nous parlâmes un moment de mes activités et de mes problèmes dans le domaine universitaire.

Soudain, comme il en avait l’habitude, il me frappa dans le dos à l’instant où je m’y attendais le moins et le coup me fit basculer dans un état de conscience accrue. Nous restâmes très longtemps silencieux. J’attendais avec impatience qu’il commence à parler, mais, lorsqu’il le fit, il me prit au dépourvu.

“ Très longtemps avant que les Espagnols arrivent au Mexique ”, dit-il, “ il existait des voyants toltèques extraordinaires, des hommes capables d’actes inconcevables. Ils formaient le dernier maillon d’une chaîne de connaissance qui durait depuis des milliers d’années. ”

“ Les voyants toltèques étaient des hommes hors du commun – de puissants sorciers, des hommes sombres, énergiques, qui élucidaient les

mystères et possédaient une connaissance secrète dont ils se servaient pour influencer les gens et les transformer en victimes, en fixant leur conscience sur n'importe quel objet de leur choix. ”

Il cessa de parler et me regarda avec intensité. Je sentis qu'il attendait une question de ma part mais je ne savais quoi lui demander.

“ Je dois insister sur un fait important ”, poursuivit-il, “ le fait que ces sorciers savaient comment fixer la conscience de leurs victimes. Tu ne l'as pas relevé quand j'y ai fait allusion. Cela ne t'a rien dit. Ce n'est pas étonnant. Que la conscience puisse être manipulée est une des choses les plus difficiles à reconnaître. ”

Je me sentis troublé. Je savais qu'il était en train de me conduire quelque part. J'éprouvai une appréhension familière – la même que celle que je ressentais lorsqu'il commençait un nouveau cycle de ses enseignements.

Je lui fis part de mes sentiments. Il sourit vaguement. En général il débordait de joie lorsqu'il souriait; cette fois, il était réellement préoccupé. Il sembla hésiter un moment à poursuivre ses explications. Il me regarda à nouveau intensément, en promenant lentement son regard sur mon corps tout entier. Puis, apparemment satisfait, il hocha la tête et déclara que j'étais prêt pour mon dernier exercice, celui par lequel passent tous les guerriers avant de se considérer aptes à voler de leurs propres ailes. J'étais plus perplexe que jamais.

“ Nous allons parler de la conscience ”, reprit-il. “ Les voyants toltèques connaissaient l'art de manier la conscience. Ils étaient en réalité les maîtres suprêmes de cet art. Lorsque je dis qu'ils savaient comment fixer la conscience de leurs victimes, je veux dire que leur connaissance secrète et leurs pratiques secrètes leur permettaient de pénétrer le mystère de la conscience. ”

“ Connaissez-vous ces pratiques vous-même ? ” demandai-je.

“ Bien sûr, voyons ”, répliqua-t-il. “ Nous ne pouvons pas ne pas connaître ces techniques, mais cela ne signifie pas que nous les pratiquons. Nos conceptions sont différentes. Nous participons d'un nouveau cycle. ”

“ Mais vous ne vous considérez pas vous-même comme un sorcier, don Juan, n'est-ce pas ? ”

“ Non ”, dit-il. “ Je suis un guerrier qui *voit.* En fait nous sommes tous *los nuevos videntes* – les nouveaux voyants. Les sorciers, c'étaient les anciens voyants. ”

“ Pour l’homme ordinaire, la sorcellerie est une chose négative, mais elle demeure fascinante malgré tout. C’est pourquoi je t’ai encouragé, lorsque tu étais dans ton état de conscience normale, à nous considérer comme des sorciers. Il est recommandé de le faire. Cela sert à captiver l’intérêt. Mais être sorcier, pour nous, reviendrait à nous engager dans une impasse. ”

Je voulus savoir ce qu’il entendait par là, mais il se refusa à en parler. Il me dit qu’il entrerait plus en détail dans le sujet à mesure qu’il poursuivrait son explication de la conscience.

Je l’interrogeai alors sur l’origine de la connaissance des Toltèques.

“ Ce fut en mangeant des plantes de pouvoir que les Toltèques s’engagèrent sur la voie de la connaissance ”, répondit-il. “ Qu’ils aient été poussés par la curiosité, la faim ou l’erreur, ils en mangèrent. Une fois que les plantes de pouvoir eurent produit leur effet, certains d’entre eux commencèrent assez vite à analyser leurs expériences. A mon avis, les premiers à s’engager sur la voie de la connaissance étaient très audacieux, mais succombaient à une lourde erreur. ”

“ Tout cela ne relève-t-il pas d’une hypothèse personnelle, don Juan ? ”

“ Non, il ne s’agit pas d’hypothèse personnelle. Je suis un voyant et quand je concentre mon acte de *voir* sur cette période, je sais tout ce qui est arrivé. ”

“ Pouvez-vous *voir* les détails de choses qui appartiennent au passé ? ”

“ *Voir* est une façon particulière de sentir que l’on sait quelque chose sans l’ombre d’un doute. Dans le cas qui nous occupe, je sais ce qu’ont accompli ces hommes, non seulement grâce au fait de *voir*, mais parce que nous sommes très étroitement liés. ”

Don Juan m’expliqua alors qu’il n’utilisait pas le terme “ Toltèque ” dans le sens où je l’entendais. Pour moi, ce terme renvoyait à une culture, celle de l’empire toltèque. Pour lui, le mot “ Toltèque ” signifiait “ homme de connaissance ”.

À l’époque dont il parlait, des siècles ou peut-être des millénaires avant la conquête espagnole, tous ces hommes de connaissance vivaient dans une vaste région géographique, située au nord et au sud de la vallée de Mexico et travaillaient dans des domaines spécifiques : ils étaient guérisseurs, ensorceleurs, conteurs, danseurs, oracles, ils préparaient la nourriture et la boisson. Ces domaines d’activité favorisaient une sagesse spécifique, une sagesse qui les distinguait des hommes ordinaires. Qui plus est, ces Toltèques

se trouvaient être également des hommes qui étaient adaptés à la structure de la vie quotidienne, à peu près comme le sont aujourd'hui les médecins, les artistes, les enseignants, les prêtres et les marchands. Ils exerçaient leur profession sous le strict contrôle de confréries organisées et devinrent compétents et influents, à tel point qu'ils dominaient même des groupes d'hommes vivant hors des régions géographiques qui étaient celles des Toltèques.

“ Après que certains de ces hommes eurent enfin appris à *voir* – après des siècles de familiarité avec les plantes de pouvoir – ”, me dit don Juan, “ les plus entreprenants d'entre eux commencèrent à enseigner à d'autres hommes de connaissance comment *voir.* Et ce fut le début de leur fin. À mesure que le temps passait, le nombre de voyants augmentait mais l'obsession engendrée par ce qu'ils *voyaient,* et qui les remplissait de vénération et de peur, prit de telles proportions qu'ils cessèrent d'être des hommes de connaissance. Ils devinrent remarquablement compétents pour ce qui était de *voir,* et capables d'exercer un grand contrôle sur les mondes étranges qui se révélaient à eux. Mais cela ne servait à rien. *Voir* avait miné leur force et les avait poussés à être obsédés par ce qu'ils *voyaient.* ”

“ Il y eut pourtant des voyants qui échappèrent à ce sort ”, poursuivit don Juan, “ de grands hommes qui malgré le fait de *voir* ne cessèrent jamais d'être des hommes de connaissance. Certains d'entre eux s'efforcèrent de se servir de l'acte de *voir* de façon positive et de l'enseigner aux autres. Je suis sûr que, sous leur conduite, les populations de villes entières partirent pour d'autres mondes et ne revinrent jamais. ”

“ Mais les voyants qui ne pouvaient que voir étaient des ratés, et quand le territoire qu'ils habitèrent fut envahi par un peuple de conquérants, ils se retrouvèrent, comme tout le monde, sans défense. ”

“ Ces conquérants prirent possession du monde toltèque – ils s'emparèrent de tout – mais ils n'apprirent jamais à voir. ”

“ Pourquoi, selon vous, n'apprirent-ils jamais à *voir ?* ” demandai-je.

“ Parce qu'ils imitèrent les procédés des voyants toltèques sans posséder leur connaissance intérieure. Il y a aujourd'hui encore de nombreux sorciers, dans tout le Mexique, qui descendent de ces conquérants, observent les méthodes toltèques, mais ne savent ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils disent, parce que ce ne sont pas des voyants. ”

“ Qui étaient ces conquérants, don Juan ? ”

“ D’autres Indiens. Quand les Espagnols sont arrivés, les anciens voyants avaient disparu depuis des siècles, mais il y avait une nouvelle race de voyants qui commençaient à s’assurer une place dans un nouveau cycle. ”

“ Que voulez-vous dire par “ une nouvelle race de voyants ” ? ”

“ Après que l’univers des premiers Toltèques eut été détruit, les voyants qui avaient survécu se retirèrent et amorcèrent un examen sérieux de leurs pratiques. Ils commencèrent par instaurer l’art de *traquer,* l’art de *rêver* et *l’intention* comme procédés fondamentaux; cela nous donne peut-être une indication sur ce qui leur était réellement arrivé quant aux plantes de pouvoir. ”

“ Le nouveau cycle venait de s’établir quand les conquérants espagnols déferlèrent sur le pays. Heureusement, les nouveaux voyants étaient alors tout à fait prêts à affronter ce danger. Ils pratiquaient déjà l’art de *traquer* avec une virtuosité consommée. ”

Les siècles de soumission qui suivirent, me dit don Juan, fournirent à ces nouveaux voyants les circonstances idéales pour le perfectionnement de leurs talents. Ce furent, assez étrangement, la rigueur et la coercition extrêmes prévalant au long de cette période qui leur donnèrent l’élan nécessaire pour affiner leurs nouveaux principes. Et, grâce au fait qu’ils ne divulguèrent jamais leurs activités, ils purent tranquillement organiser leurs découvertes.

“ Y avait-il beaucoup de nouveaux voyants pendant la Conquête ? ” demandai-je.

“ Au début, oui. Vers la fin, ils n’étaient plus qu’une poignée. Le reste avait été exterminé. ”

“ Et aujourd’hui, don Juan ? ”

“ Il y en a quelques-uns. Ils sont dispersés un peu partout, tu comprends. ”

“ Vous les connaissez ? ”

“ Répondre à cette question si simple est extrêmement difficile ”, répliqua-t-il. “ Il y en a que nous connaissons très bien. Mais ils ne sont pas tout à fait comme nous, parce qu’ils se sont concentrés sur d’autres aspects spécifiques de la connaissance, comme la danse, l’art de guérir, l’ensorcellement, l’éloquence, au lieu de se consacrer aux activités que recommandaient les nouveaux voyants, c’est-à-dire l’art de *traquer,* le *rêve, l’intention.* Ceux qui sont tout à fait comme nous ne sauraient croiser notre chemin. Les voyants qui vivaient pendant la Conquête en avaient décidé ainsi pour éviter d’être exterminés dans l’affrontement avec les Espagnols. Chacun

de ces voyants fonda une lignée. Et comme tous n'eurent pas de descendants, il existe peu de branches. "

" En connaissez-vous qui soient tout à fait comme nous ? "

" Quelques-uns ", répondit-il laconiquement.

Je lui demandai alors de me donner tous les renseignements qu'il pouvait, car le sujet était pour moi d'un intérêt vital ; il était d'une importance cruciale que je connaisse des noms et des adresses dans un souci de validation et de corroboration.

Don Juan ne semblait pas enclin à me rendre service. Les nouveaux voyants, dit-il, en ont tâté de cette histoire de corroboration. La moitié d'entre eux ont laissé leur peau dans les lieux où s'effectuait la corroboration. Alors ce sont maintenant des oiseaux solitaires. Laissons les choses comme elles sont. Tout ce dont nous pouvons parler, c'est de notre lignée. Nous pouvons en dire, toi et moi, autant qu'il nous plaira.

Il m'expliqua que toutes les lignées de voyants avaient commencé au même moment et de la même façon. Vers la fin du XVI siècle, tous les naguals s'isolaient délibérément, chacun avec son groupe de voyants, pour éviter tout contact manifeste avec d'autres voyants. La conséquence de cette ségrégation draconienne fut la formation des lignées individuelles. Notre lignée comportait quatorze naguals et cent vingt-six voyants, me dit-il. Certains de ces naguals avaient auprès d'eux sept voyants seulement, d'autres onze et même jusqu'à quinze.

Il me dit qu'il avait eu pour maître – ou *benefactor,* comme il l'appelait – le nagual Julian et que le nagual qui précédait Julian s'appelait le nagual Elias. Je lui demandai s'il connaissait les noms des quatorze naguals. Il les nomma et me les énuméra pour que je puisse les identifier. Il ajouta qu'il avait personnellement connu les quinze voyants qui formaient le groupe de son *benefactor* et qu'il avait également connu le maître de son benefactor le nagual Elias, et les onze voyants de son clan.

Il m'informa que notre lignée était tout à fait exceptionnelle car elle avait subi un changement radical en 1723 sous l'effet d'une influence extérieure qui s'était exercée sur nous et avait modifié notre destin de façon inexorable. Il ne voulait pas parler de l'événement lui-même pour l'instant, mais il dit que de ce moment-là datait un nouveau commencement; il ajouta que les huit naguals qui ont gouverné la lignée depuis lors sont considérés comme intrinsèquement différents des six autres qui les avaient précédés.

Don Juan devait avoir des affaires à régler le lendemain car je ne le vis qu'aux environs de midi. Trois de ses apprentis, Pablito, Nestor et la Gorda étaient arrivés en ville entre-temps. Ils venaient acheter des outils et des matériaux pour la charpenterie de Pablito. Je les accompagnai et les aidai à terminer leurs courses. Puis nous rentrâmes tous à la pension.

Nous étions assis tous les quatre à bavarder quand don Juan entra dans ma chambre. Il nous annonça que nous partirions après déjeuner mais qu'il devait encore me parler en privé avant le repas. Il voulait se promener avec moi sur la place publique, et que nous nous retrouvions tous ensuite dans un restaurant.

Pablito et Nestor se levèrent, en disant qu'ils devaient faire quelques courses avant notre rendez-vous. La Gorda semblait très mécontente.

“ De quoi allez-vous parler? ”, laissa-t-elle échapper ; mais, se rendant compte rapidement de son erreur, elle se mit à glousser.
Don Juan lui lança un regard étrange mais ne dit rien.

Encouragée par son silence, la Gorda suggéra que nous l'emmenions avec nous. Elle nous assura qu'elle ne nous dérangerait pas le moins du monde.

Je suis sûr que tu ne nous dérangeras pas, lui dit don Juan, mais je ne veux vraiment pas que tu entendes quoi que ce soit de ce que j'ai à lui dire.

La colère de la Gorda était tout à fait manifeste. Elle rougit, et, comme don Juan et moi quittions la pièce, son visage tout entier fut assombri par une expression d'anxiété et de tension, et se déforma sur-le-champ. Sa bouche était ouverte et ses lèvres sèches.

L'humeur de la Gorda suscita en moi une grande inquiétude. J'éprouvai un réel malaise. Je ne dis rien mais don Juan sembla remarquer ce que je ressentais.

“ Tu devrais remercier la Gorda jour et nuit ”, dit-il soudain. “ Elle t'aide à anéantir ta suffisance. Elle est le petit tyran de ta vie mais tu n'as pas encore saisi cela. ”

Nous nous promenâmes autour de la place jusqu'à ce que ma nervosité se fût entièrement évanouie. Puis nous nous assîmes à nouveau sur son banc préféré.

“ Les anciens voyants avaient vraiment beaucoup de chance ”, commença par dire don Juan, “ parce qu'ils avaient tout le temps pour apprendre des choses merveilleuses. Je te le dis, ils connaissaient des prodiges dont nous ne pouvons même pas imaginer la nature aujourd'hui. ”

“ Qui leur avait enseigné tout cela ? ” demandai-je.

“ Ils apprenaient tout par eux-mêmes en pratiquant l’acte de *voir,* ” répondit-il. “ C’est eux qui avaient réussi à comprendre la plupart des choses que nous connaissons dans notre lignée. Les nouveaux voyants corrigèrent les erreurs des anciens voyants mais les fondements de notre connaissance et de notre action plongent dans l’époque toltèque. ”

Il s’expliqua. “ L’une des découvertes les plus simples, mais les plus importantes sur le plan didactique ”, dit-il, “ réside dans la compréhension du fait que l’homme possède deux types de conscience. Les anciens voyants les appelaient le côté droit et le côté gauche de l’homme. ”

“ Les anciens voyants avaient découvert que pour enseigner leur savoir dans les meilleures conditions, ils devaient faire basculer les apprentis vers leur côté gauche, dans un état de conscience accrue. C’est à ce niveau que se déroule le véritable apprentissage. ”

“ On confiait comme apprentis aux anciens voyants de très jeunes enfants pour que ceux-ci ne connaissent aucun autre mode de vie. Ces enfants, à leur tour, quand ils accédaient à la majorité, prenaient d’autres enfants comme apprentis. Imagine ce qu’ils ont pu découvrir, en permutant d’un côté à l’autre, après des siècles d’une concentration pareille. ”

Je soulignai combien ces permutations me semblaient déconcertantes. Il me dit que mon expérience ressemblait à la sienne. Son *benefactor,* le nagual Julian, avait provoqué en lui un dédoublement profond en le faisant sans cesse permuter d’un type de conscience à l’autre. La clairvoyance et la liberté qu’il avait éprouvées, quand il se trouvait dans un état de conscience accrue, étaient en contraste total avec les rationalisations, les défenses, la colère et la peur propres à son état de conscience normale.

“ Les anciens voyants créaient cette polarité pour satisfaire à des objectifs personnels précis ; ils s’en servaient pour forcer leurs apprentis à accéder à la concentration nécessaire pour l’apprentissage des techniques de sorcellerie. Mais, dit-il, les nouveaux voyants s’en servent pour amener leurs apprentis à la conviction qu’il existe en l’homme des possibilités qui ne sont pas réalisées. ”

“ L’effort le plus remarquable des nouveaux voyants réside dans leur explication du mystère de la conscience ”, poursuivit-il. “ Ils ont condensé toute cette explication en quelques concepts et quelques actes qu’ils

enseignent aux apprentis lorsque ceux-ci sont dans un état de conscience accrue. ”

Il me dit que la valeur de la méthode d’enseignement des nouveaux voyants vient de ce qu’elle exploite le fait qu’aucun être humain ne peut se souvenir de ce qui s’est passé pendant qu’il se trouvait en état de conscience accrue. Cette incapacité à se souvenir constitue un obstacle presque insurmontable pour les guerriers qui doivent, s’il leur faut poursuivre dans leur voie, se rappeler toute l’instruction qu’ils ont reçue. Ce n’est qu’après des années de lutte et de discipline qu’ils parviennent à se souvenir de leur instruction. À ce moment-là, les concepts et les procédés qui leur ont été enseignés se trouvent intériorisés et ont ainsi acquis la force que les nouveaux voyants entendaient leur voir prendre.

2

Les petits tyrans

Don Juan ne me parla à nouveau de la maîtrise de la conscience que plusieurs mois après. Nous habitions alors la maison où vivait le clan du nagual.

“ Allons faire une promenade ”, dit don Juan en mettant sa main sur mon épaule. “ Ou, mieux encore, allons nous asseoir et bavarder sur la place publique de la ville, où il y a beaucoup de monde. ”

Je fus surpris lorsqu’il s’adressa à moi, car j’habitais cette maison depuis deux ou trois jours déjà sans qu’il m’ait même dit bonjour.

Comme nous quittions la maison, don Juan et moi, la Gorda nous arrêta au passage et insista pour que nous l’emmenions. Elle semblait déterminée à ne pas admettre de refus. D’une voix très sévère, don Juan lui dit qu’il devait s’entretenir avec moi, en privé.

“ Vous allez parler de moi ”, dit la Gorda, ses gestes et son ton trahissant à la fois la méfiance et le désagrément.

“ Tu as raison ”, répliqua sèchement don Juan. Il la dépassa, sans se retourner pour la regarder.

Je le suivis et nous marchâmes en silence jusqu’à la place. Lorsque nous nous assîmes, je lui demandai ce que nous pourrions bien trouver comme sujet de discussion concernant la Gorda. J’étais encore échaudé par la mine menaçante qu’elle avait prise lorsque nous avions quitté la maison.

“ Nous n’avons rien à dire à propos de la Gorda ou de quiconque ”, dit-il. “ Je ne lui ai dit cela que pour provoquer sa suffisance démesurée. Et cela a marché. Elle est furieuse contre nous. Si je la connais bien, elle aura monologué assez longtemps pour avoir affermi sa confiance en elle-même et sa vertueuse indignation à l’idée d’avoir été rejetée et d’avoir été tournée en ridicule. Je ne serais pas surpris qu’elle fasse irruption devant nous, ici, devant le banc du parc. ”

“ Si nous ne parlons pas de la Gorda, de quoi allons-nous discuter ? ” demandai-je.

“ Nous allons poursuivre la discussion commencée à Oaxaca ”, me répondit-il. “ Comprendre l’explication de la conscience exigera de toi tout l’effort dont tu es capable, ainsi que ton consentement à permuter plusieurs fois de niveau de conscience. Lorsque nous serons engagés dans nos discussions, j’exigerai toute ta concentration et ta patience. ”

Je lui dis, me plaignant à moitié, que son refus de me parler pendant les deux derniers jours m’avait mis très mal à l’aise. Il me regarda et arqua les sourcils. Un sourire effleura ses lèvres puis s’évanouit. Je compris qu’il me signifiait que je ne valais pas mieux que la Gorda.

“ J’étais en train de provoquer ta suffisance ”, dit-il d’un air désapprobateur. “ La suffisance est notre plus grand ennemi. Penses-y, ce qui nous affaiblit, c’est de nous sentir offensés par les actes et les méfaits de nos semblables. Notre suffisance nous contraint à passer la plus grande partie de notre vie à être offensé par quelqu’un. ”

“ Les nouveaux voyants recommandaient que tout soit mis en oeuvre pour extirper la suffisance de la vie des guerriers. J’ai suivi cette recommandation et, dans ton cas, beaucoup de mes efforts visaient à te montrer que, sans la suffisance, nous sommes invulnérables. ”

Tandis que je l’écoutais ses yeux se mirent soudain à briller très fort. Je pensai en moi-même qu’il semblait sur le point d’éclater de rire et que c’était sans raison, quand une gifle brutale et douloureuse me frappa la joue droite et me fit tressaillir.

Je me levai d’un bond. La Gorda se tenait derrière moi, la main encore levée. Son visage était rouge de colère.

“ Tu peux maintenant dire ce que tu voudras de moi et avec plus de raison ”, cria-t-elle. “ Mais si tu as quelque chose à dire, dis-le-moi en face. ”

Son éclat semblait l’avoir épuisée, car elle s’assit à même le ciment et se

mit à pleurer. Don Juan était figé dans une allégresse indicible. J'étais glacé par une franche fureur. La Gorda me lança un regard furibond puis se tourna vers don Juan et lui dit humblement que nous n'avions pas le droit de la critiquer.

Don Juan se mit à rire si fort qu'il en était plié en deux, sa tête touchant presque le sol. Il ne pouvait même pas parler. Il tenta deux ou trois fois de me dire quelque chose, puis finit par se lever et s'éloigna, le corps encore secoué par des spasmes de rire.

J'étais sur le point de courir après lui, tout en continuant à faire la tête à la Gorda – je la trouvais méprisable à ce moment-là – quand il m'arriva une chose extraordinaire. Je compris ce que don Juan avait trouvé si drôle. La Gorda et moi étions affreusement pareils. Notre suffisance était monumentale. Ma surprise et ma fureur d'être giflé ressemblaient exactement aux sentiments de colère et de méfiance de la Gorda. Don Juan avait raison. Le fardeau de la suffisance est terriblement encombrant.

Alors je courus après lui, exultant, des larmes coulant le long de mes joues. Je le rattrapai et lui dis ce que je venais de comprendre. Ses yeux brillaient de malice et de plaisir.

“ Que dois-je faire à propos de la Gorda ? ” demandai-je.

“ Rien ”, dit-il. “ Les découvertes sont toujours personnelles. ”

Il changea de sujet et dit que les augures nous conseillaient de poursuivre notre discussion dans sa maison, soit dans une grande pièce confortablement meublée de sièges, soit dans le patio de derrière, qui était entouré d'un corridor couvert. Il ajouta que chaque fois qu'il s'adonnait à ses explications à l'intérieur de la maison, ces deux endroits devenaient inaccessibles à qui que ce soit d'autre.

Nous rentrâmes à la maison. Don Juan raconta à tout le monde ce que la Gorda avait fait. Le plaisir que manifestèrent tous les voyants à se gausser d'elle mettait la Gorda dans une situation très désagréable.

La suffisance ne peut être combattue par de la délicatesse, commenta don Juan lorsque j'exprimai mon souci au sujet de la Gorda. Puis il demanda à tout le monde de quitter la pièce. Nous nous assîmes et don Juan commença ses explications.

Il déclara que les voyants, les anciens comme les nouveaux, se répartissent en deux catégories. La première compte ceux qui sont prêts à se dominer et peuvent canaliser leurs activités vers des objectifs pragmatiques,

susceptibles de bénéficier à d'autres voyants et à l'homme en général. La seconde est formée de ceux qui ne s'intéressent ni à la maîtrise de soi, ni à aucun objectif pragmatique. Les voyants sont unanimes à considérer que ces derniers n'ont pas su résoudre le problème de la suffisance.

La suffisance n'est pas une chose simple et naïve, expliqua-t-il. Elle se trouve à la fois au cœur de tout ce qui est bon et au cœur de tout ce qui est mauvais en nous. Pour se débarrasser de la mauvaise suffisance, il faut une stratégie magistrale. Tout au long des âges les voyants ont réservé leurs plus hautes louanges à ceux qui y avaient réussi.

Je lui dis, en me plaignant, que l'idée de faire table rase de la suffisance, bien qu'elle me paraisse très séduisante par moments, était vraiment incompréhensible ; j'ajoutai que je trouvais ses consignes à cet égard si vagues que je ne pouvais les suivre.

“ Je t'ai répété plusieurs fois que pour suivre la voie de la connaissance il fallait faire preuve de beaucoup d'imagination ”, dit-il. “ Sur cette voie, comprends-tu, rien n'est aussi clair que nous le souhaiterions. ”

Mon malaise me poussa à tirer argument de ses admonitions à propos de la suffisance pour lui dire qu'elles me rappelaient des préceptes catholiques. Après avoir entendu parler toute ma vie des maux du péché, j'y étais devenu insensible.

“ Le combat des guerriers contre la suffisance est une affaire de stratégie, pas de principe ”, répondit-il. “ Ton erreur est de comprendre ce que je dis en termes de morale. ”

“ Je vous considère comme un homme hautement moral, don Juan ”, insistai-je.

“ Tu t'es aperçu de mon impeccabilité, voilà tout ”, dit-il.

“ L'impeccabilité, comme le fait de se débarrasser de la suffisance, est un concept trop vague pour représenter quelque valeur à mes yeux ”, remarquai-je.

Don Juan s'étrangla de rire et je le mis au défi de m'expliquer ce qu'était l'impeccabilité.

“ L'impeccabilité ”, dit-il, “ n'est rien d'autre que le bon usage de l'énergie. Mes exposés ne comportent pas le moindre soupçon de morale. J'ai épargné de l'énergie et cela me rend impeccable. Pour comprendre cela, tu dois toi-même épargner assez d'énergie. ”

Nous nous tûmes pendant longtemps. Je voulais penser à ce qu'il venait

de dire. Il se remit soudain à parler.

“ Les guerriers font des inventaires stratégiques ”, dit-il. “ Ils recensent tout ce qu’ils font. Puis ils décident de ce qu’ils peuvent modifier, dans cet inventaire, pour pouvoir s’accorder un répit en matière de dépense d’énergie. ”

Je rétorquai que leurs inventaires devaient inclure tout ce qui se trouve sous le soleil. Il répondit patiemment que l’inventaire stratégique dont il parlait ne concernait que des modèles de comportement qui n’étaient pas essentiels à notre survie et à notre bien-être.

Je sautai sur l’occasion pour souligner que la survie et le bien-être étaient des catégories que l’on pouvait interpréter à l’infini, et qu’il n’y avait donc pas moyen de s’entendre sur ce qui était ou n’était pas essentiel à la survie et au bien-être.

Tout en continuant à parler, je commençai à perdre mon élan. À la fin je m’arrêtai parce que je pris conscience de la futilité de mes arguments.

Don Juan déclara alors que dans les inventaires stratégiques des guerriers la suffisance figure comme l’activité qui consomme la plus grande quantité d’énergie, d’où leur effort pour la supprimer.

L’un des premiers soucis des guerriers est de libérer cette énergie pour affronter l’inconnu grâce à elle, poursuivit don Juan. L’impeccabilité est l’action qui consiste à reconvertir cette énergie.

Il me dit que la stratégie la plus efficace avait été mise au point par les voyants de la Conquête, les maîtres incontestables de l’art de *traquer*. Cette stratégie comporte six éléments qui se combinent les uns aux autres. Cinq d’entre eux sont définis comme les attributs du statut de guerrier : il s’agit du contrôle, de la discipline, de l’endurance, du sens du minutage et du *vouloir*. Ils sont le propre du monde du guerrier qui lutte pour perdre sa suffisance. Le sixième élément, peut-être le plus important de tous, participe du monde extérieur et on l’appelle le petit tyran.

Il me regarda comme s’il me demandait en silence si j’avais compris ou pas.

“ Je suis vraiment désorienté ”, dis-je. “ Vous avez dit l’autre jour que la Gorda était le petit tyran de ma vie. Qu’est-ce au juste qu’un petit tyran ? ”

“ Un petit tyran est un bourreau ”, répondit-il. “ C’est quelqu’un qui, ou bien dispose du pouvoir de vie et de mort sur les guerriers, ou bien simplement les tourmente jusqu’à leur faire perdre la tête. ”

Tandis qu'il me parlait, le sourire de don Juan était rayonnant. “ Les nouveaux voyants ”, dit-il, “ établirent leur propre classification des petits tyrans. Bien que ce concept représente une de leurs découvertes les plus sérieuses et les plus importantes, les nouveaux voyants le considéraient avec humour. Il m'affirma qu'il existait une pointe d'humour espiègle dans chacune de leur classification, parce que l'humour est le seul moyen de contrer la propension irrésistible de la conscience humaine à dresser des inventaires et à établir d'encombrantes classifications. ”

“ Conformément à leur pratique, les nouveaux voyants estimèrent qu'il était juste de faire figurer en tête de leur classification la source première d'énergie, le seul et unique souverain de l'univers, et ils l'appelèrent simplement le tyran. Les autres despotes et détenteurs d'autorité se trouvèrent, naturellement, placés infiniment plus bas que la catégorie de tyran. Comparés au principe universel, les hommes tyranniques les plus redoutables sont des bouffons : ils ont donc été classés et définis comme petits tyrans, *pinches tiranos.* ”

“ La catégorie des petits tyrans était divisée en deux sous-catégories ”, poursuivit don Juan. “ La première rassemblait les petits tyrans ayant le pouvoir de persécuter et de faire souffrir, mais pas celui de causer la mort effective de qui que ce soit. On les appelait les petits tyrans mineurs, *pinches tiranitos.* La seconde sous-catégorie comprenait les petits tyrans qui ne font que tourmenter et agacer en vain. On les appelait le menu fretin des petits tyrans, *repinches tiranitos*, ou les minuscules petits tyrans, *pinches tiranitos chipitos.* ”

Je trouvai ces classifications ridicules. J'étais sûr qu'il en improvisait le vocabulaire en espagnol. Je lui demandai si c'était le cas.

“ Pas du tout ”, répliqua-t-il, avec une expression amusée. “ Les nouveaux voyants étaient des hommes très doués pour les classifications. Genaro est sans aucun doute l'un des plus doués. Si tu l'observais attentivement, tu comprendrais exactement comment les nouveaux voyants considèrent leurs classifications. ”

Quand je lui demandai s'il me faisait marcher, mon désarroi le fit éclater de rire.

“ Je n'y aurais jamais songé ”, répondit-il en souriant. “ Ce serait peut-être le genre de Genaro mais pas le mien, surtout sachant ce que tu penses des

classifications. Les nouveaux voyants étaient simplement diablement irrévérencieux. ”

Il ajouta que les petits tyrans mineurs étaient subdivisés à leur tour en quatre classes. L’une groupe ceux qui tourmentent avec brutalité et violence ; une autre ceux qui le font par des moyens tortueux, suscitant une angoisse intolérable ; une autre encore ceux qui provoquent une tristesse oppressante ; enfin, la dernière est formée de ceux qui tourmentent les guerriers en provoquant leur fureur.

“ La Gorda se situe dans une catégorie qui lui est propre ”, dit-il. “ C’est un minuscule petit tyran actif. Elle t’importune jusqu’à te faire perdre ton sang-froid et te mettre en rage. Elle va même jusqu’à te gifler. Grâce à tout cela, elle t’enseigne le détachement. ”

“ C’est impossible ”, protestai-je.

“ Tu n’as pas encore assimilé tous les éléments de la stratégie des nouveaux voyants. Une fois que ce sera fait, tu comprendras à quel point la formule qui consiste à se servir d’un petit tyran est efficace et intelligente. Je suis personnellement certain qu’une telle stratégie ne réussit pas seulement à faire table rase de l’orgueil ; elle prépare également les guerriers à la prise de conscience décisive du fait que l’impeccabilité est la seule chose qui compte sur le chemin de la connaissance. ”

“ Ce que les guerriers avaient en tête ”, dit don Juan, “ était une manœuvre implacable, au cours de laquelle le petit tyran se présente comme le pic d’une montagne et les attributs du statut de guerrier comme des grimpeurs qui se retrouvent au sommet. ”

“ En général seuls quatre attributs sont mis en œuvre. Le cinquième, le *vouloir*, est toujours réservé pour une ultime confrontation, celle où les premiers font face, pour ainsi dire, au peloton d’exécution. ”

“ Pourquoi en est-il ainsi ? ”

“ Parce que le *vouloir* participe d’une autre sphère, celle de l’inconnu, Les quatre autres attributs appartiennent à la sphère du connu, là même où se logent les petits tyrans. En réalité, ce qui transforme les êtres humains en petits tyrans c’est précisément la manipulation abusive du connu. ”

Don Juan m’expliqua que seuls des voyants qui sont en même temps des guerriers implacables et jouissent de la maîtrise du *vouloir* peuvent réaliser la combinaison des cinq attributs. Une combinaison pareille constitue une

manœuvre suprême qui ne peut s’accomplir dans le cadre quotidien des hommes.

“ Il ne faut que quatre attributs pour traiter avec le pire des petits tyrans ”, poursuivit-il. “ À condition, bien entendu, qu’on ait trouvé un petit tyran. Comme je te l’ai dit, le petit tyran est l’élément extérieur, celui que nous ne pouvons pas contrôler et qui est peut-être le plus important de tous. Mon *benefactor* disait que le guerrier qui tombe sur un petit tyran a bien de la chance. Il voulait dire que c’est une aubaine d’en rencontrer sur son chemin parce que, autrement, il faut dévier pour en chercher un. ”

Il m’expliqua que l’un des plus grands achèvements des voyants de la Conquête fut l’élaboration d’un concept qu’il appelait la progression en trois phases. Grâce à leur compréhension de la nature humaine, ils purent aboutir à cette conclusion incontestable : si les voyants sont capables de tenir bon en affrontant les petits tyrans, ils peuvent certainement affronter impunément l’inconnu et même supporter la présence de l’inconnaissable.

“ La réaction de l’homme ordinaire à cela est de penser que l’ordre de la formulation devrait être renversé ”, poursuivit don Juan. “ Un voyant qui peut tenir bon face à l’inconnu peut certainement affronter des petits tyrans. Mais il n’en va pas ainsi. C’est cette hypothèse qui a détruit les grands voyants d’autrefois. Maintenant, nous en savons plus. Nous savons que rien ne peut mieux tremper l’âme d’un guerrier que le défi qui consiste à traiter avec des gens impossibles qui se trouvent en position de pouvoir. Seules de telles conditions peuvent faire acquérir aux guerriers la modération et la sérénité nécessaires pour supporter le poids de l’inconnaissable. ”

J’exprimai mon désaccord en vociférant. Je pensais, lui dis-je, que les tyrans ne peuvent que frapper leurs victimes d’impuissance ou bien les rendre aussi brutales qu’ils le sont eux-mêmes. Je lui fis remarquer qu’on avait procédé à d’innombrables études à propos des effets de la torture physique et psychologique sur ce genre de victimes.

“ La différence réside dans quelque chose que tu viens de dire. Tu parles de victimes – pas de guerriers. Il m’est arrivé de penser comme toi. Je te dirai ce qui m’a fait changer d’avis, mais revenons d’abord à ce que j’ai dit au sujet de la Conquête. Les voyants de cette époque n’auraient pu trouver de terrain plus propice. Les petits tyrans qui mirent à l’épreuve les capacités des voyants en les poussant à bout étaient les Espagnols ; après avoir eu affaire aux conquérants, les voyants étaient aptes à affronter n’importe quoi. Ce sont

eux qui ont eu de la chance. Il y avait à cette époque des petits tyrans partout. ”

“ Après ces merveilleuses années d’abondance les choses changèrent beaucoup. Il n’y eut plus jamais le même foisonnement de petits tyrans ; ce fut seulement pendant la période dont j’ai parlé que leur autorité était illimitée. Un petit tyran aux prérogatives illimitées est l’élément idéal pour la formation d’un grand voyant. ”

“ Aujourd’hui, malheureusement, les voyants doivent aller très loin pour trouver un petit tyran qui en vaille la peine. La plupart du temps ils doivent se satisfaire du très menu fretin. ”

“ En avez-vous trouvé un vous-même, don Juan ? ”

“ J’ai eu de la chance. Un petit tyran monumental s’est chargé de me trouver. À ce moment-là, cependant, je pensais comme toi ; je ne pouvais pas considérer que c’était une chance. ”

Don Juan me raconta que son supplice avait commencé quelques semaines avant qu’il ne rencontre son *benefactor*. Il avait alors à peine vingt ans. Il avait trouvé du travail comme manœuvre dans un moulin à canne à sucre. Il avait toujours été physiquement très fort, et il lui était facile de trouver des emplois qui exigeaient de bons muscles. Un jour, comme il transportait de lourds sacs de sucre, une femme arriva. Elle était très bien habillée et semblait fortunée. Elle avait peut-être la cinquantaine, disait don Juan, et elle était très autoritaire. Elle regarda don Juan puis parla au contremaître et repartit. Le contremaître aborda alors don Juan et lui dit qu’en échange d’un pourboire, il le recommanderait pour un emploi dans la maison du patron. Don Juan lui répondit qu’il n’avait pas d’argent. Le contremaître sourit et lui dit de ne pas s’en faire parce qu’il en aurait beaucoup le jour de la paye. Il lui donna une tape dans le dos et lui affirma que c’était un grand honneur de travailler pour le patron.

Don Juan me dit qu’en humble Indien ignorant et vivant au jour le jour il avait non seulement tout cru, mais avait même pensé qu’une bonne fée s’était penchée sur son sort. Il promit au contremaître de lui payer ce qu’il voudrait. Celui-ci demanda une grosse somme qu’il fallait payer par acomptes.

Tout de suite après, le contremaître emmena lui-même don Juan à la maison en question, qui se trouvait assez loin de la ville et le laissa là, avec un autre contremaître, un homme énorme, sombre et laid qui lui posa toutes sortes de questions. Il voulait s’informer sur la famille de don Juan. Don Juan

répondit qu'il n'en avait pas. L'homme en fut si heureux qu'il alla jusqu'à sourire, découvrant des dents pourries.

Il promit à don Juan de le payer très bien et l'assura qu'il pourrait même mettre de l'argent de côté puisqu'il serait logé et nourri à la maison.

Le rire de l'homme était terrifiant. Don Juan, comprit qu'il lui fallait se sauver immédiatement. Il courut vers la porte mais l'homme lui barra le chemin, un revolver à la main. Il l'arma et l'enfonça dans l'estomac de don Juan. “ Tu es ici pour travailler comme un bœuf ”, dit-il, “ et ne l'oublie surtout pas. ” Il poussa don Juan à plusieurs reprises avec un gourdin. Puis il l'emmena sur le côté de la maison et, après avoir déclaré qu'il faisait travailler ses hommes tous les jours sans interruption du lever au coucher du soleil, il chargea don Juan de déterrer deux énormes souches d'arbres. Il prévint également don Juan que si celui-ci tentait jamais de s'enfuir ou s'il allait trouver les autorités il le tuerait avec son revolver – et que si, par hasard, il s'en tirait lui-même jurerait devant le tribunal que don Juan avait tenté d'assassiner le patron. “ Tu travailleras ici jusqu'à ta mort, ajouta-t-il, un autre Indien héritera alors de ton emploi, tout comme tu prends aujourd'hui la place d'un Indien qui est mort. ”

La maison , me dit don Juan, ressemblait à une forteresse, avec, partout, des hommes armés de machettes. Alors il se laissa absorber par le travail en essayant d'oublier la situation dans laquelle il se trouvait. À la fin de la journée l'homme revint et le poussa à coups de pied tout le long du trajet qui les séparait de la cuisine, parce que l'expression de défi qu'il lisait dans le regard de don Juan lui déplaisait. Il le menaça de lui sectionner les tendons des bras s'il ne lui obéissait pas.

Dans la cuisine, une vieille femme apporta de la nourriture mais don Juan était tellement bouleversé et effrayé qu'il ne put pas manger. La vieille femme lui conseilla de manger le plus possible. Il fallait qu'il soit fort, dit-elle, car son travail ne prendrait jamais fin. Elle le prévint que l'homme dont il avait pris la place était mort seulement vingt-quatre heures plus tôt. Il était trop faible pour travailler et était tombé d'une fenêtre du second étage.

Don Juan travailla chez le patron pendant trois semaines et l'homme le houspillait à chaque instant, jour après jour. Il le faisait travailler dans les conditions les plus dangereuses, lui faisant accomplir les tâches les plus pénibles que l'on puisse imaginer, sous la menace permanente de son couteau, de son revolver ou de son gourdin. Il l'envoyait tous les jours dans

les étables pour nettoyer les boxes pendant que les étalons nerveux s'y trouvaient. Au début de chaque journée, don Juan pensait qu'elle serait sa dernière sur Terre. Et survivre signifiait seulement qu'il lui fallait de nouveau subir le même enfer le lendemain.

Ce qui précipita la fin fut une requête de don Juan demandant un peu de temps libre. L'obligation d'aller en ville pour payer sa dette au contremaître du moulin à canne à sucre en fut le prétexte. L'autre contremaître répliqua à don Juan qu'il ne pouvait pas s'arrêter de travailler, fût-ce une minute, car il se trouvait endetté jusqu'au cou pour avoir eu le seul privilège d'être employé ici.

Don Juan sentit qu'il était perdu. Il comprit les manœuvres de l'homme. Celui-ci était de mèche avec l'autre contremaître pour débaucher du moulin des Indiens pauvres, les faire travailler jusqu'à ce que mort s'ensuive et se partager leur salaire. Cette découverte le mit dans une colère si violente qu'il courut à travers la cuisine en criant, et entra dans le corps principal de la maison. Le contremaître et les autres ouvriers furent complètement pris par surprise. Il traversa en courant la porte d'entrée et réussit presque à s'enfuir, mais le contremaître le rattrapa sur la route et lui logea une balle dans la poitrine. Il le laissa pour mort.

Don Juan me dit que son destin n'était pas de mourir ; son *benefactor* le trouva à l'endroit où il était tombé et le soigna jusqu'à ce qu'il guérisse.

“ Quand je racontai toute l'histoire à mon *benefactor* il put à peine refréner son excitation. ” “ Ce contremaître représente une véritable aubaine ”, me dit-il. “ Il est trop précieux pour qu'on le laisse perdre. Un jour tu devras retourner dans cette maison. ”

“ Il s'extasia sur la chance que j'avais eue de trouver un petit tyran comme il en existait un sur un million, disposant d'un pouvoir presque illimité. Je pensai que le vieil homme était cinglé. Il a fallu des années pour que je comprenne tout à fait ce qu'il voulait dire. ”

“ Voilà une des histoires les plus horribles que j'aie jamais entendues ”, dis-je. “ Êtes-vous vraiment retourné là-bas ? ”

“ Bien sûr que j'y suis retourné, trois ans plus tard. Mon *benefactor* avait raison. Un petit tyran comme celui-là, il en existait un sur un million et on ne pouvait le laisser perdre. ”

“ Comment vous y êtes-vous pris pour y retourner ? ”

“ Mon *benefactor* mit au point une stratégie, utilisant les quatre attributs

du statut de guerrier : le contrôle, la discipline, l'endurance et le sens du minutage. ”

Don Juan me dit que son *benefactor,* en lui expliquant ce qu'il devait faire pour tirer profit de cet ogre, lui apprit aussi ce que les nouveaux voyants considèrent comme les quatre étapes jalonnant la voie de la connaissance. La première étape, pour les profanes, consiste à décider de devenir apprenti. Après avoir changé d'optique sur eux-mêmes et sur le monde, les apprentis franchissent la seconde étape et deviennent des guerriers, c'est-à-dire des êtres capables de la plus grande discipline et du plus grand contrôle de soi. La troisième étape, après l'acquisition de l'endurance et du sens du minutage, consiste à devenir des hommes de connaissance. Lorsque les hommes de connaissance apprennent à *voir,* ils ont franchi la quatrième étape et sont devenus des voyants.

Son *benefactor* fit valoir le fait que don Juan s'était engagé sur la voie de la connaissance depuis assez longtemps pour avoir acquis un minimum des deux premiers attributs, le contrôle et la discipline. Don Juan souligna à mon intention que l'un et l'autre de ces attributs se rapportent à un état intérieur. Un guerrier n'est pas centré sur lui-même à la façon d'un égoïste, mais dans l'esprit d'une étude exhaustive et continue du moi.

“ À l'époque, j'étais dépourvu des deux autres attributs ”, poursuivit don Juan. “ L'endurance et le sens du minutage ne relèvent pas tout à fait d'un état intérieur. Ils sont du domaine de l'homme de connaissance. Mon *benefactor* m'y fit accéder par sa stratégie. ”

“ Cela signifie-t-il que vous n'auriez pas pu affronter le petit tyran tout seul ? ”

“ Je suis sûr que j'y serais parvenu seul, bien que j'aie toujours douté du fait que j'aurais pu réussir mon coup avec flair et bonne humeur. Mon *benefactor* prenait plaisir à l'affrontement rien qu'en le dirigeant. L'idée d'utiliser un petit tyran n'est pas seulement destinée à parfaire le courage du guerrier, mais aussi à procurer du plaisir et du bonheur. ”

“ Comment le monstre que vous avez décrit pourrait-il procurer du plaisir à quiconque ? ”

“ Il était insignifiant en comparaison des véritables monstres auxquels furent confrontés les nouveaux voyants pendant la Conquête. Toutes les indications que nous possédons prouvent que ces voyants s'en donnèrent à

cœur joie avec eux. Ils ont démontré que les pires tyrans eux-mêmes peuvent procurer un grand plaisir, à condition, bien sûr, que l'on soit un guerrier. ”

Don Juan m'expliqua que l'erreur des hommes moyens qui affrontent des petits tyrans est de ne pas avoir le recours d'une stratégie ; le handicap fatal vient de ce que les hommes moyens se prennent trop au sérieux. Leurs actes et leurs sentiments, comme ceux des petits tyrans, sont pour eux de la plus haute importance. Les guerriers, quant à eux, ne bénéficient pas seulement d'une stratégie bien conçue, mais sont libérés de la suffisance. Ce qui met un frein à leur suffisance est d'avoir compris que la réalité est une interprétation que nous élaborons nous-même. Ce savoir constitue l'avantage décisif des nouveaux voyants sur les Espagnols à l'esprit fruste.

Il me dit qu'il avait acquis la conviction qu'il pourrait venir à bout du contremaître en ayant recours à la seule découverte du fait que les petits tyrans se prennent terriblement au sérieux, contrairement aux guerriers.

Conformément au plan stratégique de son *benefactor*, don Juan trouva un emploi dans le même moulin à canne à sucre. Personne ne se souvint qu'il y avait travaillé auparavant. Les péons venaient et repartaient de ce moulin sans laisser de trace.

La stratégie de son *benefactor* spécifiait que don Juan devait guetter quiconque viendrait à la recherche d'une nouvelle victime. Ce fut justement la même femme qui vint et le repéra comme elle l'avait fait plusieurs années auparavant. Il était, cette fois, encore plus fort physiquement qu'autrefois.

La même routine recommença. Cependant, la stratégie exigeait qu'il refusât dès le début de payer le contremaître. L'homme n'avait jamais essuyé de refus et en fut interloqué. Il menaça don Juan de ne pas lui procurer ce travail. Don Juan le menaça à son tour d'aller voir la maîtresse de maison chez elle. Don Juan savait que celle-ci, qui était la femme du propriétaire du moulin, ignorait les manigances des deux contremaîtres. Il dit à son interlocuteur qu'il savait où elle habitait, pour avoir coupé des cannes à sucre dans des champs à l'entour. L'homme commença à chicaner et don Juan exigea d'être payé pour accepter de se rendre dans la maison de la femme. Le contremaître céda et lui tendit quelques billets. Don Juan était parfaitement conscient du fait que le consentement du contremaître n'était qu'une ruse destinée à le décider à se rendre dans cette maison.

“ Il m'y emmena encore une fois lui-même ”, dit don Juan. “ C'était une ancienne hacienda qui appartenait à la famille des propriétaires du moulin,

des gens riches qui ou bien savaient ce qui se passait et ne s'en préoccupaient pas, ou bien étaient trop indifférents pour même s'en apercevoir. ”

“ Aussitôt arrivé, je courus à l'intérieur du bâtiment pour chercher la maîtresse de maison. Je la trouvai, tombai à genoux et lui baisai la main pour la remercier. Les deux contremaîtres étaient livides. ”

“ Le contremaître de la propriété n'avait pas changé de type de comportement depuis la dernière fois. Mais j'étais bien équipé pour l'affronter. Je possédais le contrôle, la discipline, l'endurance et le sens du minutage. Les choses se déroulèrent comme mon *benefactor* l'avait projeté. Grâce à mon contrôle, j'accomplissais les tâches les plus stupides que l'homme exigeait de moi. Ce qui généralement nous épuise, dans ce genre de situation, vient de l'usure qu'elle inflige à notre suffisance. Tout homme ayant un brin de fierté se sent déchiré lorsqu'on lui donne le sentiment qu'il ne vaut rien. ”

“ Je faisais avec plaisir tout ce qu'il me demandait. J'étais joyeux et fort. Et je me moquais complètement de ma fierté ou de ma peur. Je me trouvais là en guerrier impeccable. Le fait de garder le moral quand on est bafoué s'appelle le contrôle. ”

Don Juan m'expliqua que, suivant la stratégie de son *benefactor,* au lieu de s'apitoyer sur lui-même comme il l'avait fait autrefois, il devait se mettre immédiatement au travail pour recenser les points forts, les faiblesses de l'homme, et les excentricités de son comportement.

Il découvrit que les points les plus forts du contremaître résidaient dans la violence de sa nature et dans son audace. Il avait tiré sur don Juan en plein jour et sous les yeux de nombreux spectateurs. Sa grande faiblesse venait de ce qu'il aimait son travail et ne voulait pas le compromettre. Il n'aurait jamais tenté de tuer don Juan pendant la journée, à l'intérieur de l'enceinte. Son autre faiblesse venait de ce qu'il était père de famille. Il avait une femme et des enfants qui vivaient dans une cabane proche de la maison.

“ Rassembler toutes ces informations pendant que l'on vous tabasse s'appelle la discipline ”, dit don Juan. “ L'homme était un véritable monstre. Il n'y avait pas de rachat possible en lui. Selon les nouveaux voyants, un parfait petit tyran n'a pas de bons côtés. ”

Don Juan ajouta que les deux autres attributs du statut de guerrier qu'il ne possédait pas encore, l'endurance et le sens du minutage, avaient été inclus automatiquement dans la stratégie de son *benefactor*. L'endurance consiste à

attendre patiemment – sans précipitation, sans anxiété –, c'est une simple, joyeuse façon de différer ce qui doit arriver.

“ Je rampais tous les jours ”, poursuivit don Juan, “ pleurant parfois sous le fouet de l'homme. Et pourtant j'étais heureux. C'était la stratégie de mon *benefactor* qui me faisait tenir du jour au lendemain, sans haïr cet homme. J'étais un guerrier. Je savais ce que j'attendais. C'est exactement en cela que consiste la grande joie du statut de guerrier. ”

Il ajouta que la stratégie de son *benefactor* exigeait qu'il procède à un harcèlement systématique de l'homme en question en prenant pour couverture un ordre supérieur, tout comme les voyants du nouveau cycle l'avaient fait en utilisant l'Eglise catholique comme bouclier. Un prêtre du bas clergé était parfois plus puissant, alors, qu'un membre de la noblesse.

Don Juan se servait comme bouclier de la dame qui l'avait engagé. Chaque fois qu'il la voyait il s'agenouillait devant elle et la qualifiait de sainte. Il la suppliait de lui donner la médaille à l'image de son saint patron afin qu'il puisse prier celui-ci de lui accorder santé et bien-être.

“ Elle m'en donna une, et cela mit le contremaître hors de lui. Et lorsque je réussis à faire prier les domestiques le soir, il faillit avoir une crise cardiaque. Je crois que c'est alors qu'il décida de me tuer. Il ne pouvait se permettre de me laisser continuer ainsi. ”

“ Par mesure de sauvegarde, j'organisai un rosaire pour tous les domestiques de la maison. La dame trouvait que j'avais tout d'un homme très pieux. ”

“ Après cela, je ne dormis plus bien, dans mon lit. Je grimpais sur le toit toutes les nuits. De là, je vis deux fois l'homme me chercher au milieu de la nuit, une expression meurtrière dans le regard. Il me poussait tous les jours dans les boxes des étalons, dans l'espoir que je mourrais écrasé, mais j'avais une planche faite de gros morceaux de bois que j'avais appuyée contre l'un des angles et derrière laquelle je me protégeais. Il ne le sut jamais car les chevaux lui donnaient la nausée – encore une de ses faiblesses qui devait s'avérer, par la suite, être la plus fatale de toutes. ”

Don Juan disait que le sens du minutage est la qualité qui gouverne la libération de tout ce qui est retenu. Le contrôle, la discipline et l'endurance sont, disait-il, à l'image d'un barrage derrière lequel tout est accumulé. Le sens du minutage est la porte du barrage.

L'homme ne connaissait que la violence, dont il se servait pour exercer la

terreur. Si l'on neutralisait sa violence, il devenait quasiment impuissant. Don Juan savait qu'il n'oserait pas le tuer à portée de vue de la maison, et un jour, en présence des autres ouvriers mais également sous les yeux de sa maîtresse, don Juan insulta le contremaître. Il le traita de lâche et l'accusa de mourir de peur devant la femme de son patron.

La stratégie de son *benefactor* exigeait que l'on soit à l'affût d'un moment pareil et qu'on en profite pour reprendre l'avantage sur le petit tyran. Les choses imprévues arrivent toujours ainsi. L'esclave le plus faible se moque soudain du tyran, le raille, le tourne en ridicule devant des témoins importants, puis disparaît à toute vitesse, sans laisser au tyran le temps de se venger.

“ L'homme fut pris d'une rage folle quelques instants plus tard, mais j'étais déjà agenouillé devant la dame, demandant sa sollicitude ”, poursuivit-il.

Quand la dame rentra dans la maison, l'homme et ses amis appelèrent don Juan à l'arrière, sous un prétexte de travail. L'homme était très pâle, blanc de colère. Au timbre de sa voix don Juan comprit ce qu'il avait en tête. Don Juan feignit d'obtempérer, mais, au lieu de se diriger vers l'arrière, il courut à toutes jambes vers l'écurie. Il était sûr que les chevaux feraient un tel tapage que les propriétaires viendraient voir ce qui n'allait pas. Il savait que l'homme n'oserait pas tirer sur lui. Cela aurait été trop bruyant et sa peur de compromettre son emploi était trop puissante. Don Juan savait aussi que son adversaire ne s'approcherait pas de l'endroit où se trouvaient les chevaux, en tout cas pas à moins d'avoir été poussé à bout.

“ Je sautai dans le box du plus sauvage des étalons ”, me dit don Juan, “ et le petit tyran, aveuglé par la rage, sortit son couteau et sauta à ma poursuite. Je m'abritai immédiatement derrière la planche. Le cheval lui donna un seul coup de pied et c'en fut fini. ”

“ J'avais passé six mois dans cette maison et pendant ce temps, j'avais exercé les quatre attributs du statut de guerrier. J'avais réussi grâce à eux. Pas une fois je ne m'étais apitoyé sur moi-même ni n'avais pleuré d'impuissance. J'avais été joyeux et serein. Ma discipline et mon contrôle étaient aussi vifs que d'habitude, et j'avais eu un aperçu de première main de ce que l'endurance et le sens du minutage apportaient au guerrier impeccable. Et pas un instant je n'avais souhaité la mort de cet homme. ”

“ Mon *benefactor* m'avait expliqué une chose très intéressante.

L’endurance consiste à retenir, grâce au courage, une chose dont le guerrier sait qu’elle doit légitimement arriver. Cela ne signifie pas que le guerrier passe son temps à mijoter une mauvaise action contre qui que ce soit ni à projeter des règlements de compte. L’endurance n’a rien à voir avec cela. Tant que le guerrier dispose du contrôle de la discipline et du sens du minutage l’endurance garantit que ce qui est dû, quelle qu’en soit la nature, sera donné à celui qui le mérite, quel qu’il soit. ”

“ Est-ce qu’il arrive parfois aux petits tyrans de gagner, et d’anéantir le guerrier qui les affronte ? ”

“ Bien sûr. Il fut un temps, au début de la Conquête, où les guerriers mouraient comme des mouches. Leurs rangs furent décimés. Les petits tyrans pouvaient mettre à mort n’importe qui, par simple caprice. Soumis à ce genre de pression, les voyants accédèrent à des états sublimes. ”

Don Juan me raconta que ce fut l’époque où les voyants qui avaient survécu devaient s’exercer jusqu’à la limite de leurs possibilités pour trouver de nouvelles voies.

“ Les nouveaux voyants se servaient des petits tyrans, dit don Juan, en me fixant avec insistance, non seulement pour se défaire de leur suffisance, mais pour réaliser la manœuvre très subtile qui consistait à se retirer de ce monde. Tu comprendras cette manœuvre à mesure que nous poursuivrons notre conversation sur la maîtrise de la conscience. ”

J’expliquai à don Juan que ce qui m’intéressait était de savoir si, aujourd’hui, à notre époque, ceux des petits tyrans qu’il qualifiait de menu fretin pouvaient vaincre un guerrier.

“ Sans arrêt ”, dit-il. “ Les conséquences n’en sont pas aussi terribles qu’elles le furent dans le lointain passé. Il va sans dire qu’à présent les guerriers ont toujours une chance de s’en remettre ou de se réhabiliter et de revenir plus tard. Mais ce problème comporte un autre aspect. Être vaincu par un petit tyran du menu fretin n’a pas un effet mortel mais dévastateur. Le degré de mortalité est, au sens figuré, presque aussi élevé. J’entends par là que les guerriers qui succombent aux coups d’un petit tyran du menu fretin sont annihilés par leur propre sens de l’échec et de l’indignité. Cela signifie à mes yeux une haute mortalité. ”

“ À quoi mesurez-vous la défaite ? ”

“ Quiconque se met sur le même plan que le petit tyran est vaincu. Agir en colère, sans contrôle ni discipline, n’avoir pas d’endurance, c’est être

vaincu. ”

“ Que se passe-t-il après la défaite des guerriers ? ”

“ Ou bien ils se regroupent, ou bien ils abandonnent la quête de la connaissance et rejoignent les rangs des petits tyrans pour la vie. ”

3

Les émanations de l'Aigle

Le lendemain, don Juan et moi allâmes nous promener le long de la route d’Oaxaca. Elle était déserte à ce moment-là. Il était deux heures de l’après-midi.

Tandis que nous marchions sans nous presser, don Juan se mit soudain à parler. Il me dit que notre conversation sur les petits tyrans n’avait été qu’une introduction au thème de la conscience. J’observai que cette conversation m’avait ouvert une nouvelle perspective. Il me demanda d’expliquer ce que j’entendais par là.

Je lui dis que cela remontait à une discussion que nous avions eue voilà quelques années sur les Indiens Yaquis. Au cours de ses enseignements relatifs au côté droit, il avait tenté de me parler des avantages que pouvaient tirer les Yaquis de l’oppression qu’ils subissaient. J’avais rétorqué avec passion que les conditions de vie misérables qui étaient les leurs ne pouvaient comporter aucun avantage. Et je lui avais dit que je ne pouvais comprendre comment, étant lui-même yaqui, il ne réagissait pas contre une injustice aussi flagrante.

Il avait écouté attentivement. Puis, alors que j’étais sûr qu’il allait défendre son point de vue, il avait convenu que les conditions de vie des Indiens Yaquis étaient en effet misérables. Mais il avait souligné qu’il était

inutile de distinguer les seuls Yaquis quand les conditions de vie de l'homme en général étaient horribles.

" Ne t'apitoie pas seulement sur les pauvres Indiens Yaquis ", m'avait-il dit. " Aie pitié de l'humanité. Pour ce qui est des Indiens Yaquis, je peux même dire qu'ils ont de la chance. Ils sont opprimés et, en raison même de ce fait, certains d'entre eux peuvent finir par triompher. Mais les oppresseurs, les petits tyrans qui les piétinent, n'en ont pas, eux, la moindre chance. "

Je lui avais tout de suite répondu par un déluge de slogans politiques. Je n'avais pas du tout compris ce qu'il voulait dire. Il avait essayé de m'expliquer à nouveau le concept de petit tyran, mais cette notion me dépassait complètement. Maintenant seulement tout prenait son sens.

" Rien n'a encore pris son sens ", lança-t-il, en se moquant de ce que je lui avais dit. " Demain, quand tu seras dans ton état de conscience normale, tu ne te souviendras même pas de ce que tu as compris maintenant. "

Je me sentis profondément abattu, car je savais qu'il avait raison.

" Il va t'arriver ce qui m'est arrivé ", poursuivit-il. " Mon *benefactor*, le nagual Julian, m'a fait découvrir, alors que je me trouvais dans un état de conscience accrue, ce que toi-même tu as découvert à propos des petits tyrans. La conséquence en fut que je me mis à changer d'opinions, dans ma vie quotidienne, sans en connaître la raison. "

" J'avais été opprimé toute ma vie et j'étais donc vraiment venimeux à l'égard de mes oppresseurs. Imagine ma surprise quand je m'aperçus que je recherchais la compagnie des petits tyrans. Je crus que j'avais perdu la tête. "

Nous arrivâmes à un endroit situé sur le bord de la route où de gros blocs de pierre avaient été à moitié enterrés par l'effet d'un ancien glissement de terrain ; don Juan se dirigea vers ces blocs et s'assit sur le méplat d'un rocher. Il me fit signe de m'asseoir en face de lui. Et puis, sans autre préambule, il commença à m'expliquer la maîtrise de la conscience.

Il déclara qu'il existait une série de vérités relatives à la conscience, découvertes par les voyants, les anciens et les nouveaux, et que ces vérités avaient été disposées en un ordre spécifique pour les besoins de la compréhension.

La maîtrise de la conscience, m'expliqua-t-il, consistait à intérioriser l'ordre complet de ces vérités. La première vérité, dit-il, était que notre familiarité avec le monde que nous percevons nous force à croire que nous sommes entourés par des objets qui existent par eux-mêmes et en tant

qu’eux-mêmes, exactement tels que nous les percevons, alors qu’en réalité il n’existe pas un monde d’objets mais un univers des émanations de l’Aigle.

Il me dit ensuite qu’avant de pouvoir expliquer la notion des émanations de l’Aigle, il devait parler du connu, de l’inconnu et de l’inconnaissable. La plupart des vérités relatives à la conscience avaient été découvertes par les anciens voyants. Mais l’ordre dans lequel elles avaient été disposées avait été établi par les nouveaux voyants. Et, faute de cet ordre, elles étaient pratiquement incompréhensibles.

Une des grandes erreurs que les anciens voyants avaient commises fut de ne pas rechercher d’ordre. Présumer, comme ils le firent, que l’inconnu et l’inconnaissable sont une même chose fut une des conséquences fatales de cette erreur. Il revint aux nouveaux voyants de corriger cette faute. Ils fixèrent des limites et définirent l’inconnu comme un domaine dissimulé à l’homme, peut-être enseveli dans un contexte terrifiant, mais qui, néanmoins, lui est accessible. L’inconnu se transforme en connu le moment venu. L’inconnaissable, lui, est l’indescriptible, l’impensable, l’insaisissable. C’est un domaine qui nous restera à jamais inconnu et pourtant il existe, à la fois éblouissant et horrifiant dans son immensité.

“ Comment les voyants peuvent-ils les distinguer l’un de l’autre ? ” demandai-je.

“ Il existe une règle empirique simple ”, dit-il. “ Confronté à l’inconnu, l’homme se montre audacieux. C’est une propriété de l’inconnu que de nous donner un sentiment d’espoir de bonheur. L homme se sent vigoureux, transporté. L’appréhension que suscite l’inconnu est elle-même très gratifiante. Les nouveaux voyants *virent* que l’homme est au mieux de lui-même face à l’inconnu. ”

“ Quand ce que l’on prend pour l’inconnu s’avère être l’inconnaissable, les conséquences en sont désastreuses ”, dit-il. “ Les voyants se sentent épuisés, plongés dans le désarroi. Ils sont en proie à une oppression terrible. Leur corps perd sa tonicité, leur raisonnement et leur modération s’égarent en vain, car l’inconnaissable n’a aucun effet stimulant sur l’énergie. Il est inaccessible à l’homme ; il ne faut donc pas y faire intrusion étourdiment, ni même prudemment. Les nouveaux voyants comprirent qu’il leur fallait être préparés à payer des prix exorbitants pour le moindre contact avec cet univers. ”

Don Juan m’expliqua que les nouveaux voyants avaient dû surmonter

d’énormes obstacles inhérents à la tradition. Quand le nouveau cycle commença, aucun d’entre eux ne savait avec certitude lesquels des procédés figurant dans leur immense tradition étaient les bons et lesquels ne l’étaient pas. Il était évident que quelque chose avait mal tourné chez les anciens voyants mais les nouveaux voyants ne savaient pas quoi. Ils commencèrent par supposer que tout ce que leurs prédécesseurs avaient fait était erroné. Les anciens voyants avaient été orfèvres en matière de conjecture. D’une part, ils avaient présumé que leur compétence dans l’art de *voir*était une garantie. Ils se croyaient hors d’atteinte – du moins jusqu’à ce que les envahisseurs les écrasent et infligent à la plupart d’entre eux une mort horrible. En dépit de la certitude absolue de leur invulnérabilité, les anciens voyants ne bénéficiaient pas de la moindre protection.

Les nouveaux voyants ne perdirent pas leur temps à spéculer sur ce qui avait mal tourné. En revanche, ils commencèrent à inventorier l’inconnu pour le séparer de l’inconnaissable.

“ Comment ont-ils inventorié l’inconnu, don Juan ? ”, demandai-je.

“ Par l’usage contrôlé de l’acte de voir ”, répondit-il.

Je lui dis que je me demandais, en fait, ce qu’impliquait le fait d’inventorier l’inconnu.

Il répondit qu’inventorier l’inconnu signifie le rendre accessible à notre perception. En pratiquant régulièrement l’acte de voir, les nouveaux voyants découvrirent que l’inconnu et le connu sont vraiment sur un pied d’égalité, car tous deux sont à la portée de la perception humaine. En fait les voyants peuvent quitter le connu, le moment venu, et pénétrer dans l’inconnu.

Tout ce qui se trouve au-delà de notre capacité à percevoir relève de l’inconnaissable. Et la distinction entre celui-ci et le connaissable est capitale. Confondre les deux mettrait les voyants dans une situation infiniment précaire lorsqu’ils affrontent l’inconnaissable.

“ Lorsque cela arriva aux anciens voyants ”, poursuivit don Juan, “ ils pensèrent que leurs procédés les avaient fourvoyés. Il ne leur vint jamais à l’idée que presque tout ce qui se trouve dans l’inconnaissable dépasse notre compréhension. Ce fut une terrible erreur de jugement de leur part et ils la payèrent cher. ”

“ Que s’est-il passé après que l’on eut fait la distinction entre l’inconnu et l’inconnaissable ? ”

“ Le nouveau cycle a commencé ”, répondit-il. “ Cette distinction

constitue la frontière entre l’ancien et le nouveau. Tout ce que les nouveaux voyants ont accompli provient de la perception de cette distinction. ”

Don Juan me dit que l’élément crucial, dans la destruction du monde des anciens voyants comme dans la reconstruction de la perspective nouvelle, résidait dans l’art de *voir.* Ce fut en exerçant l’acte de *voir* que les nouveaux voyants découvrirent certains faits irréfutables qui leur servirent à aboutir à des conclusions, révolutionnaires à leurs yeux, sur la nature de l’homme et du monde. Ces conclusions, qui fondèrent l’existence du nouveau cycle, étaient les vérités relatives à la conscience que don Juan était en train de m’expliquer.

Il me demanda de l’accompagner vers le centre de la ville pour faire un tour sur la place. En chemin, nous commençâmes à parler de machines et d’instruments délicats. Il me dit que les instruments sont des prolongements de nos sens et je soutins qu’il existe des instruments qui échappent à cette catégorie parce qu’ils remplissent des fonctions que nous sommes incapables de remplir au niveau physiologique.

“ Nos sens sont capables de tout ”, affirma-t-il.

“ Je peux vous dire, d’emblée, qu’il existe des instruments qui détectent des ondes hertziennes venant de l’espace, dis-je. Nos sens ne peuvent pas détecter d’ondes hertziennes. ”

“ Je ne suis pas d’accord ”, dit-il. “ Je pense que nos sens peuvent détecter tout ce qui nous entoure. ”

“ Et les ultrasons ? ” insistai-je. “ Nous ne sommes pas équipés organiquement pour les entendre. ”

“ Les voyants sont convaincus que nous n’avons exploré qu’une très petite partie de nous-mêmes ”, répondit-il.

Il se plongea un moment dans ses pensées comme s’il essayait de choisir ses mots. Puis il sourit. “ Comme je te l’ai dit, commença-t-il, la première vérité relative à la conscience est que le monde extérieur n’est pas, en réalité, ce que nous croyons. Nous pensons que c’est un monde d’objets et c’est faux. ”

Il fit une pause comme pour mesurer l’effet de ses paroles. Je lui dis que j’étais d’accord avec ses prémisses parce que l’on pouvait tout réduire à un champ d’énergie. Il me dit que j’avais seulement l’intuition d’une vérité et que l’exprimer rationnellement n’était pas la vérifier. Mon accord ou mon

désaccord ne l’intéressaient pas, ce qui l’intéressait, en revanche, c’était que je tente de comprendre ce qu’impliquait cette vérité.

“ Tu ne peux pas percevoir de champs d’énergie ”, poursuivit-il. “ Pas en tant qu’homme ordinaire, j’entends. Car si tu pouvais les *voir,* tu serais un voyant et dans ce cas c’est toi qui serais en train d’expliquer les vérités relatives à la conscience. Comprends-tu ce que je veux dire ? ”

Il me dit que les conclusions auxquelles on accède par le raisonnement avaient très peu, voire pas d’influence susceptible de modifier le cours de notre vie. D’où les innombrables exemples de personnes qui, étant les plus lucides dans leurs convictions, agissent pourtant sans cesse dans un sens diamétralement opposé à celles-ci; et la seule explication qu’ils donnent à leur conduite est que l’erreur est humaine.

“ La première vérité est que le monde est ce qu’il paraît, et pourtant ne l’est pas. Il n’est pas aussi solide ni réel que notre perception a été amenée à le croire, mais il n’est pas non plus un mirage. Le monde n’est pas une illusion, comme on l’a dit ; il est réel, et il est irréel. Sois très attentif à cela, car il ne faut pas seulement que tu l’acceptes, il faut que tu le comprennes. Nous percevons. Cela est un fait d’évidence. Mais ce que nous percevons n’est pas un fait du même ordre car on nous enseigne ce qu’il faut percevoir. ”

“ Quelque chose, là dehors, affecte nos sens. Cela est réel. Ce qui n’est pas réel, c’est ce que nous disent nos sens sur la nature de cette chose. Prends l’exemple d’une montagne. Nos sens nous disent qu’il s’agit d’un objet. Elle se caractérise par une dimension, une couleur, une forme. Il existe même des catégories de montagnes, qui sont parfaitement pertinentes. Il n’y a rien à redire à cela ; le hic, c’est simplement que nous n’avons jamais pensé que nos sens jouent uniquement un rôle superficiel. Nos sens perçoivent comme ils le font parce qu’une propriété spécifique de notre conscience les y force. ”

Je recommençais à l’approuver, non pas de mon plein gré, car je n’avais pas bien compris son propos. Je le faisais comme en réaction à une situation menaçante. Il m’arrêta.

“ J’ai employé l’expression “le monde” ”, poursuivit-il, “ au sens de tout ce qui nous entoure. Il existe une meilleure expression, bien sûr, mais elle serait tout à fait incompréhensible pour toi. Les voyants disent que seule notre conscience nous conduit à croire qu’il existe un monde d’objets, là dehors. Mais ce qui, en réalité, se trouve là dehors, ce sont les émanations de

l’Aigle, fluides, en mouvement perpétuel et cependant inchangées, éternelles. ”

Je me préparais à lui demander ce qu’étaient les émanations de l’Aigle mais il m’interrompit d’un geste de la main. Il m’expliqua qu’un des legs les plus extraordinaires que nous ont transmis les anciens voyants réside dans leur découverte que la raison d’exister de tous les êtres sensibles est de mettre en valeur la conscience. Don Juan qualifiait cette découverte de colossale.

Il me demanda d’un ton mi-figue, mi-raisin si je connaissais une meilleure façon de répondre à la question qui a toujours hanté l’homme : la raison de notre existence. Je pris tout de suite une position défensive et commençai par dénoncer l’absurdité de la question, car elle ne pouvait faire l’objet d’une réponse logique. Pour discuter de ce sujet, poursuivis-je, il faudrait que nous parlions des croyances religieuses et que nous en fassions entièrement une question de foi.

“ Les anciens voyants ne parlaient pas que de foi ”, dit-il. “ Ils n’avaient pas l’esprit aussi pratique que les nouveaux voyants mais ils l’avaient suffisamment pour savoir ce qu’ils *voyaient.* Ce que je tentais de t'indiquer par cette question qui t’a tellement ébranlé, c’est le fait que notre rationalité ne peut trouver à elle seule une réponse quant à la raison de notre existence. À chacune de ses tentatives, la réponse débouche sur une question de foi. Les anciens voyants ont pris une autre voie et ils ont bien trouvé une réponse qui n’implique pas la foi seule. ”

“ Les anciens voyants, en prenant des risques follement dangereux ”, poursuivit-il, “ *virent* véritablement la force indicible qui est la source de tous les êtres sensibles. Ils l’appelèrent l’Aigle car, dans les rares et brèves visions qu’ils purent soutenir, ils *virent* cette force sous une forme qui ressemblait à celle d’un aigle noir et blanc, d’une dimension infinie. ”

“ Ils *virent* que c’est l’Aigle qui donne la conscience. L’Aigle crée les êtres sensibles afin qu’ils vivent et enrichissent la conscience qu’il leur donne en même temps que la vie. Ils *virent* aussi que c’est l’Aigle qui dévore cette conscience enrichie après avoir fait en sorte que les êtres sensibles s’en dessaisissent au moment de leur mort. ”

“ Quand les anciens voyants disent que la raison d’exister des hommes est de mettre en valeur la conscience, ce n’est pas une question de foi ou de déduction. Ils l’ont *vu.* ”

“ Ils ont *vu* la conscience des êtres sensibles s’envoler au moment de la

mort et flotter comme une houppe de coton lumineuse qui se dirige directement vers le bec de l’Aigle pour y être consommée. Pour les anciens voyants cela était la preuve que les êtres sensibles ne vivent que pour enrichir la conscience qui constitue la nourriture de l’Aigle. ”

Les explications de don Juan furent interrompues parce qu’il dut faire un court voyage d’affaires. Nestor le conduisit en voiture à Oaxaca. Les voyants partis, je me souvins qu’au début de mon association avec don Juan je croyais, chaque fois qu’il faisait allusion à un voyage d’affaires, qu’il utilisait un euphémisme qui masquait autre chose. Je me rendis compte finalement qu’il employait l’expression à bon escient. Avant ce genre de voyage, il portait un de ses nombreux costumes trois-pièces à la coupe irréprochable et ne ressemblait plus en rien au vieil Indien que je connaissais. J’avais commenté devant lui la perfection de sa métamorphose.

“ Un nagual est une personne assez souple pour pouvoir incarner n’importe quoi, m’avait-il dit. Entre autres choses, être un nagual implique que l’on n’ait aucun point de vue à défendre. Souviens-toi de cela – nous y reviendrons sans cesse. ”

Nous y étions revenus sans cesse, et sous tous les angles possibles ; il semblait effectivement n’avoir aucun point de vue à défendre, mais pendant son séjour à Oaxaca l’ombre d’un doute m’effleura. Je me rendis compte soudain qu’un nagual avait bien un point de vue à défendre – la description de l’Aigle et de son action exigeait, selon moi, qu’on la défende avec passion.

J’essayai de soumettre ce sujet à certains des compagnons de don Juan mais ils éludèrent mes questions. Ils me dirent que j’étais exclu de ce genre de discussion tant que don Juan n’avait pas terminé les explications qu’il me réservait.

Dès qu’il revint, nous nous assîmes pour parler et je l’interrogeai sur le sujet.

“ Ces vérités n’ont pas à être défendues avec passion ”, répondit-il. “ Si tu crois que je tente de les défendre, tu te trompes. Ces vérités ont été rassemblées pour le plaisir et l’édification des guerriers, et pas pour impliquer le moindre sentiment de propriété. Quand je t’ai dit qu’un nagual n’a pas de point de vue à défendre, j’entendais, entre autres choses, qu’un nagual n’a pas d’obsessions. ”

Je lui dis que je n’arrivais pas à suivre ses enseignements parce que sa description de l’Aigle et de son action m’obsédait. Je soulignai à plusieurs reprises ce qu’une telle idée comportait de terrifiant.

“ Ce n’est pas seulement une idée ”, dit-il. “ C’est un fait. Et, je te le dis, un fait sacrément effrayant. Les nouveaux voyants ne jouaient pas simplement avec des idées. ”

“ Mais de quelle nature serait la force de l’Aigle ? ”

“ Je ne saurais comment répondre à cela. L’Aigle est aussi réel pour les voyants que le sont pour toi la gravité et le temps, et il est tout aussi abstrait et incompréhensible. ”

“ Je vous interromps une minute, don Juan. Les concepts dont vous parlez sont abstraits mais ils renvoient à des phénomènes réels qui peuvent être corroborés. Il existe des disciplines qui se consacrent tout entières à cela. ”

“ L’Aigle et ses émanations sont également susceptibles d’être corroborés ”, rétorqua don Juan. “ Et la discipline des nouveaux voyants est consacrée à cela même. ”

Je lui demandai de m’expliquer ce que sont les émanations de l’Aigle.

Il me répondit que les émanations de l’Aigle sont une chose en soi, immuable, qui embrasse tout ce qui existe, le connu et l’inconnu.

“ On ne peut décrire par des mots ce que sont véritablement les émanations de l’Aigle ”, poursuivit don Juan. “ Un voyant doit en être le témoin. ”

“ En avez-vous été le témoin vous-même, don Juan ? ”

“ Bien sûr, et pourtant je ne peux pas te dire ce qu’elles sont. Elles sont une présence, presque une sorte de masse, une pression qui engendre une sensation éblouissante. On ne peut les apercevoir que fugitivement, de même qu’on ne peut avoir qu’une vision fugitive de l’Aigle lui-même. ”

“ Diriez-vous, don Juan, que l’Aigle est la source de ses propres émanations ? ”

“ Cela va sans dire. ”

“ Je voulais savoir si c’est le cas sur le plan visuel. ”

“ Rien de ce qui concerne l’Aigle ne relève du visuel. Le corps tout entier d’un voyant sent intuitivement l’Aigle. Il existe en chacun de nous quelque chose qui peut nous faire appréhender une réalité à travers notre corps tout entier. Les voyants expliquent l’acte de *voir* l’Aigle en termes très simples : l’homme étant composé par les émanations de l’Aigle, il lui faut simplement

retourner à ses composantes. Le problème surgit de la conscience de l'homme ; c'est elle qui s'embrouille et se trouble. Au moment crucial, quand il faudrait simplement que les émanations se reconnaissent elles-mêmes, en tant que telles, la conscience de l'homme ne peut s'empêcher d'interpréter. Il en résulte une vision de l'Aigle et des émanations de l'Aigle. Mais il n'existe ni Aigle ni émanations de l'Aigle. Ce qui existe là, aucune créature vivante ne le peut saisir. ”

Je lui demandai si on avait choisi de donner à la source des émanations le nom d'Aigle parce que les aigles sont généralement parés de qualités importantes.

“ Il s'agit simplement ici de quelque chose d'inconnaissable qui ressemble vaguement à quelque chose de connu, repondit-il. C'est pourquoi on a sûrement tenté de parer les aigles des propriétés qu'ils ne possèdent pas. Mais c'est ce qui se produit toujours lorsque des gens impressionnables apprennent à accomplir des actes qui exigent une grande modération. Il existe des voyants de tous acabits.

“ Voulez-vous dire qu'il y a différents types de voyants ? ”

“ Non. Je veux dire qu'il y a un tas d'imbéciles qui deviennent voyants. Les voyants sont des êtres humains pleins de faiblesses, ou, plus exactement, des êtres humains pleins de faiblesses sont capables de devenir des voyants. C'est tout à fait comme le cas de certains individus lamentables qui deviennent de grands savants. ”

“ La caractéristique des voyants lamentables est qu'ils sont prêts à oublier la splendeur du monde. Ils se laissent submerger par le fait qu'ils *voient* et croient que c'est leur génie qui compte. Un voyant doit être un parangon de vertu pour surmonter la négligence presque invincible propre à notre condition humaine. Ce que les voyants font de ce qu'ils *voient* est plus important que *voir* en soi. ”

“ Qu'entendez-vous par là, don Juan ? ”

“ Regarde ce que certains voyants nous ont infligé. Nous sommes paralysés par leur vision d'un Aigle qui règne sur nous et nous dévore au moment de notre mort. ”

Il me dit que cette version traduisait un laisser-aller manifeste et que, personnellement, il n'appréciait pas l'idée d'une entité qui nous dévore. À son avis, il serait plus exact de parler de l'existence d'une force qui exerce une attraction sur notre conscience, d'une façon assez semblable à celle d'un

aimant attirant des pailles de fer. Au moment de la mort, tout notre être se désintègre sous l'attraction de cette force immense.

Il trouvait grotesque qu'un tel événement soit interprété par l'image de l'Aigle en train de nous dévorer, parce que cette interprétation transforme un acte indicible en un fait aussi banal que celui de manger.

“ Je suis un homme très ordinaire ”, dis-je. “ La description d'un Aigle qui nous dévore a produit un très gros effet sur moi. ”

“ L'effet véritable ne peut être mesuré avant que tu ne le *voies* toi-même ”, dit-il. “ Mais tu dois te souvenir que nous gardons nos défauts même après que nous sommes devenus des voyants. C'est pourquoi, quand tu *verras* cette force, il est très possible que tu sois d'accord avec les voyants négligents qui l'appelèrent l'Aigle, comme ce fut mon cas. Mais il se peut également que tu ne le sois pas. Peut être résisteras-tu à la tentation d'imputer des attributs humains à ce qui est incompréhensible et créeras-tu pour le désigner un mot nouveau, un mot plus approprié. ”

“ Les voyants qui *voient* les émanations de l'Aigle les appellent souvent des commandements ”, dit don Juan. “ Cela ne me gênerait pas de les appeler moi-même ainsi si je ne m'étais habitué à les nommer “ émanations ”.Je l'ai fait en réaction au choix de mon *benefactor;* pour lui, c'étaient des commandements. Je trouvais que cette expression s'accordait mieux à sa puissante personnalité qu'à la mienne. Je cherchais un terme impersonnel. Le mot “ Commandements ” a, pour moi, une résonance trop humaine, mais ces émanations sont bien, en réalité, des commandements. ”

“ *Voir* les émanations de l'Aigle, c'est s'exposer au désastre ” , disait don Juan. “ Les nouveaux voyants découvrirent vite les énormes difficultés qui étaient en jeu et ce n'est qu'après avoir connu de grandes tribulations dans leur tentative d'inventorier l'inconnu et de le séparer de l'inconnaissable qu'ils comprirent que tout est composé par les émanations de l'Aigle. Seule une petite partie de ces émanations se trouve accessible à la conscience humaine, et cette petite partie se trouve encore réduite, par les contraintes de notre vie quotidienne, à une minuscule fraction. Cette minuscule fraction des émanations de l'Aigle forme le connu. La petite partie accessible a la conscience humaine représente l'inconnu, et le reste, qui est incalculable, recouvre l'inconnaissable. ”

Il ajouta que les nouveaux voyants, étant donné leur orientation pragmatique, comprirent immédiatement le pouvoir contraignant des émanations. Ils se rendirent compte que toutes les créatures vivantes sont forcées d'utiliser les émanations de l'Aigle sans jamais en connaître la nature. Ils comprirent aussi que les organismes sont constitués de façon à appréhender un certain registre de ces émanations et qu'à chaque espèce correspond un registre déterminé. Les émanations exercent une grande pression sur les organismes et c'est grâce à cette pression que ceux-ci construisent leur monde perceptible.

“ En ce qui nous concerne, nous, les êtres humains, nous utilisons ces émanations et nous les interprétons comme étant la réalité. Mais ce que perçoit l'homme est une partie si minime des émanations de l'Aigle qu'il est ridicule de faire grand cas de nos perceptions, et pourtant il nous est impossible de ne pas en tenir compte. Les nouveaux voyants ont découvert cela au prix fort – après s'être exposés à des dangers terribles. ”

Don Juan était assis à sa place habituelle dans la grande pièce. D'ordinaire, il n'y avait pas de meubles dans cette pièce – les gens s'asseyaient sur des nattes par terre – mais Carol, la femme nagual, s'était arrangée pour la meubler de fauteuils très confortables pour les séances au cours desquelles nous lisions à don Juan, elle et moi, tour à tour, des passages tirés des oeuvres de poètes hispaniques.

“ Je veux que tu sois très conscient de ce que nous sommes en train de faire ”, me dit-il aussitôt que je fus assis. “ Nous parlons de la maîtrise de la conscience. Les vérités dont nous discutons sont les principes de cette maîtrise. ”

Il ajouta qu'au cours de ses enseignements destinés au côté droit il m'avait fait la démonstration de ces principes alors que je me trouvais dans un état de conscience normale, avec l'aide d'un de ses compagnons voyants, Genaro, et que Genaro avait joué avec ma conscience avec tout l'humour et toute l'irrévérence que l'on connaissait aux nouveaux voyants.

“ C'est Genaro qui devrait être ici pour te parler de l'Aigle ”, dit-il, “ bien que les versions qu'il en donne soient trop irrévérencieuses. Il pense que les voyants qui ont baptisé cette force du nom d'Aigle ne pouvaient être que très stupides ou extrêmement farceurs, parce que les aigles ne pondent pas que des œufs, ils pondent aussi des crottes. ”

Don Juan rit et me dit qu'il trouvait les commentaires de Genaro si pertinents qu'il ne pouvait s'empêcher de rire. Il ajouta que s'il avait, incombé aux nouveaux voyants de décrire l'Aigle ils l'auraient certainement fait en plaisantant à moitié.

Je dis à don Juan que, sur un certain plan, je considérais l'Aigle comme une image poétique, et qu'en tant que tel il m'enchantait, mais que sur un autre plan je le considérais dans sa réalité et que cela me terrifiait.

“ La peur est l'une des grandes forces de la vie des guerriers. Elle les pousse à apprendre. ”

Il me rappela que la description de l'Aigle était due aux anciens voyants. Les nouveaux voyants avaient dépassé le stade des descriptions, comparaisons et conjectures de toute sorte. Ils voulaient aller directement à l'origine des choses et prenaient en conséquence des risques infiniment dangereux. Ils *voyaient* vraiment les émanations de l'Aigle. Mais ils n'ont jamais abordé la description de l'Aigle. Ils estimaient que *voir* l'Aigle exigeait trop d'énergie et que les anciens voyants avaient déjà chèrement payé leurs rares et fugitives visions de l'inconnaissable.

“ Comment les anciens voyants en étaient-ils venus à décrire l'Aigle ? ” demandai-je.

“ Il leur fallait un ensemble minimal de lignes directrices, au sujet de l'inconnaissable, dans un but didactique ”, me répondit-il. “ Ils résolurent le problème par une description sommaire de la force qui règne sur tout ce qui est, mais pas de ses émanations, parce que les émanations ne se prêtent absolument pas à un langage analogique. Certains voyants peuvent ressentir, à titre individuel, un besoin impérieux de faire des commentaires sur certaines émanations, mais cela demeurera personnel. Autrement dit, il n'existe pas de version toute prête sur les émanations comme il en existe sur l'Aigle. ”

“ Les nouveaux voyants semblent avoir été très abstraits ”, commentai-je. “ Ils rappellent les philosophes des temps modernes. ”

“ Non. Les nouveaux voyants étaient des hommes extrêmement pratiques. Ils n'étaient pas engagés dans l'élaboration de théories rationnelles. ”

“ Ce sont les anciens voyants ”, dit-il, “ qui furent des penseurs abstraits. Ils ont construit des édifices monumentaux d'abstractions qui leur étaient propres et qui étaient propres à leur époque. Et tout comme les philosophes des temps modernes, ils ne maîtrisaient pas du tout les enchaînements de ces

abstractions. Les nouveaux voyants, quant à eux, imprégnés d’esprit pratique, purent *voir* un flux d’émanations et *voir* comment l’homme ainsi que d’autres êtres vivants les utilisaient pour construire leur monde perceptible. ”

“ Comment l’homme utilise-t-il ces émanations, don Juan ? ”

“ C’est si simple que cela en a l’air idiot. Pour un voyant, les hommes sont des êtres lumineux. Notre luminosité est composée de la partie des émanations de l’Aigle qui se trouve enfermée dans notre cocon en forme d’œuf. Cette partie spécifique, cette poignée d’émanations enfermées est ce qui fait de nous des hommes. Percevoir consiste à accorder les émanations qui se trouvent à l’intérieur de notre cocon avec celles qui se trouvent à l’extérieur. ”

“ Les voyants peuvent, par exemple, *voir* les émanations que renferme chaque créature vivante et savoir lesquelles des émanations extérieures s’accorderaient avec elles. ”

“ Les émanations ressemblent-elles à des rayons de lumière ? ” demandai-je.

“ Non. Pas du tout. Ce serait trop simple. Elles sont indescriptibles. Je dirais cependant, à titre personnel, qu’elles ressemblent à des filaments de lumière. Ce qui est incompréhensible pour la conscience normale, c’est que ces filaments sont conscients. Je ne peux te dire ce que cela signifie parce que je ne sais pas bien ce que je raconte. Tout ce que je peux te dire, par mes commentaires personnels, c’est que ces filaments sont conscients d’eux-mêmes, vivants et vibrants, qu’il en existe tellement que les chiffres n’ont pas de sens et que chacun d’entre eux est en lui-même une éternité. ”

4

La lueur de la conscience

Nous venions de rentrer, don Juan, don Genaro et moi-même, d'une cueillette de plantes dans les montagnes environnantes. Nous étions assis autour d'une table, dans la maison de Genaro, quand don Juan me fit permuter de niveau de conscience. Don Genaro me fixait depuis un moment, puis il se mit à glousser. Il dit combien il trouvait curieux que j'utilise deux ensembles de critères entièrement différents selon que je me trouvais d'un côté ou de l'autre de la conscience. Ma relation avec lui en était l'exemple le plus flagrant. Lorsque j'étais du côté droit, il était le sorcier don Genaro que je craignais et respectais, un homme dont les actes incompréhensibles me ravissaient tout en me remplissant d'une terreur mortelle. Lorsque je me trouvais du côté gauche, il était tout simplement Genaro, ou Genarito, sans le titre de “ don ”, un voyant charmant et bon, dont les actes étaient tout à fait compréhensibles et en accord avec ce que je faisais ou tentais de faire moi-même.

J'en convins, et ajoutai que l'homme dont la seule présence me faisait trembler comme une feuille lorsque je me trouvais du côté gauche était Silvio Manuel, le plus mystérieux des compagnons de don Juan. Je dis aussi qu'étant un vrai nagual, don Juan transcendait les critères arbitraires et que je le respectais et l'admirais dans les deux états.

“ Mais le crains-tu ? ” demanda Genaro d'une voix tremblotante.

“ Beaucoup ”, lança don Juan d’une voix de fausset.

Nous rîmes tous les trois mais don Juan et Genaro riaient avec tant d’abandon que je soupçonnai immédiatement qu’ils me cachaient quelque chose.

Don Juan lisait en moi comme dans un livre. Il m’expliqua que lorsqu’on se trouve au stade intermédiaire, avant d’avoir pleinement accédé à la conscience du côté gauche, on est capable de faire preuve d’une formidable concentration, tout en étant sensible à n’importe quelle influence. J’étais, selon lui, sous l’influence de la méfiance.

“ La Gorda en est toujours à ce stade. Elle apprend très bien, mais c’est la reine des enquiquineuses. Elle ne peut s’empêcher de se laisser entraîner par tout ce qui se présente à elle, y compris, bien sûr, par de très bonnes choses, comme la concentration intense. ”

“ Les nouveaux voyants ”, m’expliqua don Juan, “ avaient découvert que la période de transition est le moment où se produit l’apprentissage le plus profond et que c’est également le moment où l’on doit surveiller les guerriers et leur fournir des explications afin qu’ils puissent les évaluer correctement. S’ils ne reçoivent pas d’explications avant d’accéder au côté gauche, ce seront de grands guerriers, mais de piètres voyants, comme les anciens Toltèques. ”

“ Les guerrières, en particulier, cèdent à l’attrait du côté gauche ”, dit-il. “ Elles sont si promptes qu’elles peuvent accéder sans effort au côté gauche, souvent trop vite pour leur propre bien. ”

Après un long silence, Genaro s’endormit. Don Juan se mit à parler. Il me dit que les nouveaux voyants avaient dû inventer un certain nombre de termes pour expliquer la seconde vérité relative à la conscience. Son *benefactor* avait modifié certains de ces termes dans le sens qui lui convenait, et lui-même en avait fait autant, suivant, en cela, la conviction des voyants selon laquelle la nature des termes utilisés n’a pas d’importance tant que les vérités ont été vérifiées par l’acte de *voir*.

J’étais curieux de savoir quels termes il avait modifiés, mais je ne savais pas très bien comment formuler ma question. Il supposa que je doutais de son droit ou de sa capacité à les modifier et il m’expliqua que si les termes que nous proposons proviennent de notre raison, ils ne peuvent communiquer que des choses banales, en conformité avec la vie quotidienne. Mais quand les voyants proposent un terme, il ne s’agit jamais d’une figure de rhétorique car

ce terme prend sa source dans *voir* et embrasse tout ce à quoi les voyants peuvent atteindre.

Je lui demandai pourquoi il avait modifié ces termes.

“ C’est le devoir d’un nagual que de toujours chercher de meilleures méthodes d’explication ”, répondit-il. “ Le temps modifie tout et chaque nouveau nagual doit assimiler de nouveaux mots, de nouvelles idées pour décrire son *voir*. ”

“ Cela signifie-t-il qu’un nagual prend des idées dans l’univers de la vie quotidienne ? ” demandai-je.

“ Non. Cela signifie qu’un nagual parle de *voir* par des moyens toujours nouveaux ”, dit-il. “ Par exemple, si tu étais le nouveau nagual, tu devrais dire que la conscience engendre la perception. Tu dirais en cela la même chose que mon *benefactor*, mais d’une autre façon. ”

“ Que disent les nouveaux voyants sur la nature de la perception, don Juan ? ”

“ Ils disent que la perception est une condition de l’alignement; les émanations intérieures au cocon s’alignent avec les émanations extérieures qui leur correspondent. L’alignement est ce qui permet à chaque créature vivante de cultiver la conscience. Les voyants affirment cela parce qu’ils *voient* les créatures vivantes comme elles sont en réalité : des êtres lumineux qui ressemblent à des bulles de lumière blanchâtre. ”

Je lui demandai comment les émanations intérieures au cocon s’accordent aux émanations extérieures, pour réaliser la perception.

“ Les émanations intérieures et les émanations extérieures sont les mêmes filaments de lumière ”, dit-il. “ Les êtres sensibles sont des bulles minuscules composées de ces filaments, des points de lumière microscopiques liés aux émanations infinies. ”

Il poursuivit et m’expliqua que la luminosité des êtres vivants vient de la partie spécifique des émanations de l’Aigle qu’ils contiennent dans leur cocon lumineux. Quand les voyants *voient* la perception, ils constatent que la luminosité des émanations de l’Aigle qui se trouvent à l’extérieur du cocon de ces créatures avive la luminosité des émanations intérieures à leur cocon. La luminosité extérieure exerce une attraction sur celle de l’intérieur ; elle la prend au piège, pour ainsi dire, et la fixe. Cette fixation constitue la conscience de chaque être particulier.

Les voyants peuvent également *voir* comment les émanations qui se

trouvent à l’extérieur du cocon exercent une pression spéciale sur la partie des émanations qui est située à l’intérieur. Cette pression détermine le degré de conscience dont jouit chaque être vivant.

Je lui demandai d’être plus clair quant à la façon dont les émanations de l’Aigle qui se trouvent à l’extérieur du cocon exercent une pression sur celles de l’intérieur.

“ Les émanations de l’Aigle ”, dit-il, “ sont plus que des filaments de lumière. Chacune d’entre elles est une source d’énergie illimitée. Considère cela sous cet angle : les émanations extérieures au cocon étant de même nature que celles qui se trouvent à l’intérieur, leurs énergies forment une sorte de pression continue. Mais le cocon isole les émanations qu’il renferme dans sa trame et oriente ainsi la pression. ”

“ J’ai évoqué devant toi le fait que les anciens voyants étaient maîtres dans l’art de manier la conscience, poursuivit-il. Ce que je peux ajouter maintenant, c’est qu’ils étaient les maîtres de cet art parce qu’ils avaient appris à manipuler la structure du cocon de l’homme. Je t’ai dit qu’ils avaient élucidé le mystère de la conscience. J’entendais par là qu’ils ont *vu* et compris que la conscience est une lueur qui se trouve au sein du cocon des êtres vivants. Ils l’ont appelée à juste titre la lueur de la conscience. ”

Il m’expliqua que les anciens voyants ont *vu* que la conscience de l’homme est une lueur d’une luminosité couleur d’ambre, plus intense que le reste du cocon. Cette lueur se trouve sur une étroite bande verticale située à l’extrême droite du cocon, et qui s’étend sur toute sa longueur. La maîtrise des anciens voyants consista à déplacer cette lueur, à faire en sorte qu’elle se propage, à partir de sa position d’origine, à la surface du cocon, vers l’intérieur, sur sa largeur.

Il se tut et regarda Genaro qui dormait toujours profondément.

“ Genaro se fiche des explications ”, dit-il. “ C’est un homme d’action. Mon *benefactor* le poussait constamment à affronter des problèmes insolubles. Alors, il a pénétré dans la conscience du côté gauche proprement dite et n’a jamais eu l’occasion de réfléchir et de s’interroger. ”

“ Vaut-il mieux être ainsi, don Juan ? ”

“ Cela dépend. C’est parfait pour lui. Ce ne serait pas satisfaisant pour toi ni pour moi car nous sommes appelés, d’une façon ou d’une autre, à nous adonner à l’explication. Genaro ou mon *benefactor* ressemblent plus aux

anciens voyants qu'aux nouveaux : ils peuvent contrôler la lueur de la conscience et en faire ce qu'ils veulent. ”

Il se leva de la natte où nous étions assis et étira ses bras et ses jambes. Je le pressai de continuer à parler. Il sourit et me dit que j'avais besoin de me reposer, que ma concentration déclinait.

On frappa à la porte. Je me réveillai. Il faisait nuit. Je mis un moment à me rappeler où j'étais. Il y avait en moi quelque chose de flou, comme si une partie de moi-même dormait encore, et pourtant j'étais tout à fait réveillé. Il entrait par la fenêtre ouverte un clair de lune assez intense pour me permettre de voir.

Je vis don Genaro se lever et se diriger vers la porte. Je me rendis compte alors que je me trouvais dans sa maison. Don Juan était profondément endormi par terre, sur une natte. J'avais la nette impression que nous nous étions endormis tous les trois après être rentrés, morts de fatigue, d'une excursion dans les montagnes.

Don Genaro alluma sa lampe à pétrole. Je le suivis dans la cuisine, quelqu'un lui avait apporté une marmite de ragoût chaud et une pile de *tortillas.*

“ Qui vous a apporté à manger ? ” lui demandai-je. “ Y a-t-il une femme ici qui vous fait la cuisine ? ”

Don Juan était venu dans la cuisine. Ils me regardaient tous les deux en souriant. Quelque chose fit que leur sourire me parut terrifiant. J'étais en fait sur le point de crier de terreur quand don Juan me frappa dans le dos et me fit basculer dans un état de conscience accrue. Je me rendis compte alors que, dans mon sommeil peut-être, ou en me réveillant, j'étais retourné à mon état de conscience quotidienne. Le sentiment que j'éprouvai alors, après avoir accédé à nouveau à la conscience accrue, fut un mélange de soulagement et de colère, ainsi que la tristesse la plus vive. J'étais soulagé d'être à nouveau moi-même, car j'en étais venu à considérer ces états incompréhensibles comme étant mon véritable moi. Il y avait à cela une seule et unique raison : dans ces états, je me sentais entier ; rien de moi ne manquait. La colère et la tristesse étaient une réaction à l'impuissance. J'étais plus que jamais conscient des limitations de mon être.

Je demandai à don Juan de m'expliquer comment il m'était possible d'agir comme je le faisais. Je pouvais, dans des états de conscience accrue,

regarder en arrière et me souvenir de tout ce qui me concernait; je pouvais raconter tout ce que j'avais fait, dans l'un ou l'autre état, je pouvais même me souvenir de mon incapacité à me remémorer. Mais une fois revenu à mon niveau de conscience normale, quotidienne, je ne pouvais rien me rappeler de ce que j'avais fait en état de conscience accrue, même si ma vie en dépendait.

“ Arrête, ne va pas plus loin ”, dit-il. “ Tu ne t'es encore souvenu de rien. La conscience accrue n'est qu'un état intermédiaire. Il y a, au-delà, infiniment plus, et tu t'y es trouvé très souvent, très souvent. En ce moment précis, tu ne peux t'en souvenir, même si ta vie en dépend. ”

Il avait raison. Je ne savais pas du tout de quoi il parlait. J'implorais une explication.

“ L'explication vient ”, dit-il. “ C'est un lent processus, mais nous y arriverons. Il est lent parce que je suis exactement comme toi : j'aime comprendre. Je suis le contraire de mon *benefactor*, qui n'était pas enclin à expliquer. Pour lui, seule l'action existait. Il nous mettait carrément aux prises avec des problèmes incompréhensibles et nous laissait les résoudre tout seul. Certains d'entre nous ne résolurent jamais rien vraiment, et nous nous trouvâmes, à la fin, embarqués à peu près dans la même galère que les anciens voyants : rien que de l'action, et pas de vraie connaissance. ”

“ Ces souvenirs sont-ils prisonniers dans mon esprit ? ”

“ Non. Ce serait trop simple ”, répondit-il. “ Les voyants se livrent à des actions plus complexes que celle de diviser un homme en corps et esprit. Tu as oublié ce que tu as fait ou ce dont tu as été le témoin parce que, lorsque tu accomplissais ce que tu as oublié, tu *voyais*. ”

Je demandai à don Juan d'expliciter ce qu'il venait de dire.

Il m'expliqua patiemment que tout ce que j'avais oublié s'était produit dans des états au cours desquels ma conscience quotidienne s'était trouvée accrue, intensifiée, une condition signifiant que d'autres domaines de mon être total étaient utilisés.

“ Ce que tu as oublié se trouve enfermé dans ces domaines de ton être total, dit-il. Utiliser ces autres domaines, c'est *voir*. ”

“ Je suis plus déconcerté que jamais, don Juan ”, dis-je.

“ Ce n'est pas de ta faute. *Voir*, c'est mettre à nu le cœur de tout, être le témoin de l'inconnu et avoir une brève vision de l'inconnaissable. En tant que tel, cela n'apporte aucun réconfort. Les voyants perdent d'habitude tous leurs moyens en découvrant que l'existence est d'une complexité

incompréhensible et que notre conscience normale lui nuit par ses limitations. ”

Il répéta que ma concentration devait être totale, que comprendre était d’une importance cruciale, que les nouveaux voyants accordaient la valeur la plus haute aux découvertes profondes, non émotionnelles.

“ L’autre jour, par exemple, quand tu as compris ce qui était en cause à propos de la Gorda et de ta suffisance, tu n’as rien compris vraiment. Tu as eu une bouffée d’émotion, c’est tout. Je dis cela parce que le lendemain tu es remonté sur les grands chevaux de ta suffisance comme si tu n’avais jamais rien compris. ”

“ Il est arrivé la même chose aux anciens voyants. Ils étaient enclins à des réactions émotives. Mais lorsque venait le moment de comprendre ce qu’ils avaient *vu*, ils n’en étaient pas capables. Pour comprendre, il faut de la modération, pas de l’émotivité. Prends garde à ceux qui versent des larmes en faisant une découverte, car ils n’ont rien découvert. ”

“ Des dangers indicibles guettent sur le chemin de la connaissance ceux qui sont dépourvus d’une intelligence modérée, poursuivit-il. Je suis en train d’exposer, dans les grandes lignes, l’ordre selon lequel les nouveaux voyants avaient disposé les vérités relatives à la conscience, pour qu’il te serve de plan, un plan que tu dois corroborer par ton *voir*, mais pas par tes yeux. ”

Il y eut un long silence. Il me fixait. Il attendait manifestement que je lui pose une question.

“ Tout le monde tombe dans l’erreur qui consiste à croire que l’on *voit* par les yeux, poursuivit-il. Mais ne t’étonne pas de ne pas avoir compris, après tant d’années, que *voir* est une question sans rapport avec les yeux. Il s’agit là d’une erreur tout à fait normale. ”

“ Qu’est-ce donc que *voir ?* ” demandai-je.

Il me répondit que *voir* relève de l’alignement. Et je lui rappelai qu’il avait dit la même chose de la perception. Il m’expliqua alors que l’alignement des émanations que l’on utilise d’ordinaire constitue la perception du monde quotidien, mais que l’alignement d’émanations qui ne sont jamais utilisées d’ordinaire, constitue le fait de *voir*. On *voit* lorsqu’un tel alignement se produit. *Voir*étant la conséquence d’un alignement hors du commun ne peut donc pas être quelque chose que l’on pourrait tout simplement regarder. Il ajouta qu’en dépit du fait que j’avais *vu* un nombre incalculable de fois, il ne

m’était jamais venu à l’esprit de faire abstraction de mes yeux. J’avais succombé à la façon dont on désigne et dont on décrit *voir*.

“ Quand les voyants *voient*, quelque chose vient tout expliquer tandis que se produit le nouvel alignement. Il s’agit d’une voix qui leur dit à l’oreille ce qu’est chaque chose. S’il manque cette voix, ce à quoi le voyant s’adonne n’est pas *voir*. ”

Après un moment de silence, il continua à m’expliquer ce qu’était la voix de *voir*. Il dit qu’il était aussi faux de dire que *voir*était entendre, parce que c’était infiniment plus que cela, mais que des voyants avaient choisi d’utiliser le son comme mesure d’un nouvel alignement.

Il qualifiait la voix de *voir* comme une chose des plus mystérieuses, des plus inexplicables. “ Ma conclusion personnelle est que la voix de *voir* n’appartient qu’à l’homme, dit-il. Il pourrait en être ainsi, parce que parler est une propriété exclusive de l’homme. Les anciens voyants croyaient qu’il s’agissait de la voix d’une entité omnipotente, intimement liée à l’homme, une entité protectrice de l’homme. Les nouveaux voyants découvrirent que cette entité qu’ils appelèrent le moule de l’homme, est dépourvue de voix. La voix de *voir* est une chose tout à fait incompréhensible pour les nouveaux voyants ; ils disent qu’elle est la lueur de la conscience qui joue sur les émanations de l’Aigle comme un harpiste joue sur une harpe. ”

Il refusa d’en dire plus sur ce sujet, arguant du fait que, plus tard, à mesure qu’il avancerait dans son explication, tout se clarifierait à mes yeux.

Ma concentration, pendant que don Juan parlait, avait été si totale que je ne me souvenais vraiment pas m’être assis à table pour manger. Quand il s’arrêta, je remarquai qu’il avait presque fini son assiette de ragoût.

Genaro me fixait, avec un sourire rayonnant. Mon assiette était devant moi sur la table et elle était vide, elle aussi. Il n’y restait qu’un tout petit résidu de ragoût, comme si je venais de finir de manger. Je ne me souvenais pas du tout d’avoir mangé, mais je ne me souvenais pas non plus avoir marché jusqu’à la table ou m’y être assis.

“ Aimes-tu le ragoût ? ”, me demanda Genaro ; puis il détourna le regard.

Je répondis que oui, parce que je, ne voulais pas admettre que j’avais des problèmes de remémoration.

“ Il y avait trop de *chili*à mon goût ”, dit Genaro. “ Tu ne manges jamais de nourriture épicée et je suis un peu préoccupé par l’effet qu’elle produira

sur toi. Tu n’aurais pas dû te servir deux fois. Je suppose que tu es un peu plus glouton lorsque tu te trouves en état de conscience accrue, hein ? ”

J’admis qu’il avait sans doute raison. Il me passa une grande cruche d’eau pour étancher ma soif et calmer ma gorge. Lorsque je l’eus bue tout entière avec avidité, ils s’esclaffèrent tous les deux.

Je compris soudain ce qui se passait. Je le compris physiquement. Ce fut un éclat de lumière jaunâtre qui me frappa, comme si l’on avait frotté une allumette juste entre mes yeux. Je sus que Genaro plaisantait, Je n’avais pas mangé. J’avais été si absorbé par l’explication de don Juan que j’en avais oublié tout le reste. L’assiette, devant moi, était celle de Genaro.

Après dîner, don Juan poursuivit son explication sur la lueur de la conscience. Genaro s’assit à côté de moi, écoutant comme s’il n’avait jamais entendu cette explication auparavant.

Don Juan dit que la pression exercée par les émanations qui se trouvent à l’extérieur du cocon, qualifiées d’émanations en liberté, sur les émanations intérieures au cocon est identique pour tous les êtres sensibles. Cependant, les résultats de cette pression sont extrêmement différents parmi eux parce que leurs cocons réagissent à cette pression de toutes les manières imaginables. Il existe pourtant, a l’intérieur de certaines limites, des degrés d’uniformité.

“ Or ”, poursuivit-il, “ lorsque les voyants *voient* que les émanations en liberté pèsent sur celles qui se trouvent à l’intérieur du cocon et qui sont tout le temps en mouvement, et les immobilisent, ils savent qu’à ce moment-là l’être lumineux est fixé par l’attention. ”

“ Dire que les émanations en liberté pèsent sur celles qui se trouvent à l’intérieur du cocon et les immobilisent, cela signifie que les voyants *voient* quelque chose d’indescriptible dont ils connaissent le sens avec certitude. Cela signifie que la voix de *voir* leur a dit que les émanations intérieures au cocon sont tout à fait immobiles et s’accordent à celles qui se trouvent à l’extérieur. ”

“ Les voyants ”, ajouta-t-il, “ soutiennent, naturellement, que la conscience nous vient de l’extérieur de nous-même, que le véritable mystère n’est pas en nous. Comme les émanations en liberté sont par nature destinées à fixer ce qui se trouve à l’intérieur du cocon, le truc propre à la conscience consiste à permettre aux émanations dont le rôle est de fixer, de se fondre avec ce qui se trouve en nous. Les voyants croient que si nous permettons un

tel avènement nous devenons ce que nous sommes véritablement fluides, à jamais en mouvement, éternels. ”

Il y eut un long silence. Les yeux de don Juan brillaient intensément. Leur regard, posé sur moi, semblait surgir d’une grande profondeur. J’avais l’impression que chacun de ces yeux était un point de brillance indépendant. Il sembla, un instant, se battre contre une force invisible, un feu intérieur qui s’apprêtait à le consumer. Cela passa et il reprit la parole.

“ Le degré de conscience de chaque être sensible individuel, poursuivit-il, dépend de la mesure dans laquelle il est capable de laisser les émanations en liberté le porter. ”

Après une longue interruption, don Juan reprit son explication. Il dit que les voyants *voyaient* que la conscience s’accroît, s’enrichit depuis le moment de la conception, par le processus de la vie même. Il dit que les voyants *voyaient,* par exemple, que la conscience d’un insecte individuel ou d’un homme individuel croît depuis le moment de la conception, selon des modalités présentant des différences stupéfiantes, mais avec une égale cohérence.

“ La conscience se développe-t-elle depuis le moment de la conception ou depuis celui de la naissance ? ” demandai-je.

“ La conscience se développe depuis le moment de la conception, répondit-il. Je t’ai toujours dit que l’énergie sexuelle était d’une importance fondamentale et qu’elle doit être contrôlée et utilisée avec beaucoup de soin. Mais tu t’es toujours offusqué de ce que je disais, parce que tu pensais que je parlais de contrôle en termes de moralité ; j’en ai toujours parlé dans le sens d’une économie et d’une orientation de l’énergie. ”

Don Juan regarda Genaro. Genaro acquiesça d’un signe de tête.

“ Genaro va te dire ce que notre *benefactor*, le nagual Julian, disait à propos de l’économie et de la réorientation de l’énergie sexuelle ”, me dit don Juan.

“ Le nagual Julian disait que faire l’amour est une question d’énergie ”, commença Genaro. “ Faire l’amour, par exemple, ne lui posait aucun problème, parce qu’il avait lui-même de l’énergie à en revendre. Mais il me jeta un seul coup d’œil et il stipula tout de suite que mon zizi n’était fait que pour pisser. Il me dit que je n’avais pas assez d’énergie pour faire l’amour. Il dit que mes parents s’ennuyaient trop et étaient trop fatigués quand ils me

conçurent ; il dit que j'étais le produit d'une relation sexuelle très ennuyeuse, *cojida aburrida.* J'étais né ainsi, ennuyé et fatigué. Il déclara à la ronde en guise d'avertissement que des gens comme moi ne devraient jamais faire l'amour ; ainsi, nous pourrions conserver le peu d'énergie que nous possédions. ”

“ Il dit la même chose à Silvio Manuel et à Emilito. Il *vit* que les autres avaient suffisamment d'énergie. Ils n'étaient pas le produit d'une relation sexuelle ennuyeuse. Il leur dit qu'ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient de leur énergie sexuelle, mais il leur recommanda de se contrôler et de comprendre le commandement de l'Aigle selon lequel le sexe est fait pour donner la lueur de la conscience. Nous lui dîmes tous que nous avions compris. ”

“ Un jour, sans aucun avertissement, il leva, avec l'aide de son propre *benefactor*, le nagual Elias, le rideau de l'autre monde, et nous y poussa tous, sans la moindre hésitation. Nous faillîmes tous y mourir, sauf Silvio Manuel. Nous n'avions pas d'énergie pour résister au choc de l'autre monde. Aucun d'entre nous, sauf Silvio Manuel, n'avait suivi les recommandations du nagual. ”

“ Qu'est-ce que le rideau de l'autre monde ? ” demandai-je à don Juan.

“ Ce que Genaro a dit : c'est un rideau ”, répondit don Juan. “ Mais tu sors du sujet. Tu le fais tout le temps. Nous parlons du commandement de l'Aigle à propos du sexe. Le commandement de l'Aigle exige que l'énergie sexuelle soit utilisée pour créer la vie. À travers l'énergie sexuelle, l'Aigle donne la conscience. Ainsi, quand les êtres sensibles pratiquent l'acte sexuel, les émanations intérieures à leur cocon font de leur mieux pour donner la conscience au nouvel être sensible qu'ils sont en train de créer. ”

Il dit encore que, pendant l'acte sexuel, les émanations enfermées dans le cocon des deux partenaires sont soumises à une agitation profonde, dont le point culminant est un amalgame, une fusion de deux fragments de la lueur de la conscience – chacun venant d'un des partenaires – qui se détachent de leur cocon.

“ L'acte sexuel est toujours un don de conscience, même si ce don peut ne pas se consolider ”, poursuivit-il. “ Les émanations intérieures au cocon des êtres humains ignorent la relation sexuelle pour le plaisir. ”

De sa chaise qui se trouvait de l'autre côté de la table, Genaro se pencha vers moi et me parla d'une voix basse, accentuant ce qu'il disait par des

hochements de tête.

“ Le nagual te dit la vérité, dit-il, et il me fit un clin d’œil. Ces émanations l’ignorent réellement. ”

Don Juan se retint pour ne pas rire et ajouta que l’erreur de l’homme est d’agir sans tenir aucun compte du mystère de l’existence et de croire qu’un acte aussi sublime que celui de donner la vie et la conscience n’est qu’un besoin sexuel, que l’on peut déformer à volonté.

Genaro fit des gestes sexuels obscènes tout en faisant pivoter son bassin, sans arrêt. Don Juan approuva d’un signe de tête et dit que c’était exactement ce qu’il avait voulu dire. Genaro le remercia d’avoir reconnu sa seule et unique contribution à l’explication de la conscience. Ils se mirent à rire tous deux comme des idiots en disant que si je savais à quel point leur *benefactor*était sérieux en ce qui concernait l’explication de la conscience, je rirais avec eux.

Je demandai instamment à don Juan ce que tout cela signifiait pour un homme ordinaire vivant dans le monde de tous les jours.

“ Tu parles de ce que fait Genaro ? ”, me demanda-t-il, faussement sérieux.

Leur allégresse était toujours contagieuse. Il leur fallut longtemps pour se calmer. Leur énergie était d’un niveau si élevé que je semblais, auprès d’eux, vieux et décrépit.

“ Je ne sais vraiment pas ”, me répondit enfin don Juan. “ Tout ce que je sais, c’est ce que cela signifie pour les guerriers. Ils savent que la seule véritable énergie que nous possédions est une énergie sexuelle dispensatrice de vie. Ce savoir les rend conscients, en permanence, de leur responsabilité. ”

“ Si les guerriers veulent avoir suffisamment d’énergie pour *voir,* ils doivent devenir avares de leur énergie sexuelle. Telle est la leçon que nous a donnée le nagual Julian. Il nous a poussés dans l’inconnu, et nous avons tous failli mourir. Comme chacun de nous désirait *voir,* nous nous sommes évidemment abstenus de gâcher notre lueur de conscience. ”

Je l’avais déjà entendu exprimer cette conviction. Chaque fois qu’il le faisait, cela nous entraînait dans une controverse. Je me sentais toujours obligé de protester et d’élever des objections contre ce que j’estimais être une attitude puritaine à l’égard du sexe.

Je formulai à nouveau mes objections. Ils rirent tous les deux aux larmes.

“ Que faut-il faire de la sensualité naturelle de l’homme ? ” demandai-je à

don Juan.

“ Rien ”, répliqua-t-il. “ Il n’y a rien à redire à la sensualité de l’homme. Ce qui est mauvais, c’est l’ignorance et l’indifférence de l’homme à l’égard de la nature magique qui est la sienne. Gaspiller avec insouciance la force du sexe, dispensatrice de vie, est une erreur, mais c’est également une erreur d’ignorer que le fait d’avoir des enfants éprouve la lueur de la conscience. ”

“ Comment les voyants savent-ils que le fait d’avoir des enfants éprouve la lueur de la conscience ? ”

“ Ils ont *vu* qu’à la naissance, la lueur de la conscience des parents diminue et que celle de l’enfant s’accroît. Chez certains parents hypersensibles, fragiles, la lueur de la conscience disparaît quasiment. Tandis que la conscience des enfants s’accroît, une grande tache sombre se forme dans le cocon lumineux des parents, à l’endroit même d’où s’est retirée la lueur de la conscience. Elle se trouve généralement sur la section médiane du cocon. On peut parfois même *voir* ces taches en surimpression sur le corps lui-même. ”

Je lui demandai si l’on pourrait faire quelque chose pour procurer aux gens une compréhension plus équilibrée de la conscience.

“ Rien ”, dit-il. “ Il n’y a du moins rien que les voyants puissent faire. Les voyants aspirent à être libres, à être des témoins impartiaux, incapables de prononcer un jugement; s’il en était autrement, ils devraient assumer la responsabilité de susciter un cycle plus approprié. Personne ne peut le faire. Le nouveau cycle, s’il doit advenir, doit advenir de lui-même. ”

5

La première attention

Le lendemain, nous prîmes notre petit déjeuner à l’aube, puis don Juan me fit permuter de niveau de conscience.

“ Aujourd’hui, rendons-nous dans un cadre original, ” dit don Juan à Genaro.

“ Certainement ”, dit Genaro avec solennité. Il me lança un coup d’œil et ajouta ensuite, à voix basse, comme s’il voulait éviter que j’entende : “ Faut-il qu’il... Peut-être est-ce trop ? ”

En quelques secondes, ma peur et mes soupçons s’intensifièrent jusqu’à prendre une proportion intolérable. J’étais haletant et je transpirais. Don Juan vint à mes côtés et m’affirma, en contrôlant à peine l’envie de rire que trahissait son expression, que Genaro ne faisait que s’amuser à mes dépens et que nous nous rendions en un lieu où avaient vécu les voyants originels, des milliers d’années auparavant.

Tandis que don Juan me parlait, mon regard était tombé sur Genaro. Il secouait la tête lentement de droite à gauche, comme pour me signifier que don Juan mentait. J’entrai dans un état de frénésie nerveuse, proche de l’hystérie – et ne me calmai qu’en voyant Genaro éclater de rire.

J’étais stupéfait de constater avec quelle facilité mes états émotionnels pouvaient atteindre une intensité presque incontrôlable ou se réduire à zéro.

Nous quittâmes de bon matin la maison de Genaro, don Juan, Genaro et

moi, et fîmes un court trajet dans les collines érodées des alentours. Nous nous arrêtâmes bientôt et nous assîmes sur le méplat d’un énorme rocher, dans un champ de maïs en pente douce qui semblait avoir, été labouré récemment.

“ Voici le cadre original, ” me dit don Juan. “ Nous reviendrons ici deux fois encore au cours de mes explications. ”

“ Il se passe des choses très étranges ici, pendant la nuit. En fait, le nagual Julian a attrapé un allié ici. Plus exactement, l’allié... ”

Don Juan fit un signe net, en jouant de ses sourcils, et don Genaro s’arrêta au milieu de sa phrase. Il me sourit.

“ Il est trop tôt, ce matin, pour des histoires épouvantables ”, dit Genaro, “ Attendons qu’il fasse nuit. ”

Il se leva et se mit à grimper tout autour du rocher sur la pointe des pieds, le dos cambré.

“ Que disait-il à propos de votre *benefactor* qui aurait attrapé un allié ici ? ”, demandai-je à don Juan.

Il ne répondit pas tout de suite. Il contemplait avec extase les gambades de Genaro.

“ Il faisait allusion à un usage complexe de la conscience ”, répondit-il enfin, en fixant toujours Genaro.

Genaro acheva le cercle qu’il avait effectué autour du rocher, revint et s’assit près de moi. Essoufflé, il haletait très fort, sifflant presque.

Don Juan semblait fasciné par ce qu’avait accompli Genaro. J’eus à nouveau le sentiment qu’ils s’amusaient à mes dépens, qu’ils manigançaient tous les deux quelque chose dont j’ignorais tout.

Soudain, don Juan commença son explication. Sa voix m’apaisa. Il me dit que les voyants, après de durs efforts, étaient arrivés à la conclusion que l’état conscient des êtres humains adultes, mûri par le processus de la croissance, ne peut plus être désigné par le terme de conscience, parce qu’il s’est transformé en une chose plus intense et complexe que les voyants appellent l’attention.

“ Comment les voyants savent-ils que la conscience de l’homme est cultivée et qu’elle croît ? ”

Il répondit qu’à un moment donné de la croissance des êtres humains une bande des émanations intérieures à leur cocon se met à briller très intensément; à mesure que les êtres humains accumulent de l’expérience, elle

se met à luire. Dans certains cas, la lueur de cette bande d'émanations s'accroît de façon si spectaculaire qu'elle fusionne avec les émanations extérieures. Constatant un tel accroissement, les voyants ont dû présumer que la conscience est la matière première de la maturation et l'attention son produit fini.

“ Comment les voyants décrivent-ils l'attention ? ” demandai-je.

“ Ils disent que l'attention est la mise en valeur et l'accroissement de la conscience par le processus même du vivant.

“ Le danger, en ce qui concerne les définitions, ” ajouta-t-il, “ réside en ce qu'elles simplifient les sujets pour les rendre compréhensibles ; dans ce cas précis, qui consiste à définir l'attention, on risque de transformer un accomplissement magique, miraculeux, en une chose banale. L'attention constitue le plus grand accomplissement propre à l'homme. Elle évolue à partir de la conscience animale brute jusqu'à englober toute la gamme des options humaines. Les voyants la portent à leur tour à un point de perfection telle qu'elle englobe tout le champ des possibilités humaines. ”

Je voulus savoir si, dans l'optique des voyants, il existait un sens spécifique pour les notions d'“ options ” et de “ possibilités ”.

Don Juan répondit que les options humaines représentent tout ce que nous sommes capables de choisir en tant que personnes. Elles se rattachent au niveau de notre registre quotidien, le connu; et, pour cette raison, elles sont assez limitées en nombre et en variété. Les possibilités humaines participent de l'inconnu. Elles ne représentent pas ce que nous sommes capables de choisir mais ce que nous sommes capables d'atteindre. Notre choix de croire que le corps humain est un objet parmi d'autres est, disait-il, un exemple des options humaines. L'exploit des voyants qui consiste à considérer l'homme comme un être lumineux en forme d'œuf est, lui, un exemple des possibilités humaines. Dans le cas du corps en tant qu'objet, on aborde le connu, dans celui du corps en tant qu'œuf lumineux, on aborde l'inconnu ; c'est pourquoi le champ des possibilités humaines est presque inépuisable.

“ Les voyants, poursuivit don Juan, disent qu'il existe trois types d'attention. Ce propos ne concerne que les êtres humains, pas tous les êtres sensibles qui existent. Mais il ne s'agit pas seulement de trois types d'attention, il s'agit plutôt de trois niveaux d'achèvement. Ce sont la première attention, l'attention seconde et la tierce attention, trois domaines indépendants les uns des autres, chacun complet en soi. ”

Il m’expliqua que la première attention, chez l’homme, est la conscience animale qui, à travers le processus de l’expérience, est devenue une faculté complexe, compliquée et extrêmement fragile qui prend en charge l’univers quotidien dans ses innombrables aspects. En d’autres termes, tout ce à quoi l’on peut penser fait partie de la première attention.

“ La première attention, c’est tout ce que nous sommes en tant qu’hommes ordinaires, poursuivit-il. En vertu de ce règne absolu qu’elle exerce sur notre vie, la première attention est l’atout le plus précieux que possède l’homme ordinaire. Peut-être même est-elle notre seul atout. ”

“ Considérant sa vraie valeur, les nouveaux voyants entreprirent un examen rigoureux de la première attention par l’acte de *voir*. Ce qu’ils ont découvert a marqué la totalité de leur perspective et celle de leurs descendants, même si la plupart d’entre ceux-ci ne savent pas ce que ces voyants ont vraiment *vu*.”

Il me prévint avec solennité que les conclusions de l’examen rigoureux des nouveaux voyants avaient très peu de rapport avec la raison ou la rationalité, parce qu’il faut, pour examiner et expliquer la première attention, la *voir*. Seuls les voyants en sont capables. Cependant, il est essentiel d’examiner ce que les voyants *voient* dans la première attention. C’est, pour celle-ci, la seule et unique occasion de comprendre son propre fonctionnement.

“ Pour ce qui est de ce que les voyants *voient*, la première attention est la lueur de la conscience portée au niveau d’un éclat exceptionnel, dit-il. Mais il s’agit d’une lueur fixée, pour ainsi dire, à la surface du cocon. C’est une lueur qui embrasse le connu. ”

“ L’attention seconde, pour sa part, constitue un état plus complexe et plus spécialisé de la lueur de la conscience. Elle est liée à l’inconnu. Elle survient lorsque sont utilisées des émanations intérieures au cocon qui n’ont pas servi jusque-là. ”

“ J’ai qualifié l’attention seconde de spécialisée parce que, pour utiliser ces émanations qui n’ont pas servi, il faut des tactiques singulières, élaborées qui exigent une discipline et une concentration suprêmes. ”

Il ajouta qu’il m’avait déjà dit, lorsqu’il m’enseignait l’art de *rêver*, que la concentration nécessaire pour être conscient du fait que l’on est en train de faire un rêve est le signe avant-coureur de l’attention seconde. Cette concentration est une forme de conscience qui n’appartient pas à la même

catégorie que la conscience requise pour ce qui concerne l'univers quotidien. Il me dit que l'attention seconde est également appelée la conscience du côté gauche ; et qu'il s'agit du domaine le plus vaste que l'on puisse imaginer, si vaste en réalité qu'il semble illimité.

“ Je ne m'y hasarderais pour rien au monde, ” poursuivit-il. “ C'est un bourbier tellement bizarre et complexe que les voyants modérés n'y pénètrent qu'à des conditions extrêmement strictes. ”

“ Ce qui rend les choses très difficiles, c'est que l'attention seconde est d'un accès très facile et d'un attrait presque irrésistible. ”

“ Les anciens voyants étant les maîtres de la conscience appliquaient leur compétence à leurs propres lueurs de conscience et étendaient celles-ci jusqu'à des limites inimaginables. En fait, leur but était d'éclairer toutes les émanations intérieures au cocon, bande après bande. Ils y réussirent, mais, assez curieusement, l'exploit qui consistait à éclairer une bande après l'autre contribua à les emprisonner dans le bourbier de l'attention seconde. ”

“ Les nouveaux voyants ont corrigé cette erreur et permis à la maîtrise de la conscience de se développer en direction de sa fin naturelle, qui est de répandre la lueur de la conscience au-delà des limites du cocon lumineux d'un seul coup. ”

« On accède à la tierce attention quand la lueur de la conscience devient le feu intérieur : une lueur qui allume non plus une bande après l'autre, mais toutes les émanations de l'Aigle qui se trouvent à l'intérieur du cocon de l'homme. ”

Don Juan exprima le respect que lui inspirait l'effort délibéré des nouveaux voyants pour accéder à la tierce attention pendant qu'ils sont vivants et conscients de leur individualité.

Il trouvait inutile de s'étendre sur les cas isolés d'hommes et autres êtres sensibles qui accèdent à l'inconnu et à l'inconnaissable sans même s'en rendre compte ; il parlait de ce phénomène comm du don de l'Aigle. Il affirma que l'accession des nouveaux voyants à la tierce attention relève aussi d'un don, mais dans un autre sens. Il s'agit plus alors d'une récompense octroyée pour une réussite.

Il ajouta que tous les êtres humains accèdent, au moment de leur mort, à l'inconnaissable, mais trop brièvement et uniquement pour que soit purifiée la nourriture de l'Aigle.

“ Accéder à ce niveau d'attention tout en conservant sa force vitale, sans

devenir une conscience désincarnée qui se dirige, comme un tremblement lumineux, vers le bec de l'Aigle pour être dévorée, voilà l'accomplissement suprême pour les êtres humains. ”

J'avais de nouveau, en écoutant l'explication de don Juan, perdu de vue tout ce qui m'entourait. De toute évidence Genaro s'était levé, nous avait quittés et avait disparu. Étrangement, je me retrouvai accroupi sur le rocher, don Juan, assis à mes côtés, me poussant doucement par les épaules vers le sol. Je m'allongeai sur le rocher et fermai les yeux. Une légère brise d'ouest soufflait.

“ Ne t'endors pas, ” dit don Juan. “ Ne t'endors pour rien au monde sur ce rocher. ”

Je me redressai. Don Juan me fixait.

“ Détends-toi, c'est tout. Laisse le dialogue intérieur s'évanouir. ”

J'étais entièrement concentré sur ce qu'il était en train de dire, afin de pouvoir le suivre, quand je fus pris d'un accès de frayeur ; je pensai que je passais par une nouvelle crise de méfiance. Puis, le fait qu'il était tard dans l'après-midi me frappa soudain comme l'éclair. Ce que j'avais pris pour une heure de conversation avait duré une journée entière.

Je me relevai d'un bond, parfaitement conscient de l'incongruité de la situation, bien que je fusse incapable de comprendre ce qui m'était arrivé. J'éprouvai une étrange sensation, qui donna à mon corps l'envie de courir. Don Juan m'attrapa et me retint avec vigueur. Nous tombâmes par terre, et il me plaqua au sol d'une prise de fer. Je ne savais pas du tout que don Juan était aussi fort.

Mon corps fut pris d'un violent tremblement. Mes bras, tout en tremblant, s'envolaient dans tous les sens. J'étais en proie à une sorte de crise. Pourtant, une partie de moi-même demeurait détachée au point d'être fascinée par la contemplation de mon corps en train de vibrer, de se tordre et de trembler.

Les spasmes s'arrêtèrent finalement et don Juan me lâcha. L'effort l'avait laissé haletant. Il suggéra que nous grimpions à nouveau sur le rocher et que nous y restions assis jusqu'à ce que je me remette.

Je ne pus m'empêcher de le presser de ma question habituelle, et lui demandai ce qui m'était arrivé. Il me répondit que, tandis qu'il me parlait, j'avais franchi une certaine limite et j'étais entré très profondément à l'intérieur du côté gauche. Genaro et lui m'y avaient suivi. Et puis j'en étais sorti aussi précipitamment que j'y étais entré.

“ Je t’ai attrapé juste à temps, dit-il. Sinon tu serais retourné directement à ton moi normal. ”

J’étais dans un état de confusion totale. Il m’expliqua que nous avions tous les trois joué avec la conscience. J’avais sans doute eu peur et les avais fuis.

“ Genaro est le maître de la conscience ”, poursuivit don Juan. “ Silvio Manuel est celui du *vouloir*. Ils ont été tous les deux précipités sans pitié dans l’inconnu. Mon *benefactor* a agi avec eux comme son propre *benefactor* avait agi avec lui. À certains égards, Genaro et Silvio Manuel ressemblent beaucoup aux anciens voyants. Ils savent ce qu’ils peuvent faire, mais ne se soucient pas de savoir comment ils s’y prennent. Aujourd’hui Genaro a saisi l’occasion de forcer ta lueur de conscience, et nous avons tous fini dans les confins mystérieux de l’inconnu. ”

Je le suppliai de me dire ce qui s’était passé dans l’inconnu.

“ Tu devras t’en souvenir toi-même ”, dit une voix juste à côté de mon oreille.

J’étais tellement convaincu qu’il s’agissait de la voix de *voir* que je n’en fus pas effrayé du tout. Je n’obéis même pas à l’impulsion qui me poussait à me retourner.

“ Je suis la voix de *voir*, et je te dis que tu es une tête de linotte ”, dit encore la voix, et je l’entendis glousser.

Je me retournai. Genaro était assis derrière moi. Je fus si surpris que je me mis à rire, d’une façon peut-être un peu moins hystérique qu’eux.

Don Juan intervint et dit que nous devrions nous arrêter pour la journée, parce que j’étais le genre de nigaud capable de mourir de peur pour de bon.

“ Nenni, c’est un garçon bien ”, dit Genaro, en me donnant de petites tapes sur l’épaule.

“ Tu ferais mieux de le lui demander ”, dit don Juan à Genaro. “ Il te dira lui-même qu’il est bien ce genre de nigaud. ”

“ Es-tu vraiment ce genre de nigaud ? ” me demanda Genaro en fronçant les sourcils.

Je ne lui répondis pas. Et cela les fit tordre de rire. Genaro s’en retrouva par terre.

“ Il est coincé ”, dit Genaro à don Juan en parlant de moi, après que don Juan eut promptement sauté à terre pour l’aider à se relever. Il ne dira jamais qu’il est un nigaud. Il est trop imbu de lui-même pour cela, mais il tremble de

peur, en lui-même, de ce qui pourrait arriver parce qu'il n'a pas avoué qu'il est un nigaud. ”

À les regarder rire, j'eus la conviction que seuls des Indiens pouvaient rire avec une telle jovialité. Mais j'acquis également la certitude qu'il y avait en eux des tonnes de malice. Ils tournaient en ridicule un non-Indien.

Don Juan perçut immédiatement ce que je ressentais.

“ Ne laisse pas ta suffisance sévir ”, dit-il. “ Tu ne te distingues en rien. Aucun de nous ne se distingue en rien, qu'il soit Indien ou non-Indien. Le nagual Julian et son *benefactor* ont ajouté à leur vie des années de plaisir en se moquant de nous. ”

Genaro regagna le rocher en grimpant agilement et vint à côté de moi.

“ Si j'étais toi, je me sentirais si effroyablement gêné que je pleurerais ”, me dit-il. “ Pleure un bon coup et tu te sentiras mieux. ”

À ma grande surprise je me mis à pleurer doucement. Puis je fus pris d'une telle colère que je rugis de fureur. C'est alors seulement que je me sentis mieux.

Don Juan me tapota gentiment le dos. Il dit que la colère produit d'habitude un effet très apaisant, comme c'est parfois le cas de la peur ou de l'humour. Ma nature violente faisait que je ne réagissais qu'à la colère.

Il ajouta qu'un brusque déplacement survenant dans la lueur de la conscience nous affaiblit. Ils avaient essayé de me renforcer, de me soutenir. Apparemment, Genaro avait réussi à me faire enrager.

Le crépuscule était arrivé. Soudain, Genaro indiqua du doigt une chose qui tremblotait dans l'air, à hauteur des yeux. Cela semblait être, dans la lumière du crépuscule, un grand papillon de nuit volant autour de l'endroit où nous étions assis.

“ Modère bien ta nature excessive, me dit don Juan. Ne sois pas impatient. Laisse simplement Genaro te guider. Ne quitte pas ce point des yeux. ”

Ce point tremblotant était bien un papillon de nuit. Je pouvais distinguer nettement toutes ses particularités. Je suivais son vol contourné, fatigué, jusqu'à ce que je réussisse à *voir* chacun des grains de poussière posés sur ses ailes.

Quelque chose me tira de l'état de concentration totale où je me trouvais. Je sentis, juste derrière moi, un bruissement silencieux, si l'on peut dire. Je me retournai et aperçus une rangée entière de personnes sur l'autre bord du

rocher, un bord un peu plus élevé que celui sur lequel nous étions assis. Je supposai que de nous voir traîner toute la journée avait rendu méfiants les gens vivant dans les alentours et qu'ils avaient grimpé sur le rocher pour s'attaquer à nous. Je compris leur intention sur-le-champ.

Don Juan et Genaro glissèrent le long du rocher et me dirent de me dépêcher de descendre. Nous partîmes immédiatement sans nous retourner pour voir si les hommes nous suivaient. Don Juan et Genaro refusèrent de parler tandis que nous rentrions à pied vers la maison de Genaro. Don Juan me fit même taire en mettant son doigt sur ses lèvres, avec un grognement féroce. Genaro n'entra pas dans la maison, mais continua à marcher, tandis que don Juan me traînait à l'intérieur.

“ Qui étaient ces gens, don Juan ? ” lui demandai-je quand nous fûmes tous les deux en sûreté dans la maison et qu'il eut allumé la lampe.

“ Ce n'étaient pas des gens ”, répondit-il.

“ Allons donc, don Juan, ne me déroutez pas ”, dis-je ; “ c'étaient des hommes ; je les ai vus de mes propres yeux. ”

“ Bien sûr, tu les as vus de tes propres yeux ”, répliqua-t-il, mais cela ne signifié rien. “ Tes yeux t'ont trompé. Ce n'étaient pas des hommes, et ils te suivaient. Genaro a dû les détourner de toi. ”

“ Qu'étaient-ils donc, si ce n'étaient pas des hommes ? ”

“ Ah, voilà le mystère ”, dit-il. “ Il s'agit d'un mystère de la conscience qui ne peut être élucidé rationnellement par le discours. On ne peut qu'être le témoin du mystère. ”

“ Alors, laissez-moi en être le témoin ”, dis-je.

“ Mais tu l'as déjà été, à deux reprises en un jour ”, dit-il. “ Tu ne peux pas t'en souvenir maintenant. Mais tu t'en souviendras, quand tu allumeras à nouveau les émanations qui luisaient quand tu as été le témoin du mystère de la conscience dont je parle. Revenons, entre-temps, à notre explication de la conscience. ”

Il répéta que la conscience commence avec la pression permanente que les émanations en liberté exercent sur celles qui sont prisonnières du cocon. Cette pression engendre le premier acte de conscience ; elle arrête le mouvement des émanations prisonnières qui luttent pour briser le cocon, pour mourir. La vérité, pour un voyant, est que tous les êtres vivants luttent pour mourir. C'est la conscience qui arrête la mort. Don Juan me dit que les nouveaux voyants étaient profondément perturbés par le fait que la

conscience prévient la mort tout en la provoquant de par sa fonction de nourriture pour l’Aigle. Ne pouvant expliquer cela, car il n'existe pas de moyen rationnel pour comprendre l’existence, les voyants se rendirent compte que leur connaissance était composée de propositions contradictoires.

“ Pourquoi ont-ils élaboré un système de contradictions ? ” demandai-je.

“ Ils n’ont rien élaboré du tout ”, dit-il. “ Ils ont découvert des vérités incontestables par le truchement de l’acte de *voir*. Ces vérités sont ordonnées en termes de contradictions censément flagrantes, c’est tout. ”

“ Les voyants doivent, par exemple, être des êtres méthodiques, rationnels, des parangons de modération et, en même temps, fuir toutes ces qualités pour être totalement libres et ouverts aux merveilles et aux mystères de l’existence. ”

Je fus déconcerté par cet exemple, mais pas à l’excès. Je comprenais ce qu’il voulait dire. Lui-même n’avait encouragé ma rationalité que pour l’écraser et exiger qu’elle soit totalement absente. Je lui dis comment je comprenais son propos.

“ Seul un sentiment de suprême modération peut surmonter les contradictions ”, dit-il.

“ Diriez-vous, don Juan, que c’est l’art qui joue ce rôle ? ”

“ Tu peux appeler comme tu voudras l’instance qui surmonte les contradictions – art, affection, modération, amour ou même gentillesse. ”

Don Juan poursuivit son explication. Il me dit que les nouveaux voyants se sont rendu compte, en étudiant la première attention, que tous les êtres organiques, à l’exception de l’homme, apaisent l’agitation de leurs émanations prisonnières de telle sorte que ces émanations puissent s’aligner sur celles qui, à l’extérieur, leur correspondent. Ce n’est pas le cas des êtres humains ; au lieu d’agir de même, leur première attention dresse un inventaire des émanations de l’Aigle qui se trouvent à l’intérieur de leur cocon.

“ Qu’este qu’un inventaire, don Juan ? ”

“ Les êtres humains observent les émanations qu’ils renferment dans leur cocon, répondit-il. Aucune autre créature ne le fait. Au moment où la pression exercée par les émanations en liberté fixe les émanations intérieures, la première attention commence à s’observer elle-même. Elle enregistre tout ce qui la concerne, ou, du moins, elle tente de le faire, par les moyens dont

elle dispose, si aberrants soient-ils. Dresser un inventaire, c'est ainsi que les voyants désignent ce processus. ”

“ Je ne veux pas dire par là que les êtres humains choisissent de dresser un inventaire, ou qu'ils peuvent refuser de le faire. Dresser un inventaire, c'est le commandement de l'Aigle. Cependant, la manière dont on obéit à ce commandement est soumise, elle, à la volonté. ”

Il déclara que bien qu'il n'aimât pas désigner les émanations par le mot de “ commandements ”, c'était bien là ce qu'elles étaient : des commandements auxquels personne ne peut désobéir. Mais c'est en y obéissant que l'on échappe à l'obéissance, aux commandements.

“ Pour ce qui est de l'inventaire de la première attention, les voyants le dressent, car ils ne peuvent désobéir. Mais une fois qu'ils l'ont fait, ils s'en débarrassent. L'Aigle ne nous ordonne pas de vénérer notre inventaire ; il nous ordonne de le dresser, c'est tout. ”

“ Comment les voyants *voient-ils* que l'homme dresse un inventaire ? ” demandai-je.

“ Ce n'est pas dans le but d'être accordées aux émanations extérieures que sont apaisées les émanations intérieures au cocon de l'homme, répondit-il. Cela est évident quand on a *vu* comment se comportent d'autres créatures. Au moment où leurs émanations intérieures s'apaisent, certaines d'entre elles fusionnent avec les émanations en liberté et se déplacent avec elles. Par exemple, les voyants peuvent *voir* la lumière des émanations du scarabée s'accroître dans des dimensions importantes. ”

“ Mais les êtres humains apaisent leurs émanations puis en font un objet de réflexion. Les émanations se concentrent sur elles-mêmes. ”

Il ajouta que les êtres humains poussent le commandement qui exige de faire un inventaire jusqu'à son extrémité logique et négligent tout le reste. Une fois qu'ils sont profondément engagés dans l'inventaire, deux choses peuvent arriver. Ils peuvent ne tenir aucun compte des impulsions venant des émanations en liberté, ou les utiliser d'une manière très spécialisée.

Ne tenir aucun compte de ces impulsions, après avoir fait un inventaire, a pour conséquence ultime un état unique en lui-même, connu comme étant la raison. Utiliser chaque impulsion d'une manière spécialisée a pour conséquence ce qu'on appelle la préoccupation de soi-même.

La raison humaine apparaît à un voyant comme une lueur sans éclat, exceptionnellement homogène qui réagit rarement, sinon jamais, à la pression

constante des émanations en liberté – une lueur qui rend la coquille en forme d’œuf plus dure mais plus friable.

Don Juan dit que la raison, chez l’espèce humaine, devrait être généreuse, mais que c’était très rarement le cas dans les faits. La majorité des êtres humains virent vers la préoccupation de soi-même.

Il affirma que la conscience de tous les êtres humains comporte un certain degré d’auto contemplation qui sert à ces êtres à avoir des relations mutuelles. Mais il n’existe nulle part ailleurs que dans la première attention de l’homme un tel degré de préoccupation de soi-même. À l’inverse des hommes de raison, qui ne tiennent aucun compte des émanations en liberté, les individus préoccupés d’eux-mêmes utilisent chacune des émanations et les transforment toutes en une force destinée à agiter les émanations qui se trouvent à l’intérieur de leur cocon.

Constatant tout cela, les voyants parvinrent à une conclusion pratique. Ils *virent* que les hommes de raison sont voués à vivre plus longtemps, parce que, en négligeant l’impulsion des émanations en liberté, ils apaisent l’agitation naturelle qui se manifeste à l’intérieur de leur cocon. Les individus préoccupés d’eux-mêmes, quant à eux, abrègent leur vie en utilisant l’impulsion des émanations en liberté pour créer un supplément d’agitation.

“ Que *voient* les voyants lorsqu’ils contemplent des êtres humains préoccupés d’eux-mêmes ? ” demandai-je.

“ Ils les *voient* comme des explosions intermittentes de lumière blanche, suivies de longues périodes de marasme ”, dit-il.

Don Juan se tut. Je n’avais plus de question à poser, ou peut-être étais-je trop fatigué pour demander quoi que ce fût. Un grand fracas me fit bondir. La porte d’entrée s’ouvrit toute grande et Genaro entra, hors d’haleine. Il s’effondra sur la natte. Il était entièrement couvert de sueur.

“ J’étais en train d’expliquer la première attention ”, lui dit don Juan.

“ La première attention ne fonctionne que pour le connu ”, dit Genaro. “ Elle ne vaut pas un radis pour l’inconnu. ”

“ Ce n’est pas tout à fait vrai ”, répliqua don Juan. La première attention fonctionne très bien pour l’inconnu. Elle lui barre le chemin ; elle le nie avec tant d’acharnement qu’en définitive l’inconnu n’existe pas pour la première attention.

“ Le fait de dresser un inventaire nous rend invulnérable. C’est d’abord pour cela que l’inventaire a été créé. ”

“ De quoi parlez-vous ? ” demandai-je à don Juan.

Il ne répondit pas. Il regarda Genaro comme s’il attendait une réplique.

“ Mais si j’ouvre la porte, dit Genaro, la première attention pourrait-elle se charger de ce qui entrera ? ”

“ La tienne et la mienne n’en seraient pas capables, mais la sienne, si ”, dit don Juan en me désignant du doigt. “ Essayons. ”

“ Malgré le fait qu’il se trouve en état de conscience accrue ? ” demanda Genaro à don Juan.

“ Cela ne changera rien ”, répondit don Juan.

Genaro se leva, alla vers la porte d’entrée et l’ouvrit toute grande. Il recula immédiatement d’un bond. Une rafale de vent froid s’engouffra à l’intérieur. Don Juan vint à côté de moi, de même que Genaro. Tous les deux me regardaient avec stupeur.

Je voulus fermer la porte. Le froid me gênait. Mais comme je me dirigeai vers la porte, don Juan et Genaro se précipitèrent pour se mettre devant moi et me protégèrent.

“ Tu ne remarques rien dans la pièce ? ” me demanda Genaro.

“ Non. Je ne remarque rien ”, dis-je, et c’était vrai.

À part le vent froid qui se déversait par la porte ouverte, il n’y avait rien à remarquer de particulier.

“ Des créatures étranges sont entrées lorsque j’ai ouvert la porte ”, dit-il, “ tu ne remarques rien ? »

Quelque chose dans sa voix me disait qu’il ne plaisantait pas cette fois-ci.

Nous sortîmes tous les trois de la maison. Ils m’encadraient en marchant. Don Juan prit la lampe à pétrole et Genaro ferma la porte d’entrée à clé. Nous entrâmes dans la voiture par la porte destinée aux passagers et ils me poussèrent à l’intérieur le premier. Puis nous nous rendîmes jusqu’à la maison de don Juan, qui se trouvait dans la ville voisine.

6

Les êtres non organiques

Le lendemain, je demandai plusieurs fois à don Juan de m'expliquer notre départ précipité de la maison de Genaro. Il refusa même de faire allusion à l'incident. Genaro ne me fut d'aucun secours non plus. Chaque fois que je l'interrogeai il m'adressait des clins d'œil, en grimaçant comme un idiot.

L'après-midi, don Juan vint dans le patio qui se trouvait à l'arrière de sa maison et où je bavardais avec ses apprentis. Tous les jeunes apprentis quittèrent aussitôt les lieux, comme sur un signal.

Don Juan me prit par le bras et nous commençâmes à arpenter le corridor. Il ne disait rien ; nous marchâmes un moment, presque comme si nous étions sur la place publique.

Don Juan s'arrêta et se tourna vers moi. Il se mit à marcher autour de moi, en regardant mon corps de la tête aux pieds. Je compris qu'il était en train de me *voir*. Je ressentis une curieuse fatigue, une sorte d'indolence, que je n'avais pas éprouvées avant que son regard me parcoure. Tout d'un coup, il commença à parler,

“ Genaro et moi avons refusé d'aborder ce qui s'est passé hier soir parce que tu avais eu très peur pendant le temps que tu as passé dans l'inconnu. Genaro t'y a projeté et il t'est arrivé là-bas des choses. ”

“ Quelles choses, don Juan ? ”

“ Des choses qu'il est difficile, sinon impossible de t'expliquer

maintenant, dit-il. Tu ne possèdes pas assez d'excédent d'énergie pour pénétrer dans l'inconnu et réussir à en retirer une signification. Quand les nouveaux voyants ont agencé l'ordre des vérités relatives à la conscience, ils ont vu que la première attention consomme toute la lueur de la conscience dont disposent les êtres humains sans qu'il reste la moindre parcelle d'énergie. C'est là, aujourd'hui, ton problème. Alors, les nouveaux voyants ont décrété que les guerriers, puisqu'ils doivent avoir accès à l'inconnu, doivent économiser leur énergie. Mais où trouveront-ils de l'énergie si celle-ci est toute entière épuisée ? Ils en trouveront, disent les nouveaux voyants, en supprimant les habitudes inutiles. ”

Il se tut et sollicita des questions. Je lui demandai quelle incidence la suppression des habitudes inutiles avait sur la lueur de la conscience.

Il répondit que cela détache la conscience de la réflexion de soi-même et lui donne la possibilité de se concentrer sur autre chose.

“ L'inconnu est à jamais présent ”, dit-il, “ mais il est hors d'atteinte pour notre conscience normale. L'inconnu est la part superflue de l'homme ordinaire. Et elle est superflue parce que l'homme ordinaire ne possède pas suffisamment d'énergie disponible pour la saisir. ”

“ Après tout le temps que tu as passé sur la voie du guerrier, tu possèdes suffisamment d'énergie disponible pour saisir l'inconnu, mais pas assez pour le comprendre ou même t'en souvenir. ”

Il m'expliqua que j'avais pénétré très profondément dans l'inconnu quand je me trouvais sur l'emplacement du méplat rocheux. Mais je m'étais laissé aller à ma nature excessive et j'avais été terrifié, ce qui était pratiquement le pire qui puisse arriver. Alors j'avais fui précipitamment le côté gauche, comme si j'avais le diable à mes trousses ; malheureusement, j'avais emporté avec moi une légion de choses étranges.

Je dis à don Juan qu'il n'avait pas encore parlé de l'essentiel, qu'il fallait qu'il accouche, et me dise ce qu'il entendait exactement par une légion de choses étranges.

Il me prit par le bras et continua à se promener avec moi.

“ En t'expliquant la conscience ”, dit-il, “ je crois mettre chaque chose, ou presque, à sa place. Parlons un peu des anciens voyants. Comme je te l'ai dit, Genaro leur ressemble beaucoup. ”

Il me conduisit ensuite dans la grande pièce. Nous nous y assîmes et il commença ses explications.

“ Les nouveaux voyants furent absolument terrifiés par la connaissance que les anciens voyants avaient accumulée au long des années ”, dit don Juan. “ C’est compréhensible. Les nouveaux voyants savaient que cette connaissance ne mène qu’à la destruction totale. Pourtant elle les fascinait aussi – surtout pour ce qui était des pratiques. ”

“ Comment les nouveaux voyants connaissaient-ils ces pratiques ? ” demandai-je.

“ Elles sont le legs des anciens Toltèques ”, dit-il. “ Les nouveaux voyants les apprennent au fur et à mesure. Ils ne s’en servent presque jamais, mais elles font partie de leur connaissance. ”

“ De quel genre de pratiques s’agit-il, don Juan ? ”

“ Il s’agit de formules, d’incantations, de procédés laborieux, très obscurs, qui se rapportent au maniement d’une force très mystérieuse. Du moins cette force était-elle mystérieuse pour les anciens voyants, qui la masquèrent et en firent une chose plus horrifiante qu’elle ne l’est en fait. ”

“ Quelle est cette force mystérieuse ? ” demandai-je.

“ C’est une force présente partout, dans tout ce qui est ”, dit-il. “ Les anciens voyants n’ont jamais tenté d’élucider le mystère de la force qui les a conduits à créer leurs pratiques secrètes ; ils l’acceptaient simplement, comme quelque chose de sacré. Mais les nouveaux voyants l’examinèrent de près et l’appelèrent le *vouloir,* le *vouloir* des émanations de l’Aigle, ou *intention*. ”

Don Juan m’expliqua ensuite que les anciens Toltèques avaient réparti leur connaissance en cinq ensembles, composés chacun de deux catégories : la terre et les régions obscures, le feu et l’eau, le haut et le bas, le sonore et le silencieux, le mouvant et l’immobile. Il supposait qu’il avait existé des milliers de techniques différentes qui s’étaient compliquées de plus en plus à mesure que le temps passait.

“ La connaissance secrète de la terre ”, poursuivit-il, “ concernait tout ce qui se trouve sur le sol. Il avait des ensembles spécifiques de mouvements, de mots, d’onguents, de potions, qui étaient appliqués aux gens, aux animaux, aux insectes, aux arbres, aux petits végétaux, aux rochers, au sol. ”

“ C’étaient des techniques qui firent des anciens voyants des êtres horribles. Et ils se servaient de leur connaissance secrète de la terre soit pour soigner soit pour détruire tout ce qui se trouve sur le sol. ”

“ Ce qu’ils appelaient les “régions obscures” formait la contrepartie de la

terre. Les pratiques qu'ils exerçaient dans ce domaine étaient, de loin, les plus dangereuses. Elles s'appliquaient à des entités dépourvues de vie organique. Il s'agit de créatures vivantes qui se trouvent sur la terre et la peuplent au même titre que tous les êtres organiques. Avoir constaté que la vie organique n'est pas la seule forme de vie existant sur terre fut incontestablement l'une des découvertes les plus intéressantes des anciens voyants, surtout à leur propre usage. ”

Je ne saisissais pas très bien ce qu'il avait dit. J'attendais qu'il précise ses déclarations.

“ Les êtres organiques ne sont pas les seules créatures douées de vie ”, dit-il, et il se tut à nouveau comme pour m'accorder le temps de réfléchir à ce qu'il disait.

Je ripostai par une longue argumentation sur la définition de la vie et du fait d'être vivant. Je parlai de reproduction, de métabolisme et de croissance, les processus qui distinguent les organismes vivants des choses inanimées.

“ Tu tires tes arguments du monde organique, dit-il. Mais ce n'est là qu'un seul exemple. Tu ne devrais pas puiser tout ce que tu as à dire dans une seule catégorie. ”

“ Mais comment peut-il en être autrement ” demandai-je.

“ Pour les voyants, être en vie signifie être conscient ”, répondit-il. “ Pour l'homme ordinaire, être en vie signifie être un organisme. C'est en cela que les voyants sont différents. Le fait d'être conscient signifie pour eux que les émanations qui provoquent la conscience se trouvent enfermées dans un réceptacle. ”

“ Les êtres organiques sont pourvus d'un cocon qui entoure les émanations. Mais il existe d'autres créatures dont les réceptacles ne ressemblent pas à un cocon pour un voyant. Elles renferment pourtant les émanations de la conscience et elles ont des caractéristiques de vie différentes de la reproduction et du métabolisme. ”

“ Comme quoi, don Juan ? ”

“ Comme la dépendance émotionnelle, la tristesse, la joie, la colère, et ainsi de suite. Et je n'ai pas encore dit le meilleur, l'amour ; une forme d'amour que l'homme n'est même pas capable de concevoir. ”

“ Vous êtes sérieux, don Juan ? ” demandai-je sincèrement.

“ Sérieux comme ce qui est inanimé ”, répondit-il, le visage vide d'expression, puis il éclata de rire.

“ Si nous prenons pour clé ce que *voient* les voyants ”, poursuivit-il, “ la vie est vraiment extraordinaire. ”

“ Si ces êtres sont vivants ”, demandai-je, “ pourquoi ne se font-ils pas connaître de l’homme ? ”

“ Ils se font connaître tout le temps, et pas seulement des voyants, mais également de l’homme ordinaire. Le problème réside dans le fait que toute l’énergie disponible est consommée par la première attention. Non seulement l’inventaire de l’homme épuise toute cette énergie, mais encore il durcit le cocon jusqu’à le rendre rigide. Dans ces conditions, une relation de réciprocité est impossible. ”

Il me rappela les innombrables fois où j’avais eu un aperçu de première main de ces êtres non organiques au cours de mon apprentissage auprès de lui. Je rétorquai que j’avais trouvé pour presque chacun de ces cas une explication satisfaisante. J’avais même formulé l’hypothèse selon laquelle ses enseignements étaient, de par l’usage des plantes hallucinogènes, combinés de telle sorte que l’apprenti soit forcé de donner son consentement à une interprétation primitive du monde. Je lui dis que je n’avais pas formellement appelé cette interprétation “ primitive ”, mais que je l’avais désignée, en termes anthropologiques, comme “ une vision du monde plus spécifique des sociétés de chasse et de cueillette ”.

Don Juan se mit à rire jusqu’à en perdre haleine.

“ Je ne sais vraiment pas dans lequel de tes états, celui de conscience normale ou celui de conscience accrue, tu es le pire ”, dit-il. “ Dans ton état normal, tu n’es pas méfiant mais assommant à force d’être raisonnable. Je crois que je te préfère lorsque tu te trouves très loin à l’intérieur du côté gauche, bien que tu y sois affreusement effrayépar tout, comme tu l’étais hier. ”

Avant que j’aie pu placer un mot, il déclara qu’il était en train d’opposer ce qu’avaient fait les anciens voyants aux accomplissements des nouveaux voyants, en une sorte de contrepoint à l’aide duquel il entendait me donner une vision plus globale des difficultés auxquelles j’allais me heurter.

Il poursuivit ensuite son explication des pratiques des anciens voyants. Il dit qu’une autre de leurs grandes découvertes concernait la catégorie suivante de leur connaissance secrète : celle du feu et de l’eau. Ils découvrirent que les flammes possédaient une propriété des plus singulières : elles peuvent transporter le corps de l’homme exactement à la manière de l’eau.

Don Juan qualifiait cette découverte de brillante. Je lui fis remarquer qu’il existait en physique des lois fondamentales qui prouveraient l’impossibilité de la chose. Il me demanda d’attendre qu’il ait terminé son explication avant de conclure quoi que ce fût. Il déclara que je devais refréner ma rationalité excessive parce qu’elle affectait constamment mes états de conscience accrue. Mon cas n’était pas celui de ceux qui réagissent n’importe comment à des influences extérieures mais celui de quelqu’un qui cède à ses propres inclinations.

Il m’expliqua ensuite que bien que les anciens Toltèques aient incontestablement *vu,* ils ne comprenaient pas ce qu'ils *voyaient.* Ils se servaient simplement de leurs découvertes, sans se soucier de les rattacher à une représentation plus large. Pour ce qui est de leur catégorie du feu et de l’eau, ils avaient divisé le feu en chaleur et flamme, et l’eau en humidité et fluidité. Ils avaient mis en corrélation la chaleur et l’humidité et les avaient désignées par l’expression de “ petites propriétés ”. Ils considéraient les flammes et la fluidité comme des propriétés importantes, magiques, et ils les utilisaient comme un moyen de transport physique vers le royaume de la vie non organique. Pris entre leur connaissance de cette forme de vie et leurs pratiques du feu et de l’eau, les anciens voyants s’enlisèrent dans un bourbier sans issue.

Don Juan m’affirma que les nouveaux voyants reconnaissaient que la découverte d’êtres vivants non organiques était vraiment extraordinaire, mais pas comme le pensaient les anciens voyants. Se retrouver dans une relation directe avec une autre forme de vie donna aux anciens voyants un sentiment fallacieux d’invulnérabilité qui précipita leur perte.

Je voulais qu’il m’explique en plus grand détail les techniques du feu et de l’eau. Il déclara que la connaissance des anciens voyants était aussi complexe qu’inutile et qu’il allait seulement me l’ex-poser brièvement.

Puis il résuma les pratiques touchant au haut et au bas. Dans le cas du haut, il s’agissait de la connaissance secrète du vent, de la pluie, des éclairs en nappe, des nuages, du tonnerre, de la lumière du jour et du soleil. Dans le cas du bas, il s’agissait de la connaissance du brouillard, de l’eau des sources souterraines, des marécages, des éclairs, des tremblements de terre, de la nuit, du clair de lune et de la lune.

Le sonore et le silencieux étaient une catégorie de connaissance secrète qui se rapportait à la manipulation du son et du silence. Le mouvant et

l’immobile constituaient des pratiques liées aux aspects mystérieux du mouvement et du non-mouvement.

Je lui demandai s’il pouvait me donner un exemple d’une des techniques, quelle qu’elle soit, qu’il avait évoquées. Il répondit que j’avais eu droit à des dizaines de démonstrations au cours des années passées. J’insistai, arguant que j’avais rationnellement trouvé des explications satisfaisantes pour tout ce qu’il avait fait à mon intention.

Il ne répondit pas. Il semblait être soit fâché de ce que je lui pose des questions, soit profondément absorbé par la recherche d’un bon exemple. Après quelque temps, il sourit et dit qu’il avait trouvé un exemple pertinent.

“ La technique à laquelle je pense doit être appliquée dans les petites profondeurs d’un ruisseau ”, dit-il. “ Il y en a un près de la maison de Genaro. ”

“ Que devrai-je faire ? ”

“ Tu devras te procurer un miroir de taille moyenne. ”

Sa demande me surprit. Je lui fis remarquer que les anciens Toltèques ne connaissaient pas l’existence des miroirs.

“ C’est vrai ”, acquiesça-t-il en souriant. “ Il s’agit là de l’apport de mon *benefactor*à cette technique. Les anciens voyants n’avaient besoin que d’une surface réfléchissante. ”

Il m’expliqua que la technique en question consistait à immerger une surface brillante dans l’eau peu profonde d’un ruisseau. Cette surface pouvait être n’importe quel objet plat susceptible de réfléchir des images.

“ Je voudrais que tu fabriques un cadre solide, en tôle, pour un miroir de taille moyenne ”, dit-il. “ Il faut que tu le scelles avec du goudron, parce qu’il doit être étanche. Tu dois le faire toi-même, de tes propres mains. Apporte-le quand tu auras fini, et nous commencerons. ”

“ Qu’arrivera-t-il, don Juan ? ”

“ Ne t’inquiète pas. Tu m’as demandé toi-même de te donner un exemple d’une ancienne pratique toltèque. J’avais demandé la même chose à mon *benefactor*. Je crois que tout le monde en demande un à un moment donné. Mon *benefactor* disait qu’il avait fait de même. Son *benefactor,* le nagual Elias, lui avait donné un exemple ; mon *benefactor,* à son tour, m’a donné le même et maintenant je vais te le donner. ”

“ Quand mon *benefactor* m’a donné cet exemple, je ne savais pas comment il s’y prenait. Je le sais aujourd’hui. Un jour tu sauras toi aussi

comment fonctionne cette technique ; tu comprendras ce que tout cela cache. ”

Je crus que don Juan voulait que je retourne chez moi à Los Angeles pour y fabriquer le cadre du miroir. Je lui fis remarquer qu’il me serait impossible de me souvenir de ma tâche si je ne demeurais pas en état de conscience accrue.

“ Il y a deux choses qui clochent dans ce que tu viens de dire ”, dit-il. “ D’abord, tu ne peux en aucun cas demeurer en état de conscience accrue parce que tu seras incapable de te maintenir en état de fonctionner à moins que moi-même, Genaro ou n’importe lequel des guerriers du clan du nagual ne te couvions, à chaque instant de la journée, comme je le fais en ce moment. Ensuite, le Mexique n’est pas la Lune. On trouve ici des quincailleries. Nous pouvons aller à Oaxaca et y acheter tout ce qu’il te faut. ”

Nous allâmes en ville le lendemain et j’achetai tous les éléments du cadre. Je fis moi-même l’assemblage, dans un garage, moyennant un petit pourboire. Don Juan me demanda de mettre l’objet dans le coffre de la voiture. Il n’y jeta même pas un coup d’œil.

Nous reparûmes en voiture en fin d’après-midi pour la maison de Genaro où nous arrivâmes tôt le matin. Je cherchai Genaro. Il n’y était pas. La maison semblait déserte.

“ Pourquoi Genaro garde-t-il cette maison ? Il habite avec vous, n’est-ce pas ? ”, demandai-je à don Juan.

Don Juan ne répondit pas. Il me regarda d’un air étrange puis alla allumer la lampe à pétrole. J’étais seul dans la pièce, dans une obscurité totale. Je ressentais une grande fatigue que j’attribuai au long trajet en épingles à cheveux dans les montagnes. Je voulus m’étendre. L’obscurité m’empêchait de voir où Genaro avait mis les nattes. Je trébuchai sur un tas de ces nattes. Et je compris pourquoi Genaro gardait cette maison ; il s’occupait des apprentis, Pablito, Nestor et Benigno qui habitaient ici quand ils se trouvaient dans leur état de conscience normale. Je me sentis transporté ; je n’étais plus fatigué. Don Juan entra avec une lampe. Je lui fis part de ma découverte, mais il dit que cela ne comptait pas, que je ne m’en souviendrais pas très longtemps.

Il me demanda de lui montrer le miroir. Il eut l’air satisfait et souligna que l’objet était à la fois léger et solide. Il remarqua que j’avais utilisé des vis

de métal pour fixer un cadre d'aluminium à un morceau de tôle dont je m'étais servi comme support pour un miroir de quarante-cinq centimètres sur trente-six.

“ J'avais fabriqué un cadre de bois pour mon miroir ”, dit-il. “ Celui-ci semble bien meilleur que le mien. Mon cadre était trop lourd et trop fragile en même temps. ”

“ Je vais t'expliquer ce que nous allons faire ”, reprit-il après avoir examiné le miroir, “ ou peut être devrais-je dire ce que nous allons tenter de faire. Nous allons tous les deux poser ce miroir sur la surface du ruisseau qui se trouve près de la maison. Il est assez large et assez peu profond pour servir nos objectifs. ”

“ Le but est de laisser la fluidité de l'eau exercer sa pression sur nous et nous transporter. ”

Il me rappela, avant que j'aie pu faire un commentaire ou poser une question, qu'autrefois j'avais utilisé l'eau d'un ruisseau semblable et que j'avais réussi d'extraordinaires prouesses en matière de perception. Il faisait allusion aux expériences que j'avais faites plusieurs fois, à la suite de l'ingestion de plantes hallucinogènes, et alors que j'étais immergé dans la rigole d'irrigation qui se trouvait derrière sa maison dans le Mexique du Nord.

“ Ne me pose aucune question jusqu'à ce que je t'explique ce que les voyants savaient à propos de la conscience ”, dit-il. “ Tu verras alors ce que nous sommes en train de faire sous un jour différent. Mais passons d'abord à notre procédé. ”

Nous marchâmes jusqu'au ruisseau voisin et il choisit un emplacement où se trouvaient des rochers plats, à découvert. Il déclara que l'eau, ici, était d'une profondeur assez petite pour satisfaire notre but.

“ Qu'attendez-vous qu'il arrive ? ” demandai-je, en proie à une inquiétude poignante.

“ Je ne sais pas. Tout ce que je sais c'est ce que nous allons tenter de faire. Nous allons tenir le miroir, très soigneusement mais très fermement. Nous le poserons doucement sur la surface de l'eau puis nous le laisserons s'immerger. Ensuite nous le tiendrons au fond. J'ai vérifié le fond. Il comporte suffisamment de vase pour que nous puissions enfoncer nos doigts sous le miroir et le tenir fermement. ”

Il me demanda de m'accroupir sur un rocher plat qui émergeait, au milieu

du ruisseau tranquille, et il me fit tenir le miroir des deux mains, presque aux coins d'un même côté. Il s'accroupit en face de moi et tint le miroir de la même façon que moi. Nous laissâmes le miroir couler, puis nous le saisîmes en plongeant nos bras dans l'eau quasiment jusqu'aux coudes.

Il m'ordonna de me vider de pensées et de fixer la surface du miroir. Il répéta sans cesse que le truc consistait à ne pas penser du tout. Je regardai dans le miroir avec une vive attention. Le courant léger brouilla doucement le reflet du visage de don Juan et du mien. Après quelques minutes d'une contemplation constante du miroir, il me sembla progressivement que l'image de son visage et du mien devenait beaucoup plus claire. Et le miroir s'agrandit jusqu'à mesurer au moins un mètre. Le courant semblait s'être arrêté, et le miroir apparaissait aussi clair que s'il s'était trouvé à la surface de l'eau. Plus étrange encore était la netteté de nos reflets. C'était comme si mon visage avait été grossi, non pas en dimension mais dans le sens de la précision. Je pouvais voir les pores de la peau de mon front.

Don Juan me murmura doucement de ne pas fixer mes yeux ou les siens mais de laisser errer mon regard sans me concentrer sur aucune partie de nos reflets.

“ Regarde fixement sans fixer ! ”, m'ordonna-t-il à plusieurs reprises en un murmure puissant.

Je fis ce qu'il disait sans m'arrêter pour réfléchir à l'apparente contradiction. A ce moment-là quelque chose en moi fut saisi par ce miroir et, en fait, la contradiction disparut. “ Il est possible de regarder fixement sans fixer ”, pensai-je, et à l'instant où cette idée fut formulée, une tête apparut dans le miroir à côté de celle de don Juan et de la mienne. Elle se trouvait à ma gauche, sur la partie inférieure du miroir.

Je tremblais de tout mon corps. Don Juan me murmura de me calmer et de ne montrer ni peur ni surprise. Il m'ordonna à nouveau de regarder, sans fixer, le nouveau venu. Je dus faire un effort inimaginable pour ne pas avoir le souffle coupé et lâcher le miroir. Je tremblais de la tête aux pieds. Don Juan me murmura à nouveau de me ressaisir. Il me donna plusieurs petits coups d'épaule.

Je contrôlai peu à peu ma peur. Je regardai la troisième tête et pris progressivement conscience du fait que ce n'était pas une tête humaine, ni une tête animale non plus. En fait ce n'était pas une tête du tout. C'était une forme sans mobilité interne. Au moment où cette pensée me vint, je pris

immédiatement conscience que ce n'était pas moi qui la pensais. La prise de conscience elle-même n'était pas une pensée. Je fus saisi, un moment, d'une anxiété terrible puis quelque chose d'incompréhensible se révéla à moi. Ces pensées étaient une voix à mon oreille !

“ Je vois ! ”, hurlai-je en anglais, mais aucun son ne sortit. “ Oui, tu *vois* ”, dit en espagnol la voix à mon oreille.

Je me sentis enveloppé par une force plus puissante que moi. Je ne ressentais ni souffrance ni même angoisse. Je ne ressentais rien. Je savais sans l'ombre d'un doute, parce que la voix me le disait, que je ne pourrais pas briser l'étreinte de cette force par un acte de volonté ou de violence. Je savais que j'étais en train de mourir. Je levai automatiquement les yeux pour regarder don Juan, et, l'instant où nos regards se croisèrent la force me lâcha. J'étais libre. Don Juan me souriait comme s'il savait exactement ce par quoi j'étais passé.

Je me rendis compte que j'étais debout. Don Juan tenait le miroir par le côté pour que l'eau puisse dégoutter.

Nous retournâmes à pied, en silence, jusqu'à la maison.

“ Les anciens Toltèques étaient absolument fascinés par leurs découvertes ”, dit don Juan.

“ Je les comprends ”, dis-je.

“ Moi aussi ”, répliqua don Juan.

La force qui m'avait enveloppé avait été si puissante qu'elle m'avait mis dans l'incapacité de parler, de penser même, durant des heures après ma délivrance. Elle m'avait gelé dans une absence totale de volonté. Et je ne m'étais dégelé que petit à petit.

“ Sans aucune intervention délibérée de notre part ”, poursuivit don Juan, “ cette ancienne technique toltèque a été divisée pour toi en deux phases. La première a seulement suffi à te familiariser avec ce qui se produit. Dans la seconde, nous tenterons d'accomplir ce que recherchaient les anciens voyants. ”

“ Que s'est-il réellement produit là-bas, don Juan ? ” demandai-je.

“ Il existe deux versions de cela. Je te donnerai d'abord la version des anciens voyants. Ils pensaient que la surface réfléchissante d'un objet brillant immergé dans l'eau accroît le pouvoir de l'eau. Ils portaient leur regard dans la masse de l'eau et se servaient de la surface réfléchissante pour aider à

accélérer le processus. Ils croyaient que nos yeux sont les clés de l’accès à l’inconnu; en regardant dans l’eau, ils permettaient aux yeux d’ouvrir la voie. ”

Don Juan déclara que les anciens voyants avaient remarqué que l’humidité de l’eau ne fait que mouiller ou tremper, mais que la fluidité de l’eau est en mouvement. Ils supposèrent qu’elle coulait à la recherche d’autres niveaux situés au-dessous de nous. Ils croyaient que l’eau ne nous avait pas seulement été donnée pour la vie, mais également comme un lien, une route menant aux autres niveaux inférieurs.

“ Y a-t-il beaucoup de niveaux au-dessous du nôtre ? ”, demandai-je.

“ Les anciens voyants en ont compté sept ”, répondit-il.

“ Les connaissez-vous vous-même, don Juan ? ”

“ Je suis un voyant du nouveau cycle et j’ai donc un point de vue différent ”, dit-il. “ Je ne fais que te montrer ce qu'ont fait les anciens voyants et te dire ce qu’ils ont cru. ”

Il affirma que le simple fait qu’il avait un point de vue différent ne signifiait pas que les pratiques des anciens voyants n’étaient pas valables ; leurs interprétations étaient fausses, mais leurs vérités avaient une valeur pratique pour eux. Dans le cas des pratiques relatives à l’eau, ils étaient convaincus qu’il était humainement possible d’être transporté physiquement par la fluidité de l’eau vers n’importe quel endroit situé entre notre niveau et les sept autres qui se trouvent au-dessous du nôtre ; ou bien d’être transporté, en essence, n’importe où à notre niveau, sur le cours d’une rivière, dans les deux sens. Ils se servaient en conséquence de l’eau courante pour être transportés à notre niveau et de l’eau des lacs profonds ou des mares pour être transportés vers les profondeurs.

“ Par le truchement de la technique que je suis en train de te montrer comme exemple, ils poursuivaient un double objectif. Ils utilisaient d’une part la fluidité de l’eau pour être transportés au premier niveau inférieur. Ils l’utilisaient d’autre part pour rencontrer face à face un être vivant se trouvant à ce niveau. La forme ressemblant à une tête qui se trouvait sur le miroir est une de ces créatures venue jeter un coup d’œil sur nous.

“ Alors elles existent réellement ! ” m’exclamai-je.

“ Certainement ”, répliqua-t-il.

Il dit que ce qui avait nui aux voyants avait été leur insistance aberrante à demeurer cramponnés à leurs procédés, mais que tout ce qu’ils avaient

découvert était valable. Ils avaient découvert que le plus sûr moyen de rencontrer une de ces créatures est de le faire à travers une masse d'eau. La dimension de cette masse est sans importance ; un océan ou un étang peuvent servir le même objectif. Lui avait choisi un petit ruisseau parce qu'il détestait se mouiller. Nous aurions pu obtenir les mêmes résultats dans un lac ou une grande rivière.

“ L'autre forme de vie vient voir ce qui se passe, lorsque des êtres humains se présentent, poursuivit-il. Cette technique toltèque joue le rôle d'un coup frappé à leur porte. Les anciens voyants disaient que la surface brillante qui se trouve au fond de l'eau servait d'appât et de fenêtre. Les êtres humains et ces créatures se rencontrent donc à une fenêtre. ”

“ Est-ce ce qui m'est arrivé là-bas ? ”

“ Les anciens voyants auraient dit que tu as été attiré par le pouvoir de l'eau et celui du premier niveau, et, en plus, par l'influence magnétique de la créature qui se trouvait à la fenêtre. ”

“ Mais j'ai entendu une voix à mon oreille dire que j'étais en train de mourir ”, dis-je.

“ La voix avait raison. Tu étais en train de mourir, et tu serais mort si je n'avais pas été là. C'est en cela que réside le danger de pratiquer les techniques des Toltèques. Elles sont extrêmement efficaces mais elles sont la plupart du temps fatales. ”

Je lui dis que j'avais honte d'avouer que j'étais terrorisé. *Voir* cette forme dans le miroir et avoir éprouvé la sensation d'être enveloppé par une force, la veille, s'était avéré trop dur.

“ Je ne veux pas te faire peur, mais tu n'as encore rien vu ”, dit-il. “ Si ce qui m'est arrivé doit servir de modèle à ce qui va t'arriver, tu ferais mieux de te préparer à recevoir le choc de ta vie. Il vaut mieux que tu trembles en toi-même maintenant plutôt que de mourir de frayeur demain. ”

J'étais tellement terrifié par la peur que je ne pouvais même pas formuler les questions qui me venaient à l'esprit. J'avais du mal à avaler ma salive. Don Juan se mit à rire jusqu'à en attraper une quinte de toux. Lorsque je récupérai ma voix, chacune de mes questions déclenchait un nouvel accès de rire et de toux.

“ Tu ne peux pas imaginer comme tout cela me semble drôle ”, dit-il enfin. “ Je ne suis pas en train de me moquer de toi. Il s'agit seulement de la

situation. Mon *benefactor* m'a fait passer par les mêmes étapes, et je ne peux m'empêcher, en te regardant, de me voir moi-même. ”

Je lui dis que j'avais mal à l'estomac. Il dit que c'était bien, qu'il était naturel d'avoir peur et qu'il était mauvais et absurde de contrôler la peur. En supprimant leur terreur alors qu'ils auraient dû avoir peur à en perdre la tête, les anciens voyants se sont enlisés. Comme ils ne voulaient pas interrompre leurs recherches ou abandonner leurs concepts réconfortants, ils préférèrent contrôler leur peur.

“ Qu'allons-nous faire d'autre avec le miroir ? ” demandai-je.

“ Le miroir va servir à une rencontre, face à face, entre toi et la créature que tu as seulement regardée hier. ”

“ Que se passe-t-il au cours d'une rencontre face à face ? ”

“ Ce qui se passe, c'est qu'une forme de vie, la forme humaine, rencontre une autre forme de vie. Les anciens voyants disaient que, dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'une créature du premier niveau de la fluidité de l'eau. ”

Il m'expliqua que les anciens voyants supposaient que les sept niveaux qui se trouvaient au-dessous du nôtre étaient des niveaux de la fluidité de l'eau. Une source avait pour eux une énorme signification, parce qu'ils pensaient que dans son cas la fluidité de l'eau se trouve renversée et va de la profondeur vers la surface. Ils imaginaient que c'était le moyen par lequel des créatures se trouvant à d'autres niveaux, ces autres formes de vies, viennent jusqu'au plan qui est le nôtre pour nous regarder, nous observer.

“ Les anciens voyants ne se trompaient pas à cet égard, poursuivit-il. Ils ont mis dans le mille. Des entités que les nouveaux voyants appellent les alliés se manifestent réellement autour des mares. ”

“ La créature du miroir était-elle un allié ? ”

“ Bien sûr, mais pas un de ceux que l'on peut utiliser. La tradition des alliés, dont je t'ai fait part autrefois, vient directement des anciens voyants. Ils firent des prodiges avec des alliés, mais rien de ce qu'ils faisaient ne servait quand venait l'ennemi véritable : leurs semblables. ”

“ Puisque ces créatures sont des alliés, elles doivent être très dangereuses ”, dis-je.

“ Aussi dangereuses que nous le sommes nous, hommes, ni plus ni moins. ”

“ Peuvent-elles nous tuer ? ”

“ Pas directement, mais elles peuvent certainement nous faire mourir de

peur. Elles peuvent traverser les frontières elles-mêmes, ou venir simplement jusqu'à la fenêtre. Comme tu l'as peut-être compris maintenant, les anciens Toltèques ne s'arrêtaient pas, eux non plus, à la fenêtre. Ils avaient trouvé des moyens mystérieux pour la traverser. ”

La seconde phase se déroula d'une manière qui ressemblait beaucoup à la première, sauf qu'il me fallut peut-être deux fois plus de temps pour me détendre et calmer mon trouble intérieur. Quand j'y parvins, le reflet du visage de don Juan et du mien devint immédiatement net. Je promenai mon regard de son reflet au mien pendant environ une heure. Je m'attendais à ce que l'allié apparaisse d'un moment à l'autre mais il ne se passait rien. J'avais mal à la nuque. Mon dos était raide et mes jambes engourdies. Je voulus m'agenouiller sur le rocher pour soulager la douleur que je ressentais au bas du dos. Don Juan murmura que mon malaise s'évanouirait aussitôt que se présenterait la forme de l'allié.

Il avait entièrement raison. Le choc que je ressentis en voyant apparaître une forme ronde sur le bord du miroir dissipa tous mes malaises.

“ Que fait-on maintenant ? ” murmurai-je.

“ Détends-toi et ne fixe ton regard sur rien, pas même une seconde ”, répondit-il. “ Observe tout ce qui apparaît dans le miroir. Regarde sans fixer. ”

J'obéis. Je parcourus du regard tout ce qui se trouvait sur la surface du miroir. J'éprouvai un curieux bourdonnement dans les oreilles. Don Juan murmura que si je me sentais sur le point d'être enveloppé par une force inhabituelle, je devais rouler les yeux dans le sens des aiguilles d'une montre ; mais il insista sur le fait que je ne devais en aucun cas lever la tête pour le regarder.

Au bout d'un moment, je remarquai que le miroir réfléchissait quelque chose de plus que le reflet de nos visages et de la forme ronde. Sa surface s'était obscurcie. Des taches d'une intense lumière violette apparurent. Elles s'agrandirent. Il y avait également des taches d'un noir de jais. Puis cela se transforma en une image qui ressemblait à une photo de ciel nocturne nuageux, par clair de lune. Soudain, toute la surface fit l'objet d'une mise au point, comme s'il s'agissait d'un film. Le nouveau spectacle était une vue tridimensionnelle, stupéfiante, des profondeurs.

Je sus qu'il m'était absolument impossible de résister à l'extraordinaire attrait de cette vue. Elle commença à me captiver.

Don Juan me murmura avec force de rouler les yeux pour me sauver. L'exercice m'apporta un soulagement immédiat. Je pus à nouveau distinguer nos reflets et celui de l'allié. Puis l'allié disparut et réapparut encore à l'autre extrémité du miroir.

Don Juan m'enjoignit de serrer le miroir de toutes mes forces. Il me prévint que je devais être calme et m'abstenir de tout mouvement brusque.

“ Que va-t-il se passer ? ” murmurai-je.

“ L'allié va essayer de sortir ”, répondit-il.

À peine avait-il prononcé ces mots que je sentis une forte traction. Quelque chose secouait mes bras. La traction venait d'au-dessous du miroir. C'était comme une force de succion qui engendrait une pression uniforme tout autour du miroir.

“ Tiens bien le miroir mais ne le casse pas ”, m'ordonna don Juan. “ Résiste à la succion. Ne permets pas à l'allié d'enfoncer le miroir trop profondément. ”

La force avec laquelle nous étions aux prises était énorme. J'avais l'impression que mes doigts allaient se casser ou être écrasés sur les rochers du fond. Nous perdîmes l'équilibre à un moment donné, don Juan et moi, et dûmes descendre des rochers plats jusque dans le ruisseau. L'eau était très peu profonde, mais la violence des coups donnés par la force de l'allié autour du cadre du miroir était aussi effrayante que si nous nous étions trouvés dans une grande rivière. Autour de nos pieds, l'eau tourbillonnait follement, mais les images, dans le miroir, étaient intactes.

“ Attention, cria don Juan. Le voilà ! ”

La traction se transforma en poussée venue d'en dessous. Quelque chose agrippait le bord du miroir ; non pas l'extrémité extérieure du cadre, l'endroit où nous tenions celui-ci, mais celle qui bordait le verre et qui se trouvait saisie de l'intérieur du verre. C'était comme si la surface du verre était effectivement une fenêtre ouverte et que quelque chose ou quelqu'un grimpait tout simplement au travers.

Don Juan et moi luttions désespérément soit pour enfoncer le miroir quand il était poussé vers le haut, soit pour le tirer vers le haut quand il subissait une traction. Penchés, nous nous éloignions, dans le sens du courant,

de notre position de départ. L'eau était plus profonde et le fond était recouvert de rochers glissants.

" Retirons le miroir de l'eau et secouons-le pour nous débarrasser de lui ", dit don Juan d'une voix cassante.

Les battements, sonores, continuaient infatigablement. On aurait dit que nous avions attrapé de nos mains nues un énorme poisson qui se débattait sauvagement en nageant.

Il me vint à l'esprit que le miroir était, en essence, une écoutille. Une forme étrange essayait vraiment d'en sortir en grimpant. Elle s'appuyait avec un poids considérable sur le bord de l'écoutille et elle était assez grande pour déplacer le reflet du visage de don Juan et du mien. Je ne parvenais plus à nous voir tous les deux. Je ne pouvais distinguer qu'une masse essayant de se pousser elle-même vers la surface.

Le miroir ne reposait plus sur le fond. Mes doigts n'étaient plus comprimés contre les rochers. Le miroir se trouvait à mi-hauteur, maintenu par les forces contraires qu'exerçaient les tractions de l'allié et les nôtres. Don Juan déclara qu'il allait passer ses mains au-dessous du miroir et que je devrais les saisir très vite de manière à ce que nous disposions d'une meilleure prise pour soulever le miroir avec nos avant-bras. Lorsqu'il lâcha, le miroir pencha de son côté. Je cherchai vite ses mains mais il n'y avait rien au-dessous. J'hésitai une seconde de trop et le miroir m'échappa des mains.

" Attrape-le ! Attrape-le ! ", hurla don Juan.

J'attrapai le miroir juste au moment où il allait atterrir sur les rochers. Je le sortis de l'eau, mais pas assez vite. En le soulevant, je soulevai en même temps un morceau de lourde substance caoutchouteuse qui me retira carrément le miroir des mains pour le ramener dans l'eau.

Déployant une agilité extraordinaire, don Juan saisit le miroir et l'en sortit par le côté sans aucune difficulté.

Je n'avais jamais eu, de ma vie, un tel accès de mélancolie. Il s'agissait d'une tristesse sans fondement précis ; je l'associai au souvenir des profondeurs que j'avais *vues* dans le miroir. C'était un mélange de pure nostalgie envers ces profondeurs et de peur absolue à l'égard de leur solitude glacée.

Don Juan observa qu'il était tout à fait naturel, dans la vie des guerriers, d'être triste sans raison manifeste. Les voyants disent que l'œuf lumineux, en

tant que champ d'énergie, pressent sa destination finale dès que se brisent les frontières du connu. Un simple coup d'œil sur l'éternité qui se trouve à l'extérieur du cocon suffit à perturber le confort que nous procure notre inventaire. La mélancolie qui en résulte peut engendrer la mort.

Il déclara que la meilleure façon de se débarrasser de la mélancolie est de se moquer d'elle. Il dit, d'un ton railleur, que ma première attention faisait tout ce qu'elle pouvait pour rétablir l'ordre qui avait été perturbé par mon contact avec l'allié. Comme il n'y avait aucun moyen de le rétablir par des moyens rationnels, ma première attention le faisait en concentrant tout son pouvoir sur la tristesse.

Je lui dis que la mélancolie, c'était un fait, n'en demeurait pas moins réelle. Il n'entrait pas de complaisance, de volonté de me morfondre ou d'être sombre dans le sentiment de solitude que j'avais éprouvé au souvenir de ces profondeurs.

“ Quelque chose filtre enfin jusqu'à toi ”, dit-il. “ Tu as raison. Rien ne suscite une plus grande solitude que l'éternité. Et rien ne nous est plus douillet que d'être un être humain. C'est encore bien là une nouvelle contradiction – comment l'homme peut-il préserver ce qui le lie à sa condition humaine et s'aventurer pourtant joyeusement et délibérément dans la solitude absolue de l'éternité ? Dès que tu résoudras cette énigme, tu seras prêt pour le voyage définitif. ”

Je sus alors, avec une certitude absolue, la raison de ma tristesse. Il s'agissait pour moi d'un sentiment périodique, un sentiment que je ne cesserais d'oublier jusqu'à ce que je prenne à nouveau conscience de la même réalité : la petitesse de l'humanité par rapport à l'immensité de cette chose en soi que j'avais vu se refléter dans le miroir.

“ Les êtres humains ne sont vraiment rien, don Juan ”, dis-je.

“ Je sais exactement ce que tu penses ”, dit-il. “ Bien sûr, nous ne sommes rien, mais c'est en cela que réside le défi suprême, dans le fait que nous, qui ne sommes rien, puissions affronter la solitude de l'éternité. ”

Il changea tout à coup de sujet, me laissant la bouche ouverte, ma question suivante sur les lèvres. Il se mit à parler de notre combat avec l'allié. Il me dit que, d'abord, la lutte contre l'allié n'avait pas été une mince affaire. Cela n'avait pas été une question de vie ou de mort, mais pas une partie de plaisir non plus.

“ J'ai choisi cette technique ”, poursuivit-il, “ parce que mon *benefactor*

me l’avait indiquée. Quand je lui avais demandé de me donner un exemple des techniques des anciens voyants, il s’était presque décroché la mâchoire de rire, tellement ma demande lui rappelait sa propre expérience. Son *benefactor*, le nagual Elias, lui avait également fait une démonstration cruelle de la même technique. ”

Don Juan me dit qu’il aurait dû me demander de fabriquer, comme il l’avait fait lui-même, un cadre en bois pour le miroir, mais qu’il voulait savoir ce qui se passerait si le cadre était plus solide que le sien ou celui de son *benefactor*. Les cadres de chacun d’eux s’étaient cassés et l’allié était sorti à chaque fois.

Il m’expliqua que, lors de son propre combat, l’allié avait cassé le cadre en morceaux. Son *benefactor* et lui-même s’étaient retrouvés tenant deux morceaux de bois tandis que le miroir coulait et que l’allié en sortait en grimpant. Son *benefactor* savait à quel genre d’ennuis il devait s’attendre. Les alliés ne sont pas vraiment effrayants dans le reflet des miroirs parce qu’on ne *voit* qu’une forme, une sorte de masse. Mais lorsqu’ils sortent, en dehors du fait que ce sont des objets à l’aspect véritablement effroyable, ce sont des enquiquineurs. Il déclara qu’il est très difficile aux alliés de regagner leur niveau une fois qu’ils en sont sortis. C’est également vrai pour l’homme. Si des voyants se hasardent au niveau où se trouvent ces créatures, on risque de ne plus entendre parler d’eux.

“ Mon miroir était détruit par la force de l’allié ”, dit-il. “ Il n’y avait plus de fenêtre et l’allié ne pouvait pas repartir, alors il se mit à me suivre, En fait il courait derrière moi, roulant sur lui-même. Je me précipitai en courant à toute vitesse à quatre pattes, hurlant de terreur. Je montai et descendis des collines comme un possédé. L’allié resta tout le temps à quelques centimètres de moi. ”

Don Juan raconta que son *benefactor* avait couru derrière lui mais qu’il était trop vieux et qu’il ne pouvait pas faire assez vite; il eut cependant la bonne idée de dire à don Juan de rebrousser chemin, et put ainsi prendre des mesures pour se débarrasser de l’allié. Il cria qu’il allait préparer un feu et que don Juan devait courir en rond jusqu’à ce que tout soit prêt. Il alla de l’avant pour ramasser des branches sèches tandis que don Juan courait en rond autour d’une colline, affolé par la peur.

Don Juan m’avoua que, pendant qu’il courait en rond, il lui était venu à l’esprit que son *benefactor* s’amusait en fait de tout cela. Il savait que son

*benefactor*était un guerrier capable de trouver du plaisir dans n'importe quelle situation. Pourquoi pas dans celle-ci aussi bien ? Pendant un moment, il se mit dans une telle colère contre son *benefactor* que l'allié cessa de le poursuivre, et qu'il accusa son *benefactor,* en toutes lettres, de malveillance. Son *benefactor* ne répondit pas, mais eut un geste d'horreur véritable en regardant, derrière don Juan, l'allié qui les menaçait tous les deux par sa présence. Don Juan oublia sa colère et recommença à courir en rond.

“ Mon *benefactor*était vraiment un vieil homme diabolique ”, dit don Juan en riant. “ Il avait appris à rire intérieurement. Cela ne se voyait pas sur son visage, de sorte qu'il pouvait feindre de pleurer ou d'être en fureur alors qu'en réalité il riait. Ce jour-là, tandis que l'allié me poursuivait en courant en rond, mon *benefactor* se tenait là, debout, et se défendait contre mes accusations. Je n'entendais que des fragments de son long plaidoyer chaque fois que je passais en courant à côté de lui. Quand il eut terminé sur ce chapitre, j'entendis des fragments d'une autre longue explication : il devait ramasser beaucoup de bois, l'allié était grand, le feu devait être aussi grand que l'allié, la manœuvre pouvait échouer. ”

“ Seule la peur qui me rendait fou me maintenait en mouvement. Il a dû finalement se rendre compte que j'étais sur le point de tomber mort d'épuisement ; il prépara le feu et me protégea de l'allie grâce aux flammes. ”

Ils restèrent près du feu toute la nuit. Le pire moment, pour don Juan, fut celui où son *benefactor* dut aller chercher d'autres branches sèches et le laissa seul. Il eut si peur qu'il promit à Dieu de quitter la voie de la connaissance et de devenir fermier.

“ Au matin, après que j'eus épuisé toute mon énergie, l'allié s'arrangea pour me pousser dans le feu, et je me brûlai sérieusement ”, ajouta don Juan.

“ Qu'arriva-t-il à l'allié ? ” demandai-je.

“ Mon *benefactor* ne me raconta jamais ce qui lui était arrivé. Mais j'ai l'impression qu'il court encore de tous les côtés, au hasard, en essayant de trouver le chemin du retour. ”

“ Et qu'en a-t-il été de votre promesse à Dieu ? ”

“ Mon *benefactor* m'a dit de ne pas m'en soucier, qu'il s'agissait d'une bonne promesse, mais que je ne savais pas encore que Dieu n'existe pas. Seules existent les émanations de l'Aigle, et il est impossible de leur faire des promesses. ”

“ Que serait-il arrivé si l'allié vous avait attrapé ? ” demandai-je.

“ J’aurais pu mourir de frayeur ”, dit-il. “ Si j’avais su quelles en étaient les conséquences, je me serais laissé attraper. J’étais, à l’époque, un homme téméraire. Quand un allié vous attrape, ou bien on meurt d’une crise cardiaque, ou bien on lutte contre lui. Puis, après un moment de combat faussement féroce, l’énergie de l’allié décline. L’allié ne peut rien contre vous et vice versa. Un abîme nous sépare. ”

“ Les anciens voyants croyaient qu’au moment où l’énergie de l’allié diminue, celui-ci livre son pouvoir à l’homme. Pouvoir mon œil ! Les anciens voyants étaient inondés par les alliés et le pouvoir de leurs alliés ne valait rien. ”

Don Juan m’expliqua qu’une fois de plus la tâche de mettre fin à cette confusion a incombé aux nouveaux voyants. Ils avaient découvert que la seule chose qui compte est l’impeccabilité, c’est-à-dire l’énergie libérée. Quelques-uns des anciens voyants avaient été, c’est vrai, sauvés par leurs alliés, mais ce n’était pas du tout grâce au pouvoir des alliés de parer à quoi que ce soit ; c’était, plutôt, l’impeccabilité de ces hommes qui leur avait permis de se servir de l’énergie de ces autres formes de vie.

Les nouveaux voyants ont également découvert la chose la plus importante à ce jour à propos des alliés : ce qui les rend inutilisables ou utilisables pour l’homme. Les alliés inutilisables, qui existent en nombre, sont ceux qui ont en eux des émanations pour lesquelles nous n’avons pas en nous de répondant. Ils sont si différents de nous qu’ils en sont tout à fait inutilisables. Il existe d’autres alliés, singulièrement peu nombreux, qui nous sont apparentés, c’est-à-dire qu’ils ont en eux des émanations qui, à l’occasion, s’accordent aux nôtres.

“ Comment l’homme exploite-t-il ce genre d’alliés ? ” demandai-je.

“ Nous devrions employer un autre mot qu’“exploiter” ”, dit-il. “ Je dirais que ce qui se passe entre des voyants et des alliés de ce genre est un échange équitable d’énergie. ”

“ Comment cet échange se fait-il ? ”

“ À travers les émanations qui s’accordent ”, dit-il. “ Naturellement, ces émanations se trouvent dans la conscience du côté gauche de l’homme, celui que l’homme ordinaire n’utilise jamais. C’est pourquoi les alliés sont totalement exclus du monde de la conscience du côté droit, ou côté de la rationalité. ”

Il me dit que les émanations qui s’accordent fournissent aux deux

partenaires un terrain commun. Puis, la familiarité aidant, il s'établit un lien plus profond qui permet aux deux formes de vie de bénéficier de cette situation. Les voyants recherchent les qualités éthérées des alliés ; ceux-ci font des éclaireurs et des gardiens extraordinaires. Les alliés recherchent le champ d'énergie de l'homme, supérieur au leur, qui peut même leur permettre de se matérialiser.

Il m'affirma que des voyants expérimentés dirigent ces émanations communes jusqu'à ce qu'elles soient en totale convergence ; l'échange se fait à ce moment-là. Les anciens voyants ne comprenaient pas ce processus et ils élaborèrent des techniques de contemplation complexes pour descendre au cœur des profondeurs que j'avais *vues* dans le miroir.

“ Les anciens voyants disposaient d'un instrument très compliqué pour les aider dans leur descente ”, poursuivit-il. “ Il s'agissait d'une corde d'une torsion particulière qu'ils attachaient à leur taille. Elle comportait une extrémité souple, trempée dans de la résine, qui s'ajustait au nombril même, comme un bouchon. Les voyants avaient un ou plusieurs assistants qui les retenaient par cette corde pendant qu'ils étaient perdus dans leur contemplation. Contempler directement le reflet d'un lac ou d'un étang profond et clair est, bien entendu, une activité infiniment plus écrasante et dangereuse que celle à laquelle nous nous sommes livrés avec le miroir. ”

“ Mais était-ce réellement une descente physique ? ” demandai-je.

“ Tu serais surpris de savoir ce dont sont capables les hommes, surtout s'ils possèdent le contrôle de la conscience ”, répondit-il. “ Les anciens voyants étaient incroyables. Ils trouvèrent des prodiges au cours de leurs excursions au cœur des profondeurs. Rencontrer des alliés faisait, pour eux, partie de la routine. ”

“ Maintenant tu comprends, bien sûr, que parler des “profondeurs” est une figure de rhétorique. Il n'y a pas de profondeurs, il n'y a que le maniement de la conscience. Mais les anciens voyants ne le comprirent jamais. ”

Je dis à don Juan que, d'après ce qu'il m'avait raconté sur son expérience avec l'allié, à quoi s'ajoutait l'impression subjective que j'avais ressentie en éprouvant la force de l'allié par la violence de ses coups dans l'eau, j'avais conclu que les alliés sont très agressifs.

“ Pas vraiment ”, dit-il. “ Ce n'est pas qu'ils n'aient pas suffisamment d'énergie pour être agressifs, mais ils ont une énergie d'un genre différent. Ils

sont semblables à un courant électrique. Les êtres organiques sont plus semblables à des ondes de chaleur. ”

“ Mais pourquoi vous a-t-il poursuivi si longtemps ? ” demandai-je.

“ Il n’y a pas de mystère ”, dit-il. “ Ils sont attirés par les émotions. Ce qui les attire le plus est la peur animale ; elle dégage la forme d’énergie qui leur convient. La peur animale regroupe les émanations qui se trouvent en eux. Comme ma peur était implacable, l’allié l’a suivie ou, plus exactement, ma peur l’a pris à l’hameçon et ne l’a plus lâché. ”

Il me dit que c’étaient les anciens voyants qui avaient découvert que les alliés aiment la peur animale par-dessus tout. Ils allaient même jusqu’à en nourrir délibérément leurs alliés en faisant réellement mourir les gens de peur. Les anciens voyants étaient convaincus que les alliés éprouvaient des sentiments humains mais les nouveaux voyants *virent* les choses autrement. Ils *virent* que les alliés sont attirés par l’énergie que libèrent les émotions, l’amour est aussi efficace, de même que la haine ou la tristesse.

Don Juan ajouta que s’il avait éprouvé de l’amour pour cet allié, l’allié l’aurait suivi aussi bien, bien que la poursuite se fût alors déroulée dans une autre atmosphère. Je lui demandai si, au cas où il eût contrôlé sa peur, l’allié aurait cessé de le suivre. Il répondit que le contrôle de la peur était un truc propre aux anciens croyants. Ils la contrôlaient au point de la morceler. Ils prenaient leurs alliés à l’hameçon avec leur propre peur et, en distribuant celle-ci au compte-gouttes, comme de la nourriture, ils tenaient en fait les alliés en esclavage.

“ Ces anciens voyants étaient des hommes effroyables ”, poursuivit don Juan. “ Je ne devrais pas utiliser l’imparfait – ce sont des hommes effroyables aujourd’hui encore. Leur but est de dominer, de posséder tout et tout le monde. ”

“ Aujourd’hui encore, don Juan ? ” demandai-je, pour tenter de lui en faire dire plus.

Il changea de sujet en disant que j’avais raté l’occasion d’éprouver vraiment une peur sans bornes. La façon dont j’avais scellé le cadre avec du goudron avait sans aucun doute, selon lui, empêché l’eau de s’infiltrer derrière le verre. Il estimait que c’était ce facteur qui avait été décisif pour empêcher l’allié de briser le miroir.

“ Dommage ”, dit-il. “ Tu aurais peut-être même aimé cet allié. À propos, ce n’était pas le même que celui qui était venu la veille. Le second t’était

parfaitement apparenté. ”

“ N’avez-vous pas vous-même quelques alliés, don Juan ? ”

“ Comme tu le sais, j’ai ceux de mon *benefactor* ”, dit-il. “ Je ne peux pas dire que j’ai envers eux le même sentiment que lui. C’était un homme serein mais très passionné, qui donnait sans compter tout ce qu’il possédait, y compris son énergie. Il aimait ses alliés. Permettre à ses alliés d’utiliser son énergie pour se matérialiser ne lui posait pas de problème. Il y en avait un, en particulier, qui parvenait même à prendre une forme humaine saugrenue. ”

Don Juan continua, m’expliquant que n’ayant pas de faible pour ses alliés, il ne m’en avait pas vraiment fait tâter, comme son *benefactor* l’avait fait pour lui, alors qu’il n’était pas encore guéri de sa blessure à la poitrine. Tout avait commencé quand il avait pensé que son *benefactor*était un homme étrange. Étant à peine sorti des griffes du petit tyran, don Juan avait eu le sentiment d’être tombé dans un nouveau piège. Son intention était d’attendre quelques jours pour recouvrer ses forces, puis de s’enfuir quand le vieil homme serait hors de la maison. Mais le vieil homme avait dû lire dans ses pensées car un jour il murmura à don Juan, sur un ton confidentiel, que celui-ci devait guérir le plus vite possible pour qu’ils puissent tous les deux échapper à son ravisseur et bourreau. Puis, tremblant de peur et d’impuissance, le vieil homme ouvrit la porte toute grande et, comme s’il avait écouté à la porte, un homme monstrueux au visage de poisson entra dans la pièce. Il était vert grisâtre, n’avait qu’un seul œil immense qui ne cillait pas, et était aussi grand qu’une porte. Don Juan me dit que sa surprise et son effroi furent tels qu’il s’évanouit, et il mit des années à se libérer du maléfice de cette frayeur.

“ Vos alliés vous sont-ils utiles, don Juan ? ” demandai-je.

“ C’est très difficile à dire ”, répondit-il. “ En un sens, j’aime les alliés que m’a donnés mon *benefactor*. Ils sont capables de manifester en retour une affection inconcevable. Mais ils me sont incompréhensibles. Ils m’ont été donnés comme compagnons pour le cas éventuel où je me retrouverais seul, à bout de ressource, dans cette immensité qui est celle des émanations de l’Aigle. ”

7

Le point d’assemblage

Don Juan interrompit son explication sur la maîtrise de la conscience pendant plusieurs mois après mon combat avec les alliés. Un jour, il la reprit. La cause en fut un étrange événement.

Don Juan se trouvait dans le Mexique du Nord. Je venais d’arriver dans la maison qu’il avait là-bas et il me fit immédiatement basculer dans l’état de conscience accrue. Et je me souvins aussitôt que don Juan revenait toujours à Sonora pour y trouver un renouvellement. Il m’avait expliqué qu’étant un chef aux responsabilités énormes, un nagual doit avoir un point de repère matériel, un endroit où se produit une bonne confluence d’énergies. Le désert de Sonora était, pour lui, cet endroit.

Au moment où j’accédai à la conscience accrue, j’avais remarqué qu’une autre personne se cachait à l’intérieur, dans la pénombre. Je demandai à don Juan si Genaro était ici avec lui. Il me répondit qu’il était seul, que ce que j’avais remarqué était un de ses alliés, celui qui gardait la maison.

Puis don Juan fit un geste étrange. Il tordit son visage en feignant la surprise ou la terreur. Et, sur-le-champ, apparut à la porte de la pièce où nous nous trouvions la forme effrayante d’un homme étrange. La présence de cet homme étrange me fit si peur que je fus pris d’un véritable vertige. Et avant que j’aie pu surmonter ma frayeur, l’homme s’avança vers moi en titubant, avec une férocité à vous glacer le sang. Quand il saisit mes avant-bras, je

ressentis une secousse qui ressemblait beaucoup à la décharge d'un courant électrique.

J'étais sans mots, aux prises avec une terreur que je ne pouvais pas dissiper. Don Juan me souriait. Je marmonnais et gémissais, tentant d'appeler à l'aide, tandis que je ressentais une secousse encore plus forte.

L'homme resserra son étreinte et essaya de me faire tomber à la renverse. D'une voix calme, don Juan m'exhorta à me ressaisir et à ne pas combattre ma peur, mais à m'y laisser aller. “ Aie peur, mais ne sois pas terrifié ”, dit-il. Don Juan vint à côte de moi et, sans intervenir dans ma lutte, me murmura à l'oreille que je devais porter toute ma concentration sur le point médian de mon corps.

Au cours des années précédentes, il avait insisté pour que je mesure mon corps au millimètre près et que je détermine son point médian exact, en longueur aussi bien qu'en largeur. Il avait toujours dit que ce point, en chacun de nous, est un vrai centre d'énergie.

À peine avais-je concentré mon attention sur ce point médian que l'homme me lâcha. Je me rendis compte a cet instant que ce que j'avais pris pour un être humain ne faisait qu'y ressembler. Au moment où il perdit à mes yeux sa forme humaine, l'allié devint une bulle amorphe de lumière opaque. Il s'éloigna. Je le suivis, poussé par une force puissante qui me portait à suivre cette lumière opaque.

Don Juan m'arrêta. Il me mena doucement vers le porche de sa maison et me fit asseoir sur une robuste caisse qui lui servait de banc.

L'expérience m'avait gravement perturbé, mais je l'étais plus encore par le fait que la peur paralysante que j'avais éprouvée ait disparu si vite et si complètement.

J'évoquai mon brusque changement d'humeur. Don Juan me dit qu'il n'y avait rien d'étrange dans ma versatilité et que la peur n'existait plus dès que la lueur de la conscience avait franchi un certain seuil à l'intérieur du cocon de l'homme.

C'est alors qu'il amorça son explication. Il esquissa brièvement les vérités relatives à la conscience dont il avait déjà parlé. Il répéta qu'il n'y a pas de monde objectif mais seulement un univers formé de champs d'énergie que les voyants appellent les émanations de l'Aigle; que les êtres humains sont faits des émanations de l'Aigle et sont par essence des bulles d'énergie luminescente ; que chacun de nous est enveloppé dans un cocon qui contient

une petite partie de ces émanations ; que l'on accède à la conscience grâce à la pression constante que les émanations extérieures à notre cocon, appelées émanations en liberté, exercent sur celles qui se trouvent à l'intérieur de notre cocon ; que la conscience engendre la perception, ce qui se produit quand les émanations intérieures à notre cocon s'alignent avec les émanations en liberté qui leur correspondent.

“ La vérité qui vient ensuite est que la perception se réalise parce qu'il y a en chacun de nous un agent appelé le point d'assemblage qui sélectionne les émanations intérieures et extérieures pour l'alignement. L'alignement particulier que nous percevons comme étant le monde résulte de l'endroit spécifique où se situe notre point d'assemblage dans notre cocon. ”

Il répéta cela plusieurs fois, me laissant le temps de comprendre. Puis il déclara que j'avais besoin d'énergie pour corroborer les vérités relatives à la conscience.

“ Je t'ai dit ”, poursuivit-il, “ que le fait de traiter avec les petits tyrans aide les voyants à réussir une manœuvre subtile : cette manœuvre consiste à déplacer leur point d'assemblage. ”

Il dit qu'en ce qui me concernait, le fait d'avoir perçu un allié signifiait que j'avais déplacé mon point d'assemblage de sa position habituelle. En d'autres termes la lueur de ma conscience avait franchi un certain seuil, effaçant en même temps ma peur. Et tout cela était arrivé parce que j'avais suffisamment d'excédent d'énergie.

Plus tard cette nuit-là, après que nous fûmes rentrés d'une promenade dans les montagnes voisines, qui faisait partie de son enseignement relatif au côté droit, don Juan me fit à nouveau basculer dans l'état de conscience accrue. Il me dit que pour parler de la nature du point d'assemblage, il devait commencer par une conversation sur la première attention.

Il me dit que les nouveaux voyants avaient étudié les façons inaperçues dont fonctionne la première attention et, qu'en tentant de les expliquer à d'autres, ils avaient conçu un ordre concernant les vérités relatives à la conscience. Il m'affirma que tous les voyants n'étaient pas enclins à donner des explications. Son *benefactor* par exemple, le nagual Julian, se fichait pas mal des explications. Mais le *benefactor* du nagual Julian, le nagual Elias, que don Juan avait eu la chance de rencontrer, s'en préoccupait. Entre les explications longues et détaillées du nagual Elias, celles, insuffisantes, du

nagual Julian et son propre *voir*, don Juan réussit à comprendre et à corroborer ces vérités.

Don Juan m'expliqua que notre première attention doit, pour mettre au point le monde que nous percevons, mettre en valeur certaines émanations choisies dans la bande étroite d'émanations où se situe la conscience de l'homme. Les émanations écartées demeurent à notre portée mais restent en veilleuse et nous sont inconnues pour toute la vie.

Les nouveaux voyants désignent les émanations qui ont été mises en valeur par les mots de côté droit, conscience normale, tonal, ce monde, le connu, la première attention. L'homme ordinaire appelle cela la réalité, la rationalité, le bon sens.

Les émanations mises en valeur forment une grande partie de la bande de conscience de l'homme, mais une très petite portion du spectre complet d'émanations qui existe à l'intérieur du cocon de l'homme. Les émanations écartées, au sein de la bande de l'homme, sont considérées comme une sorte de préambule de l'inconnu, l'inconnu proprement dit étant constitué par le gros des émanations qui ne font pas partie de la bande humaine et qui ne sont jamais mises en valeur. Les voyants les désignent comme la conscience du côté gauche, le nagual, l'autre monde, l'inconnu, l'attention seconde.

“ Ce procédé qui consiste à mettre en valeur certaines émanations ”, poursuivit don Juan, “ fut découvert et pratiqué par les anciens voyants. Ils prirent conscience de ce que le nagual ou la femme nagual, de par leur force exceptionnelle, peuvent transférer la mise en valeur des émanations habituelles vers des émanations voisines par une poussée. Cette poussée est connue comme étant le coup du nagual. ”

Don Juan me dit que ce transfert servait aux anciens voyants, dans la pratique, pour maintenir leurs apprentis en esclavage. Ils les faisaient accéder par ce coup à un état de conscience accrue, des plus sensibles et des plus aiguës ; pendant qu'ils étaient impuissants et malléables, les anciens voyants leur enseignaient des techniques aberrantes qui transformèrent les apprentis en hommes sinistres, tout à fait comme leurs maîtres.

Les nouveaux voyants utilisent la même technique, mais au lieu de s'en servir à des fins sordides, ils le font pour guider leurs apprentis vers l'étude des possibilités de l'homme.

Don Juan m'expliqua que le coup du nagual devait être porté a un endroit précis, sur le point d'assemblage, qui varie, au détail près, d'une personne à

l’autre. Il faut également que ce coup soit porté par un nagual qui *voit.* Il m’assura qu’il était tout aussi inutile d’avoir la force d’un nagual et de ne pas *voir* que de *voir* et de n’avoir pas la force d’un nagual. Dans un cas comme dans l’autre, il ne résulte que des coups sans conséquence. Un voyant serait capable de frapper sans cesse à l’endroit précis sans la force nécessaire pour faire bouger la conscience, de même qu’un nagual qui n’est pas *voyant* serait incapable de frapper à l’endroit précis.

Il me dit aussi que les anciens voyants avaient découvert que le point d’assemblage ne se trouve pas dans le corps physique, mais dans la coquille lumineuse, dans le cocon lui-même. Le nagual identifie cet endroit grâce à sa luminosité intense et lui inflige une poussée plutôt qu’un coup. La force de la poussée produit une cavité dans le cocon, et on la ressent comme un coup porté à l’omoplate droite, un coup qui chasse tout l’air des poumons.

“ Existe-t-il plusieurs types de cavités ? ” demandai-je.

“ Il n’en existe que deux ”, répondit-il. “ Le premier est une concavité et l’autre une crevasse ; chacun des deux produit un effet différent. La concavité constitue une caractéristique provisoire et suscite un déplacement provisoire – mais la crevasse devient une caractéristique profonde et permanente du cocon et suscite un déplacement permanent. ”

Il m’expliqua qu’en général un cocon lumineux durci par auto contemplation n’est pas affecté du tout par le coup du nagual. Parfois, cependant, le cocon de l’homme est très malléable et la moindre force produit une cavité en forme de cuvette dont la taille varie entre celle d’un petit creux et une dimension égale au tiers de la dimension totale du cocon ; ou bien cette force provoque une crevasse qui peut courir sur la largeur ou la longueur de la coquille en forme d’œuf, et le cocon semble alors s’être enroulé sur lui-même.

Certaines des coquilles lumineuses reprennent leur forme originelle tout de suite après avoir subi la poussée. D’autres gardent leur cavité, des heures et même des jours durant, mais se redressent toutes seules. D’autres encore subissent une poussée qui produit une cavité résistante, rebelle, ce qui oblige le nagual à donner un second coup à proximité, pour restaurer la forme d’origine du cocon lumineux.

Quelques-unes enfin gardent leur empreinte pour toujours. Elles ne reprennent jamais leur forme d’œuf, quel que soit le nombre de coups que leur donne le nagual.

Don Juan ajouta que la cavité agit sur la première attention en déplaçant la lueur de la conscience. La cavité fait pression sur les émanations qui se trouvent à l'intérieur de la coquille lumineuse et les voyants observent la manière dont la première attention transfère, sous la force de cette pression, la mise en valeur qu'elle avait opérée. En déplaçant les émanations de l'Aigle intérieures au cocon, la cavité fait tomber la lueur de la conscience sur d'autres émanations, situées dans des zones d'ordinaire inaccessibles à la première attention.

Je lui demandai si on ne *voit* la lueur de la conscience que sur la surface du cocon lumineux. Il ne me répondit pas tout de suite. Il sembla se plonger dans ses pensées. Il me répondit environ dix minutes après ; il dit qu'en général on *voit* la lueur de la conscience sur la surface du cocon lumineux de tous les êtres sensibles. Cependant, la lueur de la conscience acquiert de la profondeur après que l'homme a développé son attention. En d'autres termes, elle se transmet, de la surface du cocon, à beaucoup d'émanations qui se trouvent à l'intérieur du cocon.

“ Les anciens voyants savaient ce qu'ils faisaient lorsqu'ils maniaient la conscience ”, poursuivit-il. “ Ils ont compris qu'en creusant une cavité dans le cocon de l'homme ils pouvaient forcer la lueur de la conscience, qui luit déjà sur les émanations intérieures au cocon, à se répandre vers d'autres émanations voisines. ”

“ Vous parlez de tout cela comme d'une question matérielle ”, dis-je. “ Comment peut-on creuser des cavités dans ce qui n'est qu'une lueur ? ”

“ D'une certaine façon, qu'il est impossible d'expliquer, il s'agit d'une lueur qui creuse une cavité dans une autre lueur ”, répondit-il. “ Ton défaut est de rester rivé à l'inventaire de la raison. La raison ne s'occupe pas de l'homme en tant qu'énergie. La raison s'occupe d'instruments qui engendrent l'énergie, mais elle n'a jamais sérieusement considéré que nous étions plus que des instruments : nous sommes des organismes qui créent de l'énergie. Nous sommes une bulle d'énergie. Il n'est donc pas invraisemblable qu'une bulle d'énergie creuse une cavité dans une autre bulle d'énergie. ”

Il ajouta que la lueur de conscience engendrée par la cavité devrait être qualifiée à juste titre d'attention accrue provisoire, parce qu'elle met en valeur des émanations si proches des émanations habituelles que le changement apporté est minime, mais que la modification permet une plus grande aptitude à comprendre et à se concentrer et, surtout, une plus grande

capacité d’oubli. Les voyants surent parfaitement utiliser ce saut qualitatif. Ils *virent* que seules les émanations qui entourent celles dont nous nous servons tous les jours se mettent à briller après le coup du nagual. Celles qui se trouvent plus loin n’en sont pas affectées, ce qui signifia à leurs yeux que, tout en étant dans un état d’attention accrue, les êtres humains peuvent fonctionner comme s’ils étaient dans le monde de tous les jours. La nécessité de disposer d’un nagual et d’une femme nagual devint pour eux d’une importance capitale, parce que cet état ne dure qu’aussi longtemps que subsiste le creux, après quoi les expériences sont immédiatement oubliées.

“ Pourquoi faut-il qu’on oublie ? ” demandai-je.

“ Parce que les émanations qui suscitent une plus grande clairvoyance cessent d’être mises en valeur quand les guerriers sortent de l’état de conscience accrue ”, répondit-il. “ Avec la disparition de cette mise en valeur, tout ce dont ils ont fait l’expérience ou dont ils ont été les témoins disparaît. ”

Don Juan me dit qu’une des tâches qu’avaient conçues les nouveaux voyants pour leurs élèves consistait à les forcer à se souvenir, c’est-à-dire à remettre en valeur par eux-mêmes, plus tard, les émanations utilisées dans des états de conscience accrue.

Il me rappela que Genaro me recommandait sans cesse d’apprendre à écrire du bout du doigt plutôt qu’avec un crayon, pour ne pas amonceler de notes. Ce que Genaro entendait en réalité par là, me dit don Juan, c’est que je devrais, pendant que je me trouvais dans des états de conscience accrue, me servir de certaines émanations inutilisées pour mettre en réserve le dialogue et l’expérience que je vivais, et me rappeler le tout un jour en remettant en valeur les émanations que j’aurais utilisées.

Il m’expliqua ensuite que l’on *voit* un état de conscience accrue non seulement comme une lueur qui pénètre plus profondément dans la forme d’œuf des êtres humains, mais aussi comme une lueur plus intense à la surface du cocon. Cela n’est pourtant rien en comparaison de la lueur engendrée par un état de conscience totale, que l’on *voit* comme un jaillissement incandescent dans l’œuf lumineux tout entier. C’est une explosion de lumière d’une telle ampleur que les limites de la coquille s’en trouvent diffusées et que les émanations intérieures s’étendent au-delà de l’imaginable.

“ Ces cas sont-ils des cas particuliers, don Juan ? ”

“ Bien sûr. Cela n’arrive qu’aux voyants. Il n’existe pas d’autres hommes

ou d’autres créatures vivantes qui s’illuminent ainsi. Cela vaut la peine de contempler des voyants qui accèdent délibérément à la conscience totale. C’est à ce moment qu’ils brûlent de l’intérieur. Le feu intérieur les consume. Alors ils fusionnent en pleine conscience avec les émanations en liberté, et se fondent dans l’éternité. ”

Après avoir passé quelques jours à Sonora, je reconduisis don Juan en voiture à la ville qu’il habitait avec son clan de guerriers dans le Mexique du Sud.

Le lendemain, il faisait chaud et brumeux. Je me sentais paresseux et, sans savoir pourquoi, énervé. Au milieu de l’après-midi, il régnait dans cette ville un calme très désagréable. Don Juan et moi étions assis dans les fauteuils confortables de la grande pièce. Je lui dis que la vie du Mexique rural n’était pas à mon goût. L’impression que le silence de cette ville était artificiel m’était désagréable. Le seul bruit que je pouvais entendre était celui de voix d’enfants criant au loin. J’étais tout à fait incapable de deviner s’ils étaient en train de jouer ou s’ils criaient de souffrance.

“ Lorsque tu es ici, tu te trouves en permanence dans un état de conscience accrue ”, me dit don Juan. “ Cela est très important. Mais, quoi qu’il en soit, tu devrais commencer à t’habituer à vivre dans une ville de ce genre. Un jour, tu y vivras. ”

“ Pourquoi devrais-je vivre dans une ville de ce genre, don Juan ? ”

“ Je t’ai expliqué que les nouveaux voyants aspirent à être libres. Et la liberté comporte des conséquences écrasantes. Elle implique, entre autres, que le guerrier doit délibérément rechercher le changement. Tu préfères vivre comme tu le fais. Tu stimules ta raison en parcourant ton inventaire et en le comparant à celui de tes amis. Ces manœuvres te laissent très peu de temps pour t’examiner toi-même et examiner ton destin. Tu devras renoncer à tout cela. De même, si tu ne connaissais que le calme plat de cette ville, tu devrais rechercher, tôt ou tard, l’inverse. ”

“ Est-ce ce que vous faites ici, don Juan ? ”

“ Notre cas est un peu différent parce que nous sommes au bout de notre chemin. Nous ne cherchons rien. Ce que nous faisons tous ici n’est compréhensible que pour un guerrier. Nous allons d’un jour à l’autre sans rien faire. Nous attendons. Je ne me lasserai pas de répéter ceci : nous savons

que nous attendons et nous savons ce que nous attendons. Nous attendons la liberté ! ”

“ Et maintenant que tu sais cela ”, ajouta-t-il avec un sourire, “ revenons à notre conversation sur la conscience. ”

D’habitude, lorsque nous nous trouvions dans cette pièce, personne ne venait nous interrompre et don Juan décidait toujours de la durée de nos conversations. Mais, cette fois-ci, on frappa poliment à la porte et Genaro entra et s’assit. Je n’avais pas vu Genaro depuis le jour où nous nous étions enfuis de sa maison à toute vitesse. Je l’embrassai.

“ Genaro a quelque chose à te dire ”, déclara don Juan. “ Je t’ai dit qu’il est le maître de la conscience. Aujourd’hui, je peux te dire ce que tout cela signifie. Il peut faire en sorte que le point d’assemblage pénètre plus profondément dans l’œuf lumineux après que le choc produit par le coup du nagual a fait quitter à ce point sa position. ”

Il m’expliqua que Genaro avait déplacé mon point d’assemblage à d’innombrables reprises après que j’eus accédé à la conscience accrue. Le jour où nous étions allés, pour parler, sur le gigantesque méplat rocheux, Genaro avait fait pénétrer mon point d’assemblage dans le côté gauche d’une façon spectaculaire – si spectaculaire, en réalité, que cela en avait été un peu dangereux.

Don Juan se tut et sembla prêt à donner le feu vert à Genaro. Il inclina la tête, comme pour signifier à Genaro de dire quelque chose. Genaro se leva et vint à côté de moi.

“ La flamme est une chose très importante ”, dit-il doucement. “ Te souviens-tu du jour où je t’ai montré le reflet du soleil sur un morceau de quartz, quand nous étions assis sur ce grand méplat rocheux ? ”

Quand Genaro en parla, je m’en souvins. Ce jour-là, tout de suite après que don Juan eut cessé de parler, Genaro avait montré du doigt la réfraction de la lumière qui traversait un morceau de quartz poli qu’il agit sorti de sa poche et posé sur le méplat. L’éclat du quartz avait aussitôt absorbé mon attention. Tout ce dont je me souvenais ensuite était de m’être retrouvé accroupi sur le méplat, tandis que don Juan se tenait debout à côté de moi, l’air soucieux.

J’étais sur le point de dire à Genaro ce dont je m’étais souvenu quand il se mit à parler. Il approcha sa bouche de mon oreille et indiqua de la main une des deux lampes à pétrole qui se trouvaient dans la pièce.

“ Regarde la flamme ”, dit-il. “ Elle ne renferme pas de chaleur. C’est une flamme pure. Tu peux être transporté par une flamme pure dans les profondeurs de l’inconnu. ”

Tandis qu’il parlait, je commençai à ressentir une étrange pression ; c’était une lourdeur physique. Mes oreilles bourdonnaient ; mes yeux larmoyaient au point que je ne pouvais plus distinguer qu’avec difficulté la forme des meubles. Ma vue semblait avoir complètement perdu sa faculté d’accommodation. Malgré mes yeux ouverts, je ne parvenais pas à voir la lumière intense des lampes à pétrole. Tout était obscur autour de moi. Des zébrures de phosphorescence couleur de chartreuse illuminaient des nuages sombres, en mouvement. Puis, aussi soudainement qu’elle avait baissé, ma vue se rétablit.

Je n’arrivais pas à savoir où j’étais. J’avais l’impression de flotter comme un ballon. J’étais seul. Je fus pris d’un accès de terreur, et ma raison vint immédiatement élaborer une explication qui me sembla alors vraisemblable : Genaro m’avait hypnotisé, en utilisant la flamme de la lampe à pétrole. Je me sentis presque satisfait. Je flottais doucement, essayant de ne pas m’inquiéter ; je pensai qu’un moyen d’éviter l’inquiétude consistait à me concentrer sur les différentes étapes que je devais franchir pour me réveiller.

La première chose que je remarquai fut que je n’étais pas moi-même. Je ne pouvais en fait rien regarder parce que je n’avais pas ce qu’il fallait pour regarder. Quand j’essayai d’examiner mon corps, je me rendis compte que je ne pouvais qu’être conscient et pourtant tout se passait comme si j’eusse contemplé de haut l’espace infini. Il y avait d’extraordinaires nuages de lumière éclatante et des masses noires ; les deux étaient en mouvement. Je *vis* clairement une onde de lueur couleur d’ambre qui venait vers moi comme une énorme et lente vague marine. Je compris alors que j’étais comme une bouée flottant dans l’espace et que la vague allait me rejoindre et m’emporter. J’acceptai cela comme une chose inévitable. Mais, juste avant que la vague ne me frappe, il se produisit un événement tout à fait inattendu – un vent me balaya hors de la mouvance de la vague.

La force de ce vent m’emportait à une vitesse prodigieuse. Je traversai un immense tunnel de lumières intenses et colorées. Ma vue se brouilla totalement puis je sentis que j’étais en train de me réveiller, que je venais de faire un rêve, un rêve hypnotique provoqué par Genaro. L’instant d’après, je me retrouvai dans la pièce avec don Juan et Genaro.

Je dormis la plus grande partie du lendemain. Tard dans l’après-midi, nous nous assîmes à nouveau pour parler, don Juan et moi. J’avais vu Genaro plus tôt mais il s’était refusé à tout commentaire sur mon expérience.

“ Genaro a encore déplacé ton point d’assemblage la nuit dernière ”, dit don Juan. “ Mais l’impulsion était peut-être trop forte. ”

Je racontai avec passion le contenu de ma vision à don Juan. Il sourit, avec un ennui évident.

“ Ton point d’assemblage a quitté sa position normale ”, dit-il. “ Et grâce à cela tu perçois des émanations que l’on ne perçoit pas d’ordinaire. Cela n’a l’air de rien, n’est-ce pas ? Il s’agit pourtant d’un accomplissement suprême que les nouveaux voyants s’efforcent d’expliquer. ”

Il m’expliqua que les êtres humains choisissent tout le temps les mêmes émanations pour percevoir, pour deux sortes de raisons. D’abord, et c’est là la raison la plus importante, parce qu’on nous a appris que ces émanations sont perceptibles, et ensuite parce que nos points d’assemblage choisissent ces émanations et les préparent à être utilisées.

“ Chaque être vivant dispose d’un point d’assemblage qui choisit des émanations pour les mettre en valeur. Les voyants peuvent *voir* si les êtres sensibles ont une vision commune du monde en *voyant* si les émanations choisies par leurs points d’assemblage sont les mêmes. ”

Il affirma que l’un des progrès les plus importants des nouveaux voyants fut de découvrir que l’endroit où se situe ce point sur le cocon de toutes les créatures vivantes ne constitue pas une caractéristique permanente mais que le point est fixé sur cet endroit spécifique par l’habitude. C’est de là que provient l’insistance acharnée des nouveaux voyants à susciter de nouvelles actions, de nouvelles possibilités pratiques. Ils veulent désespérément aboutir à de nouveaux usages, à de nouvelles habitudes.

“ Le coup du nagual est d’une grande importance ”, poursuivit-il, “ parce qu’il déplace ce point. Il modifie sa localisation. Il provoque même parfois une crevasse permanente à cet endroit. Le point d’assemblage se trouve totalement délogé et la conscience change considérablement. Mais ce qui est encore plus important c’est de bien comprendre les vérités relatives à la conscience afin de se rendre compte que l’on peut déplacer ce point de l’intérieur. La triste vérité est que les êtres humains perdent toujours par défaut. Ils ne connaissent tout simplement pas leurs possibilités. ”

“ Comment peut-on réaliser ce changement de l’intérieur ? ” demandai-je.

“ Les nouveaux voyants disent que la technique réside dans la prise de conscience ”, affirma-t-il. “ Ils disent que l’on doit avant tout prendre conscience du fait que le monde que nous percevons résulte de la localisation de nos points d’assemblage sur le cocon, à un endroit spécifique. Une fois cela compris, les points d’assemblage peuvent être déplacés presque à volonté, ce qui est la conséquence de nouvelles habitudes. ”

Je ne comprenais pas très bien ce qu’il entendait par habitudes. Je lui demandai de préciser son propos.

“ Le point d’assemblage de l’homme apparaît sur une partie définie du cocon de par le commandement de l’Aigle ”, dit-il. “ Mais l’endroit précis est déterminé par l’habitude, par des actes qui se répètent. Nous apprenons d’abord qu’il peut être placé à cet endroit, puis nous-mêmes lui commandons d’y être. Notre commandement devient le commandement de l’Aigle et ce point est fixé à cet endroit. Réfléchis très attentivement à ceci ; notre commandement devient le commandement de l’Aigle. Cette découverte coûta cher aux anciens voyants. Nous reviendrons là-dessus plus tard. ”

Il ajouta que l’enchaînement obsessionnel de la première attention à la préoccupation de soi-même, ou raison, constitue une puissante force de contrainte et que le comportement rituel, parce qu’il est répétitif, oblige la première attention à libérer, de l’observation de l’inventaire, une certaine quantité d’énergie, à la suite de quoi le point d’assemblage perd sa rigidité.

Il déclara à nouveau que les anciens voyants s’étaient concentrés exclusivement sur l’élaboration de milliers de techniques de sorcellerie extrêmement complexes. Il ajouta qu’ils n’avaient jamais compris que leurs formules compliquées, si bizarres qu’elles eussent été, n’avaient aucune autre valeur que celle d’être le moyen de rompre la fixation de leurs points d’assemblage et de déplacer ceux-ci.

Je lui demandai de m’expliquer ce qu’il avait dit.

“ J’ai évoqué devant toi le fait que la sorcellerie ressemble à une impasse ”, répondit-il. “ J’entendais par là que les pratiques de sorcellerie n’ont pas de valeur intrinsèque. Elles ont une valeur indirecte, car leur véritable fonction est de déplacer le point d’assemblage en poussant la première attention à relâcher son contrôle sur ce point. ”

“ Les nouveaux voyants se rendirent compte du véritable rôle que jouaient ces pratiques de sorcellerie et décidèrent de se lancer directement

dans le processus consistant à déplacer leur point d’assemblage, en évitant toute l’absurdité des rituels et des incantations. Pourtant les rituels et les incantations sont vraiment nécessaires une fois dans la vie de chaque guerrier. Je t’ai personnellement initié à toutes sortes de procédés de sorcellerie, mais uniquement dans le but d’éloigner par la ruse ta première attention du pouvoir de la préoccupation de soi-même, qui maintient ton point d’assemblage rigidement fixé. ”

“ Qu’arrive-t-il aux personnes dont le point d'assemblage perd de sa rigidité ? ” demandai-je.

“ S’il ne s’agit pas de guerriers, elles pensent qu’elles sont en train de perdre la tête ”, dit-il en souriant. “ Tout comme tu as cru, une fois, que tu devenais fou. S’il s’agit de guerriers, ils savent qu’ils sont devenus fous, mais ils attendent patiemment. Vois-tu, quand on est en bonne santé et sain d’esprit, cela signifie que le point d’assemblage est fixe. Quand il se déplace, cela signifie que l’on est littéralement détraqué. ”

Il me dit que les guerriers dont le point d’assemblage s’est déplacé peuvent choisir entre deux options. La première consiste à reconnaître qu’on est malade et à se comporter comme des détraqués, en réagissant émotivement aux mondes étranges que les déplacements du point d’assemblage amènent à contempler ; l’autre consiste à rester impassible, indifférent, en sachant que le point d’assemblage revient toujours à sa position d’origine.

“ Que se passe-t-il si le point d’assemblage ne revient pas à sa position d’origine ? ” demandai-je.

“ Dans ce cas, les gens sont perdus ”, dit-il. “ Ils sont incurablement fous, parce que leur point d’assemblage ne peut plus assembler le monde tel que nous le connaissons, ou bien ce sont des voyants hors de pair qui ont amorcé le mouvement qui les conduit vers l’inconnu. ”

“ Qu’est-ce qui détermine l’un ou l’autre de ces comportements ? ”

“ L’énergie ! L’impeccabilité ! Les guerriers impeccables restent de marbre. Ils demeurent insensibles. Je t’ai souvent dit que les guerriers peuvent *voir* des mondes effroyables et être, tout de suite après, en train de raconter une blague, de rire avec leurs amis ou avec des étrangers. ”

Je lui répétai alors ce que je lui avais déjà dit plusieurs fois, à savoir que ce qui m’avait fait croire que j’étais malade fut une série d’expériences sensorielles perturbatrices que j’avais faites en réaction à l’absorption de

plantes hallucinogènes. Je passai par des états où le temps et l'espace subissaient une distorsion totale, j'avais de véritables apparitions ou hallucinations qui me portaient à contempler des lieux et des gens comme s'ils existaient réellement. Je ne pus pas m'empêcher de penser que je perdais la tête.

" Selon tous les critères ordinaires, tu étais bien en train de perdre la tête ", dit-il, " mais, du point de vue des voyants, tu n'aurais pas perdu grand chose. L'esprit, pour un voyant, n'est que l'auto- contemplation de l'inventaire de l'homme. Si tu perds cette auto contemplation mais que tu ne perds pas tes fondations, tu vis, en vérité, une vie infiniment plus forte que si tu l'avais conservée. "

Il observa que mon point faible résidait dans ma réaction émotionnelle qui m'empêchait de comprendre que l'étrangeté de mes expériences sensorielles était déterminée par la profondeur qu'avait atteinte mon point d'assemblage au sein de la bande humaine d'émanations.

Je lui dis que je ne parvenais pas à comprendre ce qu'il m'expliquait parce que la configuration de ce qu'il appelait la bande humaine d'émanations était pour moi une chose inintelligible. Je me l'étais représentée comme un ruban posé à la surface d'une boule.

Il me dit que le fait de la désigner par le mot de bande était trompeur, et qu'il allait utiliser une métaphore pour illustrer son propos. Il m'expliqua que la forme lumineuse de l'homme ressemble à une boule de fromage blanc dans laquelle on aurait introduit une tranche de fromage d'une couleur plus obscure. Il me regarda et se mit à glousser. Il savait que je n'aimais pas le fromage.

Il fit un schéma sur un petit tableau noir. Il dessina une forme d'œuf et la divisa en quatre sections longitudinales, en disant qu'il effacerait tout de suite les lignes de partage parce qu'il les avait tracées uniquement pour me donner une idée de l'endroit où se situait la bande dans le cocon de l'homme. Puis il dessina une bande épaisse sur la ligne qui divisait les deux premières sections et effaça les lignes de partage. Il m'expliqua que la bande était comme une tranche de cheddar qui avait été insérée dans la boule de fromage blanc.

" Si cette boule de fromage blanc était transparente ", dit-il, " tu aurais la réplique parfaite du cocon de l'homme. Le cheddar pénètre tout au long de la boule de fromage blanc. C'est une tranche qui va d'une surface à la surface opposée. "

“ Le point d’assemblage de l’homme se situe très haut, aux trois quarts de la ligne qui va vers le sommet de l’œuf, à la surface du cocon. Quand un nagual appuie sur ce point de luminosité intense, le point se déplace vers l’intérieur de la tranche de cheddar. La conscience accrue survient quand la lueur intense du point d’assemblage illumine les émanations en veilleuse, très profondément à l’intérieur de la tranche de cheddar. Quand on *voit* la lueur du point d’assemblage se déplacer au sein de cette tranche, on a l’impression qu’il se déplace vers la gauche sur la surface du cocon. ”

Il répéta trois ou quatre fois sa métaphore, mais je ne la comprenais pas et il dut continuer à me l’expliquer. Il dit que la transparence de l’œuf lumineux produit l’impression d’un mouvement qui va vers la gauche, alors qu’en fait tous les déplacements du point d’assemblage se font en profondeur, vers le centre de l’œuf lumineux, dans l’épaisseur et le long de la bande humaine.

Je lui fis remarquer que ce qu’il disait semblait indiquer que les voyants se serviraient de leurs yeux lorsqu’ils *voient* se déplacer le point d’assemblage.

“ L’homme n’est pas l’inconnaissable ”, dit-il. “ On peut *voir* la luminosité de l’homme presque comme si l’on ne se servait que des yeux. ”

Il m’expliqua aussi que les anciens voyants avaient *vu* le mouvement du point d’assemblage mais qu’ils ne s’étaient jamais aperçus qu’il s’agissait d’un mouvement en profondeur ; au lieu de cela, ils s’en tinrent à leur *voir* et forgèrent l’expression de “ déplacement vers la gauche ”, que les nouveaux voyants conservèrent bien qu’ils aient su qu’il était faux d’en parler comme d’un déplacement vers la gauche.

Il me dit aussi qu’au cours de ma pratique auprès de lui, il avait déplacé mon point d’assemblage à d’innombrables reprises, comme c’était le cas en ce moment précis. Le déplacement du point d’assemblage se faisant toujours en profondeur, je n’avais pas perdu mon sens de l’identité, en dépit du fait que j’utilisais toujours des émanations qui n’avaient jamais été utilisées auparavant.

“ Quand le nagual appuie sur ce point ”, poursuivit-il, “ le point aboutit de toute façon le long de la bande humaine, mais peu importe à quel endroit, car, où qu’il aboutisse, c’est toujours en terrain vierge. ”

“ La grande épreuve élaborée par les nouveaux voyants à l’usage de leurs apprentis guerriers consiste pour ceux-ci à reconstituer le parcours effectué par leur point d’assemblage sous l’influence du nagual. On appelle cette

reconstitution, lorsqu'elle est accomplie, la reconquête de la totalité de soi-même. ”

Il dit ensuite que, selon les nouveaux voyants, une fois que la lueur de la conscience se concentre, au cours de notre croissance, sur la bande humaine d'émanations et en choisit certaines pour les mettre en valeur, elle entre dans un cercle vicieux. Plus elle met en valeur certaines émanations, plus le point d'assemblage tend à se stabiliser. Cela revient à dire que notre commandement devient le commandement de l'Aigle. Il va sans dire que lorsque notre conscience se transforme en première attention, le commandement est si puissant que le fait de briser ce cercle et de déplacer le point d'assemblage représente un véritable triomphe.

Don Juan me dit que le point d'assemblage est également responsable du fait que la première attention perçoit par faisceaux. Le corps humain, tel que nous le percevons, est un exemple de faisceaux d'émanations qui font ensemble l'objet d'une mise en valeur. Une autre partie de notre être total, notre cocon lumineux, n'est jamais l'objet d'une mise en valeur et se trouve reléguée dans l'oubli ; car le point d'assemblage n'a pas seulement pour effet de nous faire percevoir des faisceaux d'émanations, mais aussi de nous faire négliger des émanations.

Quand j'insistai fortement pour avoir une explication du groupement en faisceaux, il répondit que le point d'assemblage rayonne d'une lueur qui rassemble des faisceaux d'émanations intérieures au cocon lumineux. Ces faisceaux s'alignent ensuite, en tant que faisceaux, avec les émanations en liberté. Le groupement en faisceaux s'opère même quand les voyants ont affaire à des émanations qui ne sont jamais utilisées. Lorsqu'elles sont mises en valeur, nous les percevons tout à fait comme nous percevons les faisceaux de la première attention.

“ L'un des grands moments que vécurent les voyants fut celui où ils découvrirent que ce sont simplement les émanations écartées par la première attention qui forment l'inconnu. Il s'agit d'une affaire majeure, mais d'une affaire, note bien, qui n'empêche pas le groupement en faisceaux de s'effectuer. L'inconnaissable, quant à lui, est une éternité où notre point d'assemblage n'a aucun moyen de grouper quoi que ce soit. ”

Il m'expliqua que le point d'assemblage ressemble à un aimant lumineux qui sélectionne des émanations et les regroupe partout où il se déplace, dans les limites de la bande humaine d'émanations. Cette découverte fut la gloire

des nouveaux voyants parce qu'elle jeta une lumière nouvelle sur l'inconnu. Les nouveaux voyants remarquèrent que certaines des visions obsessionnelles des voyants, celles qu'il était presque impossible de concevoir, coïncidaient avec un déplacement du point d'assemblage de l'homme vers la partie de la bande humaine qui est diamétralement opposée à l'endroit où il se situe d'ordinaire.

“ Ces visions étaient des visions de la part obscure de l'homme ”, affirma-t-il.

“ Pourquoi la désignez-vous comme la part obscure de l'homme ? ” demandai-je.

“ Parce qu'elle est sombre et de mauvais augure ”, dit-il. “ Elle n'est pas seulement l'inconnu mais le on-se-fiche-de-le-connaître. ”

“ Et les émanations qui sont à l'intérieur du cocon mais en dehors des limites de la bande humaine ? ” demandai-je. “ Peut-on les percevoir ? ”

“ Oui, mais par des moyens vraiment impossibles à décrire ”, dit-il. “ Elles ne forment pas l'inconnu humain, comme c'est le cas des émanations inutilisées au sein de la bande humaine, mais l'inconnu pratiquement incommensurable, où ne figure aucune caractéristique humaine. Il s'agit d'une zone d'une immensité si écrasante que les meilleurs parmi les voyants auraient du mal à la décrire. ”

J'insistai à nouveau sur le fait que le mystère me semblait de toute évidence résider en nous.

“ Le mystère est en dehors de nous. Il n'y a, en nous, que des émanations qui tentent de briser le cocon. Et ce fait nous paraît aberrant, de toute façon, que nous soyons des hommes ordinaires ou des guerriers. Seuls les nouveaux voyants surmontent cela. Ils luttent pour *voir*. Et, par le moyen des déplacements de leur point d'assemblage, ils en viennent à comprendre que le mystère réside dans la perception. Pas tant dans ce que nous percevons, mais dans ce qui nous fait percevoir. ”

“ Je t'ai dit que les nouveaux voyants croient que nos sens sont capables de tout discerner. Ils le croient parce qu'ils *voient* que c'est la position du point d'assemblage qui dicte ce que perçoivent nos sens. ”

“ Si le point d'assemblage aligne des émanations intérieures au cocon quand il se trouve dans une position qui n'est pas sa position normale, les sens de l'homme se mettent à percevoir selon des modes inimaginables. ”

8

La position du point d'assemblage

Quand don Juan reprit son explication sur la maîtrise de la conscience, nous nous trouvions de nouveau dans sa maison du Mexique du Sud. Cette maison appartenait en réalité à tous les membres du clan du nagual, mais Silvio Manuel remplissait les fonctions de propriétaire et tout le monde en parlait ouvertement comme de la maison de Silvio Manuel, bien que moi-même, pour une raison inexplicable, je me sois habitué à la désigner comme la maison de don Juan.

Don Juan, Genaro et moi étions revenus à la maison après une excursion dans les montagnes. Ce jour-là, alors que nous nous reposions de la longue randonnée en voiture et prenions un déjeuner tardif, je demandai à don Juan quelle était la raison de cette curieuse supercherie. Il m'affirma qu'il n'y avait en cela aucune supercherie et qu'appeler cette maison la maison de Silvio Manuel était un exercice faisant partie de l'art de *traquer* dont devaient s'acquitter tous les membres du clan du nagual en toutes circonstances, même dans l'intimité de leurs propres pensées. Insister pour considérer cette maison de n'importe quelle autre façon, revenait, pour tous, à renier leurs liens avec le clan du nagual.

Je lui reprochai, en protestant, de ne m'avoir jamais parlé de cela. Je ne voulais pas que mes habitudes suscitent la moindre dissension.

“ Ne t'en fais pas ”, dit-il en me souriant et en me donnant de petites tapes

dans le dos. “ Tu peux appeler cette maison comme tu voudras. Le nagual a de l’autorité. La femme nagual, par exemple, l’appelle la maison des ombres. ”

Notre conversation fut interrompue et je ne le revis pas avant quelques heures, jusqu’à ce qu’il me fasse appeler pour que je me rende dans le patio de derrière. Genaro et lui se promenaient tout au bout du corridor ; je les voyais faire des gestes des mains, dans ce qui semblait être une conversation animée.

La journée était claire et ensoleillée. Le soleil de ce milieu d’après-midi brillait directement sur certains des pots de fleurs suspendus aux saillies du toit, autour du corridor et projetait leurs ombres sur les murs nord et est du patio. La combinaison de la lumière intense et jaune du soleil, des ombres noires et massives des pots et des ombres délicates, dépouillées, des fragiles plantes en fleurs qui poussaient dans ces pots était fantastique. La personne qui avait taillé ces plantes de façon à créer un effet aussi exquis avait un sens aigu de l’équilibre et de l’ordre.

“ C’est la femme nagual qui a réalisé cela ”, dit don Juan comme s’il lisait dans mes pensées. “ Elle contemple ces ombres les après-midi. ”

La pensée qu’elle contemplait des ombres les après-midi eut sur moi un effet rapide et dévastateur. La lumière intense et jaune de l’heure, le calme de cette ville et l’affection que je ressentis pour la femme nagual évoquèrent en moi, tout d’un coup, toute la solitude du chemin sans fin du guerrier.

Don Juan avait défini la portée de ce chemin quand il m’avait dit que les nouveaux voyants sont les guerriers de la liberté totale, que leur seul objectif est la libération ultime qui survient lorsqu’ils accèdent à la conscience totale. Comme je regardais ces ombres obsédantes, je compris avec une clairvoyance sans faille ce qu’entendait la femme nagual en disant que la lecture de poèmes à haute voix représentait, pour son esprit, la seule délivrance.

Je me souvins qu’elle m’avait lu quelque chose la veille, là, dans ce patio, mais je n’avais pas bien compris son insistance à le faire, l’ardeur qui la poussait. C’était un poème de Juan Ramon Jiménez, *Hora inmensa,* dont elle m’avait dit qu’il résumait pour elle la solitude des guerriers qui vivent pour s’évader vers la liberté totale.

Seuls un oiseau et une cloche brisent le silence...

Ils semblent s’adresser tous deux au soleil couchant.
Silence à la couleur d’or, l’après-midi est faite de cristaux.
Une pureté vagabonde balance les arbres,
Et par-delà tout cela,
Rêve une rivière transparente qui piétine les perles
Elle s’échappe
Et coule dans l’infinité.

Don Juan et Genaro vinrent à mes côtés et me regardèrent d’un air surpris.

“ Que sommes-nous en train de faire, au fond, don Juan ? ” demandai-je. “ Est-ce possible que les guerriers ne se préparent qu’à la mort ? ”

“ Pas du tout ”, dit-il en me donnant de petites tapes sur l’épaule. “ Les guerriers se préparent à être conscients et ils n’accèdent à la pleine conscience que lorsqu’il ne reste plus de suffisance en eux. C’est seulement quand ils ne sont plus rien qu’ils deviennent tout. ”

Nous demeurâmes silencieux un moment. Puis don Juan me demanda si j’étais en proie à l’apitoiement sur moi-même. Je ne répondis pas parce que je n’en savais rien.

“ Tu ne regrettes pas d’être ici ? ” me demanda don Juan avec un léger sourire.

“ Certainement pas ”, lui répondit Genaro. Il sembla alors pris d’un doute. Il se gratta la tête, puis me regarda et fronça les sourcils. “ Peut-être le regrettes-tu ”, dit-il. “ Le regrettes-tu ? ”

“ Certainement pas ”, dit cette fois don Juan à Genaro. Il fit les mêmes gestes, se grattant la tête et fronçant les sourcils. “ Peut-être le regrettes-tu ”, dit-il. “ Le regrettes-tu ? ”

“ Certainement pas ! ”, dit Genaro d’une voix tonitruante et ils éclatèrent tous les deux d’un rire effréné.

Quand ils se furent calmés, don Juan dit que la suffisance est la force qui motive tout accès de mélancolie. Il ajouta que les guerriers sont autorisés à passer par des états de profonde tristesse mais que la tristesse ne sert qu’à les faire rire.

“ Genaro a quelque chose à te montrer, qui est plus passionnant que tout l’apitoiement sur toi-même que tu peux accumuler ”, poursuivit don Juan. “ C’est en rapport avec la position du point d’assemblage. ”

Genaro se mit immédiatement à marcher le long du corridor, en cambrant le dos et en élevant les cuisses jusqu'à la poitrine.

“ Le nagual Julian lui a appris à marcher ainsi ”, me murmura don Juan. “ On appelle cela la démarche de pouvoir. Genaro connaît plusieurs démarches de pouvoir. Regarde-le attentivement. ”

Les mouvements de Genaro étaient vraiment magnétiques. Je me retrouvai en train de suivre sa démarche, d'abord des yeux, puis, irrésistiblement, des pieds. J'imitai sa démarche. Nous fîmes une fois le tour du patio puis nous nous arrêtâmes.

J'avais remarqué, en marchant, l'extraordinaire lucidité que me procurait chaque pas. Quand nous nous arrêtâmes, j'étais dans un état de vigilance aiguë. J'entendais chaque son ; je discernais tous les changements de la lumière et des ombres autour de moi. Je fus saisi d'un sentiment d'urgence, d'action imminente. Je me sentais formidablement agressif, robuste, audacieux. À ce moment-là, je vis une très grande étendue de terre plate devant moi ; juste derrière moi, je vis une forêt. C'étaient des rangées d'arbres immenses, aussi droits qu'un mur. La forêt était verte et sombre ; la plaine était jaune et ensoleillée.

Ma respiration était profonde et curieusement accélérée, mais pas de façon anormale. C'était pourtant le rythme de ma respiration qui me forçait à trotter sur place. Je voulus prendre mon élan pour courir, c'était plus exactement mon corps qui le voulait, mais juste au moment où j'allais m'élancer quelque chose m'arrêta.

Don Juan et Genaro étaient soudain à mes côtés. Nous marchâmes le long du corridor, Genaro à ma droite. Il me donnait de petits coups d'épaule. Je sentais sur moi le poids de son corps. Il me poussa gentiment vers la gauche et nous bifurquâmes en direction du mur est du patio. J'eus un moment l'étrange impression que nous allions traverser le mur, et j'allai jusqu'à m'arc-bouter pour me préparer au choc, mais nous nous arrêtâmes juste devant le mur.

Ils m'examinèrent tous deux avec un soin attentif alors que mon visage était encore contre le mur. Je savais ce qu'ils cherchaient ; ils voulaient s'assurer que j'avais déplacé mon point d'assemblage. Je savais que je l'avais fait car j'avais changé d'humeur. Ils le savaient manifestement aussi. Ils me prirent doucement par les bras et me menèrent silencieusement au bout du corridor jusqu'à un passage sombre, un petit hall qui reliait le patio au reste

de la maison. Nous nous y arrêtâmes. Don Juan et Genaro s’écartèrent de moi de quelques pas.

Ils me laissèrent face à la partie de la maison qui se trouvait dans l’obscurité. Mon regard se promenait dans une pièce vide et sombre.J’avais une sensation de lassitude physique. Je me sentais languissant, indifférent, et j’éprouvais pourtant un sentiment de force spirituelle.Je me rendis compte alors que j’avais perdu quelque chose. Mon corps était sans force. Je pouvais à peine me tenir debout. Mes jambes finirent par céder et je m’assis, puis je m’étendis sur le côté. Tandis que j’étais couché là, j’éprouvai envers Dieu, envers le divin, les pensées d’amour les plus merveilleuses et les plus gratifiantes.

Puis je me trouvai soudain devant l’autel principal d’une église. Les bas-reliefs couverts de feuilles d’or scintillaient de la lumière de milliers de cierges.Je vis les silhouettes sombres d’hommes et de femmes qui portaient un immense crucifix monté sur un énorme palanquin. Je m’écartai de leur chemin et sortis de l’église.

Je vis. une foule de gens, une mer de cierges qui s’avançaient vers moi. Je me sentais rempli d’allégresse. Je courus pour me joindre à eux. J’étais mû par un amour profond. Je voulais être avec eux, prier le Seigneur. Je n’étais qu’à quelques pas de la foule quand quelque chose m’écarta de là, dans un sifflement.

L’instant d’après je me trouvai avec don Juan et Genaro. Ils m’entouraient, tandis que nous nous promenions paresseusement dans le patio.

Le lendemain, pendant le déjeuner, don Juan me dit que Genaro avait déplacé mon point d’assemblage grâce à sa démarche de pouvoir et qu’il avait pu le faire parce que je m’étais trouvé dans un état de silence intérieur. Il m’expliqua que le point d’articulation de tout ce qu’accomplissent les voyants est quelque chose dont il m’avait parlé depuis le jour de notre rencontre : l’interruption du dialogue intérieur. Il insista plusieurs fois sur le fait que c’est le dialogue intérieur qui maintient le point d’assemblage fixé à sa position d’origine.

“ Une fois que l’on est parvenu au silence, tout est possible ”, dit-il.

Je lui dis que j’étais très conscient du fait que j’avais cessé de me parler à moi-même, d’une façon générale, mais que je ne savais pas comment je m’y

étais pris. Si l'on me demandait d'expliquer le procédé, je ne saurais pas quoi dire.

“ L'expliquer est la simplicité même ”, dit-il. “ Tu l'as *voulu* et tu as par conséquent institué une nouvelle *intention,* un nouveau commandement. Ton commandement est ensuite devenu le commandement de l'Aigle. ”

“ C'est là une des découvertes les plus extraordinaires des nouveaux voyants : le fait que notre commandement puisse devenir le commandement de l'Aigle. Le dialogue intérieur s'interrompt comme il commence : par un acte de volonté. Après tout, ce sont ceux qui nous enseignent qui nous forcent à nous parler à nous-mêmes. En nous enseignant, ils engagent leur *vouloir* et nous engageons le nôtre, sans le savoir ni l'un ni l'autre. En apprenant à nous parler à nous-mêmes, nous apprenons à manier le *vouloir.* Nous nous imposons par le *vouloir* de nous parler à nous-mêmes. Pour cesser de nous parler à nous-mêmes, il faut employer la même méthode exactement : nous devons le *vouloir,* nous devons en avoir *l'intention.*”

Nous restâmes silencieux pendant quelques minutes. Je lui demandai de qui il parlait lorsqu'il disait qu'il y avait des personnes qui nous enseignaient à nous parler à nous-mêmes.

“ Je parlais de ce qui arrive aux êtres humains lorsqu'ils sont enfants ”, répondit-il, “ une époque où tout le monde autour d'eux leur apprend à répéter un dialogue sans fin sur eux-mêmes. Le dialogue s'intériorise, et cette seule force maintient le point d'assemblage fixé. ”

Il me dit que les voyants *voient* que les enfants n'ont pas, au début, de point d'assemblage fixe. Leurs émanations intérieures se trouvent dans un état de grande agitation et leur point d'assemblage se déplace partout, au sein de la bande humaine, leur permettant de se concentrer avec force sur des émanations qui seront plus tard entièrement négligées. Puis, à mesure qu'ils grandissent, les adultes qui les entourent, grâce au pouvoir considérable qu'ils exercent sur les enfants, contraignent le point d'assemblage de ces derniers à plus de stabilité, par le truchement d'un dialogue intérieur de plus en plus complexe. Le dialogue intérieur est un processus qui consolide constamment la position du point d'assemblage, parce que cette position est arbitraire et nécessite un renfort régulier.

“ En réalité, beaucoup d'enfants *voient,* ” poursuivit-il. “ La plupart de ceux qui *voient* sont considérés comme des excentriques et toutes les mesures

sont prises pour les corriger, pour leur faire renforcer la position de leur point d’assemblage. ”

“ Mais ne pourrait-on pas encourager les enfants à garder leur point d’assemblage plus fluide ? ” lui demandai-je.

“ Seulement s’ils vivent parmi les nouveaux voyants ”, dit-il. “ Autrement, ils seraient pris au piège, dans le labyrinthe du côté silencieux de l’homme. Et, crois-moi, cela est pire que de tomber sous les griffes de la rationalité. ”

Don Juan poursuivit, et exprima sa profonde admiration pour la capacité de l’homme à apporter de l’ordre dans le chaos des émanations de l’Aigle. Il soutint que chacun d’entre nous est, de par lui-même, un maître magicien et que notre magie consiste à maintenir notre point d’assemblage inébranlablement fixé.

“ La force des émanations en liberté ”, déclara-t-il, “ pousse notre point d’assemblage à choisir certaines émanations et à les grouper en faisceaux pour l’alignement et la perception. C’est là le commandement de l’Aigle, mais toute la signification que nous donnons à ce que nous percevons relève de notre commandement, de notre don de magie. ”

Il me dit qu’à la lumière de ce qu’il m’avait expliqué, ce que Genaro m’avait fait faire la veille était quelque chose d’extrêmement complexe et de très simple à la fois. C’était une chose complexe parce qu’elle exigeait une discipline extraordinaire de la part de tout le monde ; elle exigeait que le dialogue intérieur soit interrompu, que soit atteint un état de conscience accrue et que quelqu’un se déplace, en marchant, avec son point d’assemblage. L’explication de tous ces procédés complexes était très simple ; les nouveaux voyants disent que la position exacte du point d’assemblage étant une position arbitraire, que nos ancêtres ont choisie pour nous, elle peut se déplacer moyennant un effort relativement faible ; une fois qu’elle se déplace, elle impose de nouveaux alignements d’émanations, donc de nouvelles perceptions.

“ Je te donnais des plantes de pouvoir pour que ton point d’assemblage se déplace ”, poursuivit don Juan. “ Les plantes de pouvoir produisent cet effet ; mais la faim, la fatigue, la fièvre et d’autres choses de ce genre peuvent produire un effet semblable. L’homme ordinaire a le tort de penser que la conséquence d’un déplacement est purement mentale. Ce n’est pas le cas, comme tu peux en témoigner toi-même. ”

Il m’expliqua que mon point d’assemblage s’était déplacé des dizaines de fois auparavant comme il s’était déplacé hier, et que la plupart du temps les mondes qu’il avait assemblés avaient été si proches du monde de tous les jours qu’il s’agissait pratiquement de mondes fantômes. Il ajouta énergiquement que les nouveaux voyants rejetaient automatiquement des visions de ce genre.

“ Ces visions sont le produit de l’inventaire de l’homme ”, dit-il. “ Elles ne sont d’aucune valeur pour des guerriers en quête de liberté totale parce qu’elles sont engendrées par un déplacement latéral du point d’assemblage. ”

Il se tut et me regarda. Je savais qu’il avait voulu parler, en employant l’expression de “ déplacement latéral ”, d’un déplacement du point d’assemblage d’un côté à l’autre de la bande humaine d’émanations, en largeur, au lieu d’un déplacement en profondeur. Je lui demandai si c’était juste.

“ C’est tout à fait cela ”, dit-il. “ Sur les deux bords de la bande humaine d’émanations, il y a un curieux amoncellement de détritus, une énorme pile de déchets humains. Il s’agit d’un dépôt très malsain, sinistre. Il avait une valeur importante pour les anciens voyants mais pas pour nous. ”

“ Y tomber est extrêmement facile. Genaro et moi avons voulu te donner hier un bref exemple de ce déplacement latéral; c’est pour cela que nous avons déplacé en marchant ton point d’assemblage, mais n’importe qui peut accéder à ce dépôt en interrompant simplement son dialogue intérieur. Si le déplacement est minime, on en explique les conséquences en parlant de fantaisies de l’esprit. Si le déplacement est considérable, on parle d’hallucinations pour en désigner les conséquences. ”

Je lui demandai de m’expliquer l’acte qui consistait à déplacer en marchant le point d’assemblage. Il me dit qu’une fois les voyants parvenus au silence intérieur par l’interruption de leur dialogue intérieur, c’est le bruit de la démarche de pouvoir, plus que son aspect, qui prend leur point d’assemblage au piège. Le rythme des pas amortis s’empare immédiatement de la force d’alignement des émanations intérieures au cocon que le silence intérieur a détachée.

“ Cette force s’accroche tout de suite aux bords de la bande ”, poursuivit-il. “ Nous trouvons, sur le bord droit, d’innombrables visions d’activité physique, de violence, de meurtre, de sensualité. Sur le bord gauche nous trouvons la spiritualité, la religion, Dieu. Genaro et moi avons déplacé en

marchant ton point d'assemblage vers les deux bords de manière à t'offrir une vue complète de cette pile de déchets humains. ”

Don Juan répéta, comme s'il y avait réfléchi plus amplement, que les effets incroyables du silence intérieur constituaient l'un des aspects les plus mystérieux de la connaissance du voyant. Il dit qu'une fois le silence intérieur instauré, les liens qui rattachent le point d'assemblage à l'endroit spécifique où il se situe commencent à se rompre, et le point d'assemblage est alors libre de se déplacer. Il dit que le déplacement s'effectue d'ordinaire vers la gauche, que la préférence pour cette direction est une réaction naturelle chez la plupart des êtres humains, mais que certains voyants peuvent diriger ce mouvement vers des positions qui se trouvent au-dessous de l'endroit où le point se situe d'habitude. Les nouveaux voyants appellent ce déplacement le “ déplacement vers le bas ”.

“ Les voyants subissent également des déplacements accidentels vers le bas ”, poursuivit-il. “ Le point d'assemblage n'y demeure pas longtemps, heureusement, parce que c'est le domaine de la bête. Se diriger vers le bas est contraire à notre intérêt, bien que ce soit extrêmement facile. ”

Don Juan me dit aussi que parmi les nombreuses erreurs de jugement commises par les anciens voyants, l'une des plus graves consistait à déplacer leur point d'assemblage vers la région immense du bas, ce qui fit d'eux des experts dans l'art d'adopter des formes animales. Ils choisissaient divers animaux comme points de repère et appelaient ces animaux leur nagual. Ils croyaient qu'en déplaçant leur point d'assemblage vers certains endroits précis ils pourraient acquérir les caractéristiques de l'animal de leur choix, sa force, sa prudence, sa ruse, son agilité ou sa férocité.

Don Juan m'affirma qu'il existe même chez les voyants d'aujourd'hui de nombreux et terribles exemples de pratiques de ce genre. La relative facilité avec laquelle le point d'assemblage de l'homme se déplace vers toute position inférieure soumet les voyants à une grande tentation, surtout ceux qui ont un penchant pour cela. Il est donc du devoir du nagual d'éprouver ses guerriers.

Il me dit alors qu'il m'avait mis à l'épreuve en déplaçant mon point d'assemblage vers une position située dans la région du bas, pendant que j'étais sous l'influence d'une plante de pouvoir. Puis il avait guidé mon point d'assemblage jusqu'à ce que je parvienne à isoler la bande d'émanations de la corneille, ce qui eut pour résultat de me transformer en corneille.

Je posai à nouveau à don Juan la question que je lui avais posée des dizaines de fois. Je voulais savoir si je m'étais physiquement transformé en corneille ou si j'avais simplement pensé et senti comme cet animal. Il m'expliqua qu'un déplacement du point d'assemblage vers la région du bas aboutit toujours à une transformation totale. Il ajouta que si le point d'assemblage franchit un certain seuil crucial, le monde disparaît ; il cesse d'être ce qu'il est pour nous, à niveau d'homme.

Il admit que ma transformation fut en effet effroyable à tous égards. Ma réaction à cette expérience lui prouva que je n'avais aucune tendance qui me poussât dans cette direction. Si cela avait été le cas, j'aurais dû utiliser une immense énergie pour combattre et venir à bout d'un penchant à rester dans cette région du bas, que certains voyants trouvent extrêmement agréable.

Il me dit encore que tous les voyants souffrent périodiquement d'un déplacement involontaire vers le bas, mais que ce genre de déplacement devient de moins en moins fréquent à mesure que leur point d'assemblage poursuit ses déplacements vers la gauche. Cependant, chaque fois qu'il survient, le pouvoir du voyant qui le subit diminue considérablement. C'est un inconvénient qu'il faut du temps, et un grand effort, pour neutraliser.

“ Ces défaillances ”, dit-il, “ rendent les voyants très maussades et bornés, et, dans certains cas, très rationnels. ”

“ Comment les voyants peuvent-ils éviter ces déplacements vers le bas ? ” demandai-je.

“ Tout dépend du guerrier ”, dit-il. “ Certains sont naturellement portés à se livrer à leurs excentricités – toi, par exemple. Ce sont eux qui sont durement touchés. Pour ceux qui te ressemblent, je recommande une veille de vingt-quatre heures qu'ils doivent exercer à l'égard de tout ce qu'ils font. Les hommes et les femmes disciplinés sont moins enclins à ce genre de déplacement; pour ceux-ci je recommanderais une veille de vingt-trois heures. ”

Il me regarda, les yeux brillants et se mit à rire.

“ Les voyantes subissent plus de déplacements vers le bas que les voyants. Mais elles sont capables de sortir en trombe de cette position sans aucun effort alors que les hommes s'y attardent dangereusement. ”

Il me dit aussi que les voyantes ont une extraordinaire capacité à maintenir leur point d'assemblage sur n'importe quelle position dans la région du bas. Les hommes n'y parviennent pas. Les hommes sont doués de

modération et de résolution, mais de très peu de talent; c’est pour cela qu’un nagual doit avoir huit voyantes dans son clan. Les femmes donnent l’impulsion nécessaire pour traverser l’immensité incommensurable de l’inconnu. À côté de cette capacité, ou peut-être grâce à elle, les femmes sont douées d’une intensité très virulente. Elles peuvent donc reproduire une forme animale avec flamme, aisance et une férocité sans pareille.

“ Si tu penses à des choses effrayantes ”, poursuivit-il, “ à quelque chose d’innommable qui est tapi dans l’obscurité, tu penses, sans le savoir, à une voyante occupant une position dans la région immense du bas. C’est précisément là que se trouve l’horreur véritable. Si tu tombes sur une voyante aberrante, prends la fuite vers les collines ! ”

Je lui demandai si d’autres organismes pouvaient déplacer leur point d’assemblage.

“ Leurs points peuvent se déplacer ”, dit-il, “ mais, dans leur cas, le déplacement n’est pas volontaire. ”

“ Le point d’assemblage des autres organismes est-il également dressé à apparaître là où il est ? ” demandai-je.

“ Tout organisme à sa naissance est dressé d’une façon ou d’une autre ”, répondit-il. “ Nous pouvons ne pas comprendre comment se fait leur dressage – après tout, nous ne comprenons même pas comment il se fait dans notre cas – mais les voyants voient que les nouveau-nés sont amenés par cajoleries à faire ce que fait leur espèce. C’est exactement ce qui arrive aux enfants : les voyants *voient* leur point d’assemblage se déplacer de tous les côtés et ils voient ensuite comment la présence des adultes fixe chaque point à un endroit précis. Il arrive la même chose à tous les autres organismes. ”

Don Juan sembla réfléchir pendant un moment, puis il ajouta que le point d’assemblage de l’homme produit bien un effet unique en son genre. Il montra du doigt un arbre, dehors.

“ Quand nous, en êtres humains sérieux et adultes, regardons un arbre ”, dit-il, “ nos points d’assemblage alignent un nombre infini d’émanations et accomplissent un miracle. Nos points d’assemblage nous font percevoir un faisceau d’émanations que nous appelons arbre. ”

Il m’expliqua que le point d’assemblage ne réalise pas seulement l’alignement nécessaire à la perception mais supprime de plus l’alignement de certaines émanations pour parvenir à un plus grand raffinement de

perception, ce qui constitue un écrémage, une création humaine astucieuse et sans parallèle.

Il me dit que les nouveaux voyants avaient constaté que seuls les êtres humains étaient capables d'opérer un groupement plus élaboré encore des faisceaux d'émanations déjà groupés. Il employa le mot espagnol signifiant « écrémage », *desnate,* pour désigner l'acte qui consiste à enlever, pour la recueillir, la crème la plus délectable, de la surface d'un récipient de lait bouilli après qu'il s'est rafraîchi. De même, pour ce qui est de la perception, le point d'assemblage de l'homme prend une partie des émanations déjà choisies pour l'alignement et en fait une création plus agréable au regard.

“ Les écrémages des hommes ”, poursuivit don Juan, “ sont plus réels que ce que perçoivent d'autres créatures. C'est le piège qui nous guette. Ils nous paraissent si réels que nous oublions que nous les avons créés en commandant à nos points d'assemblage d'apparaître là où ils le font. Nous oublions qu'ils ne nous paraissent réels que parce que notre commandement nous intime de les percevoir comme tels. Nous avons le pouvoir d'écrémer les alignements mais nous n'avons pas le pouvoir de nous protéger de nos propres commandements. Cela reste à apprendre. Donner libre cours à nos écrémages, comme nous le faisons, est une erreur de jugement que nous payons aussi cher qu'avaient coûté les leurs aux anciens voyants. ”

9

Le déplacement vers le bas

Don Juan et Genaro firent leur voyage habituel jusqu'au désert de Sonora, au nord du Mexique, pour y chercher des plantes médicinales. L'un des voyants du clan du nagual, Vicente Medrano, l'herboriste du groupe, utilisait ces plantes pour fabriquer des remèdes.

J'avais rejoint don Juan et Genaro à la dernière étape de leur voyage, juste à temps pour les reconduire vers leur maison, dans le Sud.

La veille de notre retour, don Juan reprit brusquement son explication sur la maîtrise de la conscience. Nous nous reposions à l'ombre de hauts buissons, sur les contreforts des montagnes. C'était la fin de l'après-midi, presque le soir. Chacun d'entre nous portait un grand sac de toile, rempli de plantes. À peine les avions-nous posés par terre que Genaro s'était étendu sur le sol et s'était endormi, avec sa veste pliée en guise d'oreiller.

Don Juan me parla à voix basse, comme s'il voulait éviter de réveiller Genaro. Il me dit qu'à présent il m'avait expliqué la plupart des vérités relatives à la conscience et qu'il ne restait plus à parler que d'une vérité. La dernière vérité était, m'affirma-t-il, la meilleure découverte des anciens voyants, bien qu'ils ne l'aient jamais su eux-mêmes. Sa formidable valeur ne fut reconnue que par les nouveaux voyants, très longtemps après.

“ Je t'ai expliqué qu'il existe chez l'homme un point d'assemblage ”, poursuivit-il, “ et que ce point d'assemblage aligne des émanations destinées

à la perception. Nous avons également parlé du fait que ce point se déplace de la position où il est fixé. Or la dernière vérité est qu'une fois que ce point d'assemblage franchit une certaine limite, il peut assembler des mondes entièrement différents du monde que nous connaissons. ”

Il me dit, toujours en murmurant, que certaines régions géographiques non seulement aident à ce déplacement précaire du point d'assemblage mais sélectionnent aussi des directions spécifiques pour ce déplacement. Le désert de Sonora, par exemple, aide le point d'assemblage à se déplacer au-dessous de sa position ordinaire, vers le domaine de la bête.

“ C'est pour cela qu'il y a de vrais sorciers à Sonora ”, dit-il. “ Des sorcières surtout. Tu en connais déjà une, la Catalina. J'ai organisé autrefois des affrontements entre vous.Je voulais que ton point d'assemblage se déplace et la Catalina, par ses bouffonneries de sorcellerie, l'a détaché d'une secousse. ”

Don Juan m'expliqua que les expériences que j'avais vécues avec la Catalina et qui m'avaient glacé le sang avaient fait partie intégrante d'un accord concerté entre elle et lui.

“ Et si nous l'invitions à se joindre à nous, qu'en dirais-tu ? ”, me demanda Genaro d'une voix forte, en se redressant pour s'asseoir.

La soudaineté de sa question et le son étrange de sa voix me plongèrent dans une terreur immédiate.

Don Juan rit et me secoua en me tenant les bras. Il m'assura qu'il n'y avait pas de quoi s'alarmer. Il me dit que la Catalina était pour nous comme une cousine ou une tante. Elle faisait partie de notre monde, bien qu'elle ne partageât pas tout à fait notre quête. Elle était infiniment plus proche des anciens voyants.

Genaro sourit et me fit un clin d'oeil.

“ Je crois savoir que tu meurs de désir pour elle ”, me dit-il. “ Elle-même m'a avoué que chaque fois que vous vous trouviez confrontés, plus tu avais peur, plus ton désir croissait. ”

Don Juan et Genaro se mirent à rire presque comme des hystériques.

Je dus admettre que, sans savoir pourquoi, j'avais toujours trouvé que la Catalina était une femme très effrayante, mais en même temps extrêmement attirante. Ce qui m'impressionnait le plus en elle était son énergie débordante.

“ Elle avait tellement d'énergie en réserve ”, me dit don Juan, “ que tu n'avais pas besoin d'être en état de conscience accrue pour qu'elle déplace

ton point d’assemblage jusque dans les profondeurs du côté gauche. ”

Don Juan répéta que la Catalina était très étroitement liée à nous, parce qu’elle appartenait au clan du nagual Julian. Il m’expliqua qu’en général le nagual et tous les membres de son clan quittent ensemble le monde, mais que dans certains cas ils le quittent soit par petits groupes soit un à un. Le nagual Julian et son clan étaient un exemple de cette dernière formule. Bien qu’il ait quitté le monde il y a quarante ans, la Catalina était encore ici.

Il me rappela quelque chose qu’il avait évoqué devant moi plus tôt, à savoir que le clan du nagual Julian était formé d’un groupe de trois hommes tout à fait insignifiants et de huit femmes magnifiques. Don Juan avait toujours soutenu qu’une telle inégalité était l’une des raisons pour lesquelles les membres du clan du nagual Julian quittaient le monde un à un.

Il dit que la Catalina avait été attachée à l’une des voyantes magnifiques du clan du nagual Julian, qui lui avait enseigné d’extraordinaires manœuvres pour déplacer son point d’assemblage vers la région du bas. Cette voyante fut l’une des dernières à quitter le monde. Elle vécut jusqu’à un âge très avancé et, comme la Catalina et elle étaient toutes deux originaires de Sonora, elles revinrent, dans ses dernières années, au désert et vécurent ensemble jusqu’à ce que la voyante quitte le monde. Au cours des années qu’elles passèrent ensemble, la Catalina devint la plus assidue de ses disciples et de ses aides, une disciple qui voulait apprendre les méthodes extravagantes que connaissaient les anciens voyants pour déplacer le point d’assemblage.

Je demandai à don Juan si la connaissance de la Catalina était différente, en soi, de la sienne propre.

“ Nous sommes exactement pareils ”, répondit-il. “ Elle ressemble plus à Silvio Manuel ou Genaro ; elle est vraiment leur version féminine, mais, évidemment, étant femme, elle est infiniment plus agressive et dangereuse que l’un et l’autre. ”

Genaro approuva d’un signe de tête. “ Infiniment plus ”, dit-il, et il fit un nouveau clin d’œil.

“ Est-elle attachée à votre clan ? ” demandai-je à don Juan.

“ J’ai dit qu’elle était pour nous comme une cousine ou une tante ”, répondit-il. “ J’entendais par là qu’elle appartient à la vieille génération, bien qu’elle soit plus jeune que nous tous. Elle est la dernière qui reste de ce groupe-là. Elle est rarement en contact avec nous. Elle ne nous aime pas trop. Nous sommes trop rigides à ses yeux, parce qu’elle est habituée au style du

nagual Julian. Elle préfère la grande aventure de l'inconnu à la quête de la liberté.

“ Quelle différence y a-t-il entre les deux ? ” demandai-je à don Juan.

“ Nous parlerons de cette différence, lentement et exhaustivement, dans la dernière partie de mon explication sur les vérités relatives à la conscience ”, répondit-il. “ Ce qu'il importe que tu saches, pour le moment, c'est que tu gardes jalousement d'étranges secrets dans ta conscience du côté gauche ; c'est pour cela que vous vous plaisez, la Catalina et toi. ”

Je répétai avec insistance que le fait n'était pas qu'elle me plaisait, mais que j'admirais sa grande force.

Don Juan et Genaro rirent et me donnèrent de petites tapes, comme s'ils étaient au courant de quelque chose que j'ignorais.

“ Tu lui plais parce qu'elle sait ce que tu es ”, dit Genaro, et il se lécha les babines. “ Elle connaissait très bien le nagual Julian. ”

Ils me jetèrent tous les deux un long regard qui me mit dans l'embarras.

“ Où veux-tu en venir ? ”, demandai-je à Genaro d'un ton belliqueux.

Il me sourit puis leva et baissa les sourcils d'une façon comique. Mais il ne dit rien.

Don Juan rompit le silence.

“ Il y a entre le nagual Julian et toi des points communs très étranges ”, dit-il. “ Genaro tente de deviner si tu en es conscient. ”

Je leur demandai â tous deux comment diable je serais conscient de quelque chose qui était tellement tiré par les cheveux.

“ La Catalina croit que tu l'es ”, dit Genaro. “ Elle le dit parce qu'elle connaissait le nagual Julian mieux qu'aucun de nous. ”

Je leur dis que je ne pouvais pas croire qu'elle connaissait le nagual Julian, puisque celui-ci avait quitté le monde depuis presque quarante ans.

“ La Catalina n'est pas un poussin ”, dit Genaro. “ Elle a simplement l'air jeune ; cela fait partie de son savoir, comme cela faisait partie du savoir du nagual Julian. Tu ne l'as vue que lorsqu'elle a l'air jeune. Si tu la vois lorsqu'elle a l'air vieille, elle te fera une peur à te faire dresser les cheveux sur la tête. ”

“ Ce que fait la Catalina ”, l'interrompit don Juan, “ ne peut s'expliquer qu'en fonction des trois maîtrises : la maîtrise de la conscience, la maîtrise de l'art de *traquer,* et la maîtrise de *l'intention.* Mais, aujourd'hui, nous examinerons ce qu'elle fait à la seule lumière de la dernière vérité relative à

la conscience : la vérité selon laquelle le point d'assemblage peut assembler des mondes différents du nôtre après s'être déplacé de sa position d'origine. "

Don Juan me fit signe de me lever. Genaro se mit aussi debout. J'attrapai automatiquement le sac de toile rempli de plantes médicinales. Alors que je m'apprêtai à le mettre sur mon épaule, Genaro m'arrêta.

" Laisse le sac ", dit-il en souriant. " Nous devons faire un petit tour sur la colline pour rencontrer la Catalina. "

" Où est-elle ? " demandai-je.

" Là-haut ", dit Genaro, montrant du doigt le sommet d'une petite colline. " Si tu regardes bien, en fermant à demi les yeux, tu la *verras* sous la forme d'une tache très sombre contre les arbustes verts. "

Je fis un gros effort pour voir la tache sombre, mais je ne voyais rien.

" Pourquoi ne montes-tu pas là-haut à pied ? ", me suggéra don Juan.

Je fus pris de vertige et j'eus mal à l'estomac. Don Juan m'exhorta à monter, d'un mouvement de la main, mais je n'osai pas bouger. Finalement, Genaro me prit par le bras et nous grimpâmes tous les deux vers le sommet de la colline. Quand nous y arrivâmes, je me rendis compte que don Juan était monté juste derrière nous. Nous atteignîmes tous les trois en même temps le sommet.

Don Juan s'adressa très calmement à Genaro. Il lui demanda s'il se souvenait des nombreux moments où le nagual Julian avait été sur le point de les étrangler tous les deux parce qu'ils s'abandonnaient à leurs peurs.

Genaro se tourna vers moi et m'affirma que le nagual Julian avait été un maître impitoyable. Avec son propre maître, le nagual Elias, qui était alors encore dans le monde, il poussait les points d'assemblage de tout le monde au-delà d'un seuil critique et les laissait livrés à eux-mêmes.

" Je t'ai dit une fois que le nagual Julian nous recommandait de ne pas gaspiller notre énergie sexuelle ", continua Genaro. " Il entendait par là que pour que le point d'assemblage se déplace, il faut de l'énergie. Si l'on n'en a pas, le coup du nagual n'est pas le coup de la liberté, mais le coup de la mort. "

" Quand l'énergie n'est pas suffisante ", dit don Juan, " la force d'alignement est écrasante. Il faut avoir assez d'énergie pour supporter la pression d'alignements qui ne se produisent jamais dans des circonstances ordinaires. "

Genaro dit que le nagual Julian était un maître inspirant. Il trouvait

toujours le moyen d’enseigner et de se divertir en même temps. L’une de ses formules d’enseignement préférées consistait à prendre ses élèves, une ou deux fois, au dépourvu, dans leur état de conscience normale, et à déplacer leur point d’assemblage. Dès lors, tout ce qu’il lui fallait faire pour obtenir toute leur attention, était de les menacer d’un coup du naguaI impromptu.

“ Le nagual Julian était un homme vraiment inoubliable. Il savait merveilleusement s’y prendre avec les gens. Il faisait ce qu’il y a de pire, mais parce que c’était lui, ça devenait formidable. Venant de qui que ce soit d’autre, les mêmes choses auraient été grossières et cruelles.

“ Le nagual Elias, lui, n’avait pas ce don, mais c’était en vérité un grand maître, un grand maître. ”

“ Le nagual Elias ressemblait beaucoup au nagual Juan Matus ”, me dit Genaro. “ Ils s’entendaient très bien. Et le nagual Elias lui enseigna tout, sans jamais élever la voix ou lui jouer des tours. ”

“ Mais le nagual Julian était très différent ”, me dit Genaro en me donnant une poussée amicale. “ Je dirais qu’il gardait jalousement d’étranges secrets dans son côté gauche, tout comme toi. N’es-tu pas d’accord ? ”, demanda-t-il à don Juan.

Don Juan ne répondit pas mais fit un signe de tête affirmatif. Il semblait en train de réprimer son rire.

“ Il avait une nature espiègle ”, dit don Juan, et ils éclatèrent de rire tous les deux.

Je me sentais encore plus menacé par le fait qu’ils faisaient manifestement allusion à quelque

chose qu’ils savaient.

Don Juan me dit d’un ton neutre qu’ils parlaient des techniques de sorcellerie bizarres que le nagual Julian avait apprises durant sa vie. Genaro ajouta que le nagual Julian avait eu, à part le nagual Elias, un maître exceptionnel, un maître qui l’aimait énormément et lui avait enseigné des méthodes complexes et originales pour déplacer son point d’assemblage. L’une des conséquences de cela était le comportement extraordinairement excentrique du nagual Julian.

“ Qui était ce maître ”, don Juan ?

“ Voilà une question à laquelle il est très difficile de répondre ”, répliqua don Juan. “ Tout ce que je peux te dire, c’est qu’il fut le maître qui fit dévier la voie de notre lignée. Il nous a appris beaucoup de choses, bonnes et

mauvaises, mais, parmi le pire, il nous a appris ce que faisaient les anciens voyants. Ainsi, certains d'entre nous tombèrent dans le piège. L'un d'eux fut le nagual Julian, et il en est de même pour la Catalina. Nous espérons simplement que tu ne feras pas comme eux. ”

Je me mis immédiatement à protester. Don Juan m'interrompit. Il me dit que je ne savais pas contre quoi je protestais.

Tandis que don Juan parlait, je fus pris d'une colère furieuse contre lui et Genaro. Je me retrouvai soudain dans un état de rage, hurlant à leur endroit de toutes mes forces. Ma réaction me ressemblait si peu qu'elle m'effraya. C'était comme si j'étais un autre. Je m'arrêtai et les regardai, attendant du secours.

Genaro avait pose ses mains sur les épaules de don Juan comme s'il avait besoin d'un soutien. Ils riaient tous les deux d'une façon irrépressible.

Je me sentis si déprimé que j'étais presque en larmes. Don Juan vint à mes côtés. Il posa sa main sur mon épaule d'une manière rassurante. Il me dit que le désert de Sonora, pour des raisons qu'il ne comprenait pas, nourrissait en l'homme ou en tout autre organisme, une nette belligérance.

“ Les gens peuvent dire que cela est dû à ce que l'air est trop sec ici, ou à ce qu'il y fait trop chaud. Les voyants diraient qu'il existe ici une confluence spéciale des émanations de l'Aigle qui, comme je te l'ai déjà dit, aide le point d'assemblage à se déplacer vers le bas. ”

“ Quoi qu'il en soit, les guerriers sont au monde pour s'exercer à être des témoins impartiaux, de façon à comprendre le mystère de notre être et à savourer la jubilation de découvrir ce que nous sommes vraiment. C'est le but le plus élevé des nouveaux voyants. Et tous les guerriers ne l'atteignent pas. Nous croyons que le nagual Julian ne l'a pas atteint. Il est tombé dans un traquenard, et la Catalina aussi. ”

Il me dit encore que pour être un nagual hors de pair, il faut aimer la liberté et faire preuve d'un détachement suprême. Il m'expliqua que ce qui fait de la voie du guerrier une voie si pleine de dangers, c'est qu'elle est à l'opposé des conditions de vie de l'homme moderne. Il dit que l'homme moderne a quitté le royaume de l'inconnu et du mystérieux et s'est installé dans le royaume du fonctionnel. Il a tourné le dos à l'univers du pressentiment et de l'exultation et s'est réjoui d'accueillir l'univers de l'ennui.

“ Trouver l'occasion de retourner vers le mystère du monde est parfois

quelque chose de trop difficile pour les guerriers, et ils succombent; ils tombent dans le traquenard de ce que j'ai appelé la grande aventure de l'inconnu. Ils oublient la quête de la liberté ; ils oublient d'être des témoins impartiaux. Ils sombrent dans l'inconnu et ils aiment cela. ”

“ Et vous croyez que je suis comme cela, n'est-ce pas ? ” demandai-je à don Juan.

“ Nous ne le croyons pas, nous le savons ”, répondit Genaro. “ Et la Catalina en est moins dupe que quiconque. ”

“ Pourquoi le saurait-elle ? ” m'enquis-je.

“ Parce que tu lui plais ”, répliqua Genaro, en prononçant sa phrase avec une intonation comique.

J'étais sur le point de m'engager dans une discussion passionnée lorsque don Juan m'interrompit.

“ Ce n'est pas la peine de s'énerver ainsi ”, me dit-il. “ Tu es comme tu es. Le combat pour la liberté est plus dur pour certaines personnes. Tu en fais partie. ”

“ Pour être des témoins impartiaux ”, poursuivit-il, “ nous commençons par comprendre que la fixation et le déplacement du point d'assemblage constituent l'explication de ce que nous sommes et de ce qu'est le monde que nous voyons, quel que soit ce monde. ”

“ Les nouveaux voyants disent que lorsqu'on nous a enseigné à nous parler à nous-mêmes, on nous a enseigné les moyens de nous engourdir de façon à maintenir le point d'assemblage fixé à un seul endroit. ”

Genaro applaudit bruyamment et laissa échapper un sifflement perçant qui imitait le sifflet d'un entraîneur de football.

“ Faisons bouger ce point d'assemblage ! ” hurla-t-il. “ Allez, allez, allez ! Bouge, bouge, bouge ! ”

Nous étions encore en train de rire quand les buissons qui se trouvaient à ma droite s'agitèrent soudain. Don Juan et Genaro s'assirent immédiatement, la jambe gauche repliée sous les fesses. Leur jambe droite, le pied posé sur le sol et le genou en l'air, formait devant eux comme un bouclier. Don Juan me fit signe de les imiter. Il leva les sourcils et fit du coin des lèvres une mimique de résignation.

“ Les sorciers ont leurs excentricités à eux ”, murmura-t-il. Quand le point d'assemblage se déplace vers les régions qui se trouvent au-dessous de sa

position normale, la vision des sorciers se restreint. S'ils te voient debout, ils t'attaquent. ”

“ Une fois, le nagual Julian m'a fait garder cette position de guerrier pendant deux jours ”, me chuchota Genaro. “ Je devais même uriner assis dans cette position. ”

“ Et déféquer ”, ajouta don Juan.

“ Juste ”, dit Genaro. Puis il me dit en chuchotant, comme s'il avait réfléchi : “ J'espère que tu as déjà fait caca. Si tes intestins ne sont pas vides quand la Catalina se pointera, tu vas chier dans ton pantalon, à moins que je ne t'apprenne à l'enlever. Si tu dois chier dans cette position, il faut que tu enlèves ton pantalon. ”

Il commença à m'indiquer comment manoeuvrer pour enlever mon pantalon. Il le faisait avec le plus grand sérieux et le plus grand soin. Mon attention était tout entière concentrée sur ses mouvements. Ce fut seulement quand j'eus enlevé mon pantalon que je me rendis compte que don Juan se tordait de rire. Je compris que Genaro se payait à nouveau ma tête. Je me préparais à me lever pour remettre mon pantalon, lorsque don Juan m'arrêta. Il riait si fort qu'il pouvait à peine articuler. Il me dit de ne pas bouger, que Genaro ne plaisantait jamais qu'à moitié, et que la Catalina se trouvait vraiment là, derrière les buissons.

Je saisis, au milieu du rire, l'urgence que comportait son ton. Je me figeai sur place. Un bruissement dans les buissons provoqua en moi, un moment plus tard, une panique telle que j'oubliai ce qui concernait mon pantalon. Je regardai Genaro. Il avait de nouveau son pantalon sur lui. Il haussa les épaules.

“ Je regrette ”, chuchota-t-il, “ je n'ai pas eu le temps de te montrer comment le remettre sans se lever. ”

Je n'eus pas le temps de me fâcher ou de participer à leur hilarité. Soudain, juste en face de moi, les buissons s'écartèrent, et il en sortit une créature des plus horrifiantes. Elle était tellement bizarre que ma peur cessa. J'étais fasciné. Ce qui se trouvait devant moi, quelle que soit son appartenance, n'était pas un être humain ; c'était quelque chose qui ne ressemblait pas même de loin à un être humain. Cela s'apparentait plus à un reptile, à un gros insecte grotesque, ou même à un oiseau aux plumes surabondantes, fondamentalement répugnant. Je ne lui voyais pas de jambes, uniquement une tête énorme et laide. Le corps était sombre et revêtu de poils

durs, roussâtres. Le nez était plat et deux énormes trous latéraux lui tenaient lieu de narines. La chose avait une sorte de bec pourvu de dents. Si horrible qu'elle fût, elle avait des yeux splendides. Ils ressemblaient à deux points d'eau d'une transparence incroyable. Ils étaient doués de connaissance. Ce n'étaient ni des yeux humains, ni des yeux d'oiseau, ni des yeux d'aucune espèce qu'il me soit jamais arrivé de voir.

La créature se déplaça vers ma gauche, faisant bruire les buissons. Comme je bougeais la tête pour suivre son mouvement, je remarquai que don Juan et Genaro semblaient aussi fascinés que moi par sa présence. Il me vint à l'esprit qu'eux non plus n'avaient jamais rien vu de pareil.

Il avait fallu un instant à la créature pour disparaître complètement. Mais, un moment plus tard, on entendit un grondement et sa forme géante apparut de nouveau devant nous.

J'étais fasciné, et, en même temps, inquiet de n'avoir pas le moins du monde peur de cette créature grotesque. On aurait dit que c'était un autre qui avait éprouvé ma panique de tout à l'heure.

À un moment donné, je sentis que je commençais à me lever. Mes jambes se redressèrent contre mon gré et je me retrouvai debout, en face de la créature. Je sentis vaguement que j'étais en train d'ôter ma veste, ma chemise et mes chaussures. Puis je me retrouvai tout nu. Les muscles de mes jambes se tendirent en une contraction excessivement puissante.Je sautai à plusieurs reprises, avec une agilité extraordinaire, puis la créature et moi courûmes à toute vitesse ensemble vers une ineffable verdure qui se trouvait au loin.

La créature courait devant moi, en se lovant, comme un serpent. Mais je la rattrapai ensuite. Tandis que nous courions ensemble, je pris conscience de quelque chose que je savais déjà – la créature n'était autre que la Catalina. Soudain la Catalina en chair et en os fut à mes côtés. Nous nous déplacions sans effort. On aurait dit que nous étions immobiles, simplement en train de poser, dans une attitude physique évoquant le mouvement et la vitesse, tandis que l'on déplaçait le paysage qui nous entourait, créant l'impression d'une très grande accélération.

Notre course se termina aussi brusquement qu'elle avait commencé, et je me trouvai seul, avec la Catalina, dans un monde différent. Il n'y avait dans ce monde aucun caractère reconnaissable. Un éclat de lumière, intense, accompagné de chaleur, venait de ce qui semblait être le sol, un sol recouvert d'immenses rochers. Du moins cela ressemblait à des rochers. Ils avaient la

couleur du grès, mais ils étaient sans pesanteur. Ils ressemblaient à de gros morceaux d’éponge. Je pouvais les lancer à l’entour simplement en me penchant dessus.

Je fus pris d’une telle fascination pour ma force que j’en oubliai tout le reste. Je m’étais imaginé, je ne sais comment, que ces masses d’une matière apparemment sans pesanteur m’opposaient une résistance. Et c’était ma force supérieure qui les projetait à l’entour.

Je tentai de les saisir des mains, et je me rendis compte que mon corps tout entier avait changé. La Catalina me regardait. Elle était devenue de nouveau la créature grotesque qu’elle avait été auparavant, et je l’étais devenu aussi. Je ne pouvais pas me voir moi-même, mais je savais que nous étions tous les deux exactement pareils.

Une joie indescriptible s’empara de moi, comme si la joie était une force qui venait de l’extérieur. Nous fîmes des cabrioles, des pirouettes, la Catalina et moi, et nous jouâmes jusqu’à ce que je n’éprouve plus ni pensées, ni sentiments, ni le moindre degré de conscience humaine. J’étais, pourtant, nettement conscient. Ma conscience était formée par une vague connaissance qui me donnait de l’assurance ; c’était une confiance sans bornes, une certitude physique de mon existence, non pas au sens d’un sentiment humain d’individualité, mais au sens d’une présence qui était tout.

Puis, soudain, tout vint s’ajuster dans une perspective humaine. La Catalina me tenait la main. Nous marchions sur le sol du désert, au milieu des arbrisseaux du désert. Je me rendis compte sur-le-champ, douloureusement, que les rochers du désert et les durs amas de saleté étaient horriblement pénibles pour mes pieds nus.

Nous parvînmes à un endroit sans végétation. Don Juan et Genaro se trouvaient là. Je m’assis et m’habillai.

Mon expérience avec la Catalina retarda notre retour vers le sud du Mexique. Elle m’avait ébranlé d’une manière indescriptible. Dans mon état de conscience normal, je me retrouvai dédoublé. On aurait dit que j’avais perdu un point de repère. J’étais abattu. Je dis à don Juan que j’avais même perdu l’envie de vivre.

Nous étions assis dans la *ramada* de la maison de don Juan. Ma voiture était chargée de sacs et nous étions prêts pour le départ, mais mon sentiment de désespoir fut le plus fort et je me mis à pleurer.

Don Juan et Genaro riaient aux larmes. Plus je me sentais désespéré, plus ils s'amusaient. Finalement, don Juan me fit basculer dans l'état de conscience accrue et m'expliqua que leur rire ne traduisait pas de la méchanceté de leur part, ni un sens de l'humour bizarre, mais qu'il était l'expression sincère du bonheur qu'ils éprouvaient à me voir progresser sur la voie de la connaissance.

“ Je vais te dire ce que le nagual Julian nous disait quand nous étions parvenus au stade où tu te trouves ”, poursuivit don Juan. “ Tu sauras ainsi que tu n'es pas seul. Ce qui t'arrive en ce moment arrive à quiconque accumule assez d'énergie pour entrevoir l'inconnu. ”

Il me raconta que le nagual Julian leur disait qu'ils avaient été expulsés des foyers où ils avaient vécu toute leur vie. L'une des conséquences du fait qu'ils avaient économisé de l'énergie avait été la destruction du nid douillet mais infiniment ennuyeux et restrictif qui était le leur dans le monde de tous les jours. Leur dépression, leur disait le nagual Julian, n'était pas tellement due à la tristesse d'avoir perdu leur nid, mais au désagrément de devoir chercher une nouvelle résidence.

“ Les nouvelles résidences ”, dit don Juan, “ ne sont pas douillettes. Mais elles sont infiniment plus spacieuses. ”

“ Ton avis d'expulsion est arrivé sous la forme d'une forte dépression, d'une perte de l'envie de vivre, exactement comme dans notre cas. Quand tu nous as dit que tu ne voulais pas vivre, nous n'avons pas pu nous empêcher de rire. ”

“ Que va-t-il m'arriver maintenant ? ” demandai-je.

“ Pour parler vulgairement, tu dois te trouver une autre piaule. ”

Don Juan et Genaro entrèrent de nouveau dans un état de grande euphorie. Chacune de leur déclarations et de leurs remarques les faisait partir d'un rire hystérique.

“ Tout cela est très simple ”, dit don Juan. “ Ton nouveau niveau d'énergie va engendrer un nouveau lieu pour loger ton point d'assemblage. Et le dialogue des guerriers que tu poursuis avec nous chaque fois que nous nous réunissons consolidera cette nouvelle position. ”

Genaro prit une expression sérieuse et me demanda d'une voix retentissante : “ As-tu chié aujourd'hui ? ”

Il m'ordonna, d'un mouvement de la tête, de répondre. “ Hein ? Hein ? ” me demanda-t-il. “ Continuons notre dialogue de guerriers. ”

Quand leur rire se fut calmé, Genaro me dit que je devais être conscient d'un inconvénient, à savoir que le point d'assemblage revient, de temps en temps, à sa position d'origine. Il me dit qu'en ce qui le concernait, la position normale de son point d'assemblage l'avait forcé à considérer les gens comme des êtres menaçants et souvent terrifiants. Il se rendit compte un jour, à sa grande surprise, qu'il avait changé. Il était considérablement plus audacieux et il s'était sorti avec succès d'une situation qui l'aurait d'ordinaire plongé dans la peur et le chaos.

" Je me trouvais en train de faire l'amour ", poursuivit Genaro en me faisant un clin d'oeil. " D'habitude, je mourais de peur des femmes. Mais un jour je me trouvai au lit avec une femme très féroce. Cela me ressemblait si peu que lorsque je pris conscience de ce que je faisais, j'eus presque une crise cardiaque. La secousse fit revenir mon point d'assemblage à sa misérable position normale, et je dus sortir de la maison en courant, tremblant comme un lapin. "

" Tu ferais bien de prendre garde au recul du point d'assemblage ", ajouta Genaro, et ils se mirent de nouveau à rire.

" La position du point d'assemblage sur le cocon de l'homme ", m'expliqua don Juan, " est maintenue par le dialogue intérieur, et pour cette raison, il s'agit, au mieux, d'une position peu solide. C'est pourquoi les hommes et les femmes perdent aussi facilement l'esprit, surtout ceux dont le dialogue intérieur est répétitif, ennuyeux, et sans profondeur. "

" Les nouveaux voyants disent que les êtres humains les plus souples sont ceux dont le dialogue intérieur est le plus varié. "

Il me dit que la position du point d'assemblage du guerrier est infiniment plus forte parce que aussitôt qu'il commence à se déplacer dans le cocon, le point d'assemblage produit une fossette dans la luminosite, une fossette qui abrite le point d'assemblage à partir de ce moment-là.

" C'est pourquoi nous ne pouvons pas dire que les guerriers perdent l'esprit ", poursuivit don Juan. " S'ils doivent perdre quelque chose, ils perdent leur fossette. "

Don Juan et Genaro trouvèrent cette formule si désopilante qu'ils se roulèrent par terre de rire.

Je demandai à don Juan de m'expliquer l'expérience que j'avais vécue avec la Catalina. Ils éclatèrent encore une fois de rire tous les deux.

" Les femmes sont certainement plus bizarres que les hommes ", dit enfin

don Juan. “ Le fait qu’elles aient un orifice supplémentaire entre les jambes font qu’elles tombent en proie à d’étranges influences. Des forces étranges, puissantes, prennent possession d’elles à travers cet orifice. C’est seulement ainsi que je réussis à comprendre leurs excentricités. ”

Il demeura silencieux un moment et je lui demandai ce qu’il voulait dire.

“ La Catalina est venue à nous sous la forme d’un ver géant ”, répondit-il.

L’expression qu’avait prise don Juan pour dire cela et le rire explosif de Genaro me plongèrent dans une complète hilarité. Je ris à en être presque malade.

Don Juan dit que la Catalina était douée d’un talent si extraordinaire qu’elle pouvait faire tout ce qu’elle voulait dans le royaume de la bête. Son incomparable performance avait été motivée par ses affinités avec moi. Comme conséquence finale de tout cela, la Catalina avait entraîné avec elle mon point d’assemblage.

“ Qu’avez-vous fait tous les deux, en tant que vers ? ” me demanda Genaro en me donnant une claque dans le dos.

Don Juan semblait sur le point de s’étouffer de rire.

“ C’est pour cela que j’ai dit que les femmes étaient plus bizarres que les hommes ”, remarqua-t-il enfin.

“ Je ne suis pas d’accord avec toi ”, dit Genaro à don Juan. “ Le nagual Julian n’avait pas d’orifice supplémentaire entre les jambes et il était plus étrange que la Catalina. Je crois qu’elle a appris de lui le numéro du ver. Il le lui faisait. ”

Don Juan se mit à sauter sur place comme un enfant qui se retient de mouiller sa culotte.

Quand il se calma un peu, don Juan me dit que le nagual Julian avait un don pour susciter et exploiter les situations les plus curieuses. Il me dit aussi que la Catalina m’avait donné un magnifique exemple du déplacement vers le bas. Elle m’avait permis de la voir comme l’être dont elle avait emprunté la forme en déplaçant son point d’assemblage, et elle m’avait ensuite aidé à déplacer le mien jusqu’à la position qui lui conférait son apparence monstrueuse.

“ L’autre maître du nagual Julian ”, poursuivit don Juan, “ lui enseigna comment atteindre des endroits spécifiques dans l’immensité de la région du bas. Aucun de nous n’était capable de l’y suivre, mais tous les membres de son clan le faisaient, surtout la Catalina et la voyante qui l’enseignait. ”

Don Juan dit encore qu’un déplacement vers le bas entraînait une vision qui n’était pas celle d’un autre monde au sens propre, mais celle de notre monde quotidien lui-même, vu sous un autre angle. Il ajouta que je devais, pour *voir* un autre monde, percevoir une autre grande bande des émanations de l’Aigle.

Puis il mit fin à son explication. Il dit qu’il n’avait pas le temps d’entrer dans les détails du sujet relatif aux grandes bandes d’émanations, parce qu’il fallait que nous nous mettions en route. Je voulais que nous restions un peu plus longtemps pour poursuivre l’entretien, mais il répondit qu’il lui faudrait beaucoup de temps pour expliquer ce thème-là et que j'aurais besoin d'une concentration neuve.

10

Grandes bandes d'émanations

Don Juan poursuivit son explication, plusieurs jours après, dans sa maison du Mexique du Sud. Il m'emmena dans la grande pièce. C'était en début de soirée. La pièce était plongée dans l'obscurité. Je voulus allumer les lampes à pétrole mais don Juan m'en empêcha. Il me dit que je devais permettre au son de sa voix de déplacer mon point d'assemblage de manière à ce qu'il luise sur les émanations de la concentration totale et de la remémoration totale.

Il me dit ensuite que nous allions parler des grandes bandes d'émanations. Il s'agissait pour lui d'une autre découverte clé des anciens voyants, mais qu'ils avaient, dans leur aberration, reléguée dans l'oubli, jusqu'à ce qu'elle soit repêchée par les nouveaux voyants.

“ Les émanations de l'Aigle ”, dit-il, “ sont toujours groupées en faisceaux. Les anciens voyants qualifiaient ces faisceaux de grandes bandes d'émanations. Ce ne sont pas vraiment des bandes, mais le nom est resté. ”

“ Il existe, par exemple, un faisceau immense qui engendre les êtres organiques. Les émanations de cette bande organique ont un caractère un peu pelucheux. Elles sont transparentes et sont dotées d'une lumière unique, qui leur est propre, d'une énergie singulière. Elles sont conscientes, elles bondissent. Voilà pourquoi tous les êtres organiques sont remplis d'une énergie singulière, dévorante. Les autres bandes sont plus sombres, moins

pelucheuses. Certaines d’entre elles sont tout à fait dépourvues de lumière mais ont une propriété distinctive d’opacité. ”

“ Voulez-vous dire que tous les êtres organiques renferment, à l’intérieur de leur cocon, le même genre d’émanations ? ” demandai-je.

“ Non. Ce n’est pas ce que je veux dire. Ce n’est pas si simple que cela, en réalité, bien que les êtres organiques appartiennent à la même grande bande. Considère-là comme une bande infiniment large de filaments lumineux, de cordes lumineuses sans fin. Imagine que dans cette bande de vie organique des bulles se forment autour des filaments lumineux, au centre de la bande, et d’autres près des bords ; la bande est assez large et dispose d’un espace suffisant pour contenir toutes les espèces d’êtres organiques. Étant donné cette disposition, les bulles qui se trouvent près des bords de la bande manquent complètement les émanations qui se trouvent au centre de la bande et auxquelles ne sont associées que des bulles alignées avec le centre. De même, les bulles situées au centre manquent les émanations qui se trouvent sur les bords. ”

“ Comme tu le vois, les êtres organiques partagent les émanations d’une même bande ; les voyants *voient* pourtant qu’au sein de cette bande organique il existe des êtres aussi différents les uns des autres qu’il est possible de l’être.

“ Existe-t-il beaucoup de ces grandes bandes ? ” demandai-je.

“ Autant que l’infinité elle-même ”, répondit-il.

Les voyants ont toutefois découvert qu’il n’y a sur la terre que quarante-huit de ces bandes.

“ Qu’est-ce que cela signifie, don Juan ? ”

“ Cela signifie, pour les voyants, qu’il existe quarante-huit types différents d’organisations sur la terre, quarante-huit types de faisceaux ou de structures. La vie organique constitue l’un d’entre eux.

“ Cela veut-il dire qu’il existe quarante-sept types de vie non organique ? ”

“ Non, pas du tout. Les anciens voyants ont compté sept bandes donnant naissance à des bulles de conscience non organiques. Il existe, en d’autres termes, quarante bandes qui engendrent des bulles dépourvues de conscience ; il s’agit de bandes qui ne produisent que de l’organisation. “ Considère les grandes bandes comme des arbres. Toutes sont porteuses de fruits ; elles produisent des contenants remplis d’émanations; mais seuls huit de ces arbres

portent des fruits comestibles, c’est-à-dire des bulles de perception. Sept d’entre eux portent des fruits aigres mais néanmoins comestibles et un seul porte le fruit le plus juteux, le plus succulent qui soit. ”

Il rit et me dit qu’il avait adopté, pour sa comparaison, le point de vue de l’Aigle pour qui les bulles de conscience organiques représentaient les morceaux les plus délectables.

“ Qu’est-ce qui fait que ces huit bandes engendrent la conscience ? ” demandai-je.

“ L’Aigle donne la conscience par le moyen de ses émanations ”, répondit-il.

Sa réponse me porta à discuter avec lui. J’arguai que le fait de dire que l’Aigle donne la conscience par le moyen de ses émanations revient à ce qu’un homme religieux dirait de Dieu, à savoir que Dieu donne la vie à travers l’amour. Cela n’a aucun sens.

“ Les deux propositions ne relèvent pas du même point de vue ”, dit-il avec patience. “ Je crois pourtant qu’elles signifient la même chose. La différence entre les deux réside en ce que les voyants *voient* comment l’Aigle donne la conscience par le moyen de ses émanations, alors que les hommes religieux ne *voient* pas comment Dieu donne la vie à travers son amour. ”

Il me dit que l’Aigle donne la conscience par l’intermédiaire de trois gerbes géantes d’émanations qui traversent huit grandes bandes. Ces gerbes sont très singulières car elles donnent aux voyants une sensation de couleur. L’une paraît beige-rose un peu comme la lumière des réverbères roses ; une autre semble couleur de pêche, comme les lumières fluorescentes jaune clair ; et la troisième semble être couleur d’ambre, comme le miel clair.

Alors, quand les voyants *voient* que l’Aigle donne la conscience par le moyen de ses émanations, cela consiste à voir une couleur. Les hommes religieux ne *voient* pas l’amour de Dieu, mais s’ils le *voyaient* ils sauraient qu’il est soit rose, soit couleur de pêche, soit couleur d’ambre.

“ L’homme, par exemple, est attaché à la gerbe couleur d’ambre, mais d’autres êtres le sont aussi. ”

Je voulus savoir quels êtres partageaient ces émanations avec l’homme.

“ Tu devras découvrir toi-même ce genre de détails à travers ton propre *voir,* ” dit-il. “ Il est inutile que je te dise quels sont ces détails ; cela ne servirait qu’à te faire dresser un nouvel inventaire. Qu’il me suffise de te dire

que de découvrir cela tout seul sera l’une des choses les plus passionnantes que tu auras jamais à faire. ”

“ Les gerbes roses et couleur de pêche sont-elles également présentes chez l’homme ? ” demandai-je.

“ Jamais. Ces émanations appartiennent aux autres êtres vivants ”, répondit-il.

Je me préparai à poser une question, mais il me fit signe de m’arrêter, par un mouvement énergique de la main. Puis il s’absorba dans ses pensées. Nous restâmes longtemps plongés dans un silence total.

“ Je t’ai dit que la lueur de la conscience est de diverses couleurs chez l’homme ”, dit-il enfin. “ Ce que je ne t’ai pas dit alors, parce que nous n’étions pas encore arrivés à ce sujet, c’était qu’il ne s’agit pas de couleurs mais de nuances d’ambre. ”

Il me dit que la gerbe de conscience couleur d’ambre comporte une infinité de variantes subtiles qui indiquent toujours des différences de qualité de la conscience. Le rose et le vert pâle sont les nuances les plus courantes de la couleur d’ambre. Le bleu est moins courant, mais la pure couleur d’ambre est de loin la plus rare des nuances.

“ Qu’est-ce qui détermine les nuances spécifiques de la couleur d’ambre ? ”

“ Selon les voyants, c’est la quantité d’énergie économisée et conservée qui détermine la nuance. D’innombrables guerriers ont commencé par la nuance rose ordinaire de la couleur d’ambre et ont fini par la couleur d’ambre la plus pure. C’est le cas de Genaro et de Silvio Manuel. ”

“ Quelles sont les formes de vie qui relèvent des gerbes de conscience roses et couleur de pêche ? ”

“ Les trois gerbes, avec toutes leurs nuances, s’entrecroisent sur les huit bandes ”, répondit-il. “ Dans la bande organique, la gerbe rose est, pour l’essentiel, propre aux plantes, la bande couleur de pêche est propre aux insectes, et la bande couleur d’ambre est propre à l’homme et aux autres animaux. ”

“ C’est la même chose pour les bandes non organiques. Les trois gerbes de conscience engendrent des espèces spécifiques d’êtres non organiques dans chacune des sept grandes bandes. ”

Je lui demandai de me parler plus en détail des espèces d’êtres non organiques qui existaient.

“ Cela aussi est une chose que tu dois *voir* toi-même ”, dit-il. “ Les sept bandes et ce qu’elles engendrent sont en effet inaccessibles à la raison humaine mais pas au *voir* de l’homme. ”

Je lui dis que je ne saisissais pas très bien son explication sur les grandes bandes, parce que j’avais été forcé, par sa description, à les imaginer comme des gerbes indépendantes de cordes, ou même comme des bandes plates pareilles à des courroies de transport.

Il m’expliqua que les grandes bandes ne sont ni plates ni cylindriques mais groupées d’une façon impossible à décrire, comme un tas de foin qui garde sa cohésion entre ciel et terre par la force du geste qui l’a lancé à la fourche. Ainsi, il n’y a pas un ordre des émanations ; dire qu’il existe une partie centrale ou qu’il existe des bords est trompeur, mais nécessaire à la compréhension.

Poursuivant, il m’expliqua que les êtres non organiques, engendrés par les sept autres bandes de conscience, se caractérisent par un contenant dépourvu de mouvement; il s’agit plutôt d’un réceptacle informe, avec un degré très bas de luminosité. Il ne ressemble pas au cocon des êtres organiques. Il lui manque cette tension, ce gonflement qui fait ressembler les êtres organiques à des boules regorgeant d’énergie.

Don Juan me dit que la seule similitude entre les êtres organiques et les êtres non organiques réside dans le fait qu’ils contiennent tous les deux les émanations roses, couleur de pêche ou d’ambre qui donnent la conscience.

“ Dans certaines circonstances, ces émanations permettent une communication des plus fascinantes entre les êtres de ces huit grandes bandes. ”

Il me raconta que les êtres organiques, dont le champ d’énergie est le plus grand, prennent en général l’initiative de la communication avec des êtres non organiques, mais que les êtres non organiques ont toujours pour apanage la poursuite subtile et perfectionnée des opérations. Une fois que la barrière est franchie, les êtres non organiques changent et deviennent ce que les voyants désignent sous le nom d’alliés. Dès lors, les êtres non organiques sont capables d’aller au-devant des pensées, des humeurs ou des craintes les plus subtiles du voyant.

“ Les anciens voyants furent fascinés par ce dévouement de leurs alliés ”, poursuivit-il. “ On dit que les anciens voyants pouvaient faire faire ce qu’ils voulaient à leurs alliés. Cela faisait partie des raisons qui les poussaient à

croire à leur propre invulnérabilité. Ils ont été leurrés par leur suffisance. Les alliés n’ont de pouvoir que si le voyant qui les *voit* est un parangon d’impeccabilité ; et ces anciens voyants ne l’étaient tout simplement pas. ”

“ Y a-t-il autant d’êtres non organiques que d’organismes vivants ? ”, demandai-je.

Il me dit que les êtres non organiques ne sont pas aussi nombreux que les êtres organiques, mais que cela est compensé par le nombre supérieur de bandes de conscience non organiques par rapport aux bandes de conscience organiques. Il existe, également, un plus grand nombre de différences parmi les êtres non organiques que parmi les organismes parce que les organismes ne relèvent que d’une seule bande tandis que les êtres non organiques se répartissent sur sept bandes.

“ De plus, les êtres non organiques vivent infiniment plus longtemps que les organismes, poursuivit-il. C’est ce fait qui a incité les anciens voyants à concentrer leur *voir* sur les alliés, pour des raisons dont je te parlerai plus tard. ”

Il me dit que les anciens voyants furent également amenés à comprendre que c’est l’énergie intense des organismes et l’intense développement consécutif de leur conscience qui en font des morceaux de choix pour l’Aigle. Les anciens voyants pensaient que c’était par gourmandise que l’Aigle engendrait autant d’organismes que possible.

Il m’expliqua ensuite que les quarante autres bandes n’engendrent aucune conscience, mais une configuration d’énergie inanimée. Les anciens voyants choisirent de désigner tout ce qu’engendrent ces bandes par le mot de “ vaisseaux ”. Alors que les cocons et les contenants sont des champs de conscience composée d’énergie, ce qui explique leur luminosité indépendante, les vaisseaux sont des réceptacles rigides, qui contiennent des émanations sans être des champs de conscience composée d’énergie. Leur luminosité vient seulement de l’énergie des émanations qu’ils contiennent.

“ Tu dois garder à l’esprit que tout, sur terre, est enfermé ”, poursuivit-il. “ Tout ce que nous percevons, quelle qu’en soit la nature, est formé par des parties de cocons ou de vaisseaux comportant des émanations. Nous ne percevons pas du tout, d’habitude, les contenants des êtres non organiques. ”

Il me regarda, attendant un signe d’intelligence. Lorsqu’il comprit que je ne lui donnerais pas satisfaction, il continua son explication.

“ Le monde dans sa totalité est composé de quarante-huit bandes ”, dit-il.

“ Le monde qu’assemble notre point d’assemblage pour notre perception normale est formé de deux bandes; l’une est la bande organique et l’autre est une bande qui ne comporte qu’une structure, mais pas de conscience. Les quarante-six autres grandes bandes ne font pas partie du monde que nous percevons en temps normal. ”

Il se tut à nouveau, dans l’attente d’une question pertinente. Je n’en avais aucune.

“ Notre point d’assemblage peut assembler d’autres mondes complets ”, dit-il. “ Les anciens voyants en comptaient sept, à part le monde de tous les jours, un pour chaque bande de conscience.J’ajouterai qu’en dehors du monde de la vie de tous les jours, deux de ces mondes sont faciles à assembler ; pour les cinq autres, c’est une autre histoire. ”

La fois suivante, quand nous nous assîmes pour parler, don Juan commença tout de suite par évoquer mon expérience avec la Catalina. Il me dit que par un déplacement du point d’assemblage verts la région qui se trouve au-dessous de sa position ordinaire, le voyant peut accéder à une vue détaillée et restreinte du monde que nous connaissons. Cette vue est si détaillée que ce monde semble être un tout autre monde. C’est une vue fascinante qui exerce un formidable attrait, surtout sur ceux des voyants qui ont un esprit aventureux, mais, en quelque sorte, indolent et paresseux.

“ Le changement de perspective est très agréable ”, poursuivit don Juan. “ L’effort requis est minime et les résultats stupéfiants. Si le voyant est motivé par l’appât d’un gain rapide, il n'est pas de meilleure manoeuvre que le déplacement vers le bas. Le seul problème qui se pose est que, lorsque le point d’assemblage se trouve dans ces positions, les voyants sont harcelés par la mort, qui survient encore plus brutalement et plus vite que lorsque ce point se trouve dans sa position ordinaire. ”

“ Le nagual Julian considérait que c’était un espace magnifique pour y faire des pirouettes, mais pas plus. ”

Il me dit qu’il ne se produit de véritable changement de mondes que lorsque le point d’assemblage se déplace au sein de la bande humaine, assez profondément pour atteindre un seuil crucial à partir duquel le point d’assemblage peut utiliser une autre des grandes bandes.

“ Comment les utilise-t-il ? ” demandai-je.

Il haussa les épaules.

“ C’est une affaire d’énergie ”, dit-il. “ La force d’alignement, à condition que le voyant ait assez d’énergie, accroche une autre bande. Notre énergie normale permet à notre point d’assemblage d’utiliser la force d’alignement d’une seule grande bande d’émanations. Et nous percevons le monde que nous connaissons. Mais si nous possédons un excédent d’énergie, nous pouvons utiliser la force d’alignement d’autres grandes bandes, et donc percevoir d’autres mondes. ”

Don Juan changea brusquement de sujet et se mit à parler des plantes.

“ Cela peut te paraître étrange ”, dit-il, “ mais les arbres, par exemple, sont plus proches de l’homme que les fourmis. Je t’ai dit qu’entre les arbres et l’homme il peut se nouer une relation importante ; c’est parce qu’ils partagent des émanations. ”

“ De quelle dimension est leur cocon ? ”

“ Le cocon d’un arbre gigantesque n’est pas beaucoup plus grand que l’arbre lui-même. Ce qui est intéressant, c’est que certaines toutes petites plantes ont un cocon presque aussi grand qu’un corps humain et trois fois plus large. Ce sont des plantes de pouvoir. Elles ont en commun avec l’homme la plus grande quantité d’émanations, non pas les émanations de la conscience, mais d’autres émanations en général. ”

“ Il existe autre chose d’unique, en ce qui concerne les plantes : leur luminosité comporte différentes nuances. Elles sont en général rosâtres, parce que leur conscience est rose. Les plantes vénéneuses sont d’un rose-jaune pâle et les plantes médicinales d’un rose-violet éclatant. Les seules qui soient rose-blanc sont les plantes de pouvoir ; certaines sont d’un blanc terne, d’autres d’un blanc brillant. ”

“ Mais la vraie différence entre les plantes et les autres êtres organiques réside dans l’emplacement de leur point d’assemblage. Celui des plantes se trouve sur la partie inférieure de leur cocon alors que celui des autres êtres organiques se trouve sur la partie supérieure de leur cocon. ”

“ Et les êtres non organiques ? ” demandai-je. “ Où se trouve leur point d’assemblage ? ”

“ Il se trouve, chez certains d’entre eux, sur la partie inférieure de leur contenant ”, dit-il. “ Ces êtres-là sont tout à fait étrangers aux hommes, mais apparentés aux plantes. Chez d’autres, il se trouve, à divers endroits, sur la partie supérieure de leur cocon. Ces êtres sont proches de l’homme et des autres créatures organiques. ”

Il ajouta que les anciens voyants étaient convaincus que les plantes étaient en communication intense avec les êtres non organiques. Ils croyaient que plus le point d’assemblage se situait bas, plus il était facile pour les plantes de franchir la barrière de la perception ; de très grands arbres et de très petites plantes ont un point d’assemblage qui se situe très bas à l’intérieur de leur cocon. C’est pourquoi de nombreuses techniques de sorcellerie des anciens voyants constituaient des moyens d’exploiter la conscience des arbres et des petites plantes et de s’en servir comme de guides pour descendre vers ce qu’ils appelaient les niveaux les plus profonds des régions obscures.

“ Tu comprends bien que, croyant s’acheminer vers les profondeurs, ils déplaçaient en réalité leur point d’assemblage pour assembler, avec les sept grandes bandes, d’autres mondes perceptibles. ”

“ Ils poussaient leur conscience à bout et assemblaient des mondes avec cinq grandes bandes qui ne sont accessibles aux voyants que si ceux-ci subissent une dangereuse transformation. ”

“ Mais les anciens voyants réussissaient-ils à assembler ces mondes ? ”

“ Oui ”, dit-il. “ Ils croyaient, dans leur aberration, que cela valait la peine de franchir toutes les barrières de la perception, même s’il leur fallait, pour ce faire, devenir des arbres. ”

11

L’art de traquer, l’intention, et la position de rêve

Le lendemain, à nouveau, en début de soirée, don Juan entra dans la pièce où j’étais en train de bavarder avec Genaro. Il me prit par le bras et m’accompagna, à travers la maison, jusqu’au patio de derrière. Il faisait déjà assez sombre. Nous nous mîmes à parcourir le corridor qui entourait le patio.

Tandis que nous marchions, don Juan me dit qu’il voulait me prévenir encore une fois qu’il est très facile de se perdre dans un labyrinthe et dans la morbidité sur la voie de la connaissance. Il me dit que les voyants sont confrontés à de grands ennemis qui peuvent anéantir leur dessein, brouiller leurs objectifs, et les affaiblir ; des ennemis qu’engendrent la voie du guerrier elle-même, ainsi que les sentiments d’indolence, de paresse et de suffisance qui font partie intégrante du monde de tous les jours.

Il ajouta que les erreurs que commirent les anciens voyants par indolence, paresse et suffisance étaient si énormes et si graves que les nouveaux voyants n’eurent pas d’autre choix que celui de mépriser et de rejeter leur propre tradition.

“ Les nouveaux voyants avaient besoin, au premier chef, de mesures pratiques pour déplacer leur point d’assemblage ”, poursuivit don Juan. “ N’en connaissant aucune, ils commencèrent par s’intéresser vivement à l’acte

de *voir* la lueur de la conscience, ce qui eut pour conséquence l'élaboration de trois ensembles de techniques qui devinrent leur pierre angulaire. ”

Ces trois techniques, m'expliqua don Juan, servirent aux nouveaux voyants pour accomplir un exploit extrêmement difficile, et extraordinaire. Ils réussirent à déplacer systématiquement le point d'assemblage de sa position ordinaire. Il reconnut que les anciens voyants avaient eux aussi accompli cet exploit, mais par des manoeuvres fantasques, singulières.

Il me dit que ce que les nouveaux voyants *virent* dans la lueur de la conscience s'est traduit par l'ordre dans lequel ils ont disposé les vérités des anciens voyants relatives à la conscience. Cela< constitue la maîtrise de la conscience. À partir de là, ils ont élaboré les trois ensembles de techniques. La première est la maîtrise de l'art de *traquer,* la seconde est la maîtrise de *l'intention,* et la troisième est la maîtrise du *rêve.* Il soutenait qu'il m'avait enseigné ces trois ensembles dès le jour de notre rencontre.

Il me dit qu'il m'avait enseigné la maîtrise de la conscience selon deux modes, comme le recommandent les nouveaux voyants, Dans ses enseignements relatifs au côté droit, qu'il avait conduits en état de conscience normale, il avait réalisé deux objectifs : il m'avait enseigné la méthode du guerrier et il avait donné du jeu à mon point d'assemblage par rapport à sa position d'origine. Il avait aussi réalisé deux objectifs dans ses enseignements relatifs au côté gauche, qu'il avait conduits en état de conscience accrue : il avait déplacé mon point d'assemblage vers autant de positions que je pouvais le supporter, et m'avait donné une longue série d'explications.

Don Juan s'interrompit et me regarda fixement. Il y eut un silence gêné ; puis il commença à parler de *traquer*. Il dit que cette technique avait des origines très humbles et fortuites. Cela commença par une observation des nouveaux voyants qui avaient constaté que lorsque les guerriers se comportent avec régularité d'une manière qui ne leur est pas familière, les émanations inutilisées qui se trouvent à l'intérieur de leur cocon commencent à luire. Et leur point d'assemblage se déplace d'une façon douce, harmonieuse, à peine perceptible.

Stimulés par cette observation, les nouveaux voyants se mirent à pratiquer un contrôle systématique de leur comportement. Ils appelèrent cette pratique l'art de *traquer*. Don Juan me dit que ce mot, bien qu'on puisse le contester, était propre, parce que *traquer* impliquait un genre particulier de comportement à l'égard des gens, un comportement que l'on pouvait qualifier

de clandestin. Armés de cette technique, les nouveaux voyants abordèrent l'inconnu avec modération et d'une manière féconde. Par le moyen d'une pratique continue, ils déplacèrent leur point d'assemblage selon un mode régulier.

“ *Traquer* constitue l'un des deux plus grands accomplissements des nouveaux voyants ”, dit-il. “ Les nouveaux voyants décidèrent qu'il fallait enseigner cet art à un nagual des temps modernes quand son point d'assemblage s'est déplacé assez profondément dans le côté gauche. La raison de cette décision réside dans le fait que le nagual doit apprendre les principes de *traquer* sans être encombré par l'inventaire humain. Le nagual est, après tout, le chef d'un groupe, et pour diriger ce groupe il lui faut agir rapidement, sans avoir besoin de réfléchir.

“ D'autres guerriers peuvent apprendre l'art de *traquer* en état de conscience normale, bien qu'il soit recommandé de le faire en état de conscience accrue – non tant à cause de la valeur de la conscience accrue, mais parce que cela confère à *traquer* un mystère qu'il ne comporte pas en réalité ; *traquer* est simplement un mode de comportement à l'égard des gens. ”

Il me dit que je pouvais désormais comprendre que la raison pour laquelle les nouveaux voyants accordaient une si grande importance aux rapports avec les petits tyrans état le déplacement du point d'assemblage. Les petits tyrans forçaient les voyants à se servir des principes de l'art de *traquer* et, de ce fait, les aidaient à déplacer leur point d'assemblage.

Je lui demandai si les anciens voyants savaient quelque chose sur les principes de l'art de *traquer.*

“ L'art de *traquer* appartient exclusivement aux nouveaux voyants ”, dit-il en souriant. “ Ce sont les seuls voyants qui ont dû avoir affaire aux gens. Les anciens voyant étaient tellement pris par leur sens du pouvoir qu'ils ne savaient même pas qu'il existait des gens, jusqu'à ce que ces gens aient commencé à les tabasser. Mais tu connais déjà toute cette histoire. ”

Don Juan me dit ensuite que la maîtrise de *l'intention,* avec celle de l'art de *traquer* sont les deux chefs-d'oeuvre des nouveaux voyants, qui marquent l'avènement des voyants des temps modernes. Il m'expliqua que dans leurs efforts pour reprendre un avantage sur leurs oppresseurs, les nouveaux voyants explorèrent toutes les possibilités. Ils savaient que leurs prédécesseurs avaient accompli des exploits extraordinaires en manipulant

une force mystérieuse et miraculeuse qu’ils ne savaient désigner que par le mot de “ pouvoir ”. Les nouveaux voyants savaient très peu de chose de cette force, ils furent donc obligés de l’étudier systématiquement par l’acte de *voir*. Leurs efforts furent amplement récompensés quand ils découvrirent que c’est l’énergie de l’alignement qui constitue cette force.

Ils commencèrent par *voir* comment la lueur de la conscience croît, en dimension et en intensité, à mesure que les émanations intérieures au cocon s’alignent avec les émanations en liberté. Ils se servirent de cette observation comme tremplin, tout comme ils l’avaient fait pour l’art de *traquer,* et ils passèrent à l’élaboration d’une série complexe de techniques destinées à manier cet alignement d’émanations.

Ils désignèrent d’abord ces techniques comme la maîtrise de l’alignement. Puis ils se rendirent compte que ce qui était en jeu dépassait de loin l’alignement; c’était l’énergie qui se dégage de l’alignement d’émanations qui était en jeu. Ils appelèrent cette énergie le *vouloir*.

Le *vouloir* devint le deuxième fondement. Les nouveaux voyants le considéraient comme une explosion d’énergie aveugle, impersonnelle, incessante, qui nous incite à nous comporter comme nous le faisons. Le *vouloir* explique notre perception du monde des événements ordinaires et, indirectement, à travers la force de cette perception, il explique le fait que le point d’assemblage soit situé sur sa position ordinaire.

Don Juan me dit que les nouveaux voyants examinèrent la façon dont se produit la perception du monde de tous les jours et virent les effets du *vouloir*. Ils *virent* que l’alignement est constamment renouvelé afin de conférer une continuité à la perception. Pour renouveler à chaque fois l’alignement par la vigueur qui lui est nécessaire pour composer un monde vivant, l’explosion d’énergie qui se dégage de ces alignements même est automatiquement réorientée afin de consolider certains alignements de choix.

Cette nouvelle observation servit à son tour aux nouveaux voyants comme un tremplin de plus qui les aida à parvenir au troisième fondement de l’ensemble. Ils l’appelèrent *l’intention,* et ils la decrivirent comme la manière réfléchie de guider le *vouloir,* l’énergie de l’alignement.

“ Silvio Manuel, Genaro et Vicente furent poussés par le nagual Julian à apprendre ces trois aspects de la connaissance du voyant ”, poursuivit-il. “ Genaro est le maître du maniement de la conscience, Vicente le maître de l’art de *traquer,* et Silvio Manuel le maître de *l’intention.* ”

“ Nous nous livrons en ce moment à une dernière explication de la maîtrise de la conscience ; c’est pourquoi Genaro te vient en aide. ”

Don Juan s’adressa pendant longtemps aux apprenties. Les femmes écoutaient avec une expression sérieuse. D’après la concentration ardente des femmes, j’eus la certitude qu’il leur donnait des instructions détaillées concernant des procédés difficiles.

J’avais été exclu de leur réunion, mais je les avais observées pendant qu’elles s’entretenaient dans la pièce de devant, dans la maison de Genaro. J’étais assis à la table de la cuisine, en attendant qu’elles aient fini.

Puis les femmes se levèrent mais, avant de partir, elles vinrent à la cuisine avec don Juan. Il s’assit en face de moi tandis que les femmes s’adressaient à moi avec une maladresse cérémonieuse. Elles allèrent jusqu’à m’embrasser. Elles étaient toutes anormalement amicales, bavardes même. Elles dirent qu’elles allaient rejoindre les apprentis qui étaient partis avec Genaro plusieurs heures auparavant. Genaro allait leur montrer à tous son *corps de rêve.*

Aussitôt que les femmes furent parties, don Juan reprit assez brusquement son explication. Il me dit qu’à mesure que le temps passait et que les nouveaux voyants affermissaient leurs pratiques, ils se rendaient compte que dans les conditions de vie qui étaient les leurs, *traquer* ne réussissait à déplacer les points d’assemblage que dans des proportions minimes. Pour obtenir un effet maximal, il fallait *traquer* dans un cadre idéal ; il fallait qu’il y ait des petits tyrans occupant des positions importantes d’autorité et de pouvoir. Il devenait de plus en plus difficile aux nouveaux voyants de se trouver dans des situations de ce genre ; la nécessité d’en improviser ou d’en rechercher devint un fardeau insupportable.

Les nouveaux voyants jugèrent qu’il était impératif de *voir* les émanations de l’Aigle pour trouver un moyen plus adéquat de déplacer le point d’assemblage. Alors qu’ils tentaient de *voir* les émanations, ils affrontèrent un problème très sérieux. Ils découvrirent qu’il est impossible de les *voir* sans courir un risque mortel, et ils devaient pourtant les *voir.* Ce fut à ce moment-là qu’ils utilisèrent la technique du *rêve* des anciens voyants comme bouclier pour se protéger du coup mortel des émanations de l’Aigle. Et, en agissant ainsi, ils se rendirent compte que *rêver*était, en soi, le moyen le plus efficace pour déplacer le point d’assemblage.

“ L’un des commandements les plus rigoureux des nouveaux voyants ”, poursuivit don Juan, “ stipulait que les guerriers doivent apprendre à *rêver* pendant qu’ils sont dans un état de conscience normale. Observant ce commandement, j’ai commencé à t’apprendre à *rêver* dès le jour de notre rencontre. ”

“ Pourquoi les nouveaux voyants ordonnent-ils que *rêver* soit enseigné dans l’état de conscience normale ? ” demandai-je.

“ Parce que *rêver* est très dangereux et les rêveurs sont très vulnérables ”, dit-il. “ Le *rêve* est dangereux parce qu’il possède un pouvoir inconcevable ; il rend les *rêveurs* vulnérables parce qu’il les laisse à la merci de l’incompréhensible force d’alignement. ”

“ Les nouveaux voyants ont compris que nous disposions, dans notre état de conscience normale, d’innombrables défenses qui peuvent nous sauvegarder contre la force des émanations inutilisées qui soudain s’alignent dans le *rêve.* ”

Don Juan m’expliqua que le *rêve,* comme l’art de *traquer,* commença par une simple observation. Les anciens voyants se rendirent compte qu’au cours des rêves le point d’assemblage se déplace légèrement du côté gauche, d’une façon tout à fait naturelle. Ce point se relâche en effet quand l’homme dort et toutes sortes d’émanations inutilisées se mettent à luire.

Les anciens voyants furent aussitôt intrigués par cette observation et commencèrent à travailler sur ce déplacement naturel jusqu’à ce qu’ils parviennent à le contrôler. Ils appelèrent ce contrôle *rêver,* ou l’art de manier le *corps de rêve.*

Il me dit qu’il est pratiquement impossible de décrire l’immensité de leur connaissance sur le *rêve.* Mais celle-ci ne servit que très peu aux nouveaux voyants. Alors, quand vint le temps de la reconstruction, les nouveaux voyants ne gardèrent que l’essentiel de l’art du *rêve* pour qu’il les aide à *voir* les émanations de l’Aigle et à déplacer leur point d’assemblage.

Il poursuivit en disant que les voyants, les anciens comme les nouveaux, considèrent que l’art du *rêve* consiste à contrôler le déplacement naturel que subit le point d’assemblage au cours du sommeil. Il insista sur le fait que contrôler ce déplacement ne signifie en aucun cas qu’on l’oriente, mais qu’on maintient le point d’assemblage fixé sur la position vers laquelle il se déplace naturellement au cours du sommeil, manœuvre extrêmement difficile que les

voyants n’accomplirent qu’au prix d’un effort et d’une concentration énormes.

Don Juan m’expliqua que les *rêveurs* doivent trouver un équilibre très subtil, car on ne peut s’immiscer dans les rêves ni les commander par un effort conscient, et pourtant le point d’assemblage doit obéir au commandement du *rêveur* – et c’est là une contradiction qui ne peut être surmontée par la rationalité mais qui doit être résolue par la pratique.

Après avoir observé les rêveurs pendant leur sommeil, les anciens voyants adoptèrent la solution qui consiste à laisser les rêves suivre leur cours naturel. Ils avaient *vu* que le point d’assemblage du *rêveur* pénétrait beaucoup plus profondément à l’intérieur du côté gauche dans certains rêves que dans d’autres. Cette observation les amena à se poser la question de savoir si c’est le contenu du rêve qui provoque le déplacement du point d’assemblage, ou si c’est le mouvement du point d’assemblage, à lui seul, qui engendre le contenu du rêve en activant des émanations inutilisées.

Ils constatèrent vite que c'est le déplacement du point d’assemblage à l’intérieur du côté gauche qui engendre les rêves. Plus loin va le mouvement, plus le rêve est vif et étrange. Ils tentèrent, c’était inéluctable, de prendre le commandement de leurs rêves, dans le but de faire pénétrer profondément leur point d’assemblage dans le côté gauche. En essayant, ils découvrirent que lorsque les rêves sont consciemment ou à demi consciemment manipulés, le point d’assemblage regagne immédiatement sa place habituelle. Comme leur objectif était le déplacement de ce point, ils en conclurent forcément qu’intervenir dans les rêves revenait à intervenir dans le déplacement naturel du point d’assemblage.

Don Juan me dit qu’à partir de ce moment-là les anciens voyants continuèrent à développer leur connaissance stupéfiante du sujet – une connaissance qui eut une énorme portée sur ce que les nouveaux voyants aspiraient à faire du *rêve*, mais qui leur servit peu dans sa forme originelle.

Il m’expliqua que jusqu’ici j’avais compris *rêver* comme étant le contrôle des rêves, et que tous les exercices qu’il m’avait fait accomplir, comme celui, par exemple, de trouver mes mains dans mes rêves, ne visaient pas, malgré les apparences, à m’enseigner à commander mes rêves. Ces exercices étaient destinés à maintenir mon point d’assemblage fixé à l’endroit où il s’était déplacé pendant mon sommeil. C’est en cela que les *rêveurs* doivent trouver un équilibre subtil. Ils ne peuvent orienter que la fixation de leur point

d’assemblage. Les voyants sont comme des pêcheurs équipés d’une ligne qui se pose où elle peut; la seule chose qu’ils puissent faire est de maintenir la ligne ancrée à l’endroit où elle s’est immergée.

“ L’endroit, quel qu’il soit, où se trouve le point d’assemblage au cours de son déplacement dans les rêves est désigné par l’expression de *position de rêve,* ” poursuivit-il. “ Les anciens voyants devinrent si forts dans l’art de maintenir leur *position de rêve* qu’ils pouvaient même se réveiller pendant que leur point d’assemblage se trouvait ancré dans cette position. ”

“ Les anciens voyants appelaient cet état le *corps de rêve,* parce qu’ils le contrôlaient si parfaitement qu’ils créaient un nouveau corps provisoire chaque fois qu’ils se réveillaient dans une nouvelle *position de rêve.* ”

“ Je dois te dire clairement que *rêver* comporte un inconvénient terrible ”, ajouta-t-il. “ C’est un domaine qui appartient aux anciens voyants. Il est entaché par leur atmosphère. Je t’y ai guidé avec beaucoup de prudence, mais on ne peut quand même pas savoir. ”

“ Contre quoi me mettez-vous en garde, don Juan ? ” demandai-je.

“ Je te mets en garde contre les pièges de *rêver*, qui sont proprement prodigieux ”, répondit-il. “ *Rêver* ne donne aucun moyen d’orienter le mouvement du point d’assemblage ; seules la force ou la faiblesse intérieures des *rêveurs* dictent ce déplacement. Voilà le premier piège. ”

Il me dit que les nouveaux voyants hésitèrent, au début, à utiliser le *rêve.* Ils étaient convaincus qu’au lieu de fortifier les guerriers, *rêver* les affaiblissait, les rendait despotiques, fantasques. C’était le cas de tous les anciens voyants. Pour compenser les effets abominables du *rêve,* et comme ils étaient obligés de s’en servir, les nouveaux voyants élaborèrent un système de comportement riche et complexe connu sous le nom de voie du guerrier, ou chemin du guerrier.

Grâce à ce système, les nouveaux voyants se fortifièrent et acquirent la force intérieure dont ils avaient besoin pour guider le déplacement du point d’assemblage dans les rêves. Don Juan insista sur le fait que la force dont il parlait n’était pas seulement la conviction. Personne ne pouvait avoir de convictions plus fortes que les anciens voyants, et pourtant ils étaient faibles jusqu’à la moelle. La force intérieure, cela signifiait un sens de l’équanimité, d’indifférence presque, un sentiment de bien-être, mais par-dessus tout, cela signifiait un penchant naturel et profond pour l’étude, pour la compréhension. Les nouveaux voyants appelaient tous ces traits de caractère la modération.

“ Les nouveaux voyants sont convaincus qu’une vie impeccable mène obligatoirement en elle-même à un sens de la modération, et que celui-ci, à son tour, mène au déplacement du point d’assemblage. ”

“ Je t’ai dit que les nouveaux voyants croyaient que le point d’assemblage pouvait être mû de l’intérieur. Ils franchirent un pas de plus et affirmèrent que les hommes impeccables n’avaient besoin de personne pour les guider et, qu’en économisant leur énergie ils peuvent faire, seuls, tout ce que font les voyants. Tout ce qu’il leur faut c’est un minimum de chance, c’est seulement avoir connaissance des possibilités que les voyants ont dévoilées. ”

Je lui dis que nous en étions revenus au même point que lorsque j’étais dans mon état de conscience normale. Je demeurais convaincu que l’impeccabilité ou l’économie de l’énergie étaient des notions si vagues que n’importe qui pouvait les interpréter à sa fantaisie. Je voulais en dire plus pour étayer mes arguments, mais je fus gagné par un sentiment étrange. C’était une véritable sensation physique, la sensation de traverser quelque chose à toute vitesse. Après cela, je repoussai mes propres arguments. J’eus la certitude absolue que don Juan avait raison. Tout ce qui est exigé, c’est de l’impeccabilité, de l’énergie, et cela commence par un seul acte qui doit être délibéré, précis et soutenu. On acquiert, si cet acte se répète assez longtemps, le sens d’une intention inflexible, qui peut s’appliquer à tout. Si l’on y parvient, la route se dégage. Une chose en entraîne une autre jusqu’à ce que le guerrier prenne conscience de tout son potentiel.

Lorsque je dis à don Juan ce que je venais de découvrir, il se mit à rire avec un plaisir visible et s’exclama qu’il s’agissait d’un exemple à point nommé de la force dont il parlait. Il m’expliqua que mon point d’assemblage s’était déplacé et qu’il avait été conduit par la modération jusqu’à une position qui suscitait la compréhension. Il aurait aussi bien pu être conduit par une saute d’humeur vers une position qui ne fait qu’accroître la suffisance, ce qui était déjà arrivé plusieurs fois.

“ Parlons maintenant du *corps de rêve,* poursuivit-il. Les anciens voyants concentrèrent tous leurs efforts pour explorer et exploiter le *corps de rêve.* Et ils réussirent à l’utiliser comme un corps plus pratique, ce qui revient à dire qu’ils se recréaient eux-mêmes par des moyens de plus en plus étranges. ”

Don juan m’affirma que les nouveaux voyants savent très bien qu’une foule d’anciens voyants, après s’être réveillés dans une *position de rêve* à leur goût, ne revinrent jamais. Il me dit qu’ils sont probablement tous morts dans

ces mondes inconcevables, ou qu'ils vivent peut-être encore aujourd'hui, Dieu sait sous quelle forme et de quelle manière.

Il s'arrêta, me regarda et éclata de rire.

“ Tu meurs d'envie de me demander ce que faisaient les anciens voyants du *corps de rêve*, n'est-ce pas ? ”, me demanda-t-il, “ et il m'exhorta, d'un geste du menton, à lui poser la question. ”

Don Juan déclara que Genaro, étant le maître indiscutable de la conscience, m'avait montré plusieurs fois le *corps de rêve*, lorsque je me trouvais dans un état de conscience normale. Par ses démonstrations, Genaro cherchait à déplacer mon point d'assemblage, non pas d'une position de conscience accrue, mais de sa place habituelle.

Don Juan me dit alors, comme s'il révélait un secret, que Genaro nous attendait dans des champs proches de la maison pour me montrer son *corps de rêve*. Il me répéta à plusieurs reprises que je me trouvais maintenant dans l'état de conscience parfait pour *voir* et comprendre ce qu'est véritablement le *corps de rêve*. Puis il me demanda de me lever et nous traversâmes la pièce de devant pour aller vers la porte d'entrée. Comme je me préparai à ouvrir la porte, je remarquai que quelqu'un était couché sur la pile de nattes dont les apprentis se servaient comme lits. Je pensai qu'un des apprentis était sans doute rentré à la maison pendant que don Juan et moi parlions dans la cuisine.

J'allai jusqu'à lui et je me rendis compte alors qu'il s'agissait de Genaro. Il était profondément endormi, ronflant paisiblement, couché sur le ventre.

“ Réveille-le ”, me dit don Juan. “ Il faut que nous partions. Il doit être mort de fatigue. ”

Je secouai doucement Genaro. Il se retourna lentement, émit les sons propres à quelqu'un qui se réveille d'un sommeil profond. Il s'étira, puis il ouvrit les yeux. Je laissai échapper un cri et reculai d'un saut.

Les yeux de Genaro n'étaient pas du tout des yeux humains. C'étaient deux points de lumière intense couleur d'ambre. Ma frayeur m'avait donné une secousse si forte que j'en eus le vertige. Don Juan me tapa dans le dos et me rendit l'équilibre.

Genaro se leva et me sourit. Ses traits étaient rigides. Il se déplaça comme s'il était ivre ou physiquement handicapé. Il passa à côté dé moi et se dirigea directement vers le mur. Je grimaçai en prévoyant le choc imminent, mais il passa à travers le mur comme si celui-ci n'avait pas existé du tout. Il revint dans la pièce par la porte de la cuisine. Puis, sous mon regard tout à fait

horrifié, Genaro se mit à marcher sur les murs, le corps parallèle au sol, et sur le plafond, la tête renversée.

En essayant de suivre ses mouvements, je tombai sur le dos. Dans cette position, je ne voyais plus Genaro ; je voyais, à sa place, une tache de lumière qui se déplaçait sur le plafond, au-dessus de moi, et sur les murs, faisant le tour de la pièce. On aurait dit que quelqu'un, muni d'une torche électrique géante, en promenait le faisceau sur le plafond et les murs. Le faisceau de lumière s'éteignit enfin. Il s'évanouit contre un mur et disparut.

Don Juan me fit observer que ma peur animale était toujours démesurée, que je devais lutter pour réussir à la contrôler, mais que, dans l'ensemble, je m'étais très bien comporté. J'avais *vu* le *corps de rêve* de Genaro tel qu'il est vraiment, une tache de lumière.

Je lui demandai ce qui le rendait si sûr de cela. Il me répondit qu'il avait *vu* mon point d'assemblage se déplacer jusqu'à son emplacement ordinaire, pour compenser ma peur, puis se déplacer plus profondément dans le côté gauche, au-delà du point où il n'existe plus de doutes.

“ Dans cette position, on ne peut *voir* qu'une chose : des taches d'énergie ”, poursuivit-il. “ “ Mais entre la conscience accrue et cet autre point, il n'y a qu'un petit saut à faire. L'exploit véritable, c'est de déplacer le point d'assemblage de son emplacement ordinaire jusqu'au point où il n'existe plus de doutes. ”

Il ajouta que nous avions toujours rendez-vous avec le *corps de rêve* de Genaro dans les champs proches de la maison, pendant que je me trouvais en état de conscience normale.

Quand nous revînmes dans la maison de Silvio Manuel, don Juan me dit que la compétence de Genaro dans le domaine du *corps de rêve* était bien peu de chose en comparaison de ce qu'en faisaient les anciens voyants.

“ Tu le *verras* très bientôt ”, me dit-il, d'un ton menaçant, puis il se mit à rire.

Je l'interrogeai sur le sujet avec une peur croissante, et ne réussis qu'à provoquer un rire plus fort. Il se calma enfin et me dit qu'il allait parler de la manière dont les nouveaux voyants accédaient au *corps de rêve* et de la façon dont ils s'en servaient.

“ Les anciens voyants recherchaient une parfaite réplique du corps ”, poursuivit-il, “ et ils ont presque réussi à l'obtenir. La seule chose qu'ils ne

purent jamais imiter était les yeux. À la place des yeux, il n’y a, dans le *corps de rêve*, que la lueur de la conscience. Tu ne t’es jamais rendu compte de cela quand Genaro te montrait son *corps de rêve.* ”

“ Les nouveaux voyants se fichaient pas mal d’obtenir une réplique parfaite du corps ; en fait, imiter le corps ne les intéressait pas du tout. Mais ils ont conservé seulement l’expression de *corps de rêve* pour désigner un sentiment, une vague d’énergie que le déplacement du point d’assemblage transporte n’importe où au sein de ce monde, ou n’importe où au sein des sept mondes accessibles à l’homme. ”

Don Juan esquissa ensuite le procédé nécessaire pour parvenir au *corps de rêve.* Il me dit que cela commence par un acte initial, dont la prolongation engendre une intention inflexible. L’intention inflexible conduit au silence intérieur, et le silence intérieur mène à la force intérieure nécessaire pour déplacer le point d’assemblage, dans les rêves, vers des positions appropriées.

Il appelait cette succession la “ préparation ”. Le développement du contrôle commence après que la préparation est achevée ; il consiste à maintenir systématiquement la *position de rêve* en se cramponnant obstinément à la vision de rêve. Une pratique régulière procure une grande facilité à tenir de nouvelles *positions de rêve,* avec de nouveaux rêves, non pas tant parce que la pratique fait acquérir un contrôle délibéré, mais parce que, chaque fois que ce contrôle s’exerce, la force intérieure se consolide. La force intérieure consolidée déplace à son tour le point d’assemblage vers des *positions de rêve* qui sont de plus en plus propres à engendrer la modération ; en d’autres termes, les rêves, par eux-mêmes, deviennent de plus en plus maniables, et même disciplinés.

“ Le développement des *rêveurs* est indirect ”, poursuivit-il. “ C’est pourquoi les nouveaux voyants croyaient que nous pouvons *rêver* seuls. Puisque *rêver* utilise un déplacement naturel, intégré, du point d’assemblage, nous ne devrions avoir besoin de personne pour nous aider. ”

“ Ce dont nous avons le plus grand besoin, c’est de modération, et personne ne peut nous la procurer ou nous aider à l’obtenir que nous-mêmes. Sans elle, le déplacement du point d’assemblage est chaotique, comme sont chaotiques nos rêves ordinaires. ”

“ Somme toute, le procédé nécessaire pour parvenir au *corps de rêve* réside dans l’impeccabilité de notre vie quotidienne. ”

Don Juan m’expliqua qu’une fois que la modération est acquise et que les

positions de rêve deviennent de plus en plus fortes, l'étape suivante consiste à se réveiller dans n'importe quelle *position de rêve.* Il souligna que, bien qu'elle semble simple, cette manœuvre est une affaire vraiment très complexe – si complexe qu'elle n'exige pas seulement de la modération, mais aussi tous les attributs du statut de guerrier, surtout *l'intention.*

Je lui demandai comment *l'intentian* aide les guerriers à se réveiller dans une *position de rêve*. Il répondit qu'étant le contrôle le plus perfectionné de la force d'alignement *l'intention* est ce qui maintient, par le moyen de la modération du *rêveur*, l'alignement des émanations, quelles qu'elles soient, qui ont été éclairées par le mouvement du point d'assemblage.

Don Juan me dit que *rêver* comporte un autre piège redoutable : la force même du *corps de rêve.* Le *corps de rêve* peut, par exemple, contempler très facilement les émanations de l'Aigle pendant de très longs moments, sans interruption, mais ces émanations peuvent aussi très facilement, à la fin, consumer complètement le *corps de rêve.* Les voyants qui ont contemplé les émanations de l'Aigle sans leur *corps de rêve* sont morts, et ceux qui les ont contemplées avec leur *corps de rêve* ont été brûlés par le feu intérieur. Les nouveaux voyants ont résolu le problème par la pratique de *voir* en équipe. Pendant qu'un voyant contemplait les émanations, d'autres se tenaient à ses côtés, prêts à mettre fin à son *voir.*

“ Comment les nouveaux voyants *voyaient-ils* en équipe ? ” demandai-je.

“ Ils *rêvaient ensemble* ”, répondit-il. “ Comme tu le sais toi-même, il est parfaitement possible à un groupe de voyants d'activer les mêmes émanations inutilisées. Et dans ce cas non plus, il n'existe pas de démarche consacrée, cela survient tout seul ; il n'y a pas de technique à observer. ”

Il ajouta que quand on *rêve ensemble,* quelque chose en nous prend le dessus et nous nous trouvons soudain en train de voir la même chose que d'autres rêveurs. En fait, notre condition humaine nous conduit à concentrer automatiquement la lueur de la conscience sur les mêmes émanations que celles dont se servent les autres êtres humains ; nous ajustons la position de notre point d'assemblage de façon à nous adapter à ceux qui nous entourent. Nous le faisons dans le côté droit, lors de notre perception ordinaire, et nous le faisons aussi dans le côté gauche, quand nous *rêvons ensemble.*

12

Le nagual Julian

Il y avait une étrange agitation dans la maison. Tous les voyants du clan de don Juan semblaient tellement exaltés qu'ils étaient vraiment distraits, chose que je n'avais jamais vue auparavant. Leur niveau d'énergie, habituellement élevé, semblait s'être accru. Cela m'inquiéta beaucoup. J'interrogeai don Juan à ce propos. Il m'emmena dans le patio de derrière. Nous marchâmes un moment en silence. Il me dit que le temps de partir approchait pour eux tous. Il accélérait son explication pour la terminer à temps.

“ Comment savez-vous que vous vous approchez du départ ? ” demandai-je.

“ C'est un savoir intérieur ”, dit-il. “ Tu le sauras toi-même un jour. Vois-tu, le nagual Julian a déplacé mon point d'assemblage à d'innombrables reprises, exactement comme j'ai déplacé le tien. Puis il m'a laissé la tâche de réaligner toutes les émanations qu'il m'avait aidé à aligner grâce à ces déplacements. C'est cette tâche qui reste à faire à chaque nagual. ”

“ Quoi qu'il en soit, ce travail de réalignement de toutes ces émanations ouvre la voie pour la manœuvre particulière qui consiste à allumer toutes les émanations intérieures au cocon. J'ai presque accompli cela. Je suis sur le point d'atteindre mon maximum. Comme je suis le nagual, une fois que

j’aurai vraiment allumé toutes les émanations qui se trouvent à l’intérieur de mon cocon, nous serons tous partis instantanément. ”

Je sentis que j’aurais dû être triste et pleurer, mais une partie de moi-même était si enchantée d’apprendre que le nagual Juan Matus était sur le point d’être libre que je me mis à sauter et à crier de joie pure. Je savais que j’accéderais tôt ou tard à un autre état de conscience et que je pleurerais de tristesse. Mais ce jour-là j’étais rempli de bonheur et d’optimisme.

Je dis à don Juan ce que je ressentais. Il rit et me donna de petites tapes dans le dos.

“ Souviens-toi de ce que je t’ai dit ”, déclara-t-il. “ Ne compte pas sur les découvertes émotives. Laisse d’abord ton point d’assemblage se déplacer, puis, des années plus tard, fais ta découverte. ”

Nous marchâmes jusqu’à la grande pièce et nous nous assîmes pour parler. Don Juan hésita un moment. Il regarda par la fenêtre. Je pouvais voir le patio depuis ma chaise. Nous étions en début d’après-midi ; la journée était nuageuse. Cela sentait la pluie. Des nuages orageux venaient de l’ouest. J’aimais les journées nuageuses. Ce n’était pas le cas de don Juan. Il avait l’air agité, cherchant à s’asseoir dans une position plus confortable.

Don Juan commença son explication en disant que la difficulté à se souvenir de ce qui se passe en état de conscience accrue est due à l’infinité des positions que peut adopter le point d’assemblage après avoir été détaché de son emplacement ordinaire. En revanche, la facilité à se souvenir de tout ce qui se passe en état de conscience normale est en rapport avec la fixation du point d’assemblage en un seul endroit, l’endroit où il se trouve placé d’ordinaire.

Il me dit qu’il compatissait avec moi. Il me suggéra d’accepter la difficulté de la remémoration et de reconnaître que je pourrais échouer dans ma tâche et ne jamais pouvoir réaligner toutes les émanations qu’il m’avait aidé à aligner.

“ Penses-y sous cet angle : peut-être ne te souviendras-tu jamais de la conversation même que nous avons en ce moment, et qui maintenant te semble si banale, si naturelle ”, me dit-il en souriant.

“ C’est bien là le mystère de la conscience. Les êtres humains exhalent l’odeur de ce mystère ; nous exhalons l’odeur des ténèbres, des choses qui sont inexplicables. C’est de la folie que de nous considérer nous-mêmes autrement. Alors ne rabaisse pas le mystère de l’homme en toi en t’apitoyant

sur toi-même ou en tentant de le rationaliser. Rabaisse la stupidité de l'homme en toi en essayant de le comprendre. Mais ne t'excuse ni de l'un ni de l'autre ; les deux sont nécessaires. ”

“ L'une des grandes manœuvres des *traqueurs* consiste à opposer en chacun de nous le mystère et la stupidité. ”

Il m'expliqua que les pratiques de l'art de *traquer* ne sont pas réjouissantes ; elles sont, en fait, tout à fait répréhensibles. Sachant cela, les nouveaux voyants se rendent compte qu'il serait contraire à l'intérêt de tout le monde de discuter ou de pratiquer les principes de *l'art de traquer* dans l'état de conscience normale.

Je lui fis remarquer une inconséquence. Il avait dit qu'il était impossible aux guerriers d'agir dans le monde pendant qu'ils sont en état de conscience accrue, et il avait également dit que *traquer* consiste uniquement à se comporter avec les gens selon des modes spécifiques. Les deux affirmations étaient contradictoires.

“ Quand j'ai dit qu'il ne fallait pas enseigner l'art de *traquer* dans l'état de conscience normale je ne parlais que de l'enseignement destiné à un nagual ”, déclara-t-il. “ Le but de l'art de *traquer* est double : il consiste d'abord à déplacer le point d'assemblage aussi régulièrement et sûrement que possible, et rien ne peut mieux y réussir que le fait de *traquer ;* il consiste ensuite à imprimer ses principes à un niveau si profond que l'inventaire de l'homme se trouve contourné, de même que la réaction naturelle par laquelle on refuse et on juge quelque chose qui peut sembler choquant pour la raison. ”

Je lui dis que je doutais sincèrement de pouvoir refuser ou juger quoi que ce soit de ce genre. Il rit et me dit que je ne pouvais pas être une exception, que je réagirais comme tout le monde après avoir entendu parler des actions d'un maître *traqueur*, comme son *benefactor*, le nagual Julian.

“ Je n'exagère pas en te disant que le nagual Julian était le traqueur le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré ”, me dit don Juan. “ Tu as déjà entendu parler par tout le monde de ses talents de traqueur. Mais je ne t'ai jamais dit ce qu'il a fait de moi. ”

Je voulus mettre les choses au point en lui disant que personne ne m'avait parlé du nagual Julian, mais avant que j'aie pu formuler mon objection, je fus envahi par un étrange sentiment d'incertitude. Don Juan sembla tout de suite comprendre ce que je ressentais. Il gloussa de plaisir.

“ Tu n’arrives pas à te souvenir parce que tu ne disposes pas encore du *vouloir,* ” dit-il. “ Tu dois mener une vie impeccable et avoir un gros excédent d’énergie, alors peut-être le *vouloir* libérera-t-il ces souvenirs. ”

“ Je vais te raconter comment le nagual Julian s’est comporté avec moi quand je l’ai rencontré pour la première fois. Si, pendant que tu te trouves dans ton état de conscience accrue, tu le juges et tu estimes que son comportement est répréhensible, pense à la révolte que tu pourrais éprouver à son égard si tu étais dans un état de conscience normale. ”

Je protestai, en lui disant qu’il était en train de me faire marcher. Il m’assura qu’il ne cherchait qu’à illustrer, avec son histoire, la façon d’agir des *traqueurs* et la raison de leur conduite.

“ Le nagual Julian était le dernier des *traqueurs* du temps passé ”, poursuivit-il. “ Ce n’était pas tant les circonstances de sa vie qui en avaient fait un *traqueur,* mais la tendance générale de son caractère. ”

Don Juan m’expliqua que les nouveaux voyants ont *vu* qu’il existe deux groupes principaux parmi les êtres humains : ceux qui s’intéressent aux autres et ceux qui ne s’y intéressent pas. Entre ces deux extrêmes, ils ont vu une catégorie innombrable d’êtres qui représentaient un mélange de ces deux attitudes. Le nagual Julian appartenait au groupe des hommes qui ne s’intéressent pas aux autres : don Juan se classait lui-même dans le groupe inverse.

“ Mais ne m’avez-vous pas dit que le nagual Julian était généreux, qu’il aurait donné jusqu’à sa chemise ? ” demandai-je.

“ Il l’était, sans aucun doute ”, répondit don Juan. “ Il n’était pas seulement généreux; il était aussi absolument charmant, attachant. Il s’intéressait sans cesse, profondément et sincèrement, à tous ceux qui se trouvaient autour de lui. Il était gentil et ouvert et distribuait tout ce qu’il possédait à qui en avait besoin ou à qui il aimait. En retour, tout le monde l’aimait, parce que, étant un maître *traqueur,* il leur communiquait ses véritables sentiments : il se fichait pas mal d’eux tous. ”

Je ne dis rien, mais don Juan se rendit compte que ce qu’il disait me plongeait dans un sentiment d’incrédulité, de peine même. Il gloussa et hocha la tête de gauche à droite.

“ C’est cela, *traquer,* ” dit-il. “ Tu vois, je n’ai même pas commencé à raconter mon histoire sur le nagual Julian et tu es déjà contrarié. ”

Il éclata d’un rire énorme, tandis que je tentais de lui expliquer ce que je

ressentais.

“ Le nagual Julian ne s’intéressait à personne ”, poursuivit-il. “ C’est pourquoi il pouvait aider les gens. Et il le faisait ; il leur donnait jusqu’à sa chemise, parce qu’il se souciait d’eux comme d’une guigne. ”

“ Voulez-vous dire, don Juan, que les seules personnes qui aident leurs semblables sont celles qui s’en moquent éperdument ? ” demandai-je, vraiment vexé.

“ C’est ce que disent les *traqueurs,* ” dit-il avec un grand sourire. “ Le nagual Julian était, par exemple, un guérisseur fabuleux. Il a aidé des milliers et des milliers de gens, mais il n’en a jamais tiré de crédit. Il faisait croire aux gens que c’était une voyante de son clan qui les soignait. ”

“ Maintenant, s’il avait été un homme qui s’intéresse à ses semblables, il aurait exigé de la reconnaissance. Ceux qui se soucient des autres se soucient d’eux-mêmes et exigent de la reconnaissance quand il y a lieu. ”

Don Juan me dit que lui-même, comme il appartenait à la catégorie de ceux qui s’intéressent à leurs semblables, n’avait jamais aidé personne : la générosité le mettait mal à l’aise ; il ne pouvait même pas concevoir d’être aimé comme l’était le nagual Julian, et il se sentirait certainement idiot s’il donnait jusqu’à sa chemise à qui que ce soit.

“ Je m’intéresse tellement à mes semblables ”, poursuivit-il, “ que je ne fais rien pour eux. Je ne saurais pas quoi faire. Et je serais tout le temps harcelé par l’idée que je leur impose ma volonté par mes cadeaux. ”

“ Bien sûr, j’ai surmonté tous ces sentiments en suivant la voie du guerrier. Tout guerrier peut réussir, dans ses relations avec les gens, comme l’avait fait le nagual Julian, à condition de déplacer son point d’assemblage jusqu’à une position où il lui devient indifférent que les gens l’aiment, ne l’aiment pas, ou le dédaignent. Mais ce n’est pas la même chose. ”

Don Juan me dit qu’il avait été terriblement affligé lorsqu’il avait commencé à prendre connaissance des principes de *traquer,* comme je le faisais maintenant. Le nagual Elias, qui ressemblait beaucoup à don Juan, lui expliqua que des *traqueurs* comme le nagual Julian sont des chefs naturels pour les gens. Ils peuvent les aider à faire n’importe quoi.

“ Le nagual Elias disait que ces guerriers peuvent aider les gens à guérir ”, poursuivit don Juan, “ ou les aider à tomber malade. Ils peuvent les aider à trouver le bonheur, ou les aider à trouver la peine. Je suggérai au nagual Elias qu’au lieu de dire que ces guerriers aident les gens, il faudrait dire qu’ils

exercent leur influence sur eux. Il me dit qu'ils n'influencent pas seulement les gens, mais qu'ils les conduisent activement comme un troupeau. ”

Don Juan rit et me fixa. Il y avait un éclair de malice dans son regard.

“ Étrange, non ? ” dit-il, “ la façon dont les *traqueurs* s'y sont pris avec ce qu'ils *voient à* propos des gens ? ”

Puis don Juan commença à raconter son histoire sur le nagual Julian. Il me dit que le nagual Julian avait attendu pendant des années et des années, un apprenti nagual. Il tomba sur don Juan un jour en rentrant chez lui avec des personnes de sa connaissance après une courte visite dans un village voisin. Il était, en fait, en train de penser à un apprenti nagual en marchant sur la route quand il entendit un fort coup de feu et vit des gens se précipiter dans tous les sens. Il courut avec eux pour se réfugier dans les buissons qui bordaient la route et ne sortit de sa cachette qu'à la vue d'un groupe de personnes rassemblées autour d'un blessé étendu sur le sol.

Le blessé était évidemment don Juan, sur lequel avait tiré le contremaître tyrannique. Le nagual Julian *vit* immédiatement que don Juan était un homme particulier, dont le cocon était divisé en quatre sections au lieu de deux ; il comprit également que don Juan était gravement blessé. Il sut qu'il n'avait pas de temps à perdre. Son souhait avait été exaucé, mais il lui fallait agir vite, avant que personne se rende compte de ce qui se passait. Il prit sa tête entre ses mains et cria : “ Ils ont tiré sur mon fils ! ”

Il y avait avec lui une des voyantes de son clan, une indienne robuste qui jouait toujours en public le rôle de son épouse, mesquine et acariâtre. Ils formaient à eux deux une excellente équipe de *traqueurs.* Il fit un signe à la voyante et elle se mit elle aussi à gémir et à pleurer leur fils qui était inconscient et saignait à mort. Le nagual Julian supplia l'assistance de ne pas appeler les autorités mais de l'aider plutôt à emmener son fils jusqu'à la maison qui était en ville, assez loin. Il proposa de l'argent à quelques hommes jeunes pour transporter son fils blessé et mourant.

Les hommes transportèrent don Juan jusqu'à la maison du nagual Julian. Le nagual fut très généreux et les paya grassement. Ils étaient si touchés par le couple affligé qui avait pleuré tout au long du chemin qu'ils refusèrent l'argent mais le nagual Julian insista pour qu'ils l'acceptent afin que cela porte bonheur à son fils.

Durant quelques jours, don Juan ne sut quoi penser du couple de braves gens qui l'avaient recueilli chez eux. Il me dit que le nagual Julian lui

apparaissait comme un vieil homme presque sénile. Il n'était pas indien mais il était marié à une jeune épouse indienne, grosse et irascible, qui était aussi forte physiquement qu'elle avait mauvais caractère.

Don Juan pensait que c'était certainement une guérisseuse, à en juger par la façon dont elle soigna sa blessure et par la quantité de plantes médicinales qui se trouvait en réserve dans la pièce où ils l'avaient logé.

La femme dominait le vieil homme et l'obligeait à se pencher tous les jours sur la blessure de don Juan. Ils avaient fait un lit pour don Juan avec une natte épaisse et le vieil homme avait un mal fou à s'agenouiller pour arriver jusqu'à lui. Don Juan devait lutter pour se retenir de rire au spectacle comique du vieil homme fragile essayant de son mieux de plier les genoux. Don Juan me dit que le vieil homme marmottait sans arrêt tandis qu'il lavait sa blessure ; ses yeux étaient sans expression ; ses mains tremblotaient, et son corps tremblait de la tête aux pieds.

Une fois à genoux, il ne parvenait jamais à se lever tout seul. Il appelait sa femme, en hurlant d'une voix rauque, pleine de colère contenue. Sa femme venait dans la pièce et ils se disputaient tous les deux d'une manière atroce. Souvent elle ressortait, laissant le vieil homme se lever tout seul. Une fois, le vieil homme passa une demi-heure à jurer et à hurler, en haletant et en rampant comme une limace, avant de se traîner jusqu'à la porte et de se hisser péniblement pour tenir debout.

Il expliqua à don Juan que sa mauvaise santé était due à son vieil âge, à des fractures osseuses qui ne s'étaient pas réduites comme il le fallait, et à un rhumatisme. Don Juan me dit que le vieil homme avait levé les yeux au ciel et avoué à don Juan qu'il était l'homme le plus misérable de la terre ; il était venu chez la guérisseuse pour y trouver du secours et il avait fini par l'épouser et devenir esclave.

“ Je demandai au vieil homme pourquoi il ne s'en allait pas ”, poursuivit don Juan. “ Ses yeux s'agrandirent de peur. En tentant de me faire taire il s'étrangla avec sa propre salive, puis il devint raide et tomba comme une bûche par terre, près de mon lit, essayant de m'empêcher de parler. “ Vous ne savez pas ce que vous dites ; vous ne savez pas ce que vous dites. Personne ne peut s'enfuir d'ici ”, répétait sans cesse le vieil homme, avec une expression sauvage dans le regard.

“ Et je le crus. J'étais convaincu qu'il était plus malheureux, plus misérable que je ne l'avais jamais été moi-même. Et je me sentis chaque jour

plus mal à l’aise dans cette maison. La nourriture était excellente et la femme était toujours dehors à soigner des gens, alors je restais avec le vieil homme. Nous parlions. beaucoup de ma vie. J’aimais lui parler. Je lui dis que je n’avais pas d’argent pour le remercier de sa gentillesse mais que je ferais n’importe quoi pour l’aider. Il me répondit qu’on ne pouvait plus l’aider, qu’il était prêt à mourir, mais que si j’étais vraiment sincère, il me serait reconnaissant d’épouser sa femme après sa mort. ”

“ C’est à ce moment précis que je compris que le vieux était fou. Et c’est aussi à ce moment précis que je compris qu’il me fallait fuir le plus tôt possible. ”

Don Juan me dit que son *benefactor* lui fit une démonstration à lui glacer le sang de ses talents de *traqueur* dès qu’il se porta assez bien pour marcher sans aide. Sans préambule ni avertissement, il mit don Juan face à face avec un être vivant non organique. Devinant que don Juan projetait de s’enfuir, il sauta sur l’occasion de lui faire peur par le truchement d’un allié qui était plus ou moins susceptible de prendre l’apparence d’un homme monstrueux.

“ La vue de cet allié me rendit presque fou ”, poursuivit don Juan. “ Je ne pouvais pas en croire mes yeux, et pourtant le monstre se trouvait juste devant moi. Et le vieil homme fragile était à mes côtés, pleurnichant, suppliant le monstre de lui épargner la vie. Tu vois, mon *benefactor*était comme les anciens voyants ; il était capable de distribuer sa peur au compte-gouttes, et l’allié réagissait à cela. Je ne le savais pas. Tout ce que je voyais de mes propres yeux était une créature horrifiante qui avançait sur nous, prête à nous déchirer en lambeaux, à nous mettre en pièces. ”

“ Quand il arriva sur nous en titubant et en sifflant comme un serpent, je tombai dans les pommes. Lorsque je revins à moi, le vieux me dit qu’il avait fait un marché avec la créature. ”

Il lui expliqua que l’homme avait accepté de les laisser tous les deux en vie à condition que don Juan entre à son service. Don Juan demanda avec inquiétude ce qu’impliquait ce service. Le vieil homme répondit qu’il s’agirait d’esclavage, mais souligna que la vie de don Juan avait presque pris fin quelques jours auparavant, lorsqu’on avait tiré sur lui. Si sa femme et lui n’étaient pas survenus pour arrêter l’hémorragie, don Juan serait certainement mort, il n’y avait donc pas grand-chose à marchander ni à espérer. L’homme monstrueux savait cela et le tenait.

Le vieux dit à don Juan de ne plus hésiter et d’accepter le marché, car, s’il

refusait, l'homme monstrueux, qui était en train d'écouter à la porte, entrerait comme un ouragan, les tuerait tous les deux sur place, et en finirait.

“ J'eus assez de culot pour demander au vieil homme fragile, qui tremblait comme une feuille, comment l'homme s'y prendrait pour nous tuer ”, poursuivit don Juan. “ Il me dit que le monstre avait l'intention de nous briser tous les os, en commençant par ceux des pieds, tandis que nous hurlerions de douleur, plongés dans une agonie indescriptible, et que nous mettrions au moins cinq jours à mourir. ”

“ J'acceptai immédiatement les conditions de l'homme. Les larmes aux yeux, le vieux me félicita et me dit que le marché n'était pas vraiment si mauvais que cela. Nous serions plus des prisonniers que des esclaves aux mains de l'homme monstrueux, mais nous aurions à manger au moins deux fois par jour ; et puisque nous étions en vie nous pourrions travailler à notre libération ; nous pourrions comploter, agir de connivence et lutter pour sortir de cet enfer. ”

Don Juan sourit, puis éclata de rire. Il avait prévu ce que j'éprouverais à l'égard du nagual Julian.

“ Je t'ai dit que tu serais bouleversé ”, me dit-il.

“ Je ne comprends vraiment pas, don Juan ”, dis-je. “ À quoi bon inventer une mascarade aussi poussée ? ”

“ C'est très simple ”, me répondit-il, toujours en souriant. “ Il s'agit d'une autre méthode d'enseignement, d'une très bonne méthode. Elle exige une formidable imagination et un énorme contrôle de la part du maître. Ma méthode d'enseignement se rapproche plus de ce que tu considères comme l'enseignement. Elle exige une énorme quantité de mots. Je pousse la parole jusqu'à son point extrême. Le nagual Julian poussait l'art de *traquer* jusqu'à son point extrême. ”

Don Juan me dit qu'il existait deux méthodes d'enseignement chez les voyants. Il les connaissait toutes les deux. Il préférait celle qui exigeait que l'on explique tout et que l'on prévienne l'autre du déroulement de l'action. C'était un système qui suscitait la liberté, le choix et la compréhension. La méthode de son *benefactor,* pour sa part, était plus coercitive et ne permettait ni le choix ni la compréhension. Son grand avantage était de forcer les guerriers à vivre directement les concepts des voyants, sans l'intermédiaire de l'élucidation.

Don Juan m'expliqua que tout ce que son *benefactor* avait fait dans son

cas à lui fut un chef-d’œuvre de stratégie. Chacun des mots et chacune des actions du nagual Julian étaient délibérément choisis pour produire un effet spécifique. Son art consistait à doter ses mots et ses actions du contexte le plus approprié, de sorte qu’ils produisent l’effet nécessaire.

“ Voilà la méthode du *traqueur,* ” poursuivit don Juan. “ Elle n’engendre pas la compréhension mais la prise de conscience totale. Il m’a, par exemple, fallu une éternité pour comprendre ce qu’il avait fait de moi en me confrontant à l’allié, bien que j’aie tout compris sans explication pendant que je vivais cette expérience. ”

“ Je t’ai dit, par exemple, que Genaro ne comprend pas ce qu’il fait, mais la conscience qu’il a de ce qu’il fait est la plus aiguë du monde. C’est parce que son point d’assemblage a été déplacé selon la méthode du *traqueur.* ”

Il me dit que lorsque le point d’assemblage est arraché de son emplacement ordinaire par la méthode qui consiste à tout expliquer, comme c’était le cas pour moi, on a toujours besoin de quelqu’un d’autre, non seulement pour aider au déblocage proprement dit du point d'assemblage, mais pour expliquer ce qui se produit. Mais lorsque le point d’assemblage est déplacé selon la méthode du *traqueur,* comme ce fut le cas pour lui-même, seul est nécessaire l’acte catalytique initial qui extirpe le point de son emplacement.

Don Juan me dit que son point d’assemblage s’était déplacé sous l’effet de la peur quand le nagual Julian l’avait mis en présence de l’allié à l’allure de monstre. Une frayeur aussi intense que celle qu’avait suscitée la confrontation, s’ajoutant à son état de faiblesse physique, avait été idéale pour extirper son point d’assemblage.

Pour compenser les effets préjudiciables de la peur, son impact devait être amorti mais pas minimisé. Le fait d’expliquer ce qui était en train de se produire aurait minimisé la peur. Le nagual Julian voulait s’assurer qu’il pouvait utiliser cette peur catalytique initiale aussi souvent qu’il en avait besoin, mais il voulait également s’assurer qu’il pouvait amortir son impact destructeur : voilà la raison de sa mascarade. Plus ses histoires étaient raffinées et spectaculaires, meilleur était leur effet d’amortissement. Si lui-même avait l’air d’être embarqué sur la même galère que don Juan, la peur de celui-ci ne serait pas aussi intense que si don Juan était seul.

“ Avec son penchant pour le drame, poursuivit don Juan, mon *benefactor* réussit à déplacer mon point d’assemblage au point de m’imprégner

directement d'une sensibilité irrésistible aux deux qualités de base des guerriers : l’effort soutenu et l’intention inflexible. Je compris que pour être de nouveau libre un jour, je devrais agir d’une manière méthodique et régulière et en collaboration avec le vieil homme fragile, qui, selon moi, avait autant besoin de mon aide que moi de la sienne. Je sus, sans l’ombre d’un doute, que c’était là ce que je voulais faire, plus que tout au monde. ”

Je ne pus m’entretenir à nouveau avec don Juan que deux jours plus tard. Nous nous promenions sur la place publique d’Oaxaca, tôt le matin. Il y avait des enfants allant à l’école, des gens qui se rendaient à la messe, quelques hommes assis sur les bancs, et des chauffeurs de taxi attendant que des touristes sortent du principal hôtel.

“ Il va sans dire que le déplacement du point d’assemblage est ce qu’il y a de plus difficile sur le chemin du guerrier ”, me dit don Juan. “ Ce mouvement représente l’achèvement de la quête du guerrier. À partir de là, il s’agit d’une nouvelle quête ; il s’agit de la quête authentique des voyants. ”

Il répéta que, dans la voie des guerriers, le déplacement du point d’assemblage était tout. Les anciens voyants ne comprirent absolument pas cette vérité. Ils considéraient le mouvement du point d’assemblage comme un marqueur qui déterminait leurs positions sur une échelle de valeurs. Ils n’ont jamais imaginé que c’était cette position elle-même qui déterminait ce qu’ils percevaient.

“ La méthode des *traqueurs*, ” poursuivit don Juan, “ entre les mains d’un maître *traqueur* comme le nagual Julian, entraîne des déplacements stupéfiants du point d’assemblage. Ce sont des changements très durables ; vois-tu, en épaulant l’apprenti, le maître *traqueur* obtient la pleine coopération et la pleine participation de l’apprenti. Obtenir la pleine coopération et la pleine participation de quelqu’un est pratiquement l’aboutissement le plus important de la méthode des *traqueurs;* et le nagual Julian excellait à obtenir les deux. ”

Don Juan me dit qu’il lui était impossible de décrire le trouble qui fut le sien à mesure qu’il découvrait, petit à petit, la richesse et la complexité de la personnalité et de la vie du nagual Julian. Tant que don Juan eut en face de lui un vieil homme fragile, apeuré, qui semblait impuissant, il se sentait bien à son aise, dans un état de sécurité. Mais un jour, peu de temps après qu’ils eurent conclu leur marché avec ce que don Juan considérait comme un

homme à l’apparence monstrueuse, son sentiment de sécurité vola en éclats quand le nagual Julian lui fit une nouvelle démonstration déconcertante de ses talents de *traqueur*.

Bien que don Juan se portât assez bien désormais, le nagual Julian continuait à dormir dans la même pièce que lui pour le soigner. Ce jour-là, à son réveil, il annonça à don Juan que leur geôlier s’était absenté pour quelques jours, ce qui signifiait qu’il n’avait pas à faire fonction de vieil homme. Il avoua, en confidence, à don Juan, qu’il ne faisait que feindre d’être vieux pour duper l’homme à l’apparence monstrueuse.

Sans laisser à don Juan le temps de réfléchir, il sauta de sa natte avec une agilité incroyable ; il se pencha pour tremper sa tête dans un pot d’eau où il la maintint un moment. Quand il se redressa, ses cheveux étaient d’un noir de jais, les cheveux gris étaient partis à l’eau et don Juan se retrouvait regardant un homme qu’il n’avait jamais vu auparavant, un homme sans doute de moins de quarante ans. Il banda ses muscles, et s’étira tout entier, comme s’il était resté trop longtemps dans une cage qui le comprimait.

“ Quand je vis le nagual Julian en homme jeune, je pensai qu’il était le diable en personne ”, poursuivit don Juan. “ Je fermai les yeux et compris que ma fin était proche. Le nagual Julian se mit à rire aux larmes. ”

Don Juan me raconta qu’ensuite le nagual Julian le soulagea en le faisant permuter plusieurs fois entre la conscience du côté droit et celle du côté gauche.

“ L’homme jeune se balada dans la maison pendant deux jours ”, poursuivit don Juan. “ Il me raconta des histoires sur sa vie et des plaisanteries qui me firent me tordre de rire, en tournant tout autour de la pièce. Mais le changement qu’avait subi sa femme était encore plus renversant. Elle était bel et bien mince et jolie. Je trouvai que c’était une femme entièrement différente. Je m’extasiai devant l’ampleur du changement et devant sa beauté. L’homme jeune me dit qu’elle était vraiment une autre femme quand leur geôlier était absent. ”

Don Juan rit et me dit que son *benefactor* diabolique disait la vérité. La femme était en réalité une des voyantes du clan du nagual.

Don Juan demanda à l’homme pourquoi ils feignaient tous les deux d’être ce qu’ils n’étaient pas. L’homme regarda don Juan, les yeux pleins de larmes, et dit que les mystères du monde sont vraiment insondables. Sa jeune femme et lui avaient été capturés par des forces incompréhensibles et avaient dû se

protéger par cette feinte. S'il continuait à jouer ainsi le personnage d'un vieil homme faible, c'était parce que leur geôlier les surveillait tout le temps à travers les fentes de la porte. Il supplia don Juan de lui pardonner de l'avoir trompé.

Don Juan demanda qui était cet homme monstrueux. L'homme jeune avoua, avec un profond soupir, qu'il ne réussissait même pas à le deviner. Il dit à don Juan qu'il était incapable de trouver des explications, bien qu'il fût lui-même un homme cultivé, un célèbre acteur du théâtre de Mexico. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était venu ici pour se faire soigner de la tuberculose dont il souffrait depuis des années. Il était à l'article de la mort quand des parents l'avaient emmené voir la guérisseuse. Elle l'avait aidé à se rétablir, et il était tombé follement amoureux de la belle jeune indienne et l'avait épousée. Il avait l'intention de l'emmener dans la capitale pour qu'ils deviennent riches grâce à son talent de guérisseuse.

Avant leur départ pour Mexico, elle le prévint qu'ils devaient se déguiser pour échapper à un sorcier. Elle lui expliqua que sa mère avait, elle aussi, été guérisseuse, et qu'elle avait appris l'art de guérir auprès de ce maître, un sorcier, qui avait exigé que sa fille, c'est-à-dire elle-même, demeure toute sa vie auprès de lui. L'homme jeune me dit qu'il avait refusé d'interroger sa femme sur cette relation. Il voulait seulement la libérer, alors il se déguisa en vieil homme et la déguisa en grosse femme.

Leur histoire ne connut pas de fin heureuse. L'homme horrible les attrapa et les garda prisonniers. Ils n'osaient pas se débarrasser de leur déguisement devant cet homme cauchemardesque, et continuaient, en sa présence, à faire semblant de se détester ; mais en réalité ils languissaient d'amour l'un pour l'autre et ne vivaient que pour les courts moments où l'homme s'absentait.

Don Juan me dit que l'homme jeune l'embrassa et lui dit que la pièce où dormait don Juan était le seul endroit sûr de la maison. Il lui demanda s'il accepterait d'en sortir et de faire le guet pendant que lui-même ferait l'amour avec sa femme.

“ Leur passion faisait trembler la maison ”, poursuivit don Juan, “ tandis que j'étais assis à la porte, me sentant coupable d'écouter et mourant de peur que l'homme ne revienne d'une minute à l'autre. Et je l'entendis effectivement entrer dans la maison. Je frappai violemment à la porte et, n'entendant pas de réponse, j'entrai. La jeune femme était endormie, nue et l'homme jeune n'était en vue nulle part. Je n'avais jamais vu une belle

femme nue de ma vie. J'étais encore très faible. J'entendis l'homme monstrueux faire du bruit dehors. J'étais en proie à une confusion et à une peur telles que je m'évanouis. ”

L'histoire du nagual Julian n'en finissait plus de m'ennuyer. Je dis à don Juan que je n'avais pas réussi à comprendre la valeur du talent de *traqueur* du nagual Julian. Don Juan m'écouta sans faire le moindre commentaire et me laissa continuer à parler pour ne rien dire.

Quand nous nous assîmes enfin sur un banc, j'étais très fatigué. Je ne sus quoi dire lorsqu'il me demanda pourquoi son récit sur la méthode d'enseignement du nagual Julian m'avait bouleversé à ce point.

“ Je ne peux m'enlever de la tête que c'était un farceur ”, dis-je enfin.

“ Les farceurs n'enseignent rien de façon délibérée par leurs farces ”, répliqua don Juan. “ Le nagual Julian jouait des drames, des drames magiques qui exigeaient un déplacement du point d'assemblage. ”

“ Il m'apparaît comme quelqu'un de très égoïste ”, insistai-je.

“ Il t'apparaît ainsi parce que tu es en train de juger ”, répondit-il. “ Tu fais le moraliste. J'ai connu tout cela moi-même. Si tu éprouves ce genre d'impression en entendant parler du nagual Julian, pense à ce que j'ai pu ressentir, moi, en vivant dans sa maison pendant des années. Je le jugeais, je le craignais et je l'enviais, dans l'ordre où je le dis. ”

“ Je l'aimais aussi, mais mon envie l'emportait sur mon amour. J'enviais son bien-être, sa mystérieuse aptitude à être jeune ou vieux à volonté ; j'enviais son flair et par-dessus tout l'influence qu'il exerçait sur quiconque se trouvait à l'entour. Cela me mettait hors de moi de l'entendre engager une conversation passionnante avec les gens. Il avait toujours quelque chose à dire ; moi jamais, et je me sentais tout le temps incapable, exclu. ”

Les révélations de don Juan me mirent mal à l'aise. Je souhaitais qu'il change de sujet, parce que je n'avais pas envie de l'entendre dire qu'il était comme moi. À mes yeux, il était sans égal. Il comprit, de toute évidence, ce que je ressentais. Il rit et me donna de petites tapes dans le dos.

“ En te parlant de mon envie ”, poursuivit-il, “ je tente de t'indiquer quelque chose de très important, à savoir que la position de notre point d'assemblage dicte notre manière de nous comporter et la nature de nos sentiments. ”

“ Mon grand défaut, à cette époque, était de ne pas pouvoir comprendre ce principe. J'étais sans expérience. Je vivais par le biais de ma suffisance,

comme tu le fais, parce que c'était là que se situait mon point d'assemblage. Vois-tu, je n'avais pas encore appris que, pour déplacer ce point, il faut instaurer de nouvelles habitudes, *vouloir* qu'il se déplace. Quand il s'est déplacé effectivement, ce fut comme si je venais de découvrir que le seul moyen de traiter avec des guerriers hors de pair comme mon *benefactor* consiste à être dépourvu de suffisance, de façon à pouvoir les célébrer impartialement. ”

Il me dit qu'il existe deux types de découvertes. Le premier ne consiste qu'en des discours pleins d'allant, en de grands accès d'émotion, et rien de plus. L'autre résulte d'un déplacement du point d'assemblage ; il n'est pas associé à un accès émotionnel mais à l'action. Les découvertes émotionnelles viennent des années après que les guerriers ont consolidé, par l'usage, la nouvelle position de leur point d'assemblage.

“ Le nagual Julian nous conduisait tous sans relâche vers ce type de déplacement ”, poursuivit don Juan. “ Il obtenait de nous tous une coopération et une participation totales pour ses drames plus vrais que nature. Son drame mettant en scène l'homme jeune, sa femme et leur geôlier, par exemple, suscitait en moi un intérêt et une attention sans partage. L'histoire du vieil homme qui était jeune me semblait très conséquente. J'avais vu de mes propres yeux l'homme à l'apparence monstrueuse, ce qui signifiait que l'homme jeune bénéficiait de mon adhésion indéfectible. ”

Don Juan ajouta que le nagual Julian était un magicien, un prestidigitateur qui pouvait manier la force du *vouloir* à un degré qui serait incompréhensible pour l'homme ordinaire. Ses drames comportaient des personnages magiques, appelés par la force de *l'intention,* comme l'être non organique qui pouvait adopter une forme humaine grotesque.

“ Le pouvoir du nagual Julian était si impeccable qu'il pouvait forcer à se déplacer le point d'assemblage de n'importe quelle personne et aligner des émanations qui lui faisaient percevoir tout ce que voulait le nagual Julian. Il pouvait, par exemple, apparaître très vieux ou très jeune pour son âge selon ce qu'il voulait accomplir. Et ceux qui connaissaient le nagual ne pouvaient dire qu'une chose a propos de son âge, à savoir qu'il variait. Au cours des trente-deux ans où je l'ai connu, il n'était parfois pas beaucoup plus âgé que tu ne l'es maintenant, et parfois si pitoyablement vieux qu'il ne pouvait même pas marcher. ”

Don Juan-me raconta que, sous la conduite de son *benefactor,* son point

d’assemblage se déplaçait de façon imperceptible et pourtant profonde. Un jour, par exemple, il se rendit compte qu’il était habité par une peur qui, d’une part, n’avait aucun sens pour lui et, d’autre part, lui était tout à fait compréhensible.

“ J’avais peur de perdre, par stupidité, ma chance d’être libre, et de revivre la vie de mon père. ”

“ Il n’y avait rien à redire, remarque, à la vie de mon père. Il vécut et mourut ni mieux ni plus mal que la plupart des hommes ; ce qui compte, c’est que mon point d’assemblage s’était déplacé et que je me suis rendu compte un jour que la vie et la mort de mon père n’avaient pas valu tripette, que ce soit pour les autres ou pour lui-même. ”

“ Mon *benefactor* me dit que mon père et ma mère avaient vécu uniquement pour m’engendrer, et que leurs propres parents avaient fait de même envers eux. Il ajouta que les guerriers étaient différents parce qu’ils déplacent assez leur point d’assemblage pour prendre conscience du prix énorme qu’a coûté leur vie. Ce déplacement leur donne le respect et l’admiration mêlée de crainte que leurs parents n’ont jamais éprouvés à l’égard de la vie en général, ou envers le fait d’être vivant en particulier. ”

Don Juan me dit que non seulement le nagual Julian réussissait à guider ses apprentis de manière à ce qu’ils déplacent leur point d’assemblage, mais qu’il prenait un plaisir fou en le faisant.

“ Il s’amusa certainement infiniment avec moi ”, poursuivit don Juan. “ Quand les autres voyants de mon clan commencèrent à arriver, des années plus tard, j’attendais avec impatience, même moi, les situations absurdes qu’il créait et qu’il faisait évoluer à l’intention de chacun d’entre eux. ”

“ Quand le nagual Julian a quitté le monde, la joie s’en est allée avec lui pour ne plus jamais revenir. Genaro nous réjouit parfois, mais personne ne peut remplacer le nagual Julian. Ses drames étaient toujours plus vrais que nature. Je t’assure que nous ne savions pas ce qu’était l’amusement avant d’avoir vu ce qu’il faisait quand certains de ces drames se retournaient contre lui. ”

Don Juan se leva de son banc préféré. Il se tourna vers moi. Ses yeux étaient brillants et paisibles.

“ Si jamais tu es assez sot pour échouer dans ta tâche ”, me dit-il, “ il faut au moins que tu aies suffisamment d’énergie pour déplacer ton point d’assemblage de façon à pouvoir arriver jusqu’à ce banc. Assieds-toi alors ici

un instant, libre de pensées et de désirs; où que je sois, j’essaierai de venir t’y chercher. Je te promets que j’essaierai. ”

Puis il éclata d’un grand rire, comme si la portée de sa promesse était trop absurde pour être crédible.

“ On devrait prononcer ce genre de paroles en fin d’après-midi ”, dit-il, toujours en riant. “ Jamais le matin. Le matin rend optimiste et ces paroles perdent leur sens. ”

13

L’impulsion de la terre

“ Allons nous promener sur la route d’Oaxaca ”, me dit don Juan. “ Genaro nous attend quelque part en chemin. ”

Sa demande me prit au dépourvu. J’avais attendu toute la journée qu’il poursuive son explication. Nous quittâmes sa maison et traversâmes la ville à pied, en silence, jusqu’à la grand-route non pavée. Nous marchâmes tranquillement pendant longtemps. Soudain, don Juan se mit à parler.

“ Je t’ai parlé sans cesse des grandes découvertes faites par les anciens voyants ”, me dit-il. “ De même qu’ils ont découvert que la vie organique n’est pas la seule vie existant sur terre, ils ont découvert que la terre elle-même est un être vivant. ”

Il fit une pause avant de poursuivre. Il me sourit, en ayant l’air de m’inviter à faire un commentaire. Je ne pus rien trouver à dire.

“ Les anciens voyants *virent* que la terre est pourvue d’un cocon. Ils *virent* que la terre est enveloppée par une boule, un cocon lumineux qui emprisonne les émanations de l’Aigle. La terre est un être sensible gigantesque, soumis aux mêmes forces que nous. ”

Il m’expliqua qu’après cette découverte les anciens voyants s’intéressèrent immédiatement aux utilisations pratiques de ce savoir. La conséquence de cet intérêt fut que les catégories les plus approfondies de leur

sorcellerie se rapportèrent à la terre. Ils considéraient la terre comme la source fondamentale de tout ce que nous sommes.

Don Juan affirma à nouveau que les anciens voyants ne se trompaient pas à cet égard, parce que la terre est bien notre origine première.

Il ne dit rien de plus avant que nous ne rencontrions Genaro à environ un kilomètre de route. Il nous attendait, assis sur un rocher au bord de la route. Il me fit un accueil chaleureux. Il me dit que nous devions grimper jusqu'au sommet de certaines montagnes aux contours déchiquetés, couvertes d'une végétation vigoureuse.

“ Nous nous assoirons tous les trois contre un rocher ”, me dit don Juan, “ pour regarder la lumière du soleil telle qu'elle se reflète sur les montagnes de l'Est. Quand le soleil se couchera derrière les pics de l'Ouest, la terre te permettra peut-être de *voir* l'alignement. ”

Quand nous parvînmes au sommet d'une de ces montagnes, nous nous assîmes, comme don Juan l'avait dit, le dos appuyé contre un rocher. Don Juan me fit asseoir entre eux deux.

Je lui demandai ce qu'il comptait faire. Ses déclarations sibyllines et ses longs silences étaient de mauvais augure. Je me sentis extrêmement inquiet.

Il ne me répondit pas. Il continua à parler comme si je n'avais pas ouvert la bouche.

“ Ce furent les anciens voyants qui, en découvrant que la perception n'est autre que l'alignement, tombèrent sur une évidence monumentale. Malheureusement, leur aberration les empêcha encore une fois de comprendre ce qu'ils avaient accompli. ”

Il montra du doigt la chaîne de montagnes qui flanque à l'Est la petite vallée où se situe la ville.

“ Il y a assez de scintillement sur ces montagnes pour secouer ton point d'assemblage ”, me dit-il. “ Tu auras un petit moment, avant que le soleil se couche derrière les pics de l'ouest, pour attraper tout le scintillement que tu voudras. La clé magique qui ouvre les portes de la terre est formée par le silence intérieur, plus n'importe quel objet brillant. ”

“ Que dois-je faire au juste, don Juan ? ”, demandai-je.

Ils m'examinèrent tous les deux. Je crus voir dans leur regard un mélange de curiosité et de répugnance.

“ Interromps simplement le dialogue intérieur ”, me dit don Juan.

J'eus un grand serrement de cœur, fait d'anxiété et de doute : je n'étais

pas sûr de pouvoir y arriver à volonté. Après un moment de frustration harcelante, je me résignai à me détendre simplement.

Je regardai à l'entour.Je remarquai que nous nous trouvions assez haut pour voir la longue vallée étroite. Elle était, pour plus de la moitié, recouverte par l'ombre de cette fin d'après-midi. Le soleil brillait encore sur les contreforts de la chaîne des montagnes de l'Est, de l'autre côté de la vallée ; la lumière du soleil donnait aux montagnes érodées une couleur ocre, tandis que les pics bleuâtres, plus lointains, avaient pris un ton pourpre.

“ Tu te rends bien compte que tu as déjà fait cela, n'est-ce pas ? ” me chuchota don Juan.

Je lui dis que je ne m'étais rendu compte de rien.

“ Nous nous sommes déjà assis ici, dans d'autres circonstances ”, insista-t-il, “ mais cela ne compte pas parce que c'est cette occasion-ci qui comptera. ”

“ Avec l'aide de Genaro, tu vas trouver aujourd'hui la clé qui donne accès à tout. Tu ne pourras pas encore t'en servir, mais tu sauras ce qu'elle est et où elle se trouve. Les voyants paient les prix les plus chers pour savoir cela. Toi-même, tu as payé ton dû pendant toutes ces années. ”

Il m'expliqua que ce qu'il appelait la clé universelle consistait à savoir, de première main, que la terre est un être sensible et peut, en tant que telle, donner aux guerriers un élan extraordinaire ; c'est une impulsion qui vient de la conscience même de la terre, à l'instant où les émanations intérieures au cocon des guerriers s'alignent avec les émanations intérieures au cocon de la terre qui leur sont appropriées. La terre et l'homme étant des êtres sensibles, leurs émanations coïncident, ou, plus exactement, la terre contient toutes les émanations présentes chez l'homme et toutes les émanations présentes chez tous les êtres sensibles, organiques aussi bien que non organiques. Quand survient le moment d'un alignement, les êtres sensibles utilisent cet alignement d'une façon restreinte et perçoivent leur monde. Les guerriers peuvent utiliser cet alignement soit pour percevoir, comme tout un chacun, soit à la façon d'une impulsion qui leur permet de pénétrer dans des mondes inimaginables.

“ J'ai attendu que tu me poses la seule question éloquente que tu pourrais poser, mais tu ne l'as jamais fait ”, poursuivit-il. “ Tu t'obstines à demander si tout le mystère est en nous. Mais tu progresses. ”

“ L'inconnu ne se trouve pas vraiment à l'intérieur du cocon de l'homme,

dans les émanations qui ne sont pas touchées par la conscience et pourtant, d'une certaine façon, il s'y trouve. C'est ce point que tu n'as pas compris. Quand je t'ai dit que nous pouvons assembler sept mondes, en dehors de celui que nous connaissons, tu as pris cela pour une question intérieure, parce qu'un préjugé radical te porte à croire que tu te bornes à imaginer tout ce que tu fais auprès de nous. Tu ne m'as donc jamais demandé où se trouve vraiment l'inconnu. Pendant des années, je t'ai indiqué par de grands gestes de la main tout ce qui nous entoure et je t'ai dit que l'inconnu se trouvait là. Tu n'as jamais fait le lien. ”

Genaro se mit à rire, puis toussa et se leva. “ Il n'a toujours pas fait le lien ”, dit-il à don Juan.

J'admis que s'il y avait un lien à faire, j'y avais échoué.

Don Juan me répéta à plusieurs reprises que la portion des émanations qui se trouvent à l'intérieur du cocon de l'homme n'est destinée qu'à la conscience et que la conscience réside dans le fait d'accorder cette portion d'émanations avec la même portion d'émanations en liberté. On les appelle les émanations en liberté parce qu'elles sont immenses ; et lorsqu'on dit que l'inconnaissable se trouve en dehors du cocon de l'homme, cela revient à dire que l'inconnaissable est au sein du cocon de la terre. Cependant, au sein du cocon de là terre se trouve aussi l'inconnu, et l'inconnu, dans le cocon de l'homme, ce sont les émanations qui ne sont pas touchées par la conscience.

Quand la lueur de la conscience les touche, elles deviennent actives et peuvent s'aligner avec les émanations en liberté qui leur correspondent. Quand cela se produit, l'inconnu est perçu et devient le connu.

“ Je suis trop bête, don Juan. Il faut que vous réduisiez cela en plus petits morceaux ”, dis-je.

“ Genaro va se charger de le faire à ton intention ”, répliqua don Juan.

Genaro se leva et commença à se livrer à la même démarche de pouvoir que celle à laquelle il s'était livré auparavant, lorsqu'il avait fait le tour d'un énorme méplat rocheux, dans un champ de maïs, près de sa maison, tandis que don Juan l'avait contemplé, fasciné. Cette fois-ci, don Juan me murmura à l'oreille que je devais tenter d'écouter les mouvements de Genaro, surtout celui de ses cuisses quand elles s'élevaient jusqu'à sa poitrine, à chacun de ses pas.

Je suivis des yeux les mouvements de Genaro. Quelques secondes plus tard, je sentis qu'une partie de moi-même était piégée par les jambes de

Genaro. Le mouvement de ses cuisses me tenait prisonnier. J'avais l'impression de marcher avec lui. J'étais même essoufflé. Puis je me rendis compte que j'étais effectivement en train de suivre Genaro. Je marchais vraiment avec lui, loin de l'endroit où nous avions été assis.

Je ne voyais pas don Juan, mais seulement Genaro qui marchait devant moi, de la même étrange manière. Nous marchâmes des heures durant. Ma fatigue était si intense que j'eus un terrible mal de tête, et soudain je me sentis malade. Il y eut un éclat éblouissant autour de nous et la lumière se reflétait sur les traits de Genaro. Ses yeux rayonnaient.

“ Ne regarde pas Genaro, m'ordonna une voix à mon oreille. Regarde autour de toi. ”

J'obéis. Je crus que je me trouvais en enfer ! Le choc que je ressentis en voyant les alentours fut si grand que je criai de terreur, mais ma voix était muette. Autour de moi je voyais l'image la plus vive de toutes les descriptions de l'enfer que j'avais entendues au cours de mon éducation catholique. Je contemplai un monde rougeâtre, chaud et oppressant, sombre et caverneux, sans ciel, sans autre lumière que les reflets sinistres de lumières rougeâtres qui tournaient sans cesse autour de nous, à grande vitesse.

Genaro se remit à marcher. La force qui me poussait à suivre Genaro m'empêchait aussi de regarder autour de moi. Ma conscience était rivée aux mouvements de Genaro.

Je vis Genaro se laisser tomber comme s'il était complètement épuisé. À l'instant où il toucha terre, quelque chose en moi se libéra et je fus à nouveau capable de regarder autour de moi. Don Juan me contemplait avec curiosité. J'étais debout, devant lui. Nous étions à l'endroit où nous nous étions assis, sur une large saillie rocheuse au sommet d'une petite montagne. Genaro était haletant et respirait bruyamment, il en allait de même pour moi. J'étais couvert de transpiration. Mes cheveux dégoulinaient de sueur. Mes habits étaient trempés, comme si je m'étais plongé dans une rivière.

“ Mon Dieu, que se passe-t-il ? ”, m'exclamai-je avec le plus grand sérieux et le plus vif souci.

Cette exclamation sembla si sotte que don Juan et Genaro se mirent à rire.

“ Nous essayons de te faire comprendre l'alignement ”, dit Genaro.

Don Juan m'aida doucement à m'asseoir. Il s'assit à côté de moi.

“ Te souviens-tu de ce qui s'est passé ? ” me demanda-t-il.

Je lui dis que oui et il insista pour que je lui dise exactement ce que

j'avais vu. Sa question était en contradiction avec ce qu'il m'avait dit, à savoir que la seule valeur de mes expériences résidait dans le déplacement de mon point d'assemblage et non dans le contenu de mes visions.

Il m'expliqua que Genaro avait déjà essayé de m'aider auparavant, presque comme il venait de le faire, mais que je ne réussissais jamais à me souvenir de rien. Il me dit que, comme il l'avait fait auparavant, Genaro avait cette fois-ci conduit mon point d'assemblage à assembler un monde avec une autre des grandes bandes d'émanations.

Il y eut un long silence.J'étais muet, bouleversé, mais ma conscience était plus aiguë que jamais. Je pensais avoir enfin compris ce qu'était l'alignement. Quelque chose en moi, que j'avais activé sans savoir comment, me donnait la certitude d'avoir saisi une grande vérité.

“ Je crois que tu commences à acquérir ta vitesse propre ”, me dit don Juan. “ Rentrons. Cela t'a suffi pour la journée. ”

“ Oh ! Allons donc ”, dit Genaro. “ Il est plus fort qu'un taureau. Il faut le pousser un peu plus loin. ”

“ Non ! ” dit énergiquement don Juan. “ Nous devons préserver sa force. Il n'en a pas trop. ”

Genaro insista pour que nous restions. Il me regarda et fit un clin d'œil.

“ Regarde ”, me dit-il, en montrant du doigt la chaîne des montagnes de l'Est. “ Le soleil ne s'est déplacé que d'un pouce environ au-dessus de ces montagnes et pourtant tu as cheminé péniblement en enfer pendant plusieurs heures. Ne trouves-tu pas cela affligeant ? ”

“ Ne lui fais pas peur sans raison ! ”, protesta don Juan, presque violemment.

Ce fut alors que je *vis* leurs manœuvres. À ce moment-là, la voix de *voir* me dit que don Juan et Genaro étaient une équipe de *traqueurs* superbes, qui jouaient avec moi. C'était toujours don Juan qui me poussait à franchir mes limites, mais il laissait toujours Genaro jouer le rôle sérieux. Le jour où j'avais atteint un état dangereux de peur hystérique, dans la maison de Genaro, quand Genaro demanda à don Juan s'il fallait me pousser et que don Juan m'assura que Genaro s'amusait à mes dépens, Genaro, en fait, s'inquiétait pour moi.

Mon *voir* me bouleversa tellement que je me mis à rire. Don Juan et Genaro me regardèrent tous deux, surpris. Puis don Juan sembla prendre

conscience soudain de ce qui me traversait l'esprit. Il en parla à Genaro et ils rirent tous les deux comme des enfants.

“ Tu accèdes à ta majorité ”, me dit don Juan. “ Juste au bon moment ; tu n'es ni trop stupide ni trop doué. Tout à fait comme moi. Tu ne me ressembles pas dans tes aberrations. En cela, tu ressembles plus au nagual Julian, sauf qu'il était brillant. ”

Il se leva et s'étira. Il me regarda de l'œil le plus perçant, le plus féroce que j'aie jamais vu. Je me levai.

“ Un nagual ne révèle jamais à personne qu'il est responsable ”, me dit-il. “ Un nagual va et vient sans laisser la moindre trace. C'est cette liberté qui fait de lui un nagual. ”

Pendant un instant, ses yeux brillèrent d'un éclat éblouissant, puis ils furent recouverts d'un voile de douceur, de bonté, d'humanité et ce furent à nouveau les yeux de don Juan.

Je me tenais à peine en équilibre. J'étais en train de m'évanouir, réduit à l'impuissance. Genaro vint d'un saut à côté de moi et m'aida à m'asseoir. Ils s'assirent tous les deux à mes côtés.

“ Tu vas saisir une impulsion venant de la terre ”, me dit don Juan à l'oreille.

“ Pense aux yeux du nagual ”, me dit Genaro à l'autre oreille.

“ L'impulsion viendra quand tu verras le scintillement sur le sommet de cette montagne ”, me dit don Juan en montrant du doigt le pic le plus élevé de la chaîne de l'Est.

“ Tu ne verras jamais plus les yeux du nagual ”, me murmura Genaro.

“ Suis l'impulsion, où qu'elle t'emmène ”, me dit don Juan.

“ Si tu penses aux yeux du nagual, tu verras qu'une médaille à deux côtés ”, murmura Genaro.

Je voulus réfléchir à ce qu'ils disaient tous les deux, mais je ne maîtrisais pas ma pensée. Quelque chose exerçait une pression sur moi. J'avais l'impression que je me ratatinais. J'avais une sensation de nausée. Je voyais les ombres du soir monter rapidement le long des versants de ces montagnes de l'Est. J'avais l'impression de courir après elles.

“ Cela y est ”, me dit Genaro à l'oreille.

“ Regarde le grand pic, regarde le scintillement ”, me dit don Juan à l'autre oreille.

Il y avait en effet un point de brillance intense à l'endroit qu'avait indiqué

don Juan, sur le pic le plus élevé de la chaîne. Je regardai le reflet du dernier rayon de soleil sur ce pic. Je sentis un creux au fond de mon estomac, exactement comme si je me trouvais sur des montagnes russes.

Je sentis, plus que je n'entendis, le grondement lointain d'un tremblement de terre qui me surprit brusquement. Les vagues sismiques étaient si bruyantes et si énormes qu'elles perdirent toute signification pour moi. J'étais un microbe insignifiant que l'on faisait tournoyer et se tordre.

Le mouvement se ralentit progressivement. Il y eut encore une secousse, puis tout prit fin. J'essayai de regarder autour de moi. Je n'avais aucun point de repère. C'était comme si je me trouvais planté, à la manière d'un arbre. Il y avait au-dessus de moi une coupole blanche, brillante, immense.Je m'envolai vers elle. Je fus plus exactement éjecté comme un projectile. J'avais la sensation d'être à mon aise, protégé, en sécurité ; plus je m'approchai de la coupole, plus cette impression gagna en intensité. Elle me submergea et je perdis tout sens d'identité.

Quand je revins à la conscience, j'étais en train de me balancer lentement en l'air, comme une feuille qui tombe. Je me sentais épuisé. Une force de succion me tirait. Je traversai un trou sombre et puis me retrouvai avec don Juan et Genaro.

Le lendemain, don Juan, Genaro et moi nous rendîmes à Oaxaca. Comme nous flânions, don Juan et moi, sur la place publique, dans la seconde moitié de l'après-midi, il se mit soudain à parler de ce que nous avions fait la veille. Il me demanda si j'avais compris à quoi il faisait allusion quand il avait dit que les anciens voyants étaient tombés sur quelque chose d'extraordinaire.

Je lui dis que oui, mais que je ne pouvais pas l'exprimer par des mots.

“ Et quelle est, selon toi, la chose essentielle que nous voulions te voir découvrir sur le sommet de cette montagne ? ” me demanda-t-il.

“ L'alignement ”, me dit une voix à l'oreille, en même temps que je le disais moi-même.

Je me retournai en un acte réflexe et me cognai à Genaro qui se trouvait juste derrière moi, marchant sur mes pas. La rapidité de mon mouvement le fit sursauter. Il se mit à rigoler puis m'embrassa.

Nous nous assîmes. Don Juan déclara qu'il ne pouvait dire que très peu de chose sur l'impulsion que j'avais reçue de la terre, que les guerriers sont

toujours seuls dans ce genre de circonstances, et que les vraies découvertes viennent beaucoup plus tard, après des années de lutte.

Je dis à don Juan que ma difficulté à comprendre était amplifiée par le fait que Genaro et lui-même faisaient tout le travail. Je n'étais qu'un sujet passif, ne pouvant que réagir à leurs manoeuvres. De ma vie, je ne pourrais entreprendre d'action, parce que je ne savais pas ce que devait être une action adéquate, et que je ne savais pas non plus comment l'entreprendre.

“ Il s'agit justement de cela ”, me dit don Juan. “ On va te laisser, seul, pour que tu réorganises par toi-même tout ce que nous faisons à ton intention en ce moment. Cela est la tâche que tout nagual doit affronter. ”

“ Le nagual Julian fit la même chose pour moi, d'une façon beaucoup plus impitoyable que celle dont nous nous comportons à ton égard. Il savait ce qu'il faisait; c'était un brillant nagual qui fut capable de réorganiser en quelques années tout ce que le nagual Elias lui avait enseigné. Il fit, en un rien de temps, quelque chose qui nous prendrait, à toi ou moi, toute une vie. La différence résidait en ce que le nagual Julian n'avait jamais besoin que d'une légère insinuation : sa conscience partait de là pour ouvrir la seule porte qui existe. ”

“ Qu'entendez-vous, don Juan, en parlant de la seule porte qui existe ? ”

“ Je veux dire que lorsque le point d'assemblage de l'homme franchit, en se déplaçant, une limite cruciale, les conséquences en sont toujours les mêmes pour tout le monde. Les techniques utilisées pour le déplacer peuvent être aussi diverses que possible, mais les conséquences sont toujours les mêmes, à savoir que le point d'assemblage assemble d'autres mondes, aidé par l'impulsion de la terre. ”

“ L'impulsion de la terre est-elle la même pour tout le monde, don Juan ? ”

“ Bien sûr. Le problème qui se pose à l'homme ordinaire est celui du dialogue intérieur. On ne peut se servir de cette impulsion que lorsqu'on est parvenu à un état de silence total. Tu trouveras la confirmation de cette vérité le jour où tu tenteras de te servir toi-même, seul, de cette impulsion. ”

“ Je ne te recommanderais pas d'essayer ”, me dit Genaro avec sincérité. “ Il faut des années pour devenir un guerrier impeccable. Pour résister à l'impact de l'impulsion de la terre, il te faut être meilleur que tu ne l'es aujourd'hui. ”

“ La rapidité de cette impulsion dissoudra tout ce qui est en toi ”, dit don

Juan. “ Son impact nous réduit à néant. La vitesse et le sens de l’existence individuelle ne vont pas ensemble. Hier, sur la montagne, Genaro et moi nous t’avons soutenu et servi d’ancres ; sans cela tu ne serais pas revenu. Tu serais comme certains hommes qui ont délibérément utilisé cette impulsion pour aller dans l’inconnu et qui rôdent toujours dans une immensité incompréhensible. ”

Je voulais qu’il entre dans le détail du sujet, mais il refusa. Il changea brusquement de propos.

“ Il y a encore quelque chose que tu n’as pas compris quant au fait que la terre est un être sensible ”, me dit-il. “ Et Genaro, cet affreux Genaro, veut te bousculer jusqu’à ce que tu le comprennes. ”

Ils rirent tous les deux. Genaro me poussait en jouant et me faisait des clins d’oeil tout en déclamant : “ Je suis affreux. ”

“ Genaro est un horrible tyran, mesquin et sans pitié ”, poursuivit don Juan. “ Il se fiche pas mal de tes craintes et te bouscule sans merci. Si je n’étais pas là... ”

Il était le portrait craché d’un vieil homme comme il faut, bon, prévenant. Il baissa les yeux et soupira. Ils éclatèrent tous les deux d’un rire homérique.

Quand ils se furent calmés, don Juan me dit que Genaro voulait me montrer ce que je n’avais pas encore compris, à savoir que la suprême conscience de la terre est ce qui nous permet de nous transformer en d’autres grandes bandes d’émanations.

“ Nous, les êtres humains, nous sommes des individus qui perçoivent ”, dit-il. “ Et nous percevons parce que certaines émanations intérieures au cocon de l’homme s’alignent avec certaines émanations extérieures. L’alignement constitue donc le passage secret et l’impulsion de la terre est la clé. ”

“ Genaro veut que tu observes le moment de l’alignement. Regarde-le ! ”

Genaro se leva comme un forain et salua, puis il nous montra qu’il n’avait rien dans les manches ni dans ses jambes de pantalon. Il ôta ses chaussures et les secoua pour montrer qu’il n’y avait rien de caché là non plus.

Don Juan riait avec un total abandon. Genaro leva et baissa les bras. Le mouvement produisit en moi une fixation immédiate. Je sentis que nous nous levions soudain tous les trois et que nous nous éloignions de la place en marchant, tandis qu’ils m’entouraient.

Comme nous poursuivions notre marche, je perdis ma vision

périphérique. Je ne distinguai plus de maisons ou de rues. Je ne remarquai plus non plus ni montagnes ni végétation. Je me rendis compte à un moment donné que je ne voyais pas non plus don Juan ou Genaro ; je *voyais,* à la place, deux gerbes de lumière qui se déplaçaient de haut en bas à mes côtés.

J'éprouvai une panique instantanée, que je contrôlai immédiatement. J'eus la curieuse impression – mais je la connaissais bien – que j'étais moi-même et qu'en même temps je ne l'étais pas. J'étais cependant conscient de tout ce qui m'entourait grâce à une aptitude à la fois étrange et extrêmement familière. Le spectacle du monde se présenta à moi tout d'un coup. Tout, en moi, *voyait;* la totalité de ce que j'appelais mon corps, lorsque je me trouvais dans mon état de conscience normale, avait la capacité de saisir les choses, comme s'il était un œil immense qui discernait tout. Ce que je distinguai pour commencer, après avoir *vu* les deux tâches de lumière, fut un monde d'un violet-pourpre vif fait de quelque chose qui ressemblait à des panneaux et à des voûtes de couleur. Il y avait partout des panneaux plats, semblables à des écrans, composés de cercles concentriques irréguliers.

Je me sentis soumis tout entier à une forte pression, puis j'entendis une voix à mon oreille. J'étais en train de *voir.* La voix me dit que la pression était due à l'acte de se déplacer. Je me déplaçais avec don Juan et Genaro. Je ressentis une faible secousse, comme si j'avais brisé une barrière de papier, et je me trouvai devant un monde luminescent. De la lumière rayonnait de partout, mais elle n'était pas éblouissante. On aurait dit que le soleil se préparait à surgir derrière quelques nuages blancs et diaphanes. Mon regard plongeait dans la source de la lumière. C'était un beau spectacle. Il n'y avait pas de masses de terre, seulement de la lumière et des nuages blancs pelucheux.

Puis quelque chose m'emprisonna de nouveau. Je me déplaçais à la même allure que les deux tâches de lumière qui étaient à mes côtés. Elles commencèrent progressivement à perdre leur brillant, puis devinrent opaques, et redevinrent enfin don Juan et Genaro. Nous marchions le long d'une rue déserte, loin de la place. Puis nous fîmes demi-tour.

“ Genaro vient de t'aider à aligner tes émanations avec celles des émanations en liberté qui appartiennent à une autre bande ”, me dit don Juan. “ L'alignement doit être un acte très tranquille, imperceptible. Pas d'envolée, pas de grand tapage. ”

Il me dit que la modération nécessaire pour permettre au point

d’assemblage d’assembler d’autres mondes ne peut pas s’improviser. La modération doit être mûre et devenir une force en soi avant que les guerriers puissent franchir la barrière de la perception impunément. Nous nous approchions de la place publique. Genaro n’avait pas ouvert la bouche. Il marchait en silence, comme absorbé dans ses pensées. Juste avant que nous débouchions sur la place, don Juan me dit que Genaro voulait me montrer une chose encore : il voulait me montrer que la position du point d’assemblage est tout, et que le monde qu’elle nous fait percevoir est si réel qu’il ne laisse de place à rien d’autre qu’au réel.

“ Genaro va pousser son point d’assemblage à assembler un autre monde rien que pour toi ”, me dit don Juan. “ Tu te rendras compte alors que pendant qu’il perçoit ce monde, la force de sa perception ne laissera de place à rien d’autre. ”

Genaro se mit à marcher devant nous et don Juan m’ordonna de rouler les yeux dans le sens contraire des aiguilles d’une montre pendant que je regardais Genaro, pour éviter d’être entraîné avec lui. Je lui obéis. Genaro était à cinq ou six pieds de moi. Soudain sa silhouette devint diffuse et il disparut, en un instant, comme une bouffée d’air.

Je pensai aux films de science-fiction que j’avais vus et je me demandai si notre subconscient est averti de nos possibilités.

“ Genaro est séparé de nous en ce moment par la force de la perception ”, dit calmement don Juan. “ Quand le point d’assemblage assemble un monde, ce monde est total. Voilà le prodige sur lequel sont tombés les anciens voyants sans jamais comprendre sa nature : la conscience de la terre peut nous donner une impulsion qui nous sert à aligner d’autres grandes bandes d’émanations, et la force de ce nouvel alignement fait disparaître le monde. ”

“ Chaque fois que les anciens voyants opéraient un nouvel alignement, ils croyaient qu’ils étaient descendus dans les profondeurs du bas ou qu’ils étaient montés dans les cieux du haut. Ils n’ont jamais compris que le monde s’évanouit comme une bouffée d’air quand un alignement nouveau et total nous fait percevoir un autre monde total. ”

14

La force roulante

Don Juan se préparait à commencer son explication sur le mystère de la conscience, mais il changea d'avis et se leva. Nous étions restés assis dans la grande pièce, observant un moment de silence.

“ Je veux que tu tentes de *voir* les émanations de l'Aigle ”, dit-il. “ Il faut d'abord, pour cela, que tu déplaces ton point d'assemblage jusqu'à ce que tu *voies* le cocon de l'homme. ”

Nous allâmes à pied de la maison jusqu'au centre de la ville. Nous nous assîmes sur un banc usé, vide, devant l'église. C'était en début d'après-midi ; la journée était ensoleillée, il y avait du vent, et un tas de gens fourmillaient autour de nous.

Il répéta, comme s'il voulait me le faire entrer en tête à la foreuse, que l'alignement est une force unique parce qu'elle peut soit aider le point d'assemblage à se déplacer, soit le maintenir fixé à sa position ordinaire. Il dit que l'aspect de l'alignement qui maintient le point immobile est le *vouloir;* et l'aspect qui provoque son déplacement est *l'intention.* Comme le *vouloir,* la force d'alignement impersonnelle, se transforme en *intention,* la force personnalisée qui est au service de chaque individu, c'est, observa-t-il, un des mystères les plus obsédants qui soient.

“ Le plus étrange, dans ce mystère, c'est que la transformation soit si facile à accomplir ”, poursuivit-il. “ Mais ce qui est moins facile, c'est de

nous convaincre nous-mêmes qu'elle est possible. C'est cela, cela même, qui constitue notre cran de sécurité. Nous devons être convaincus. Et personne de nous ne veut l'être. ”

Il me dit ensuite que je me trouvais dans mon état de conscience la plus aiguë et qu'il m'était possible d'avoir *l'intention* que mon point d'assemblage se déplace plus profondément au sein de mon côté gauche, jusqu'à une position de rêve. Il me dit que les guerriers ne devraient jamais essayer de *voir* sans être aidés par le *rêve.* J'arguai que m'endormir en public n'était pas mon fort. Il précisa son propos, en me disant que déplacer le point d'assemblage de son cadre naturel et le maintenir fixé à un autre emplacement, c'est dormir ; les voyants apprennent, par la pratique, à dormir et à se comporter pourtant comme si de rien n'était.

Il ajouta, après une brève pause, que pour *voir* le cocon de l'homme, il faut contempler les gens par derrière, pendant qu'ils s'éloignent en marchant. Il est inutile de contempler les gens face à face, parce que le devant du cocon en forme d'œuf de l'homme est pourvu d'un écran de protection, que les voyants appellent la plaque antérieure. Il s'agit d'un écran pratiquement inattaquable, inébranlable, qui nous protège toute notre vie contre l'assaut d'une force singulière qui provient des émanations elles-mêmes.

Il me dit également de ne pas m'étonner si mon corps était raide, comme gelé ; il déclara que j'allais me sentir, à beaucoup d'égards, comme quelqu'un qui se trouve debout au milieu d'une pièce, regardant la rue par une fenêtre, et que la rapidité était essentielle, car les gens allaient se déplacer très vite devant ma fenêtre destinée à *voir.* Il me dit ensuite de me détendre les muscles, de faire taire mon dialogue intérieur, et de laisser mon point d'assemblage dériver sous l'emprise du silence intérieur. Il m'exhorta à me frapper, doucement, mais fermement le flanc droit, entre l'os iliaque et la cage thoracique.

Je le fis trois fois et je m'endormis profondément. C'était un état de sommeil très particulier. Mon corps était endormi, mais j'étais parfaitement conscient de tout ce qui se passait. J'entendais don Juan qui me parlait et je suivais chacune de ses phrases comme si j'étais éveillé, mais il m'était impossible de faire le moindre mouvement avec mon corps.

Don Juan me dit qu'un homme allait passer devant ma fenêtre destinée à *voir* et que je devais essayer de le *voir.* Je tentai sans succès de bouger la tête, puis une forme brillante, ressemblant à un œuf, apparut. Elle était

resplendissante. Je fus impressionné par cette vision et, avant que je me sois remis de ma surprise, elle avait disparu. Elle s'était éloignée en flottant, en dansant de haut en bas.

Tout avait été si brusque et si rapide que j'en ressentis de la frustration et de l'impatience. Je sentis que je commençais à me réveiller. Don Juan me parla à nouveau et m'exhorta à me détendre. Il me dit que je n'avais ni le droit ni le temps d'être impatient. Un autre être lumineux apparut soudain et disparut en s'éloignant. Il semblait être formé d'une touffe blanche fluorescente.

Don Juan me chuchota à l'oreille que, si je le voulais, mes yeux pouvaient ralentir tout ce sur quoi ils se fixaient. Puis il me prévint qu'un autre homme arrivait. Je me rendis compte à cet instant qu'il y avait deux voix. Celle que je venais d'entendre était la même que celle qui m'avait engagé à être patient. C'était celle de don Juan. L'autre, celle qui m'avait dit de me servir de mes yeux pour ralentir le mouvement, était la voix de *voir*.

Cet après-midi-là je *vis* dix êtres lumineux au ralenti. La voix de *voir* me conduisait à regarder en eux tout ce que don Juan m'avait dit sur la lueur de la conscience. Il y avait, sur le côté droit de ces créatures lumineuses en forme d'œuf une bande verticale qui avait une lueur couleur d'ambre plus intense et qui représentait peut-être un dixième du volume total du cocon. La voix me dit qu'il s'agissait de la bande de conscience de l'homme. La voix m'indiqua un point situé sur la bande de l'homme, un point qui brillait intensément ; il se trouvait au haut des formes oblongues, presque sur leur sommet, à la surface du cocon ; la voix me dit que c'était le point d'assemblage.

Lorsque je *voyais* chacune des créatures lumineuses de profil, du point de vue de sa masse, sa silhouette en forme d'œuf ressemblait à un yo-yo asymétrique géant qui se tenait sur le côté, ou à un pot presque rond qui reposait sur le flanc, avec son couvercle. La partie qui ressemblait à un couvercle était la plaque antérieure, elle représentait environ un cinquième de l'épaisseur du cocon entier.

J'aurais aimé continuer à *voir* ces créatures, mais don Juan me dit que je devais à présent contempler les gens face à face et soutenir mon regard jusqu'à ce que j'aie brisé la barrière et que je *voie* les émanations.

J'obéis à son injonction. Presque sur-le-champ, je *vis* un ensemble impressionnant, extrêmement brillant, de fibres de lumière, vivantes,

irrésistibles. C’était une vision éblouissante qui me fit perdre l’équilibre immédiatement. Je tombai sur le côté, sur l’allée de ciment. De là, je *vis* les fibres de lumière irrésistibles se multiplier. Elles éclatèrent en s’ouvrant, donnant naissance à des myriades de nouvelles fibres. Mais, si irrésistibles qu’elles fussent, les fibres n’empiétaient pas vraiment sur ma vision ordinaire. Il y avait une foule de gens allant à l’église. Je ne les *voyais* plus. Il y avait autour du banc un certain nombre de femmes et d’hommes. Je voulus fixer mes yeux sur eux, mais je remarquai la manière dont une de ces fibres de lumière se gonfla brusquement. Elle devint semblable à une boule de feu, de sept pieds de diamètre environ. Elle roula vers moi. Mon premier élan fut de me rouler hors de sa portée. Mais la boule m’avait touché avant que j’aie même pu bouger un muscle. Je le sentis aussi nettement que si quelqu’un m’avait donné un léger coup de poing à l’estomac. Un instant plus tard, je fus frappé, avec une force considérablement plus puissante, par une autre boule de feu, puis don Juan me donna une claque vraiment violente sur la joue, de la paume de la main. Je bondis sur mes pieds, sans le vouloir, et perdis de vue les fibres de lumière et les ballons qui me cognaient.

Don Juan me dit que j’avais supporté avec succès ma première brève rencontre avec les émanations de l’Aigle, mais que quelques bousculades infligées par le culbuteur avaient dangereusement élargi mon trou. Il ajouta que les boules qui m’avaient frappé étaient désignées comme la “ force roulante ”, ou le “ culbuteur ”.

Nous étions revenus à sa maison, bien que je ne me souvienne plus quand ni comment. J’avais passé plusieurs heures dans une sorte de demi-sommeil. Don Juan et les autres voyants de son groupe m’avaient donné à boire de grandes quantités d’eau. Ils m’avaient aussi immergé dans une baignoire d’eau glacée pendant quelques courts moments.

“ Ces fibres que j’ai *vues*étaient-elles les émanations de l’Aigle ? ” demandai-je à don Juan.

“ Oui, mais tu ne les as pas vraiment *vues,* ” répondit-il. “ À peine avais-tu commencé à voir que le culbuteur t’en a empêché. Si tu étais resté un moment de plus, il t’aurait anéanti.

“ Qu’est-ce au juste que le culbuteur ? ” demandai-je.

“ C’est une force qui provient des émanations de l’Aigle ”, me dit-il. “ Une force perpétuelle qui nous frappe à chaque instant de notre vie. Elle est

fatale lorsqu'on la *voit,* mais autrement nous n'en sommes pas conscients, parce que nous avons des écrans protecteurs. Nous avons des centres d'intérêts dévorants qui occupent toute notre conscience. Nous sommes constamment préoccupés par notre situation sociale, par nos biens. Ces écrans n'éloignent cependant pas le culbuteur, ils nous empêchent seulement de le *voir* directement, nous protégeant ainsi du choc qu'engendre la frayeur de *voir* les boules de feu nous frapper. Les écrans représentent pour nous un grand secours et une grande entrave. Ils nous apaisent en même temps qu'ils mystifient. Ils nous donnent un sentiment fallacieux de sécurité. ”

Il me prévint qu'un moment viendrait, dans ma vie, où je me trouverais sans aucun écran, continuellement à la merci du culbuteur. Il me dit qu'il s'agissait d'une étape obligatoire de la vie d'un guerrier désignée par l'expression de “ perte de la forme humaine ”.

Je lui demandai de m'expliquer une fois pour toutes ce qu'était la forme humaine et ce que signifiait le fait de la perdre.

Il me répondit que les voyants décrivent la forme humaine comme la force d'alignement irrésistible des émanations éclairées par la lueur de la conscience à l'endroit précis où le point d'assemblage de l'homme se trouve d'ordinaire fixé. C'est cette force qui fait de nous des personnes. Être une personne, c'est donc être contraint à s'affilier à cette force d'alignement et, par conséquent, être affilié à l'endroit précis d'où elle provient.

Le point d'assemblage des guerriers, en raison des activités de ceux-ci, dérive à un moment donné vers la gauche. Il s'agit d'un mouvement permanent, qui a pour conséquence un sens singulier de réserve, de contrôle ou même d'abandon. Cette dérive du point d'assemblage entraîne un nouvel alignement d'émanations. Elle est le début d'une série de déplacements plus importants. Les voyants ont désigné avec beaucoup de pertinence ce déplacement initial comme la perte de la forme humaine car il témoigne d'un mouvement,inexorable du point d'assemblage au-delà de son cadre d'origine, mouvement dont la conséquence est la perte irrévocable de notre affiliation à la force qui fait de nous des personnes.

Il me demanda ensuite de lui décrire tous les détails dont je pouvais me souvenir sur les boules de feu. Je lui dis que je les avais *vues* si rapidement que je doutais de pouvoir les décrire en détail.

Il souligna que *voir* est un euphémisme qui désigne le déplacement du point d'assemblage et que si je déplaçais le mien un rien de plus vers la

gauche, j'aurais une image claire des boules de feu, une image que je pourrais alors interpréter comme un souvenir.

Je tentai d'obtenir une image claire, mais je n'y réussis pas, alors je décrivis ce dont je me souvenais.

Il m'écouta attentivement puis m'exhorta à me souvenir s'il s'agissait de boules ou de cercles de feu. Je lui dis que je ne m'en souvenais pas.

Il m'expliqua que ces boules de feu sont d'importance cruciale pour les êtres humains parce qu'elles sont l'expression d'une force qui se rattache à tous les détails de la vie et de la mort, quelque chose que les nouveaux voyants désignent sous le nom de force roulante.

Je lui demandai de préciser ce qu'il entendait par “ tous les détails de la vie et de la mort ”.

“ La force roulante est le moyen par lequel l'Aigle distribue la vie et la conscience pour qu'elles soient en sûreté ”, dit-il. “ Mais elle est aussi la force qui, disons, perçoit le loyer. Elle fait mourir tous les êtres vivants. Les anciens voyants appelaient ce que tu as *vu* aujourd'hui le culbuteur. ”

Il me dit que les voyants le décrivaient comme une suite éternelle d'anneaux irisés, ou boules de feu, qui roulent sans arrêt sur les êtres vivants. Les êtres organiques lumineux rencontrent la force roulante face à face, jusqu'au jour où cette force se révèle trop puissante pour eux et où les créatures s'effondrent finalement. Les anciens voyants étaient fascinés de *voir* comment le culbuteur faisait alors culbuter ces créatures dans le bec de l'Aigle pour y être dévorées.

“ Vous avez dit que c'était une vision fascinante. L'avez-vous *vu* vous-même faire rouler des êtres humains ? ” demandai-je.

“ Bien sûr que je l'ai *vu* ”, répondit-il, et, après une pause, il ajouta : “ Nous l'avons *vu* toi et moi, il y a peu de temps seulement, à Mexico. ”

Sa déclaration était tellement tirée par les cheveux que je me sentis obligé de lui dire que cette fois il se trompait. Il rit et me rappela qu'à cette occasion nous avions assisté à la mort d'un homme, alors que nous étions tous deux assis sur un banc du parc Alameda à Mexico. Il me dit que j'avais enregistré cet événement dans ma mémoire de la vie quotidienne aussi bien que dans mes émanations du côté gauche.

Pendant que don Juan me parlait, j'eus l'impression que quelque chose en moi s'éclairait progressivement, et je pus me représenter avec une étrange précision toute la scène qui s'était déroulée dans le parc. L'homme était

étendu sur l’herbe et trois policiers se tenaient debout à côté de lui pour éloigner les spectateurs.Je me souvins clairement de don Juan me frappant dans le dos pour me faire changer de niveau de conscience. Et puis je *vis.* Mon acte de *voir* était imparfait. J’étais incapable de me débarrasser du spectacle du monde de tous les jours. Cela aboutit à un composé de filaments de couleurs splendides superposés aux immeubles et à la circulation. Ces filaments étaient en réalité des lignes de lumière colorée qui venaient d’en haut. Ils avaient une vie intérieure ; ils étaient brillants et regorgeaient d’énergie.

Quand je regardai le moribond, je *vis* ce dont parlait don Juan ; quelque chose qui ressemblait à la fois à des cercles de feu ou à des amarantes irisées roulait partout où se portaient mes yeux. Les cercles roulaient sur les gens, sur don Juan, sur moi. Je les sentis dans mon estomac et je me trouvai mal.

Don Juan me dit de fixer le moribond. Je le *vis* à un certain moment s’enrouler sur lui-même, tout à fait comme une tique qui s’enroule sur elle-même quand on la touche. Les cercles incandescents le repoussaient, comme s’ils le rejetaient, hors de leur route majestueuse, immuable.

Je n’avais pas aimé ce sentiment. Les cercles de feu ne m’avaient pas effrayé; ils n’étaient ni impressionnants ni sinistres. Je ne me sentais ni morbide ni sombre. Ces cercles m’avaient plutôt donné la nausée. Je les avais sentis au creux de l’estomac. C’était un dégoût que j’avais éprouvé ce jour-là.

Au souvenir de ces cercles le sentiment de malaise complet que j’avais éprouvé à cette occasion se manifesta à nouveau. Alors que je me sentais malade, don Juan se mit à rire jusqu’à en perdre haleine.

“ Tu es un type tellement excessif ”, me dit-il. “ La force roulante n’est pas si mauvaise. De fait, elle est agréable. Les nouveaux voyants nous conseillent de nous ouvrir à elle. Les anciens voyants s’ouvrirent eux aussi à elle, mais pour des raisons et dans des buts provenant essentiellement de la suffisance et de l’obsession. ”

“ Les nouveaux voyants se lient d’amitié avec elle. Ils deviennent familiers de cette force en la maniant sans suffisance. Cela a pour conséquence des résultats stupéfiants. ”

Il me dit qu’il ne faut qu’un déplacement du point d’assemblage pour s’ouvrir à la force roulante. Il ajouta que lorsqu’on *voit* cette force de propos délibéré, le danger est minime. En revanche, un déplacement involontaire du point d’assemblage, dû, peut-être, à la fatigue physique, à un épuisement

émotif, à la maladie ou simplement à une crise émotionnelle ou physique mineure, comme un état de frayeur ou d'ébriété, produit une situation extrêmement dangereuse.

“ Quand le point d'assemblage se déplace involontairement, la force roulante fend le cocon ”, poursuivit-il. “ J'ai parlé plusieurs fois d'un trou qui se trouve sous le nombril de l'homme. Il ne se situe pas, en réalité, sous le nombril, mais dans le cocon, à la hauteur du nombril. Ce trou ressemble plutôt à une cavité, à une défectuosité naturelle du cocon qui, par ailleurs, est lisse. C'est là que le culbuteur nous frappe continuellement et c'est là que le cocon se fend. ”

Il continua, et m'expliqua que lorsqu'il s'agit d'un déplacement mineur du point d'assemblage, la fente est très petite, le cocon se répare vite lui-même et les gens subissent ce qui arrive à tout le monde un jour ou l'autre : la vision de tâches de couleurs et de formes contournées qui persiste même si l'on ferme les yeux.

Lorsqu'il s'agit d'un déplacement considérable, la fente est elle aussi très grande et il faut du temps au cocon pour se réparer, comme dans le cas des guerriers qui utilisent des plantes de pouvoir exprès pour provoquer ce déplacement, ou des gens qui se droguent et aboutissent sans le savoir au même résultat; dans ce genre de cas, les hommes ont froid et se sentent engourdis ; ils ont du mal à parler et même à penser ; tout se passe comme s'ils avaient été gelés de l'intérieur.

Don Juan me dit que lorsque le point d'assemblage se déplace d'une manière radicale sous l'effet d'un traumatisme ou d'une maladie mortelle, la force roulante provoque une fente de la longueur du cocon ; le cocon s'effondre et s'enroule sur lui-même et l'individu meurt.

“ Un déplacement volontaire peut-il également provoquer un trou de cette nature ? ” demandai-je.

“ Parfois ”, répondit-il. “ Nous sommes vraiment fragiles. Tandis que le culbuteur nous frappe sans discontinuer, la mort nous atteint à travers le trou. La force roulante, c'est la mort. Quand elle trouve un point faible dans le trou d'un être lumineux, elle le fend automatiquement et provoque son effondrement. ”

“ Tous les êtres vivants ont-ils un trou ? ” demandai-je.

“ Bien sûr ”, répondit-il. “ S'ils n'en avaient pas ils mourraient. Les trous sont cependant de différentes tailles et de différentes configurations. Le trou

de l’homme est une dépression en forme de cuvette, de la dimension d’un poing, ce qui représente une configuration très fragile et vulnérable. Le trou des autres créatures organiques ressemble beaucoup à celui de l’homme ; certains sont plus résistants que les nôtres, d’autres plus fragiles. Mais le trou des êtres non organiques est vraiment différent. Il ressemble à un long fil, un cheveu de luminosité ; les êtres non organiques sont, en conséquence, infiniment plus solides que nous. ”

“ Il y a quelque chose, dans la longue vie de ces créatures, qui engendre une attraction obsédante, et les anciens voyants n’ont pu s’empêcher de se laisser emporter par cette attraction. ”

Il me dit qu’une même force peut produire deux effets diamétralement opposés. Les anciens voyants furent emprisonnés par la force roulante et les nouveaux voyants sont récompensés de leur peine par le don de la liberté. Parce qu’ils se sont familiarisés avec la force roulante grâce à la maîtrise de *l’intention,* les nouveaux voyants ouvrent, à un moment donné, leur propre cocon et la force les inonde au lieu de les faire rouler comme une tique recroquevillée. Cela a pour résultat final leur désintégration totale et instantanée.

Je lui posai de nombreuses questions sur la sur vie de la conscience après la consomption de l’être lumineux par le feu intérieur. Il ne répondit pas. Il gloussa, haussa les épaules, et poursuivit, en disant que l’obsession des anciens voyants à l’égard du culbuteur les rendait aveugles à l’autre aspect de cette force. Les nouveaux voyants, avec, comme d’habitude, leur souci minutieux de refuser la tradition, sont allés à l’autre extrême. Ils étaient tout à fait opposés, au début, à ce que l’acte de *voir* se concentre sur le culbuteur ; ils disaient qu’il leur fallait comprendre la force des émanations en liberté dans son rôle de dispensatrice de vie et de source d’accroissement de la conscience.

“ Ils comprirent qu’il est infiniment plus facile de détruire une chose que de la construire et de l’entretenir. Anéantir la vie par un roulement n’est rien en comparaison du fait de donner la vie et de la nourrir. Les nouveaux voyants se trompaient, évidemment, à cet égard, mais ils corrigèrent leur erreur en temps voulu. ”

“ En quoi se trompaient-ils, don Juan ? ”

“ C’est une erreur que d’isoler quoi que ce soit pour *voir.* Les nouveaux voyants firent d’abord exactement le contraire de ce qu’avaient fait leurs

prédécesseurs. Ils se concentrèrent avec la même attention sur l'autre aspect du culbuteur. Ce qui leur arriva fut aussi dramatique, sinon plus, que ce qui arriva aux anciens voyants. Ils moururent de morts stupides, exactement comme l'homme ordinaire. Ils n'étaient pas pourvus du mystère ou de la malignité qui caractérisaient les anciens voyants, et n'étaient pas non plus motivés par la quête de la liberté, comme les voyants d'aujourd'hui.

“ Ces nouveaux voyants de la première génération servaient tout le monde. Comme ils concentraient leur *voir* sur l'aspect dispensateur de vie des émanations, ils étaient pleins d'amour et de bonté. Mais cela ne leur évita pas d'être anéantis par le culbuteur. Ils étaient vulnérables, tout comme l'étaient les anciens voyants qui étaient imprégnés de morbidité. ”

Il me dit que pour les nouveaux voyants des temps modernes, l'idée de rester sur le carreau, après une vie de discipline et de labeur, tout comme des hommes qui n'ont jamais eu de leur vie un moment de réflexion, était intolérable.

Don Juan me dit que ces nouveaux voyants comprirent, après avoir repris leur tradition, que les anciens voyants avaient eu une connaissance complète de la force roulante : les anciens voyants avaient conclu, à un certain stade, que la même force comportait, effectivement, deux aspects différents. L'aspect qui est propre à faire culbuter est exclusivement lié à la destruction et à la mort. L'aspect circulaire, d'autre part, est ce qui entretient la vie et la conscience, l'accomplissement et la résolution. Ils avaient cependant choisi de n'avoir affaire qu'à l'aspect qui fait culbuter.

“ Comme ils contemplaient en équipe, les nouveaux voyants purent *voir* la séparation qui se trouve entre l'aspect qui fait culbuter et l'aspect circulaire ”, m'expliqua-t-il. “ Ils *virent* que les deux forces sont fondues, mais ne sont pas identiques. La force circulaire vient à nous juste avant la force qui fait culbuter ; elles sont si proches l'une de l'autre qu'elles semblent identiques. ”

“ L'expression de “force circulaire” est due à ce que cette force se présente en anneaux, en cercles filiformes d'irisation – une chose vraiment très délicate. Et, tout comme la force qui fait culbuter, elle frappe continuellement tous les êtres vivants pour leur donner la force, l'orientation, la conscience ; pour leur donner la vie. ”

“ Ce que les nouveaux voyants ont découvert, c'est que l'équilibre de ces deux forces, à l'intérieur de chaque être humain, est un équilibre très fragile. Si, à un moment donné, un individu sent que la force qui fait culbuter frappe

plus fort que la force circulaire, cela signifie que l'équilibre est rompu ; à partir de ce moment, la force qui fait culbuter frappe de plus en plus fort jusqu'à ce qu'elle réussisse à fendre le trou de l'être vivant et à le faire mourir. ”

Il ajouta que, de ce que j'avais appelé des boules de feu, sort un cercle irisé, de la dimension exacte des êtres vivants, qu'il s'agisse d'hommes, d'arbres, de microbes ou d'alliés.

“ Existe-t-il des cercles de diverses dimensions ? ” demandai-je.

“ Ne prends pas ce que je dis dans un sens aussi littéral ”, protesta-t-il. “ Il n'y a pour ainsi dire pas de cercles, mais seulement une force circulaire qui donne aux voyants, qui la *rêvent*, une impression d'anneaux. Et il n'y a pas non plus de dimensions diverses. Il y a une seule force indivisible qui s'adapte à tous les êtres vivants, organiques et non organiques. ”

“ Pourquoi les anciens voyants se sont-ils concentrés sur l'aspect propre à faire culbuter ? ” demandai-je.

“ Parce qu'ils croyaient que leur vie dépendait du fait de *voir* cet aspect ”, répondit-il. Ils étaient sûrs que leur *voir* leur fournirait des réponses à des questions vieilles comme le monde. Vois-tu, ils s'imaginaient que s'ils découvraient les secrets de la force roulante, ils deviendraient invulnérables et immortels. Ce qui est triste dans l'affaire, c'est qu'ils ont bien découvert, d'une façon ou de l'autre, ces secrets et ils ne devinrent pourtant ni invulnérables ni immortels. ”

“ Les nouveaux voyants ont transformé tout cela en découvrant qu'il est impossible d'aspirer à l'immortalité tant que l'homme est pourvu d'un cocon. ”

Don Juan m'expliqua que les anciens voyants n'ont apparemment jamais compris que le cocon humain est un récipient et ne peut soutenir indéfiniment l'assaut de la force roulante. Malgré toute la connaissance qu'ils avaient accumulée, ils n'étaient au bout du compte pas mieux, et peut-être l'étaient-ils plus mal, lotis que l'homme ordinaire.

“ En quoi étaient-ils plus mal lotis que l'homme ordinaire ? ” demandai-je.

“ Leur fabuleuse connaissance leur imposait la certitude que leurs choix étaient infaillibles ”, dit-il. “ Ils choisirent donc de vivre coûte que coûte. ”

Don Juan me regarda et sourit. Par sa pause théâtrale, il me communiquait quelque chose que je ne réussissais pas à deviner.

“ Ils choisirent de vivre, répéta-t-il. Tout comme ils choisirent de devenir des arbres pour assembler des mondes avec celles des grandes bandes qui sont pratiquement hors d’atteinte. ”

“ Qu’entendez-vous par là, don Juan ? ”

“ J’entends par là qu’ils utilisèrent la force roulante pour déplacer leur point d’assemblage vers des *positions de rêve* inimaginables, au lieu de la laisser les rouler jusqu’au bec de l’Aigle pour y être dévorés. ”

15

Les provocateurs de la mort

J’arrivai à la maison de Genaro aux environs de deux heures de l’après-midi. Don Juan et moi engageâmes une conversation puis don Juan me fit basculer dans un état de conscience accrue.

“ Nous revoici tous les trois, exactement comme nous l’étions le jour où nous nous sommes rendus jusqu’au méplat rocheux ”, dit don Juan. “ Et nous allons, ce soir, faire un nouveau voyage vers cette région. ”

“ Tu possèdes maintenant une connaissance suffisante pour tirer des conclusions sérieuses à propos de ce lieu et de ses effets sur la conscience. ”

“ Qu’est-ce qu’il a de particulier, ce lieu, don Juan ? ”

“ Tu vas découvrir ce soir quelques vérités macabres que les anciens voyants ont recueillies au sujet de la force roulante; et tu vas *voir* ce que j’entendais lorsque je t’ai dit que les anciens voyants choisirent de vivre coûte que coûte. ”

Don Juan se tourna vers Genaro qui était sur le point de s’endormir. Il le poussa du coude.

“ Ne dirais-tu pas, Genaro, que les anciens voyants étaient des hommes épouvantables ? ” demanda don Juan.

“ Certainement ”, dit Genaro d’un ton vif, puis il sembla succomber à la fatigue.

Il se mit à somnoler visiblement. Un instant plus tard, il dormait

profondément, la tête contre la poitrine, le menton rentré. Il ronflait.

J’eus envie de rire haut et fort. Mais je remarquai ensuite que Genaro me fixait, comme s’il dormait les yeux ouverts.

“ C’étaient des hommes si épouvantables qu’ils défiaient même la mort ”, ajouta Genaro entre deux ronflements.

“ N’es-tu pas curieux de savoir comment ces hommes macabres défiaient la mort? ”, me demanda don Juan.

Il semblait m’exhorter à lui demander un exemple de leur infamie. Il s’arrêta et me regarda avec, dans les yeux, ce qui m’apparut comme l’expression d’une expectative.

“ Vous attendez que je vous demande de me donner un exemple, n’est-ce pas ? ” dis-je.

“ Ceci est un grand moment ”, me dit-il, en me donnant des tapes dans le dos et en riant. “ À ce stade, mon *benefactor* m’avait vraiment coincé. Je lui demandai de me donner un exemple et il le fit ; je vais maintenant t’en donner un, que tu le veuilles ou non.

“ Qu’allez-vous faire ? ” demandai-je, si troublé que j’avais l’estomac noué et la voix cassée.

Don Juan mit un moment à s’arrêter de rire.

Chaque fois qu’il commençait à parler, il était repris par des quintes de toux à force de rire.

“ Comme Genaro te l’a dit, les anciens voyants étaient des hommes épouvantables ”, me dit-il en se frottant les yeux. “ Il y avait une chose qu’ils voulaient éviter à tout prix : ils ne voulaient pas mourir. Tu pourrais me dire que l’homme ordinaire ne veut pas mourir non plus, mais l’avantage des anciens voyants sur l’homme ordinaire était d’être pourvus de la concentration et de la discipline nécessaire pour éliminer les choses par *l’intention;* et ils éliminèrent effectivement la mort par *l’intention.* ”

Il s’arrêta et me regarda en arquant les sourcils. Il me dit que j’étais à la traîne, que je ne posais pas mes questions habituelles. Je lui dis qu’il était clair, à mes yeux, qu’il voulait me conduire à lui demander si les voyants avaient réussi à éliminer la mort par l’intention, mais qu’il m’avait déjà dit lui-même que leur connaissance du culbuteur ne les avait pas empêchés de mourir.

“ Ils ont réussi à éliminer la mort par *l’intention,* ” me dit-il, en détachant ses mots avec un très grand soin, “ mais encore fallait-il qu’ils meurent. ”

“ Comment ont-ils éliminé la mort par *l’intention ?* ” demandai-je.

“ Ils ont observé leurs alliés ”, me dit-il, et *voyant* que c’étaient des êtres vivants qui résistaient beaucoup mieux à la force roulante, les voyants se modelèrent sur leurs alliés. ”

“ Les anciens voyants avaient découvert que seuls les êtres organiques sont pourvus d’un trou en forme de cuvette. En raison de sa dimension, de sa forme et de sa fragilité, il présente la configuration idéale pour précipiter la fente et l’effondrement de la coquille lumineuse sous les assauts de la force qui fait culbuter. Mais les alliés, qui n’ont en guise d’ouverture qu’une ligne, offrent à la force roulante une surface si petite qu’ils en sont pratiquement immortels. Leur cocon peut subir indéfiniment les assauts du culbuteur, parce que l’ouverture filiforme ne présente pas à celui-ci de configuration idéale. ”

“ Les anciens voyants mirent au point les techniques les plus bizarres pour fermer leur trou ”, poursuivit don Juan. “ Ils eurent fondamentalement raison d’estimer qu’une ouverture filiforme est plus résistante qu’un trou en forme de cuvette. ”

“ Ces techniques existent-elles encore ? ” demandai-je.

“ Non, elles n’existent plus. Mais certains des voyants qui les pratiquèrent existent. ”

Pour des raisons qui m’étaient obscures, sa phrase provoqua en moi une réaction de franche terreur. Ma respiration se modifia sur-le-champ et je ne parvenais pas à contrôler la rapidité de son rythme.

“ Ils sont encore vivants aujourd’hui, n’est-ce pas, Genaro ? ” demanda don Juan.

“ Absolument ”, marmonna Genaro, dans un état apparent de profond sommeil.

Je demandai à don Juan s’il savait pourquoi j’étais tellement effrayé. Il me rappela des circonstances antérieures où, dans cette même pièce, ils m’avaient demandé si j’avais remarqué les étranges créatures qui étaient entrées au moment où Genaro avait ouvert la porte.

“ Ce jour-là, ton point d’assemblage avait pénétré très profondément dans le côté gauche et avait assemblé un monde effrayant ”, poursuivit-il. “ Mais je te l’ai déjà dit ; ce que tu as oublié, c’est que tu es allé tout droit dans un monde très lointain et que tu y as eu peur à n’en plus pouvoir pisser. ”

Don Juan se tourna vers Genaro, qui ronflait paisiblement, les jambes étendues.

“ N’a-t-il pas eu peur à n’en plus pouvoir pisser, Genaro ? ” demanda-t-il.

“ À n’en plus pouvoir pisser du tout ”, marmonna Genaro, et don Juan se mit à rire.

“ Je veux que tu saches que nous ne te reprochons pas d’avoir peur ”, poursuivit don Juan. “ Nous sommes nous-mêmes révoltés par certaines actions des anciens voyants. Je suis sûr que tu as compris maintenant que ce que tu as oublié, à propos de cette nuit-là, c’est que tu as *vu* les anciens voyants qui sont encore vivants. ”

Je voulus protester pour dire que je n’avais rien compris, mais je n’arrivais pas à formuler mes paroles. Je dus m’éclaircir la gorge à plusieurs reprises avant de pouvoir articuler un mot. Genaro s’était levé et me donnait de légères petites tapes dans le haut du dos, près de la nuque, comme si j’étais en train d’étouffer.

“ Tu as un chat dans la gorge ”, me dit-il.

Je le remerciai d’une voix aiguë et perçante.

“ Non, je crois que tu as un poulet dans la gorge ”, ajouta-t-il, puis il s’assit pour dormir.

Don Juan me dit que les nouveaux voyants s’étaient insurgés contre l’ensemble des pratiques bizarres des anciens voyants et les avaient déclarées non seulement inutiles mais nuisibles pour notre être total. Ils allèrent jusqu’à exclure ces techniques de tout l’enseignement qui était dispensé aux nouveaux guerriers ; et, pendant des générations, il ne fut fait aucune mention de ces pratiques.

Ce fut au début du XVIII siècle que le nagual Sebastian, qui était un membre de la lignée directe de naguals à laquelle appartenait don Juan, redécouvrit l’existence de ces techniques.

“ Comment les a-t-il redécouvertes ? ” lui demandai-je.

“ C’était un fabuleux *traqueur*, et, grâce à son impeccabilité, il eut l’occasion d’apprendre des prodiges ”, répondit don Juan.

Il me dit qu’un jour où le nagual Sebastian s’apprêtait à se livrer à ses occupations quotidiennes – il était sacristain de la cathédrale de la ville où il vivait – il trouva, à la porte de l’église, un Indien d’un certain âge, qui semblait dans l’embarras.

Le nagual Sebastian s’approcha de l’homme et lui demanda s’il avait besoin d’aide. “ J’ai besoin d’un peu d’énergie pour fermer mon trou, lui dit

l’homme à voix haute et claire. Me donneriez-vous un peu de votre énergie ? ”.

Don Juan me dit que, selon ce que raconte l’histoire, le nagual Sebastian en fut abasourdi. Il ne comprenait pas ce que l’homme disait. Il proposa à l’Indien de l’emmener voir le prêtre de la paroisse. L’homme perdit patience et accusa avec colère le nagual Sebastian d’atermoyer. “ J’ai besoin de votre énergie parce que vous êtes un nagual ”, lui dit-il. “ Partons discrètement. ”

Le nagual Sebastian succomba au pouvoir magnétique de l’étranger et se rendit humblement avec lui dans les montagnes. Il resta absent plusieurs jours. Quand il revint, non seulement il voyait les anciens voyants sous un nouveau jour, mais il avait une connaissance détaillée de leurs techniques. L’étranger était un ancien Toltèque. L’un des derniers survivants.

“ Le nagual Sebastian découvrit des prodiges à propos des anciens voyants ”, poursuivit don Juan. “ Il fut le premier à savoir à quel point ils étaient réellement aberrants et grotesques. Avant lui, on ne le savait que par ouï-dire. ”

“ Une nuit, mon *benefactor* et le nagual Elias me montrèrent un échantillon de ces aberrations. Ils nous le montrèrent vraiment, à Genaro et moi, alors il n’est que juste que nous te montrions tous deux le même échantillon. ”

Je voulus parler pour gagner du temps ; j’avais besoin de temps pour me calmer et pour réfléchir. Mais avant que j’aie ouvert la bouche, don Juan et Genaro avaient commencé à me traîner hors de la maison. Ils se dirigeaient vers les collines érodées où nous nous étions déjà rendus.

Nous nous arrêtâmes au pied d’une grande colline aride. Don Juan montra du doigt des montagnes éloignées, vers le sud, et dit qu’entre l’endroit où nous étions et celui où se trouvait une faille naturelle, sur l’une de ces montagnes, une faille qui ressemblait à une gueule ouverte, il existait au moins sept sites où les anciens voyants avaient concentré tout le pouvoir de leur conscience.

Don Juan me dit que ces voyants n’avaient pas seulement été intelligents et audacieux, mais qu’ils avaient carrément réussi. Il ajouta que son *benefactor* leur avait montré, à Genaro et lui, un site où les anciens voyants, poussés par leur amour de la vie, s’étaient enterrés vivants et avaient réellement éliminé la force roulante par *l’intention.*

“ Il n’y a rien, dans ces endroits, qui attire l’attention ”, poursuivit-il. Les

anciens voyants prirent soin de ne pas laisser de traces. C'est un simple paysage. Il faut *voir* pour savoir où se trouvent ces endroits. ”

Il dit qu'il ne voulait pas marcher jusqu'aux sites lointains, mais qu'il m'emmènerait vers celui qui était le plus proche. J'insistai pour comprendre ce que nous cherchions. Il me dit que nous allions *voir* les voyants enterrés et qu'il nous fallait attendre pour cela qu'il fasse sombre à l'abri de quelques buissons verts. Il me les montra du doigt : ils se trouvaient à huit cents mètres environ, au haut d'une pente raide.

Nous arrivâmes au bouquet de buissons et nous assîmes aussi confortablement que nous le pûmes. Il commença à m'expliquer, à voix très basse, que, pour prendre de l'énergie à la terre, les anciens voyants s'enterraient pendant des périodes qui dépendaient de ce qu'ils voulaient accomplir. Plus difficile était leur tâche, plus longue était la période de leur enterrement.

Don Juan se leva et me montra, d'une façon mélodramatique, un endroit qui se trouvait à quelques mètres de nous.

“ Deux anciens voyants sont enterrés là ”, me dit-il. “ Ils se sont enterrés voici deux mille ans environ pour échapper à la mort, non pas dans un esprit de fuite, mais dans un esprit de défi à son égard. ”

Don Juan demanda à Genaro de me montrer l'endroit précis où étaient enterrés les anciens voyants. Je me retournai pour regarder Genaro et decouvris qu'il était assis à côté de moi, profondément endormi de nouveau. Mais à ma plus grande stupéfaction, il se leva d'un bond, se mit à aboyer comme un chien et courut à quatre pattes vers l'emplacement qu'indiquait don Juan. Là, il courut tout autour de l'endroit en mimant parfaitement un jeune chien.

Je trouvai sa performance désopilante. Don Juan était presque tombé par terre de rire.

“ Genaro t'a montré quelque chose d'extraordinaire. Il t'a montré quelque chose qui concerne le point d'assemblage et le *rêve*. Il *rêve* en ce moment, mais il peut se comporter comme s'il était tout à fait réveillé et il entend tout ce que tu dis. Il peut être plus actif dans cette position que s'il était éveillé. ”

Il resta silencieux un moment, comme s'il pesait ce qu'il allait dire ensuite. Genaro ronflait en mesure.

Don Juan observa combien il lui était facile de trouver des points faibles dans ce qu'avaient fait les anciens voyants, mais, en toute honnêteté, il ne se

lassait jamais de répéter à quel point leurs accomplissements étaient merveilleux. Il dit qu'ils comprirent la terre à la perfection. Ils avaient non seulement découvert et utilisé l'impulsion de la terre, mais ils avaient également découvert que s'ils restaient enterrés, leurs points d'assemblage alignaient des émanations inaccessibles d'ordinaire, et que cet alignement mettait en œuvre le pouvoir étrange et inexplicable de la terre à détourner les coups incessants de la force roulante. Ils élaborèrent donc les techniques les plus ébahissantes et les plus complexes pour s'enterrer pendant de très longues périodes sans subir aucun préjudice. Dans leur lutte contre la mort, ils apprirent à étirer ces périodes jusqu'à ce qu'elles couvrent des millénaires.

La journée était nuageuse et la nuit tomba vite. En un rien de temps, tout fut dans le noir. Don Juan se leva et nous conduisit, Genaro le somnambule et moi-même, jusqu'à un méplat rocheux énorme et ovale qui avait attiré mon attention au moment où nous étions arrivés dans ce lieu. Il ressemblait au méplat rocheux où nous nous étions rendus auparavant, mais en plus grand. L'idée me vint que ce rocher, si énorme qu'il fût, avait été délibérément placé ici.

“ Voici un autre site ”, me dit don Juan. “ Cet immense rocher a été placé ici en guise de piège, pour attirer les gens. Tu sauras bientôt pourquoi. ”

Un frisson parcourut mon corps. Je crus que j'allais m'évanouir. Je savais que mes réactions étaient sans aucun doute excessives et je voulus en parler, mais don Juan continuait à parler dans un murmure rauque. Il me dit que Genaro, du fait qu'il *rêvait*, avait sur son point d'assemblage assez de contrôle pour le déplacer jusqu'à ce qu'il puisse rejoindre les émanations spécifiques qui réveilleraient tout ce qui se trouvait autour de ce rocher. Il me conseilla d'essayer de déplacer mon point d'assemblage, pour suivre celui de Genaro. Il me dit que j'y réussirais, en mettant d'abord en œuvre mon intention inflexible pour le déplacer, puis en laissant le contexte de la situation dicter l'orientation de son déplacement.

Après un moment de réflexion, il me chuchota à l'oreille de ne pas me soucier des procédés, parce que la plupart des choses vraiment hors du commun qui arrivent aux voyants, ou d'ailleurs à l'homme ordinaire, arrivent toutes seules, avec la seule intervention de *l'intention.*

Il demeura silencieux pendant un moment puis il ajouta que le danger, en ce qui me concernait, résiderait dans la tentative inévitable à laquelle se livreraient les anciens voyants pour me faire mourir de frayeur. Il m'exhorta à

garder mon calme et à ne pas succomber à la peur mais à suivre plutôt les mouvements de Genaro.

Je luttai désespérément pour ne pas me sentir mal. Don Juan me tapa dans le dos et me dit que j'étais un vieux professionnel dans l'art de jouer au spectateur innocent. Il m'affirma que je ne refusais pas consciemment de laisser mon point d'assemblage se déplacer, mais que tous les êtres humains le refusent automatiquement.

“ Quelque chose va te faire claquer des dents de peur ”, murmura-t-il. “ Ne cède pas, parce que si tu cèdes tu mourras et les vieux vautours qui se trouvent à l'entour se repaîtront de ton énergie. ”

“ Partons d'ici ”, suppliai-je. “ Je me fiche vraiment complètement de voir un exemple de la loufoquerie des anciens voyants. ”

“ C'est trop tard ”, dit Genaro, tout à fait réveillé cette fois, qui était debout à côté de moi. “ Même si nous tentons de fuir, les deux voyants et leurs alliés qui sont sur l'autre emplacement te terrasseront. Ils ont déjà fait un cercle autour de nous. Il y a en ce moment même seize consciences centrées sur toi. ”

“ Qui sont-ils ? ” murmurai-je à l'oreille de Genaro.

“ Ce sont les quatre voyants et leur cour ”, me répondit-il. “ Ils sont conscients de notre présence depuis que nous sommes arrivés ici. ”

Je voulus rebrousser chemin en prenant mes jambes à mon cou, mais don Juan saisit mon bras et me montra le ciel. Je remarquai qu'il s'était produit un changement notable de visibilité. Au lieu de l'obscurité d'un noir de bitume qui avait régné jusque-là, il y avait maintenant une agréable lumière d'aurore. Je me livrai à une rapide évaluation des points cardinaux. Le ciel était nettement plus clair vers l'est.

Je ressentis une étrange pression tout autour de la tête. Mes oreilles bourdonnaient. Je me sentais fiévreux et j'avais, en même temps, froid. J'étais plus effrayé que je ne l'avais jamais été, mais ce qui me tourmentait était un sentiment obstiné de défaite, de lâcheté. J'étais écoeuré et malheureux.

Don Juan me murmura des choses à l'oreille. Il me dit que je devais être sur mes gardes, que nous allions subir d'un moment à l'autre, tous les trois, l'assaut des anciens voyants.

“ Tu peux t'agripper à moi, si tu le souhaites ”, me dit Genaro dans un murmure très bref, comme si quelque chose le pressait.

J’hésitai un instant. Je ne voulais pas que don Juan me croie effrayé au point d’avoir besoin de m’accrocher à Genaro.

“ Ils arrivent ! ”, dit Genaro dans un murmure sonore.

Le monde se renversa instantanément pour moi lorsque quelque chose m’attrapa à la cheville gauche. Je ressentis le froid de la mort sur mon corps tout entier. Je sus que j’avais marché sur un crampon de fer, un piège à ours, peut-être. Tout cela se déroula à toute vitesse dans mon esprit avant que je pousse un cri perçant, aussi aigu que ma peur.

Don Juan et Genaro se mirent à rire franchement à voix haute. Ils m’entouraient, à une distance de trois pieds à peine chacun, mais j’étais tellement terrifié que je ne les remarquai même pas.

“ Chante, sinon tu vas périr ”, me dit don Juan.

Je tentai de dégager mon pied. Je sentis une piqûre, on aurait dit que des aiguilles me traversaient la peau. Don Juan insista sans répit pour que je chante. Genaro et lui commencèrent à chanter un air populaire. Genaro prononçait les paroles de la chanson en me regardant à moins de deux centimètres. Ils chantaient faux, de leurs voix rauques, s’égosillant complètement et sortant tellement du ton que je finis par rire.

“ Chante, chante pour te sauver la vie ! ” J’entendis don Juan me donner cet ordre dans un souffle.

“ Faisons un trio ”, dit Genaro. “ Nous chanterons un boléro. ”

Je me joignis à eux dans un trio qui était hors du ton. Nous chantâmes pendant un bon moment du plus haut de nos voix, comme des ivrognes. Je sentis la prise qui serrait ma jambe se relâcher progressivement. Je n’avais pas osé regarder ma cheville. Je le fis à un moment donné et je me rendis compte alors que je n’étais pris dans aucun piège. Une forme sombre, qui ressemblait à une tête était en train de me mordre !

Seul un effort extraordinaire m’empêcha de m’évanouir. Je sentis que j’allais vomir et je tentai automatiquement de me pencher, mais quelqu’un d’une force surhumaine m’attrapa par les coudes et par la nuque, sans me faire mal, et ne me laissa plus bouger. Je vomis en salissant tous mes habits,

Mon dégoût était si total que je commençai à m’évanouir. Don Juan m’aspergea le visage avec de l’eau venant de la petite gourde qu’il portait toujours sur lui quand nous allions dans les montagnes. L’eau glissa sous mon col. Le froid rétablit mon équilibre physique mais n’eut pas d’incidence sur la force qui me tenait par les coudes et la nuque.

“ Je crois que tu exagères, avec ta peur ”, me dit don Juan d’une voix forte et d’un ton tellement prosaïque qu’il provoqua un sentiment immédiat de rétablissement.

“ Chantons de nouveau ”, ajouta-t-il. “ Chantons une chanson qui ait du fond – je ne veux plus de boléros. ”

Je le remerciai en moi-même pour sa modération et pour son grand style. Je me sentis si ému en les entendant chanter *La Valentina* que je me mis à pleurer.

À cause de ma passion, dit-on,
Le mauvais sort vient à ma rencontre.
Peu m’importe
que ce soit le diable lui-même.
Je sais comment mourir.
Valentina, Valentina.
Je me jette sur ton passage,
Si je dois mourir demain,
Pourquoi pas en finir aujourd’hui ?

Tout mon être était bouleversé par l'effet de cette juxtaposition inouïe de valeurs. Jamais une chanson ne m’avait autant touché. En les entendant chanter ces paroles, qui d’ordinaire me semblaient exhaler un sentimentalisme bon marché, je crus comprendre le génie propre du guerrier.

Don Juan m’avait fait entrer dans la tête à coups de marteau que les guerriers vivent avec la mort à leur côté, et qu’ils tirent, de la certitude que la mort les accompagne, le courage d’affronter n’importe quoi. Don Juan avait dit que ce qui pouvait nous arriver de pire serait de devoir mourir, et que, comme il s’agit déjà là de notre destin immuable, nous sommes libres ; ceux qui ont tout perdu n’ont plus rien à craindre.

J’allai vers don Juan et Genaro et les embrassai pour leur exprimer ma reconnaissance et mon admiration sans bornes.

Je me rendis compte alors que rien ne s’accrochait plus à moi. Sans rien dire, don Juan me prit par le bras et me conduisit jusqu’au méplat rocheux pour que je puisse m’y asseoir.

“ Le spectacle est juste sur le point de commencer maintenant ”, dit Genaro d’un ton jovial tout en essayant de trouver une position confortable

pour s’asseoir. “ Tu viens de payer ton billet d’entrée. Le voilà, étalé sur toute ta poitrine. ”

Il me regarda et ils éclatèrent de rire tous les deux.

“ Ne t’assieds pas trop près de moi ”, me dit Genaro. “ Je n’apprécie pas les gens qui dégobillent. Mais ne t’éloigne pas trop non plus. Les anciens voyants n’en ont pas fini avec leurs tours. ”

Je me rapprochai d’eux autant que la politesse me le permettait. Je m’inquiétai un instant de mon état, puis tous mes malaises perdirent leur sens, car je remarquai que des gens venaient vers nous. Je ne pus pas discerner clairement leurs formes mais je distinguai une masse de silhouettes humaines qui se déplaçaient dans la semi-obscurité. Ils ne portaient ni lampes à pétrole ni lampes de poche, dont ils auraient eu encore besoin à cette heure. Ce détail m’inquiéta pour une raison ou une autre. Je ne voulais pas me fixer dessus et je commençai délibérément à réfléchir rationnellement. J’imaginai que nous avions dû attirer l’attention, en chantant à haute voix, et qu’ils venaient faire leur enquête. Don Juan me donna de petites tapes sur l’épaule. Il m’indiqua d’un mouvement du menton les hommes qui étaient en tête du groupe.

“ Ces quatre-là sont les anciens voyants ”, dit-il. “ Les autres sont leurs alliés. ”

Avant que j’aie pu me rendre compte que ce n’étaient que des paysans du coin, j’entendis un sifflement, juste derrière moi. Je me retournai rapidement, dans un état d’alarme totale. Mon mouvement fut si brusque que l’avertissement de don Juan vint trop tard.

“ Ne te retourne pas ! ”, l’entendis-je crier.

Ses mots n’étaient qu’un bruit de fond ; je n’y compris rien. En me retournant, je vis que trois hommes, déformés jusqu’à en être grotesques, avaient grimpé sur le méplat rocheux juste derrière moi ; ils rampaient vers moi, la bouche ouverte en une grimace cauchemardesque, et les bras étendus, prêts à me saisir.

Je voulus crier de toutes mes forces, mais il ne sortit de moi qu’un croassement déchirant, comme si quelque chose obstruait ma trachée. Je me roulai automatiquement jusqu’à terre, hors de leur portée.

Tandis que je me relevais, don Juan vint d’un bond à côté de moi, juste au moment où une horde d’hommes, conduits par ceux que don Juan m’avait indiqués, descendaient sur moi comme des vautours. Ils glapissaient comme

des chauves-souris ou des rats. Je hurlai de terreur. Cette fois, je pus lancer un cri perçant.

Don Juan, aussi agile qu'un athlète au meilleur de sa forme, m'ôta de leurs griffes et me posa sur le méplat rocheux. Il me dit d'une voix dure de ne pas me retourner pour regarder derrière moi, quel que soit le degré de ma frayeur. Il me dit que les alliés sont incapables de pousser mais qu'ils pourraient certainement m'effrayer et me faire tomber sur le sol. Là, en revanche, les alliés pouvaient maintenir n'importe qui à terre. Si je tombais sur le sol près de l'endroit où les voyants étaient enterrés, je serais à la merci de ces derniers. Ils me déchireraient en morceaux pendant que leurs alliés me tiendraient. Il me dit qu'il ne m'avait pas parlé de tout cela auparavant parce qu'il avait espéré que je serais forcé de le *voir* et de le comprendre tout seul. Sa décision avait failli me coûter la vie.

Le sentiment que ces hommes grotesques se trouvaient juste derrière moi était presque insupportable. Don Juan m'ordonna avec vigueur de garder mon calme et de me concentrer sur les quatre hommes qui étaient à la tête d'une troupe de dix ou douze autres. À l'instant où je concentrais mon attention sur eux ils avancèrent tous, comme sur un signal, jusqu'au bord du méplat rocheux. Ils s'arrêtèrent là et commencèrent à siffler comme des serpents. Ils avançaient et reculaient. Leur mouvement semblait synchronisé. Il était si cohérent et si bien ordonné qu'il paraissait mécanique. On aurait dit qu'ils observaient un modèle répétitif destiné à me fasciner.

“ Ne les regarde pas, mon petit ”, me dit Genaro comme s'il s'adressait à un enfant.

Le rire qui suivit était aussi hystérique que ma peur. Je riais si fort que le bruit de mon rire résonnait sur les collines environnantes.

Les hommes s'arrêtèrent immédiatement et eurent l'air perplexes. Je pouvais distinguer les formes de leurs têtes qui s'agitaient de haut en bas, comme s'ils étaient en train de parler, de délibérer. Puis l'un d'eux sauta sur le méplat rocheux.

“ Attention ! Celui-ci est un voyant ! ” s'exclama Genaro.

“ Qu'allons-nous faire ? ” criai-je.

“ Nous pourrions recommencer à chanter ”, répondit don Juan, d'un ton banal.

À ce moment-là ma peur atteignit son point culminant. Je me mis à sauter sur place et à rugir comme un animal. L'homme sauta sur le sol.

“ Ne t’occupe plus de ces pitres ”, me dit don Juan. “ Parlons-nous comme d’habitude. ”

Il me dit que nous étions venus ici pour mon édification, et que j’étais en train d’échouer de manière lamentable. Il fallait que je me réorganise. Je devais, en premier lieu, comprendre que mon point d’assemblage s’était déplacé et faisait luire maintenant les émanations obscures. Transférer les sentiments propres à mon état de conscience ordinaire dans le monde que j’avais assemblé ne constituait qu’une parodie, car la peur n’existe qu’au sein des émanations relatives à la vie quotidienne.

Je lui dis que si mon point d’assemblage s’était déplacé comme il le disait, j’avais du nouveau à lui annoncer. Ma peur était infiniment plus forte et plus accablante que tout ce que j’avais jamais éprouvé dans ma vie quotidienne.

“ Tu te trompes ”, me dit-il. “ Ta première attention est troublée et ne veut pas abandonner le contrôle, voilà tout. J’ai le sentiment que tu pourrais aller tout droit vers ces créatures pour les affronter et qu’elles ne te feraient rien. ”

Je lui dis avec insistance que je n’étais vraiment pas en état de tenter une expérience aussi ridicule.

Il se moqua de moi. Il me dit que je devrais tôt ou tard guérir de ma folie, et que prendre l’initiative d’affronter ces quatre voyants était une chose infiniment moins absurde que ne l’était l’idée que je les voyais tout court. Il me dit que pour lui la folie consistait à être confronté à des hommes qui étaient enterrés depuis deux mille ans et qui étaient encore vivants et à ne pas trouver qu’il s’agissait là de la quintessence de l’absurdité.

J’entendais clairement tout ce qu’il disait mais je ne faisais pas vraiment attention à lui. Les hommes qui se trouvaient autour du méplat rocheux me terrifiaient. Ils semblaient être sur le point de nous sauter dessus, de me sauter dessus en fait. Leur attention était fixée sur moi. Mon bras droit se mit à trembler comme si j’avais été atteint d’un désordre musculaire. Puis je me rendis compte que la lumière du ciel avait changé.Je n’avais pas encore remarqué que c’était déjà l’aube. Le plus étrange est qu’une impulsion incontrôlable me fit me lever et courir vers ce groupe d’hommes.

J’éprouvai à ce moment deux sentiments totalement différents à propos du même événement. Le moins important des deux était un sentiment de pure terreur. L’autre, le sentiment principal, était un sentiment d’indifférence totale. Je m’en fichais pas mal.

Quand j’atteignis le groupe en question, je me rendis compte que don Juan avait raison ; ce n’étaient pas vraiment des hommes. Seuls quatre d'entre eux présentaient une ressemblance avec les hommes, mais ce n’étaient pas des hommes non plus; c’étaient des créatures étranges, aux immenses yeux jaunes. Les autres n’étaient que des formes qui étaient poussées par les quatre êtres qui ressemblaient à des hommes.

Je ressentis une pitié extraordinaire pour les créatures aux yeux jaunes. Je tentai de les toucher, mais je ne pus les trouver. Une sorte de vent les balaya.

Je cherchai don Juan et Genaro. Ils n’étaient pas là. Il faisait de nouveau noir, un noir d’encre. Je cherchai autour de moi dans l’obscurité pendant quelques minutes. Don Juan vint à mes côtés et me fit sursauter. Je ne vis pas Genaro.

“ Rentrons à la maison ”, me dit-il. “ Nous avons un long chemin à faire. ”

Don Juan fit des commentaires élogieux sur la façon dont j’avais joué mon rôle sur le site des voyants enterrés, surtout lors de la dernière partie de notre rencontre avec eux. Il me dit qu’un déplacement du point d’assemblage se signale par un changement de lumière. Quand il fait jour, la lumière s’assombrit beaucoup ; quand il fait nuit, l’obscurité se transforme en aube naissante. Il ajouta que j’avais réussi à effectuer tout seul deux déplacements, avec la seule aide de la peur animale. La seule chose qu’il trouvait répréhensible était que j’aie cédé à la peur, surtout après avoir découvert que les guerriers n’ont rien à craindre.

“ Comment savez-vous que j’avais découvert cela ? ” demandai-je.

“ Parce que tu étais libre. Quand la peur disparaît, tous les liens qui nous enchaînent se dissolvent ”, dit-il. “ C’est parce qu’il était attiré par ta terreur animale qu’un allié t’avait attrapé la cheville. ”

Je lui dis combien j’étais navré de ne pas être capable d’être à la hauteur de mes découvertes.

“ Ne t’en fais pas pour cela. ” Il rit. “ Tu sais qu’il y en a treize à la douzaine, de ce genre de découvertes ; elles ne comptent pour rien dans la vie des guerriers, parce qu’elles sont neutralisées à mesure que le point d’assemblage se déplace. ”

“ Nous voulions, Genaro et moi, te pousser à te déplacer très profondément. Cette fois-ci, Genaro n’était là que pour attirer les anciens

voyants. Il l’a déjà fait une fois, et tu es allé si loin à l’intérieur du côté gauche qu’il te faudra un bon bout de temps pour t’en souvenir. Ta frayeur de cette nuit était tout aussi intense qu’elle le fut cette première fois dont je parle, quand les voyants et leurs alliés t’ont suivi dans cette pièce même, mais que ta vigoureuse première attention t’a empêché d’en prendre conscience. ”

“ Expliquez-moi ce qui s’est passé sur le site des voyants ”, demandai-je.

“ Les alliés sont sortis pour te *voir,* ” répondit-il. “ Comme leur énergie est très faible, ils ont tout le temps besoin de l’aide des hommes. Les quatre voyants ont rassemblé douze alliés. ”

“ Au Mexique, la campagne, ainsi que certaines villes, sont dangereuses. Ce qui t’est arrivé peut arriver à n’importe quel homme ou n’importe quelle femme. S’ils se heurtent à cette tombe, il peut même leur arriver de *voir* les voyants et leurs alliés, s’ils sont assez malléables pour permettre à leur peur de déplacer leur point d’assemblage ; mais une chose est certaine : ils peuvent mourir de peur. ”

“ Mais pensez-vous sincèrement que ces voyants toltèques sont encore vivants ? ” demandai-je.

Il rit, et hocha la tête avec une expression d’incrédulité.

“ Il est temps que tu déplaces juste un peu ton point d’assemblage ”, dit-il. Je ne peux pas te parler quand tu te trouves à ton stade d’idiot. ”

Il me donna une claque, de la paume de sa main, à trois endroits : juste sur le haut de l’os iliaque, sur le centre du dos, au-dessous des omoplates, et sur la partie supérieure de mes pectoraux droits.

Mes oreilles se mirent immédiatement à bourdonner. Un filet de sang coula de ma narine droite, et quelque chose en moi se déboucha. On aurait dit qu’un flux d’énergie, qui avait été bloqué, se remettait soudain en mouvement.

“ Que cherchaient ces voyants et leurs alliés ? ” demandai-je.

“ Rien ”, répondit-il. “ C’est nous qui les cherchions. Les voyants avaient déjà remarqué ton champ d’énergie la première fois que tu les as *vus;* quand tu es revenu, ils étaient résolus à se repaître de toi. ”

“ Vous déclarez qu’ils sont vivants, don Juan ”, dis-je. “ Vous voulez sûrement dire qu’ils sont vivants comme les alliés le sont, n’est-ce pas ? ”

“ C’est tout à fait cela ”, dit-il. “ Ils ne peuvent en aucune manière être vivants comme nous le sommes toi et moi. Ce serait absurde. ”

Il poursuivit et m’expliqua que le souci de la mort qui habitait les anciens

voyants les fit explorer les possibilités les plus étranges. Ceux qui optèrent pour le modèle de l'allié nourrissaient, sans aucun doute, le désir d'un refuge. Et ils le trouvèrent sur une position fixe, dans l'une des sept bandes de conscience non organique. Les voyants sentirent qu'ils s'y trouvaient relativement en sécurité. Ils étaient, après tout, séparés du monde de tous les jours par une barrière presque insurmontable, la barrière de la perception mise en place par le point d'assemblage.

“ Quand les quatre voyants ont *vu* que tu pouvais déplacer ton point d'assemblage, ils ont déguerpi comme des bolides ”, dit-il, et il se mit à rire.

“ VouIez-vous dire que j'ai assemblé un des sept mondes ? ” demandai-je.

“ Non ”, répondit-il. “ Mais tu l'as fait avant, quand les voyants et leurs alliés t'ont poursuivi. Ce jour-là, tu as parcouru tout le chemin qui menait jusqu'à leur monde. L'ennui, c'est que tu aimes te comporter d'une façon stupide et que tu ne peux donc pas t'en souvenir du tout. ”

“ Je suis sûr que c'est la présence du nagual qui fait parfois agir les gens sottement. Quand le nagual Julian était encore là, j'étais plus sot que je ne le suis maintenant. Je suis convaincu que tu pourras tout te rappeler lorsque je ne serai plus ici. ”

Don Juan m'expliqua qu'ayant besoin de me montrer les provocateurs de la mort, Genaro et lui les avaient attirés par la ruse jusqu'à la lisière de notre monde. J'avais d'abord opéré un déplacement latéral, qui m'avait permis de les *voir* sous l'aspect d'êtres humains, mais j'avais, à la fin, opéré correctement le déplacement qui m'avait permis de *voir* les provocateurs de la mort et leurs alliés comme ils sont en réalité.

Le lendemain matin très tôt, dans la maison de Silvio Manuel, don Juan m'appela pour que je vienne dans là grande pièce discuter des événements qui avaient eu lieu la nuit précédente. Je me sentais épuisé et voulais me reposer, dormir, mais don Juan était pressé. Il commença tout de suite son explication. Il me dit que les anciens voyants avaient découvert un moyen d'utiliser la force roulante et de se faire propulser par elle. Au lieu de succomber aux assauts du culbuteur, ils se baladaient avec lui et le laissaient déplacer leur point d'assemblage jusqu'aux limites des possibilités humaines.

Don Juan exprima son admiration sans réserve pour un tel accomplissement. Il admit que rien ne pouvait donner au point d'assemblage

l’impulsion que donne le culbuteur.

Je lui demandai quelle était la différence entre l’impulsion de la Terre et l’impulsion du culbuteur. Il m’expliqua que l’impulsion de la Terre est constituée par la force d’alignement des seules émanations couleur d’ambre. C’est une impulsion qui accroît la conscience dans des proportions inconcevables. Pour les nouveaux voyants, elle est une explosion de conscience illimitée qu’ils appellent la liberté totale.

Il me dit que l’impulsion du culbuteur, d’autre part, est constituée par la force de la mort. Sous l’impact du culbuteur, le point d’assemblage se déplace vers des positions nouvelles et imprévisibles. Ainsi, les anciens voyants étaient toujours seuls pendant leurs voyages, bien que l’entreprise où ils étaient engagés fût toujours collective. Ils ne rencontraient d’autres voyants pendant leurs voyages que par hasard, et ces rencontres entraînaient généralement une lutte pour la suprématie.

J’avouai à don Juan que les préoccupations des anciens voyants, quelles qu’elles aient été, étaient pires à mes yeux que des histoires d’épouvante morbides. Il rit aux éclats. Il semblait s’amuser.

“ Tu dois reconnaître, quel que soit ton dégoût, que ces diables étaient très audacieux, poursuivit-il. Je ne les ai moi-même jamais aimés, comme tu sais, mais je ne peux m’empêcher de les admirer. Leur amour de la vie me dépasse vraiment.

“ Comment pouvez-vous parler d’amour de la vie, don Juan ? Il s’agit d’une chose écœurante ”, dis-je.

“ Qu’est-ce qui pourrait pousser un homme à ces extrémités, sinon l’amour de la vie ? ” demanda-t-il. “ Ils aimaient la vie si intensément qu’ils ne voulaient pas y renoncer. C’est ainsi que je l’ai *vu.* Mon *benefactor vit* quelque chose d’autre. Il pensait qu’ils avaient peur de mourir, ce qui n’est pas la même chose que d’aimer la vie. Moi je dis qu’ils avaient peur de mourir parce qu’ils aimaient la vie et parce qu’ils avaient *vu* des prodiges, et non pas parce que c’étaient de petits monstres avides. Non. Ils étaient aberrants parce que jamais personne ne les avait contestés et ils étaient pourris comme des enfants gâtés, mais leur audace était impeccable, leur courage aussi. ”

“ Te hasarderais-tu dans l’inconnu par avidité ? Impossible. L’avidité n’est un ressort que dans le monde des choses ordinaires. Pour se hasarder dans cette terrifiante solitude, il faut être poussé par quelque chose de plus

fort que l'avidité. L'amour, il faut l'amour de la vie, celui de l'interrogation, celui du mystère. Il faut une curiosité insatiable et du cran à la pelle. Alors, fais-moi grâce de cette absurdité qu'est ta révolte. C'est pénible ! ”

Les yeux de don Juan brillaient d'un rire contenu. Il me remettait à ma place mais il en riait. Don Juan me laissa seul dans la pièce pendant une heure peut-être. Je voulus mettre de l'ordre dans mes pensées et dans mes sentiments. Je n'avais aucun moyen de le faire. Je savais avec certitude que mon point d'assemblage se trouvait dans une position où le raisonnement n'était pas prédominant, et j'étais pourtant en proie à des préoccupations qui relevaient de la raison. Don Juan avait dit qu'aussitôt que le point d'assemblage se déplace, nous sommes techniquement endormis. Je me demandai, par exemple, si, pour un spectateur, je paraissais profondément endormi, tout comme Genaro m'avait paru endormi.

J'interrogeai don Juan à ce sujet dès qu'il revint.

“ Tu es tout à fait endormi, sans qu'il te faille être allongé, répondit-il. Si des gens se trouvant dans un état de conscience normale te voyaient maintenant, tu leur paraîtrais légèrement pris de vertige, saoul même. ”

Il m'expliqua qu'au cours du sommeil normal le point d'assemblage se déplace le long d'un bord ou de l'autre de la bande humaine. Ces déplacements sont toujours accompagnés d'assoupissement. Les déplacements qui sont déclenchés par la pratique s'effectuent le long de la section médiane de la bande humaine et ne sont pas accompagnés d'assoupissement, et pourtant un *rêveur* dort.

“ C'est exactement à partir de ce point critique que les nouveaux et les anciens voyants se séparèrent dans leurs visées pour le pouvoir ”, poursuivit-il. “ Les anciens voyants voulaient une réplique du corps humain, mais, possédant plus de force physique, ils firent donc glisser leur point d'assemblage le long du bord droit de la bande humaine. Plus le déplacement le long du bord droit était profond, plus leur *corps de rêve* devenait étrange. Tu as vu toi-même, la nuit dernière, le résultat monstrueux d'un déplacement profond le long du bord droit. ”

Il me dit qu'il en allait tout à fait autrement pour les nouveaux voyants, qu'ils maintenaient leur point d'assemblage le long de la section médiane de la bande humaine. Si le déplacement est peu profond, comme c'est le cas lorsqu'on bascule dans la conscience accrue, le *rêveur* est presque semblable à tous les passants, si ce n'est qu'il présente une légère vulnérabilité aux

émotions, telles que la peur ou le doute. Mais à un certain niveau de profondeur, le *rêveur* qui se déplace le long de la section médiane devient une tache de lumière. Le *corps de rêve* des nouveaux voyants est une tache de lumière.

Il me dit aussi qu'un *corps de rêve* aussi impersonnel contribue mieux à la compréhension et à l'examen, qui sont la base de tout ce que font les nouveaux voyants. Le *corps de rêve,* fortement humanisé, des anciens voyants les conduisit à chercher des réponses qui furent toutes autant personnelles, humanisées.

Don Juan sembla soudain chercher ses mots.

“ Il existe un autre provocateur de la mort ”, me dit-il d'un ton sec, “ si différent des quatre spécimens que tu as vus qu'on ne peut pas le distinguer du passant ordinaire. Il a accompli cet exploit unique par sa capacité à ouvrir et à fermer son trou, à volonté. ”

Il joua avec ses doigts, presque nerveusement.

“ Ce provocateur de la mort est l'ancien voyant que le nagual Sebastian trouva en 1723 ”, poursuivit-il. “ Nous considérons ce jour-là comme celui du début de notre lignée, du second début. Ce provocateur de la mort, qui est sur terre depuis des centaines d'années, a transformé la vie de chacun des naguals qu'il a rencontrés, plus ou moins profondément selon les cas. Et il a rencontré tous les naguals de notre lignée sans exception depuis ce jour de 1723. ”

Don Juan me regarda fixement. Je me sentis étrangement gêné. Je pensai que ma gêne était la conséquence d'un dilemme. J'avais de sérieux doutes quant au contenu de cette histoire, et je croyais en même temps avec une confiance des plus déconcertantes que tout ce qu'il disait était vrai. Je lui fis part de mon embarras.

“ Tu n'es pas le seul à qui se pose le problème de l'incrédulité rationnelle ”, me dit don Juan. “ Mon *benefactor* fut, au commencement, tourmenté par la même chose. Bien sûr, plus tard, il se souvint de tout. Mais cela lui prit longtemps. Quand je l'ai rencontré, il s'était déjà tout remémoré, et je n'ai donc jamais été le témoin de ses doutes. Je n'ai fait qu'en entendre parler. ”

“ Ce qui est bizarre, c'est que les gens qui n'ont jamais aperçu cet homme ont moins de difficulté à accepter le fait qu'il est l'un des voyants originels. Mon *benefactor* disait que son dilemme provenait du fait que le choc de la rencontre avec une créature pareille avait amalgamé un certain nombre d'émanations. Il faut du temps pour que ces émanations se séparent. ”

Don Juan poursuivit et m'expliqua qu'à mesure que mon point d'assemblage continuerait à se déplacer, un moment viendrait où il tomberait sur la bonne combinaison d'émanations ; à ce moment-là, la preuve de l'existence de cet homme s'imposerait à moi avec une évidence irrésistible.

Je me sentis obligé de reparler de mon ambivalence.

“ Nous nous éloignons de notre sujet ”, me dit-il. “ On pourrait croire que j'essaie de te convaincre de l'existence de cet homme ; et j'avais l'intention de parler du fait que cet ancien voyant sait comment manier la force roulante. Que tu croies ou non à son existence n'a pas d'importance. Un jour tu sauras de manière incontestable qu'il a certainement réussi à fermer son trou. L'énergie qu'il emprunte, à chaque génération, au nagual, il l'utilise exclusivement pour fermer son trou. ”

“ Comment réussissait-il à le fermer ? ” demandai-je.

“ Cela est impossible à savoir ”, répondit-il. “ J'en ai parlé avec deux autres naguals qui ont vu cet homme face à face, le nagual Julian et le nagual Elias. Ni l'un ni l'autre n'en savaient rien. L'homme n'a jamais révélé comment il ferme ce trou qui, je suppose, commence à s'agrandir après un certain temps. Le nagual Sebastian disait que lorsqu'il vit pour la première fois l'ancien voyant, l'homme était très faible, réellement mourant. Mais mon *benefactor* le trouva en train de se pavaner avec vigueur, comme un jeune homme. ”

Don Juan me dit que le nagual Sebastian avait surnommé cet homme sans nom le “ locataire ”, car ils avaient conclu un accord aux termes duquel l'homme recevait de l'énergie, un logement pour ainsi dire, et payait le loyer sous forme de services et de savoir.

“ Cet échange a-t-il jamais fait de mal à quelqu'un ? ”

“ Aucun des naguals qui ont échangé de l'énergie avec lui n'a subi de préjudice. L'homme s'était engagé à ne prendre qu'un peu d'énergie au nagual en échange de dons, de talents extraordinaires. Le nagual Julian, par exemple, reçut en échange la démarche de pouvoir. Grâce à elle, il put activer ou mettre en veilleuse les émanations intérieures à son cocon pour avoir l'air jeune ou vieux, à volonté. ”

Don Juan m'expliqua que les provocateurs de la mort, d'une façon générale, mettaient en veilleuse toutes les émanations intérieures à leur cocon, à l'exception de celles qui s'accordaient avec les émanations des alliés. Ils purent ainsi, dans une certaine mesure, imiter les alliés.

Chacun des provocateurs de la mort que nous avions rencontrés sur le méplat rocheux, me dit don Juan, avait pu déplacer son point d'assemblage jusqu'à un emplacement précis situé sur son cocon afin de mettre en valeur les émanations qu'il partageait avec les alliés et d'entrer en relation avec ceux-ci. Mais aucun n'avait pu le ramener à sa position ordinaire et entrer en relation avec les gens. Le locataire, quant à lui, est capable de déplacer son point d'assemblage pour l'amener à assembler le monde de tous les jours comme si de rien n'était.

Don Juan me dit aussi que son *benefactor* était convaincu – et il l'approuvait lui-même entièrement – que le vieux sorcier, lors de l'emprunt d'énergie, déplace le point d'assemblage du nagual de façon à mettre en valeur les émanations de l'allié qui se trouvent à l'intérieur du cocon du nagual. Il utilise ensuite le grand sursaut d'énergie que provoquent ces émanations qui s'alignent brusquement après avoir été si profondément en sommeil.

Il me dit que l'énergie qui se trouve enfermée en nous, dans les émanations en veilleuse, est pourvue d'une force extraordinaire et d'une portée incalculable. Nous ne pouvons évaluer que confusément la portée de cette force extraordinaire, si nous considérons que l'énergie engagée pour la perception et l'action qui se déroulent dans le monde de tous les jours est produite par l'alignement d'un dixième à peine des émanations contenues dans le cocon de l'homme.

“ Ce qui survient au moment de la mort, c'est que toute cette énergie est libérée d'un seul coup ”, poursuivit-il. “ À ce moment-là, les êtres vivants sont inondés par la force la plus inimaginable qui soit. Ce n'est pas la force roulante qui a fendu leur trou, car cette force ne pénètre jamais dans le cocon ; elle fait seulement en sorte qu'il s'effondre. Ce qui les inonde, c'est la force de toutes les émanations qui brusquement s'alignent après être restées en sommeil pendant une éternité. Une force aussi gigantesque n'a pas d'autre débouché que celui qui consiste à s'échapper par le trou. ”

Il ajouta que le vieux sorcier a trouvé un moyen de capter cette énergie. En alignant un spectre restreint et très spécifique des émanations qui se trouvent en veilleuse dans le cocon du nagual, l'ancien voyant capte un sursaut d'énergie limité mais gigantesque.

“ Comment pensez-vous qu'il fait passer cette énergie dans son propre corps ? ” demandai-je.

“ En fendant le trou du nagual ”, répondit-il. “ Il déplace le point d’assemblage du nagual jusqu’à ce que le trou s’ouvre un peu. Quand l’énergie des émanations nouvellement alignées se libère à travers ce trou, il la fait passer dans son propre trou. ”

“ Pourquoi cet ancien voyant fait-il ce qu’il fait ? ” demandai-je.

“ À mon avis, il est enfermé dans un cercle qu’il ne peut pas rompre ”, répondit-il. “ Nous avons conclu un accord avec lui. Il fait de son mieux pour le respecter, et nous aussi. Nous ne pouvons pas le juger, mais nous devons savoir que la voie qu’il suit ne mène pas à la liberté. Il le sait lui-même et il sait aussi qu’il ne peut pas modifier cet état de choses ; il est pris au piège d’une situation qu’il a créée lui-même. Il ne peut que prolonger son existence, similaire à celle d’un allié, le plus longtemps possible. ”

16

Le moule de l’homme

Tout de suite après déjeuner, don Juan et moi nous assîmes pour parler. Il commença sans préambule. Il m’annonça que nous étions parvenus à la fin de son explication. Il me dit qu’il m’avait parlé, minutieusement et en détail, de toutes les vérités relatives à la conscience qu’avaient découvertes les anciens voyants. Il insista sur le fait que je connaissais maintenant l’ordre dans lequel les nouveaux voyants les avaient disposées. Il m’avait, dit-il, au cours des dernières séances d’explications, fait un exposé détaillé sur les deux forces qui aident au déplacement de notre point d’assemblage : l’impulsion de la Terre et la force roulante. Il m’avait également expliqué les trois techniques élaborées par les nouveaux voyants – l’art de *traquer, l’intention* et le *rêve* – et leurs effets sur le mouvement du point d’assemblage.

“ La seule chose qu’il te reste donc à faire avant que l’explication sur la maîtrise de la conscience soit achevée ”, poursuivit-il, “ c’est de franchir tout seul la barrière de la perception. Tu dois déplacer ton point d’assemblage, sans l’aide de personne, pour aligner une autre grande bande d’émanations. ”

“ Ne pas faire cela réduira tout ce que tu as appris et fait auprès de moi à une simple conversation, à des mots uniquement. Et les mots ne valent pas grand-chose. ”

Il m’expliqua que lorsque le point d’assemblage quitte sa position ordinaire et atteint une certaine profondeur, il franchit une barrière qui

perturbe momentanément son aptitude à aligner des émanations. Nous ressentons cela comme un moment de vide perceptif. Les anciens voyants appelaient ce moment le “ mur de brouillard ”, parce qu’un rideau de brouillard fait son apparition chaque fois que l’alignement d’émanations s’altère.

Il me dit qu’il y avait trois façons de traiter avec ce phénomène. On pouvait le considérer abstraitement comme une barrière de perception ; on pouvait le ressentir comme l’acte de transpercer avec tout son corps un écran de papier tendu ; ou bien on pouvait le *voir* comme un mur de brouillard.

Au cours de mon apprentissage auprès de lui, don Juan m’avait conduit, à d’innombrables reprises, à *voir* la barrière de la perception. L’idée d’un mur de brouillard m’avait d’abord plu. Don Juan m’avait averti que les anciens voyants avaient également préféré *voir* cela ainsi. Il m’avait dit que *voir* cela comme un mur de brouillard procurait une grande tranquillité et un grand bien-être mais comportait aussi le grand danger qui consiste à transformer une chose incompréhensible en quelque chose de sombre et de mauvais augure : il recommandait donc de laisser les choses incompréhensibles demeurer incompréhensibles plutôt que de les intégrer à l’inventaire de la première attention.

Après que *voir* le mur de brouillard m’eut procuré un bref sentiment de bien-être, je dus admettre avec don Juan qu’il valait mieux que la période de transition demeure une abstraction incompréhensible, mais il m’était impossible à l’époque de briser la fixation de ma conscience. Chaque fois que je me trouvais en position de franchir la barrière de la perception, je *voyais* le mur de brouillard.

Une fois, dans le passé, je m’étais plaint à don Juan de ce que, malgré mon désir de *voir* le phénomène sous un autre aspect, je ne parvenais pas à modifier la situation. Don Juan avait commenté cela en disant que c'était compréhensible, parce que j’étais sombre et morbide, et que nous étions, lui et moi, très différents à cet égard. Il était gai, avait le sens pratique, et ne vénérait pas l’inven-taire humain. Mais moi je me refusais à balancer mon inventaire par la fenêtre et j’étais donc abattu, sinistre et dépourvu de sens pratique. Sa critique acerbe m’avait choqué et attristé et m’avait plongé dans la mélancolie. Don Juan et Genaro avaient ri aux larmes.

Genaro avait ajouté qu’en plus de tout cela j’étais vindicatif et que j'avais une tendance à l’embonpoint. Ils avaient ri si fort que je m’étais finalement

senti obligé de me mettre à l'unisson.

Don Juan m'avait dit que les exercices consistant à assembler d'autres mondes permettaient au point d'assemblage d'acquérir de l'expérience en ce qui concernait son déplacement. Je m'étais pourtant toujours demandé comment il fallait faire pour obtenir l'impulsion initiale nécessaire pour déloger mon point d'assemblage de sa position ordinaire. Quand je l'avais interrogé sur ce sujet, autrefois, il m'avait fait remarquer que l'alignement étant la force qui se trouve intimement liée à tout ce qui existe, ce qui pousse le point d'assemblage à se déplacer est *l'intention.* Je l'interrogeai à nouveau sur ce point.

“ Tu es maintenant en mesure de répondre toi-même à cette question ”, répondit-il. “ C'est la maîtrise de la conscience qui donne au point d'assemblage l'impulsion qui lui est nécessaire. Après tout, nous sommes, nous les êtres humains, vraiment peu de chose ; nous sommes, essentiellement, un point d'assemblage fixé sur une certaine position. Notre ennemi, aussi bien que notre ami, est notre dialogue intérieur, notre inventaire. Sois un guerrier, fais taire ton dialogue intérieur ; dresse ton inventaire puis jette-le. Les nouveaux voyants dressent des inventaires précis, puis s'en gaussent. Débarrassé de l'inventaire, le point d'assemblage se libère. ”

Don Juan me rappela qu'il avait beaucoup parlé d'une des questions les plus consistantes de notre inventaire : notre idée de Dieu. Cette idée agissait à la façon d'une colle puissante qui maintenait le point d'assemblage sur sa position d'origine. Si je devais assembler un autre monde véritable avec une autre grande bande d'émanations, je devais franchir une étape obligatoire pour libérer tous les liens qui retiennent mon point d'assemblage.

“ Cette étape consiste à *voir* le moule de l'homme. Tu dois le faire sans l'aide de personne. ”

“ Qu'est-ce que le moule de l'homme ? ” demandai-je.

“ Je t'ai aidé à le *voir* plusieurs fois ”, me répondit-il. Tu sais de quoi je parle. ”

Je me retins pour ne pas lui dire que je ne savais pas de quoi il parlait. S'il disait que j'avais *vu* le moule de l'homme, cela devait être vrai, bien que je n'eusse pas la moindre idée de sa nature.

Il comprit ce que j'avais en tête. Il me fit un sourire entendu et hocha la tête de droite à gauche.

“ Le moule de l’homme est un immense faisceau d’émanations qui se trouve au sein de la grande bande de la vie organique ”, dit-il. “ On l’appelle le moule de l’homme parce que ce faisceau n’apparaît qu’au sein du cocon de l’homme. ”

“ Le moule de l’homme est la partie des émanations de l’Aigle que les voyants peuvent *voir* directement sans courir aucun danger. ”

Il y eut un long silence avant qu’il reprenne la parole.

“ Franchir la barrière de la perception constitue la dernière des tâches nécessaires à l’acquisition de la maîtrise de la conscience ”, me dit-il. “ Pour déplacer ton point d’assemblage jusqu’à cette position, tu dois rassembler suffisamment d’énergie. Fais un voyage de reconquête. Souviens-toi de ce que tu as fait ! ”

Je tentai sans succès de me rappeler ce qu’était le moule de l’homme. J’éprouvai un sentiment de frustration épouvantable qui se transforma bientôt en une véritable colère. J’étais furieux contre moi-même, contre don Juan, contre tout le monde.

Don Juan demeurait insensible à ma fureur. Il me dit sur un ton banal que la colère était une réaction naturelle au fait que le point d’assemblage hésitait à se déplacer sur commande.

“ Tu mettras longtemps à pouvoir appliquer le principe selon lequel ton commandement est le commandement de l’Aigle ”, me dit-il. “ Cela est l’essence même de la maîtrise de *l’intention.* Entre-temps, commande-toi à toi-même de ne pas te tourmenter, même dans les pires moments de doute. Il y aura un long processus avant que ce commandement ne soit entendu et obéi comme s’il était celui de l’Aigle. ”

Il me dit aussi qu’il y avait une immense zone de conscience entre la position ordinaire du point d’assemblage et celle qui ne comporte plus de doutes, qui est presque l’emplacement où apparaît la barrière de la perception. Dans cette zone immense, les voyants tombent en proie à toutes sortes de méfaits. Il me prévint que je devais rester sur mes gardes et ne pas perdre confiance, car je serais forcément frappé un jour ou l’autre par des sentiments poignants de défaite.

“ Les nouveaux voyants recommandent de se livrer à un acte très simple lorsqu’ils sont menacés par l’impatience, le désespoir, la colère ou la tristesse. Ils recommandent aux guerriers de rouler des yeux. Quelle que soit

la direction dans laquelle s’effectue ce roulement, elle fera l’affaire : moi, je préfère rouler des yeux dans le sens des aiguilles d’une montre. ”

“ Le mouvement des yeux provoque un déplacement momentané du point d’assemblage. Ce mouvement te procurera un soulagement. Cela se fait en lieu et place de la véritable maîtrise de *l’intention.* ”

Je me plaignis qu’il n’eût pas assez de temps de m’en dire plus sur *l’intention.*

“ Tout cela te reviendra un jour ”, m’assura-t-il. “ Une chose entraînera l’autre. Il suffira d’un mot clé pour que tout dégringole hors de toi comme si la porte d’un placard archibourré avait cédé. ”

Il se remit ensuite à parler du moule de l’homme. Il me dit que le fait de le *voir* tout seul, sans l’aide de personne, constituait une étape importante, car nous avons tous certaines idées qui doivent être détruites avant que nous nous libérions; le voyant qui voyage dans l’inconnu afin de *voir* l’inconnaissable doit être dans une condition intérieure impeccable.

Il me fit un clin d’œil et me dit qu’être dans une condition intérieure impeccable signifiait être libre des suppositions rationnelles et des peurs rationnelles. Il ajouta que mes suppositions rationnelles et mes peurs rationnelles m’empêchaient en ce moment de réaligner les émanations qui me permettraient de me souvenir du moule de l’homme. Il m’exhorta à me détendre et à remuer les yeux afin de déplacer mon point d’assemblage. Il me répéta à plusieurs reprises qu’il était vraiment important que je me souvienne d’avoir *vu* le moule de l’homme avant de le *voir*à nouveau. Et comme il était pressé, ma lenteur habituelle n’était pas de mise.

Je bougeai les yeux comme il l’avait suggéré. J'oubliai presque sur-le-champ mon malaise, puis une brusque lueur de mémoire survint et je me souvins que j’avais *vu* le moule de l’homme. Cela s’était passé des années auparavant, dans des circonstances qui avaient été très mémorables pour moi, car, en considérant les choses du point de vue de mon éducation catholique, don Juan avait fait les déclarations les plus sacrilèges que j’aie jamais entendues.

Tout avait commencé par une conversation banale alors que nous nous promenions sur les contreforts du désert de Sonora. Il était en train de m’exposer ce qu’impliquaient pour moi ses enseignements. Nous nous étions arrêtés pour nous reposer et nous étions assis sur de grandes pierres. Il avait continué à m’expliquer sa méthode d’enseignement et cela m’avait encouragé

à tenter, pour la centième fois, de lui raconter ce que j'en pensais. Il était évident qu'il ne voulait plus en entendre parler. Il me fit permuter de niveau de conscience et me dit que si je *voyais* le moule de l'homme, je pourrais comprendre tout ce qu'il faisait et nous épargner ainsi, à tous les deux, des années de peine.

Il m'expliqua en détail ce qu'était le moule de l'homme. Il n'en parla pas comme d'émanations de l'Aigle, mais comme d'un modèle d'énergie qui sert à imprimer les qualités de l'humain sur des boules amorphes de matière biologique. Du moins est-ce ainsi que je le compris, surtout après qu'il eut continué à me décrire le moule de l'homme en utilisant une métaphore relevant de la mécanique. Il me dit que ce moule ressemblait à une matrice gigantesque qui découpe continuellement des êtres humains comme si ceux-ci se présentaient à elle sur une bande transporteuse destinée à la production de masse. Il mima le procédé d'une manière vivante en frappant très fort les paumes de ses mains l'une contre l'autre, comme si la matrice moulait un être humain chaque fois que les deux moitiés qui la composent claquaient l'une sur l'autre.

Il me dit aussi que chaque espèce a son propre moule, et que tous les individus de chacune des espèces moulées par ce procédé présentent les caractéristiques spécifiques à leur propre genre.

Il entreprit ensuite une explication extrêmement inquiétante sur le moule de l'homme. Il me dit que les anciens voyants et les mystiques de notre monde ont une chose en commun – ils ont été capables de *voir* le moule de l'homme mais pas de comprendre sa nature. Les mystiques nous ont donné, au long des siècles, des récits émouvants de leurs expériences. Mais ces récits, si beaux soient-ils, souffrent de l'erreur grossière et catastrophique qui consiste à croire que le moule de l'homme est un créateur omnipotent et omniscient; et il en va de même pour l'interprétation des anciens voyants qui désignaient le moule de l'homme comme un esprit bienveillant, un protecteur de l'homme.

Il ajouta que les nouveaux voyants sont les seuls qui soient pourvus de la modération nécessaire pour *voir* le moule de l'homme et en comprendre la nature. Ils sont parvenus à découvrir que le moule de l'homme n'est pas un créateur mais qu'il est le modèle de tous les attributs humains que nous pouvons imaginer et de certains autres que nous ne pouvons même pas concevoir. Le moule est notre Dieu parce que nous sommes formés par ce

qu'il nous imprime, et non parce qu'il nous a créés à partir du néant et nous a faits à son image et à sa ressemblance. Don Juan me dit qu'à son avis, s'agenouiller en présence du mole pue l'arrogance et l'égocentrisme humain.

En écoutant l'explication de don Juan, je me sentis terriblement inquiet. Bien que je ne me sois jamais considéré comme un catholique pratiquant, j'étais choqué par ses insinuations sacrilèges. Je l'avais écouté poliment, mais j'avais aspiré avec ardeur à ce qu'un répit intervienne dans le déluge de ses jugements blasphématoires pour changer de sujet. Mais il continuait à enfoncer le clou, impitoyablement. Je finis par l'interrompre pour lui dire que je croyais en l'existence de Dieu.

Il répliqua que cette croyance se fondait sur la foi et représentait donc une conviction de seconde main qui ne valait rien ; ma croyance en l'existence de Dieu était, comme celle de tout le monde, fondée sur des ouï-dire, et non sur l'acte de *voir*, me dit-il.

Il m'assura que même si j'étais capable de *voir*, je serais fatalement victime de la même méprise que celle des mystiques. Quiconque *voit* le moule de l'homme suppose automatiquement qu'il s'agit de Dieu.

Il désigna l'expérience mystique comme un acte de *voir* fortuit, une affaire sans suite qui n'a aucune sorte de signification parce qu'elle est la conséquence d'un mouvement du point d'assemblage dû au hasard. Il déclara que les nouveaux voyants sont bien les seuls à pouvoir prononcer un jugement juste sur ce sujet parce qu'ils ont exclu les actes de *voir* fortuits et peuvent *voir* le moule de l'homme aussi souvent qu'ils le souhaitent.

Ils ont donc *vu* que ce que nous appelons Dieu est un prototype statique d'humanité qui ne possède aucun pouvoir. Car le moule de l'homme ne peut nous aider en aucun cas, ni en intervenant à notre place, ni en nous punissant pour nos méfaits, ni en nous récompensant de quelque manière que ce soit. Nous sommes seulement le produit de son empreinte ; nous sommes la marque qu'il a imprimée. Le moule de l'homme est exactement ce que dit son nom, une forme, un moulage qui rassemble un groupe particulier d'éléments en forme de fibres, et que nous appelons l'homme.

Ce qu'il avait dit me plongea dans une grande détresse. Mais il semblait indifférent au trouble véritable qui était le mien. Il continua à me harceler avec ce qu'il appelait le crime impardonnable des voyants de hasard, qui nous conduit à concentrer notre énergie irremplaçable sur quelque chose qui est dépourvu de tout pouvoir d'agir. Plus il parlait, plus mon désagrément

croissait. Quand ce désagrément devint tel que je me préparai à le lui exprimer en criant, il me fit basculer dans un état de conscience accrue encore plus profond. Il me frappa sur le côté droit, entre l'os iliaque et la cage thoracique. Ce coup m'envoya voler dans une lumière radieuse, dans une source diaphane associée à la béatitude la plus paisible et la plus exquise. Cette lumière était un havre, une oasis dans l'obscurité qui m'entourait.

Si l'on s'en tient à mon impression subjective, je *vis* cette lumière pendant une période infinie. La splendeur du spectacle dépassait tout ce que je peux en dire, et pourtant je ne parvenais pas à comprendre ce qui le rendait aussi beau. Puis il me vint à l'esprit que sa beauté provenait d'un sentiment d'harmonie, d'un sentiment de paix et de repos, celui d'être arrivé, d'être enfin en sécurité. Je me sentis en train d'inspirer et d'expirer avec calme et soulagement. Quel magnifique sentiment de plénitude ! Je sus avec certitude que j'étais arrivé devant Dieu, la source de l'univers. Et je sus que Dieu m'aimait. Dieu était l'amour et la miséricorde. Je baignais dans la lumière et je me sentais propre, délivré. Je pleurai sans pouvoir m'en empêcher, surtout sur moi-même. A la vue de cette lumière resplendissante, je me sentais indigne, ignoble.

J'entendis soudain la voix de don Juan qui parlait à mon oreille. Il me dit que je devais aller au-delà du moule, que le moule n'était qu'une étape, une escale qui procurait une paix et une sérénité temporaires à ceux qui voyagent dans l'inconnu, mais qu'il etait stérile, statique. Il était à la fois une image plane, reflétée par un miroir, et le miroir lui-même. Et l'image était l'image de l'homme.

J'étais profondément offusqué par ce que don Juan disait; j'étais révolté par ses paroles blasphématoires et sacrilèges. Je voulus lui dire son fait, mais je ne pus me dégager du pouvoir contraignant de mon *voir*. J'y étais. enfermé. Don Juan sembla comprendre parfaitement ce que je ressentais et ce que je voulais lui dire.

“ Tu ne peux pas t'en prendre au nagual, me dit-il à l'oreille. C'est le nagual qui te donne la capacité de *voir*. C'est la technique du nagual, le pouvoir du nagual. Le nagual est le guide. ”C'est à ce moment-là que je pris conscience de la réalité de la voix qui me parlait à l'oreille. Ce n'était pas celle de don Juan, bien qu'elle lui ressemblât beaucoup. Par ailleurs, la voix disait vrai.

L'instigateur de ce *voir*était le nagual Juan Matus. C'était grâce à sa

technique et à son pouvoir que je *voyais* Dieu. Il disait qu'il ne s'agissait pas de Dieu mais du moule de l'homme ; je savais qu'il avait raison. Pourtant je ne pouvais l'admettre, non pas parce que cela me contrariait ni par entêtement, mais simplement par un sentiment de loyauté fondamentale et d'amour envers la divinité qui était en face de moi.

Alors que je contemplais cette lumière avec toute la passion dont j'étais capable, la lumière sembla se condenser et je *vis* un homme. Un homme qui brillait et qui débordait de charisme, d'amour, de compréhension, de sincérité, de vérité. Un homme qui représentait l'intégralité du bien.

La ferveur que j'éprouvai en *voyant* cet homme dépassait de loin tout ce que j'avais pu éprouver dans ma vie. Je tombai réellement à genoux. Je voulais adorer l'incarnation de Dieu, mais don Juan intervint et me donna un grand coup sur le haut de la poitrine, à gauche, près de ma clavicule, et je ne vis plus Dieu.

Il m'en resta un sentiment de tourment, un mélange de remords, d'exaltation, de certitudes et de doutes. Don Juan se moqua de moi. Il me traita d'homme pieux et insouciant et me dit que je ferais un très bon prêtre ; je pouvais même passer maintenant pour un chef spirituel qui avait *vu* Dieu par hasard. Il m'exhorta, d'un ton facétieux, à me mettre à prêcher et à décrire à tout le monde ce que j'avais *vu.*

Il fit en passant, mais en feignant l'intérêt, une remarque qui était en partie une question, et en partie une affirmation.

“ Et l'homme ? ” me demanda-t-il. “ Tu ne peux pas oublier que Dieu est un mâle. ”

Quelque chose d'indéfinissable et d'immense commença à se faire jour en moi, tandis que j'accédais à un état de grande clairvoyance.

“ C'est très commode, hein ? ” ajouta don Juan en souriant. “ Dieu est un mâle. Quel soulagement ! ”

Après avoir raconté à don Juan ce que je m'étais rappelé, je l'interrogeai sur un point qui m'avait frappé et m'avait semblé tout à fait étrange. Pour *voir* le moule de l'homme, j'avais de toute évidence subi un déplacement de mon point d'assemblage. Ma remémoration des sentiments que j'avais éprouvés et des découvertes que j'avais faites alors était si vive qu'elle engendra en moi une impression de futilité absolue. Tout ce que j'avais ressenti et fait à ce moment-là, je le ressentais maintenant. Je lui demandai comment il était possible qu'ayant bénéficié d'une compréhension aussi

claire, j'aie pu l'oublier si complètement. C'était comme si rien de ce qui m'était arrivé n'avait compté, car je devais toujours repartir à zéro, quelle que soit l'étendue de mes progrès passés.

“ Ce n'est là qu'une impression émotionnelle ”, me dit-il. “ Un malentendu total. Tout ce que tu as fait, il y a des années de cela, se trouve solidement investi dans certaines émanations inutilisées. Le jour où je t'ai fait *voir* le moule de l'homme, par exemple, j'ai fait une véritable erreur moi-même. J'ai pensé que si tu le voyais, tu pourrais le comprendre. Ce fut une vraie méprise de ma part. ”

Don Juan m'expliqua qu'il s'était toujours considéré comme quelqu'un de très lent à comprendre. Il n'avait jamais eu l'occasion de vérifier sa conviction parce qu'il manquait de point de repère. Lorsque j'arrivai et qu'il devint un maître, ce qui était une situation totalement nouvelle pour lui, il se rendit compte qu'il est impossible d'accélérer la compréhension et que le fait de déloger le point d'assemblage ne suffisait pas. Il avait cru que cela suffirait. Il comprit bientôt que, le point d'assemblage se déplaçant d'ordinaire durant les rêves, et parfois jusqu'à des positions extrêmement éloignées, nous sommes tous experts, lorsque nous subissons un déplacement provoqué, dans l'art de le compenser tout de suite. Nous nous rééquilibrons constamment et poursuivons nos activités comme si de rien n'était.

Il observa que la valeur des conclusions des nouveaux voyants ne se manifeste que lorsqu'on essaie de déplacer le point d'assemblage de quelqu'un d'autre. Les nouveaux voyants disaient que ce qui compte, à cet égard, c'est l'effort qui consiste à affermir la stabilité du point d'assemblage dans sa nouvelle position. Ils considéraient qu'il s'agissait là de la seule méthode d'enseignement digne d'être discutée. Et ils savaient que c'était un long processus, qu'il fallait faire aboutir à pas de tortue.

Don Juan me dit qu'il s'était servi de plantes de pouvoir au début de mon apprentissage, en suivant une recommandation des nouveaux voyants. Ils savaient par expérience et par le fait de *voir* que les plantes de pouvoir, en ébranlant le point d'assemblage, le font dériver bien loin de sa position normale. L'effet des plantes de pouvoir sur le point d'assemblage ressemble, en principe, beaucoup à celui des rêves : les rêves le déplacent mais les plantes de pouvoir pèrent ce déplacement sur une échelle plus large et de façon plus profonde. Un maître utilise ensuite les effets de désorientation dus

à ce genre de déplacement pour renforcer l’idée que la perception du monde n’est jamais définitive.

Je me souvins alors que j’avais *vu* le moule de l’homme à cinq autres reprises au cours des années précédentes. Cela me passionnait de moins en moins chaque fois. Cependant je ne pus jamais surmonter le fait que je *voyais* Dieu sous la forme d’un mâle. Finalement, la chose cessa de représenter Dieu à mes yeux, pour devenir le moule de l’homme, non pas à cause de ce que m’avait dit don Juan, mais parce que l’opinion selon laquelle existait un Dieu mâle devenait insoutenable. Je pus alors comprendre les déclarations de don Juan à ce sujet. Elles n’avaient pas été le moins du monde sacrilèges ni blasphématoires; il ne les avait pas faites en partant du contexte du monde de tous les jours. Il avait raison de dire que les nouveaux voyants bénéficient d’un avantage par le fait qu’ils peuvent *voir* le moule de l’homme aussi souvent qu’il leur plaît. Mais ce qui était plus important pour moi était qu’ils possédaient la modération nécessaire pour étudier ce qu’ils *voyaient.*

Je lui demandai comment il se faisait que je *voyais* toujours le moule de l’homme sous la forme d’un mâle. Il me répondit que mon point d’assemblage n’était pas à l’époque pourvu de la stabilité suffisante pour rester complètement fixé sur sa nouvelle position et qu’il se déplaçait latéralement dans la bande de l’homme. Cela relevait du même ordre que le fait de *voir* la barrière de la perception sous l’apparence d’un rideau de brouillard. Ce qui poussait le point d’assemblage à se déplacer latéralement était un désir ou une nécessité presque irrésistibles de traduire l’incompréhensible en fonction de ce qui nous est le plus familier : une barrière est un mur et le moule de l’homme ne peut rien être d’autre qu’un homme. Il croyait que si j’étais une femme je verrais le moule sous la forme d’une femme.

Don Juan se leva alors et me dit qu’il était temps que nous fassions une promenade en ville, que je devais *voir* le moule de l’homme au milieu des gens. Nous marchâmes en silence vers la place, mais, avant que nous y arrivions, j’eus un accès irrépressible d’énergie et je dévalai le long de la rue jusqu’à la périphérie de la ville. Je parvins jusqu’à un pont et, juste à cet endroit, comme s’il m’avait attendu, je *vis* le moule de l’homme sous la forme d’une lumière resplendissante, chaude, couleur d’ambre.

Je tombai à genoux, pas tant par piété que par une réaction physique au respect que j’éprouvai devant cette majesté. Le spectacle du moule de

l’homme était plus étonnant que jamais. Je pensai, sans aucune arrogance, que j’avais énormément changé depuis la première fois que je l’avais *vu*. Cependant tout ce que j’avais *vu* et appris ne m’avait fait qu’apprécier plus amplement et plus profondément le miracle que j’avais devant moi.

Au début, le moule de l’homme était superposé au pont, puis j’accommodai mon regard à nouveau et *vis* que le moule de l’homme allait en s’agrandissant pour pénétrer dans l’infinité; le pont n’était qu’une maigre carcasse, un minuscule croquis superposé à l’éternel. Il en allait de même pour les toutes petites silhouettes des gens qui se déplaçaient autour de moi, en me regardant avec une franche curiosité. Mais j’étais hors de leur portée, bien que je fusse plus vulnérable que jamais à ce moment-là. Le moule de l’homme n’avait aucunement le pouvoir de me protéger ou de me sauver, mais je l’aimais d’une passion qui ne connaissait aucune limite.

Je crus comprendre alors quelque chose que don Juan m’avait dit plusieurs fois, à savoir que la véritable affection ne peut as être un investissement. Je serais resté avec joie le serviteur du moule de l’homme, non pas en raison de ce qu’il pouvait me donner, car il n’a rien à donner, mais pour la pure affection que j’éprouvais à son égard.

J’eus la sensation que quelque chose me tirait pour m’éloigner, et, avant de disparaître de sa présence, je criai une promesse à l’adresse du moule, mais une force puissante me balaya sans même que j’aie pu formuler ce que je voulais dire. Je me trouvai soudain agenouillé devant le pont tandis qu’un groupe de paysans me regardaient en riant.

Don Juan vint à côté de mai, m’aida à me relever et me ramena à pied à la maison.

“ Il y a deux façons de *voir* le moule de l’homme ”, commença don Juan aussitôt que nous nous assîmes. “ Tu peux le voir sous la forme d’un homme ou sous la forme d’une lumière. Cela dépend du déplacement du point d’assemblage. Si le déplacement est latéral, le moule est un être humain ; si le déplacement s’effectue dans la section médiane de la bande humaine, le moule est une lumière. La seule valeur de ce que tu as fait aujourd’hui réside dans le fait que ton point d’assemblage s’est déplacé dans la section médiane. ”

Il me dit que la position à partir de laquelle on *voit* le moule de l’homme est très proche de celle à partir de laquelle apparaissent le *corps de rêve* et la

barrière de la perception. C’est pourquoi les nouveaux voyants recommandent que le moule de l’homme soit *vu* et compris.

“ Es-tu sûr de comprendre ce qu’est véritablement le moule de l’homme ? ” me demanda-t-il avec un sourire.

“ Je vous assure, don Juan, que j’ai parfaitement conscience de ce qu’est le moule de l’homme ”, dis-je.

“ Je t’ai entendu crier des inanités à l’adresse du moule de l’homme quand je suis arrivé au pont ”, dit-il avec le plus malicieux des sourires.

Je lui dis que je m’étais senti comme un serviteur sans valeur adorant un maître sans valeur, et que j’étais pourtant poussé, par pure affection, à promettre un amour immortel.

Il trouva tout cela désopilant et s’étrangla de rire.

“ La promesse d’un serviteur sans valeur à un maître sans valeur est sans valeur ”, dit-il et il s’étrangla de rire à nouveau.

Je n’avais pas envie de défendre mon point de vue. Mon affection pour le moule de l’homme avait été offerte librement, sans arrière-pensée de récompense. Cela m’était égal que ma promesse soit sans valeur.

17

Le voyage du corps de rêve

Don Juan me dit que nous allions nous rendre en voiture jusqu'à la ville d'Oaxaca, tous les deux, pour la dernière fois. Il ne laissa planer aucun doute sur le fait que nous ne nous y retrouverions jamais ensemble. Peut-être reviendrait-il en pensée à cet endroit, mais jamais plus dans la totalité de son être.

À Oaxaca, don Juan passa des heures à regarder des choses banales et insignifiantes, la couleur passée des murs, la forme des montagnes qui étaient au loin, le dessin formé par les fissures du ciment, le visage des gens. Puis nous nous rendîmes jusqu'à la place et nous assîmes sur son banc préféré, qui était inoccupé, comme c'était toujours le cas lorsqu'il le voulait.

J'avais essayé de mon mieux, au cours de notre longue promenade en ville, de me couler dans une humeur triste et morose, mais je n'y parvins vraiment pas. Il y avait, dans son départ, quelque chose de réjouissant. Il expliquait cela par la vigueur irrépressible de la liberté totale.

“ La liberté ressemble à une maladie contagieuse ”, dit-il. “ Elle est transmissible ; son porteur, c'est un nagual impeccable. Les gens peuvent ne pas apprécier cela, et c'est parce qu'ils ne veulent pas être libres. La liberté est effrayante. Souviens-toi de cela. Mais pas pour nous. Je me suis préparé pendant presque toute ma vie pour ce moment. Tu le feras aussi. ”

Il répéta plusieurs fois qu'au stade où je me trouvais, aucune supposition

rationnelle ne devait intervenir dans mes actions. Il me dit que le *corps de rêve* et la barrière de la perception sont des positions du point d'assemblage et que le fait de savoir cela est aussi vital pour les voyants que l'est celui de savoir lire et écrire pour l'homme contemporain. Il s'agit de deux achèvements qui ont requis des années d'exercice.

" Il est très important que tu te souviennes, tout de suite, du moment où ton point d'assemblage a atteint cette position et a engendré ton *corps de rêve* ", me dit-il, avec une insistance extrême.

Puis il sourit et me fit remarquer que nous avions très peu de temps ; il me dit que la remémoration du principal voyage de mon *corps de rêve* placerait mon point d'assemblage dans une position qui lui permettrait de franchir la barrière de la perception afin d'assembler un autre monde.

" Le *corps de rêve* est connu sous différentes désignations ", dit-il après un long silence. " Celle que je préfère est "l'autre". Ce terme appartient aux anciens voyants, avec celui d'"humeur".Je n'aime pas particulièrement leur humeur, mais je dois admettre que j'aime leur terme. "L'autre". C'est mystérieux et défendu. Tout comme ce fut le cas pour les anciens voyants, cela évoque pour moi l'obscurité, les ombres. Les anciens voyants disaient que "l'autre" venait toujours enveloppé de vent. "

Au cours des années précédentes, don Juan et d'autres membres de son clan avaient essayé de me faire comprendre que nous pouvons nous trouver dans deux endroits à la fois, et que nous pouvons faire l'expérience d'une sorte de dualité perceptive.

Tandis que don Juan parlait, je commençai à me souvenir d'une chose si profondément oubliée que j'eus d'abord l'impression d'en avoir seulement entendu parler. Puis, petit à petit, je me rendis compte que j'avais vécu moi-même cette expérience.

Je m'étais trouvé dans deux endroits à la fois. Cela s'était passé une nuit, dans les montagnes du Mexique du Nord. J'avais cueilli toute la journée des plantes en compagnie de don Juan. Nous nous étions arrêtés pour la nuit et je m'étais presque endormi de fatigue quand il y eut soudain une rafale de vent et don Genaro surgit de l'obscurité juste devant moi, me faisant presque mourir de peur.

Ma première réaction fut un sentiment de méfiance. Je crus que don Genaro s'était caché toute la journée dans les buissons, attendant que la nuit tombe pour faire sa terrifiante apparition. En le regardant caracoler à l'entour,

je remarquai qu'il y avait chez lui cette nuit-là quelque chose de vraiment étrange. Quelque chose de palpable, de réel, quelque chose pourtant sur quoi je n'arrivais pas à mettre le doigt.

Il plaisanta avec moi et chahuta, accomplissant des actes qui défiaient mon entendement. Don Juan se moqua de mon désarroi comme un idiot. Quand il estima le moment venu, il me fit basculer dans un état de conscience accrue et je pus *voir*, pendant un moment, don Juan et don Genaro comme deux taches de lumière. Genaro n'était pas le don Genaro de chair et d'os tel que je le connaissais dans mon état de conscience normale, il était son *corps de rêve*. Je le savais, car je le *voyais* sous la forme d'une boule de feu qui se trouvait au-dessus du sol. Il n'était pas fixé par terre comme don Juan. On aurait dit que Genaro, la tache de lumière, déjà suspendu dans l'air, était sur le point de s'envoler, de décoller.

Il m'était arrivé cette nuit-là autre chose, qui me revint soudain clairement tandis que je me remémorais cet événement : je sus automatiquement que je devais remuer les yeux pour déplacer mon point d'assemblage. Je pus, grâce à mon *intention*, aligner les émanations qui me permirent de *voir* Genaro sous la forme d'une tache de lumière, ou aligner celles qui me permettaient de le *voir* simplement comme un être bizarre, inconnu, étrange.

Quand je *voyais* Genaro comme un être bizarre, ses yeux avaient un regard malveillant, comme les yeux d'une bête dans le noir. Mais c'étaient néanmoins des yeux. Je ne les *voyais* pas comme des points de lumière couleur d'ambre.

Cette nuit-là don Juan me dit que Genaro allait aider mon point d'assemblage à se déplacer très profondément, que je devais l'imiter et faire tout ce qu'il faisait. Genaro bomba son derrière puis projeta son bassin en avant avec beaucoup de force. Je trouvai ce geste obscène. Il le répéta de nouveau plusieurs fois en se déplaçant comme s'il était en train de danser.

Don Juan me donna un coup de coude sur le bras, m'exhortant à imiter Genaro, et c'est ce que je fis. Nous batifolâmes, en quelque sorte, tous les deux; en faisant ce mouvement grotesque. Au bout d'un moment, j'eus la sensation que mon corps exécutait ce mouvement tout seul, sans ce qui semblait être mon véritable moi. La séparation entre mon corps et mon moi véritable s'accentua encore plus, puis, à un moment donné, je me trouvai en train de contempler une scène ridicule où deux hommes échangeaient des gestes lubriques.

Je regardai, fasciné, et m'aperçus que j'étais l'un de ces deux hommes. Au moment où j'en pris conscience, je sentis quelque chose me tirer et je me retrouvai en train de balancer mon bassin, dans un mouvement de va-et-vient, à l'unisson de Genaro. Je remarquai, presque tout de suite, qu'un autre homme, se tenant à côté de don Juan, nous regardait. Le vent soufflait autour de lui, je le voyais ébouriffer les cheveux de l'homme. Il était nu et semblait gêné. Le vent s'accumulait autour de lui, comme pour le protéger, ou, peut-être, au contraire, comme pour tenter de le balayer.

Je fus lent à m'apercevoir que l'autre homme, c'était moi. Quand je m'en aperçus, j'eus le choc de ma vie. Une force physique impondérable me déchira, comme si j'étais fait de fibres, et voilà que je contemplais de nouveau un homme qui était moi, s'ébattant à l'entour avec Genaro et me regardant bouche bée pendant que je le contemplais. Et, en même temps, j'étais en train de contempler un homme nu qui était moi, me regardant bouche bée tandis que j'échangeais avec Genaro des gestes lubriques. Le choc fut si grand que je rompis le rythme de mes mouvements et tombai par terre.

Quand je repris conscience, don Juan m'aidait à me relever. Genaro et l'autre moi, celui qui était nu, avaient disparu.

Je m'étais également souvenu que don Juan avait refusé de discuter de l'événement. Il n'en donna pas d'explication, sinon pour dire que Genaro était expert dans l'art d'engendrer son double, ou “ l'autre ”, et que j'avais eu de longues relations avec le double de Genaro, lorsque je me trouvais dans des états de conscience normale, sans jamais le distinguer.

“ Cette nuit-là, comme il l'a déjà fait des centaines de fois, Genaro a déplacé ton point d'assemblage très profondément au sein de ton côté gauche ”, commenta don Juan après que je lui eus rapporté tout ce dont je me souvenais. “ Son pouvoir était tel qu'il a entraîné ton point d'assemblage jusqu'à la position où apparaît le *corps de rêve.* Tu as *vu* ton *corps de rêve* qui te regardait. Et c'est par sa danse qu'il a joué ce tour. ”

Je lui demandai de m'expliquer comment le mouvement lubrique de Genaro avait pu produire un effet aussi radical.

“ Tu es prude ”, me dit-il. “ Genaro a exploité le désagrément et la gêne que tu éprouvais devant l'obligation d'exécuter un geste lubrique. Comme il était dans son *corps de rêve,* il avait le pouvoir de *voir* les émanations de

l’Aigle ; ayant cet avantage, c’était pour lui l’enfance de l’art que de déplacer ton point d’assemblage. ”

Il me dit que tout ce que Genaro m’avait aidé à accomplir cette nuit-là était secondaire, que Genaro avait déplacé mon point d’assemblage et l’avait fait engendrer un *corps de rêve* d’innombrables fois, mais que ce n’était pas de ces événements qu’il voulait que je me souvienne.

“ Je veux que tu réalignes les bonnes émanations et que tu te souviennes de la fois où tu t’es vraiment réveillé dans une *position de rêve* ”, me dit-il.

Un étrange flot d’énergie sembla faire irruption en moi et je compris ce dont il voulait que je me souvienne. Ma mémoire ne put, cependant, se concentrer sur la totalité de l’événement. Je ne pus me souvenir que d’un fragment de celui-ci.

Je me souvins qu’un matin, don Juan, Genaro et moi, nous étions assis sur ce banc même tandis que je me trouvais dans un état de conscience normale. Don Genaro avait dit, tout d’un coup, qu’il allait éloigner son corps de ce banc, tout en restant assis. Cette déclaration était tout à fait hors du contexte de ce dont nous avions parle jusque-là. J’étais habitué aux paroles et aux actions méthodiques et didactiques de don Juan. Je me tournai vers don Juan, dans l’attente d’une indication, mais il resta impassible, regardant droit devant lui comme si don Genaro et moi n’existions pas du tout.

Don Genaro me poussa du coude pour attirer mon attention, puis je fus le témoin d’un spectacle extrêmement inquiétant. Je *vis* vraiment Genaro de l’autre côté de la place. Il me faisait signe de le rejoindre. Mais je voyais aussi don Genaro assis à côté de moi, regardant droit devant lui, comme don Juan.

Je voulus dire quelque chose, exprimer ma terreur, mais je me trouvai frappé de mutisme, emprisonné par une force qui m’entourait et ne me permettait pas de parler. Je regardai à nouveau Genaro, de l’autre côté du parc. Il était toujours là, me faisant signe, d’un mouvement de la tête, de le rejoindre.

Ma détresse émotionnelle augmenta immédiatement. Je commençai à me sentir mal, et j’eus pour finir un rétrécissement du champ visuel, un rétrécissement formant un tunnel qui menait directement à Genaro, de l’autre côté de la place. Et puis une grande curiosité, ou une grande peur, qui semblaient se confondre à ce moment-là, m’emporta vers l’endroit où il se trouvait. Je m’envolai carrément, et le rejoignis. Il me fit me retourner et me

montra du doigt les trois personnes qui étaient assises sur un banc, dans une position statique, comme si le temps avait été suspendu.

J’éprouvai un malaise terrible, une démangeaison interne, comme si mes organes viscéraux étaient en feu, puis je me retrouvai sur le banc, mais Genaro était parti. Il me fit un signe d’adieu, de l’autre côté du parc et disparut parmi les gens qui allaient au marché.

Don Juan s’anima beaucoup. Il ne cessait de me regarder. Il se leva et marcha tout autour de moi. Il se rassit et ne put garder son sérieux en me parlant.

Je compris pourquoi il se comportait ainsi. J’avais accédé à un état de conscience accrue sans l’aide de don Juan. Genaro avait réussi à faire en sorte que mon point d’assemblage se déplace tout seul.

Je ris malgré moi en voyant mon bloc-notes que don Juan mettait solennellement dans sa poche. Il me dit qu’il allait utiliser mon état de conscience accrue pour me montrer que le mystère de l’homme et le mystère du monde sont infinis.

Je me concentrai tout entier sur ses paroles. Cependant don Juan dit une chose que je ne compris pas. Je lui demandai de répéter ce qu’il avait dit. Il se mit à parler très doucement. Je crus qu’il avait baissé la voix pour ne pas être entendu des autres. J’écoutai attentivement, mais je ne comprenais pas un mot de ce qu’il disait; ou bien il parlait une langue qui m’était étrangère, ou bien c’était du charabia. Mais, étrangement, quelque chose, soit le rythme de sa voix, soit le fait que je m’étais forcé à comprendre, avait retenu toute mon attention. J’avais l’impression que mon esprit était différent de ce qu’il était dans son état ordinaire, bien que je ne parvinsse pas à comprendre en quoi résidait cette différence. J’eus du mal à réfléchir, à comprendre ce qui se passait en termes de raison.

Don Juan me parla très doucement à l’oreille. Il me dit que comme j’avais accédé à la conscience accrue sans aucune aide de sa part, mon point d’assemblage était très flottant et que je pourrais lui permettre de se déplacer vers le côté gauche en me détendant, en m’endormant à demi sur ce banc. Il m’assura qu’il me surveillait, que je n’avais rien à craindre. Il m’exhorta à me détendre, à laisser mon point d’assemblage se déplacer.

Je sentis immédiatement la pesanteur propre à l’état de sommeil profond. Je me rendis compte, à un moment donné, que je faisais un rêve. Je vis une maison que j’avais déjà vue. Je m’en approchai, comme si je marchais dans la

rue. Il existait d’autres maisons mais je ne pouvais pas leur accorder la moindre attention. Quelque chose avait fixé ma conscience sur la maison particulière que je voyais. C’était une grande maison moderne en stuc, dont la façade donnait sur une pelouse.

En m’approchant de cette maison, elle me sembla familière, comme si j’en avais déjà rêvé auparavant. Je m’avançai le long d’un chemin de gravier jusqu’à la porte d’entrée; elle était ouverte et j’entrai. Il y avait, à droite, un vestibule sombre, et un grand salon meublé d’un canapé rouge foncé et de fauteuils assortis qui étaient disposés dans un coin. Je souffrais sans aucun doute d’un rétrécissement du champ visuel; je ne voyais que ce qui se trouvait devant mes yeux.

Une jeune femme se tenait debout près du canapé, comme si elle venait de se lever à mon entrée. Elle était grande et mince, délicieusement vêtue d’un ensemble vert. Elle devait avoir un peu moins de trente ans. Elle avait des cheveux brun foncé, des yeux marron, ardents, qui semblaient sourire, un nez pointu, finement ciselé. Elle avait un teint clair, mais auquel le bronzage avait donné une superbe couleur brune. Je la trouvai belle à ravir. Elle semblait américaine. Elle me fit un signe de la tête, en souriant, et tendit les mains, les paumes vers le bas, comme pour m’aider à me lever.

Je saisis ses mains, en un mouvement extrêmement maladroit. Je pris peur et tentai de reculer, mais elle me tenait avec fermeté, et avec beaucoup de douceur en même temps. Elle me pria de me détendre, de ressentir le contact de ses mains, de concentrer mon attention sur son visage et de suivre le mouvement de sa bouche.

Puis j’entendis la voix de don Juan à mon oreille. Il me dit : “ Ah, te voilà ! ”, comme s’il venait de me trouver. J’étais assis à côté de lui sur le banc du parc. Mais j’entendais aussi la voix de la jeune femme. Elle disait : “ Venez vous asseoir à côté de moi. ” C’est ce que je fis, et une invraisemblable permutation de perspectives commença alors. Je me trouvais, alternativement, avec don Juan et avec cette jeune femme. Je les voyais tous les deux aussi clairement que possible.

Don Juan me demanda si elle me plaisait, si je la trouvais attirante et apaisante. Je ne pouvais pas parler, mais je lui fis savoir, d’une certaine façon, que j’aimais infiniment cette femme. Je pensai, sans raison apparente, qu’elle était un parangon de bonté, qu’elle était indispensable à ce que don Juan faisait de moi.

Don Juan me parla de nouveau à l’oreille et me dit que puisque je l’aimais tant, je devrais me réveiller dans sa maison, que l’affection et l’ardeur que j’éprouvais à son égard me guideraient. Je me sentis insouciant et prêt à rire bêtement. Une sensation d’excitation irrésistible me parcourait le corps. J’avais l’impression que cette excitation était en train de me désintégrer véritablement. Je ne me souciais pas de ce qui m’arrivait. Je plongeai joyeusement dans des ténèbres, d’un noir indicible, puis me retrouvai dans la maison de la jeune femme. J’étais assis avec elle sur le canapé.

Après un instant de panique animale, je me rendis compte que, d’une certaine façon, je n’étais pas entier. Quelque chose, en moi, manquait. Je ne trouvai cependant pas la situation alarmante. L’idée me traversa que j’étais en train de *rêver,* et que j’allais bientôt me réveiller à Oaxaca, avec don Juan, sur le banc du parc, là où je me trouvais en réalité, là où était vraiment ma place.

La jeune femme m’aida à me lever et m’emmena dans une salle de bains dont la grande baignoire était pleine d’eau. Je m’aperçus alors que j’étais nu comme un ver. Elle m’aida doucement à entrer dans la baignoire et me tint la tête relevée, tandis que je flottais à moitié.

Après un certain temps, elle m’aida à sortir de la baignoire. Je me sentais faible et fragile. Je m’étendis sur le canapé du salon et elle vint près de moi. J’entendais les battements de son cœur et la pression du sang qui affluait dans son corps. Ses yeux ressemblaient à deux sources rayonnantes, qui n’étaient pas des sources de lumière ni de chaleur, mais de quelque chose qui serait, curieusement, entre les deux. Je compris que je *voyais* la force de la vie se projeter hors de son corps, à travers ses yeux. Son corps tout entier était comme un fourneau vivant ; il était incandescent.

Je fus pris d’un étrange tremblement qui agitait tout mon être. On aurait dit que mes nerfs étaient à vif et que quelqu’un les pinçait. C'était une sensation angoissante. Ensuite je m’évanouis ou m’endormis.

Lorsque je me réveillai, quelqu’un m’appliquait sur la figure et la nuque des serviettes pour le visage, trempées dans de l’eau froide. Je vis la jeune femme assise près de ma tête, sur le lit où j’étais étendu. Elle avait à côté d’elle, sur une table de nuit, un seau d’eau. Don Juan était debout au pied du lit, portant mes habits sur le bras.

J’étais alors tout à fait réveillé. Je m’assis. Ils m’avaient enveloppé d’une couverture.

“ Comment se porte le voyageur ? ” me demanda don Juan, en souriant. “ Es-tu d’un seul tenant maintenant ? ”

C’était tout ce dont je me souvenais. Je racontai cet épisode à don Juan et, à mesure que je parlais, je me rappelai un autre fragment. Je me rappelai que don Juan s’était moqué de moi et m’avait taquiné à propos du fait qu’il m’avait trouvé nu dans le lit de la femme. Ses remarques m’avaient terriblement irrité. Je m’étais habillé et j’étais sorti bruyamment de la maison, en fureur.

Don Juan m’avait rattrapé sur la pelouse de devant. Il avait observé, sur un ton très sérieux, que j’étais redevenu moi-même, un moi stupide et vilain, que mon embarras m’avait restitué mon identité, ce qui lui avait prouvé que ma suffisance n’avait toujours pas pris fin. Mais il ajouta, d’un ton conciliant, que cela n’importait pas pour l’instant ; ce qui comptait, c’était le fait que j’avais déplacé mon point d’assemblage très profondément à l’intérieur du côté gauche et que j’avais donc parcouru une énorme distance.

Il avait parlé de prodiges et de mystères, mais je n’avais pas pu l’écouter car j’avais été pris sous les feux croisés de la peur et de la suffisance. En fait, je rageai. J’étais certain que don Juan m’avait hypnotisé dans le parc et m’avait emmené ensuite jusqu’à la maison de cette femme, et que tous les deux m’avaient fait subir des choses terribles.

Ma fureur cessa. Il y avait là dehors, dans la rue, quelque chose de tellement horrifiant, tellement choquant à mes yeux, que ma colère s’évanouit sur-le-champ. Mais avant que mes pensées se rétablissent tout à fait, don Juan me donna un coup dans le dos et rien de ce qui venait de se passer ne subsista. Je me retrouvai dans mon état de bien-heureuse stupidité de tous les jours, écoutant don Juan avec bonheur, m’inquiétant de savoir s’il m’aimait ou pas.

Tandis que je parlais à don Juan du nouveau fragment que je venais de me rappeler, je me rendis compte qu’une des méthodes qu’il employait pour traiter mon émoi consistait à me faire basculer dans l’état de conscience normale.

“ La seule chose qui apaise ceux qui voyagent dans l’inconnu est l’oubli ”, dit-il. “ Quel soulagement que d’être dans le monde ordinaire ! ”

“ Ce jour-là, tu as accompli un merveilleux exploit. La modération consistait, pour moi, à ne pas du tout te laisser te concentrer dessus. Je t’ai fait basculer dans l’état de conscience normale, juste au moment où tu

commençais à être gagné par la panique ; j’ai déplacé ton point d’assemblage au-delà de la position où il n’existe plus de doutes. Il y a deux positions de ce genre pour les guerriers. Dans l’une, tu n’as plus de doutes parce que tu sais tout. Dans l’autre, qui est l’état de conscience normale, tu n’as pas de doutes parce que tu ne sais rien. ”

“ Il était trop tôt, à l’époque, pour que tu saches ce qui s’était réellement passé. Mais je crois que le moment de savoir est venu. Lorsque tu as regardé cette rue, tu étais sur le point de découvrir où s’était trouvée ta *position de rêve.* Tu as parcouru une distance énorme ce jour-là. ”

Don Juan me scruta avec un mélange d’allégresse et de tristesse. Je tentai de contrôler de mon mieux l’étrange agitation que je ressentais. J’avais le sentiment que quelque chose qui m’importait beaucoup s’était perdu dans ma mémoire, ou, comme aurait dit don Juan, dans des émanations inutilisées qui s’étaient trouvées, une fois, alignées.

La lutte que je menais pour garder mon calme s’avéra être la chose à ne pas faire. Tout à coup, mes genoux flanchèrent et des spasmes nerveux parcoururent ma section médiane. Je marmottai, incapable que j’étais de formuler une question. Je dus avaler avec force et respirer profondément avant de retrouver mon calme.

“ Quand nous nous sommes assis ici pour parler, au début, j’avais dit qu’aucune supposition rationnelle ne devrait entraver les actions d’un voyant ”, poursuivit-il d’un ton sévère. “ Je savais que pour te remémorer ce que tu as fait, tu devrais te passer de rationalité, mais que tu devrais le faire au niveau de conscience où tu te trouves maintenant. ”

Il m’expliqua que je devais comprendre que la rationalité est une condition de l’alignement, la simple conséquence de la position du point d’assemblage. Il insista sur le fait que je devais comprendre cela pendant que je me trouvais dans un état de grande vulnérabilité, comme c’était le cas alors. Le comprendre quand mon point d’assemblage avait atteint la position où il n’existe plus de doutes était inutile, parce que, dans cette position, des découvertes de cette nature sont monnaie courante. Il était également inutile de le comprendre lorsqu’on était dans un état de conscience normale ; dans un tel état, des découvertes de ce genre sont des bouffées émotionnelles qui ne valent que le temps de l’émotion.

“ J’ai dit que tu avais parcouru une longue distance ce jour-là ”, dit-il calmement. “ Et je l’ai dit parce que je le sais. J’étais présent, tu t’en souviens

? ”

Je transpirais abondamment, par nervosité et anxiété.

“ Tu as parcouru cette distance parce que tu t’es réveillé dans une *position de rêve* éloignée ”, poursuivit-il. “ Quand Genaro t’a attiré de l’autre côté de la *plaza,* alors que tu te trouvais sur ce banc même, il a ouvert la voie nécessaire pour que ton point d’assemblage se déplace de l’état de conscience normale jusqu’à la position lointaine où apparaît le *corps de rêve.* Ton *corps de rêve* a vraiment filé le long d’une distance incroyable en un clin d’œil. Mais ce n’est pas là le plus important. Le mystère réside dans la *position de rêve.* Si celle-ci est assez forte pour t’attirer, tu peux aller jusqu’aux confins de ce monde, ou au-delà, tout comme les anciens voyants l’ont fait. Ils disparaissaient de ce monde parce qu’ils se réveillaient dans une *position de rêve* qui se trouvait au-delà des limites du connu. Le jour dont nous parlons, ta *position de rêve* était dans ce monde, mais très loin de la ville d’Oaxaca. ”

“ Comment un tel voyage se produit-il ? ” demandai-je.

“ Il est impossible de savoir comment cela se passe ”, dit-il. “ Une forte émotion, une intention inflexible, ou un grand intérêt, servent de guides ; ensuite, le point d’assemblage se fixe puissamment sur la *position de rêve,* assez longtemps pour y entraîner toutes les émanations intérieures au cocon. ”

Don Juan me dit ensuite qu’il m’avait fait *voir* d’innombrables fois, depuis les années que durait notre association, que ce soit dans mes états de conscience normale ou dans mes états de conscience accrue ; j’avais *vu* d’innombrables choses que je commençais maintenant à comprendre avec plus de cohérence. Il ne s’agissait pas d’une cohérence logique ou rationnelle, mais elle faisait néanmoins la lumière, si étrange qu’en soit le moyen, sur tout ce que j’avais fait, tout ce que j’avais subi, et tout ce que j’avais *vu* pendant toutes ces années passées auprès de lui. Il me dit que j’avais maintenant besoin d’une dernière clarification : je devais prendre conscience de manière cohérente mais irrationnelle que tout, dans le monde que nous avons appris à percevoir, est inextricablement lié à la position où se situe le point d’assemblage. Si le point d’assemblage est délogé de cette position, le monde cesse d’être ce qu’il est à nos yeux.

Don Juan déclara qu’un déplacement du point d’assemblage au-delà de la ligne médiane du cocon de l’homme fait disparaître instantanément de notre vue l’ensemble du monde que nous connaissons, comme s’il avait été effacé

– car la stabilité, la solidité, qui semblent inhérentes à notre monde perceptible, ne résident que dans la force d'alignement. Certaines émanations se trouvent alignées de façon routinière grâce à la fixation du point d'assemblage sur un endroit spécifique ; notre monde n'est pas autre chose que cela.

“ Le mirage n'est pas dans la solidité du monde ”, poursuivit-il, “ le mirage est dans la fixation du point d'assemblage sur un endroit, quel qu'il soit. Quand les voyants déplacent leur point d'assemblage, ils ne sont pas confrontés à une illusion, ils sont confrontés à un autre monde ; ce monde nouveau est aussi réel que celui que nous sommes en train de contempler maintenant, mais la nouvelle fixation de leur point d'assemblage, qui engendre ce monde nouveau, est, au même titre que l'ancienne fixation, un mirage. ”

“ Prends ton propre exemple ; tu te trouves maintenant dans un état de conscience accrue. Rien de ce que tu peux faire dans un tel état ne relève d'une illusion ; c'est aussi réel que le monde que tu affronteras demain dans ta vie quotidienne et pourtant le monde dont tu es le témoin maintenant n'existera pas demain. Il n'existe que lorsque ton point d'assemblage se déplace jusqu'à l'endroit spécifique où tu te trouves en ce moment. ”

Il ajouta que la tâche à laquelle sont confrontés les guerriers après l'achèvement de leur instruction est une tâche d'intégration. Au cours de leur instruction, les guerriers, les naguals en particulier, sont amenés à se déplacer vers autant de positions individuelles que possible. Dans mon cas, me dit-il, je m'étais déplacé vers d'innombrables positions que je devrais un jour intégrer en un ensemble cohérent.

“ Si tu déplaçais ton point d'assemblage vers une position particulière, par exemple, tu te rappellerais qui est cette femme ”, poursuivit-il avec un sourire étrange. “ Ton point d'assemblage s'est trouvé des centaines de fois à cet endroit. Cela devrait t'être extrêmement facile d'intégrer cela. ”

Comme si ma remémoration dépendait de sa suggestion, je commençai à percevoir de vagues souvenirs, des espèces d'impressions. Je semblais attiré. par un sentiment d'affection sans bornes; une odeur suave, extrêmement agréable, emplit l'air, exactement comme si quelqu'un venait d'arriver, par-derrière, pour répandre ce parfum sur moi. J'allai jusqu'à me retourner. Et puis je me souvins. C'était Carol, la femme nagual ! Je l'avais vue la veille encore. Comment pouvais-je l'avoir oubliée ?

Je passai par un moment indescriptible pendant lequel, je crois, tous les sentiments figurant dans mon répertoire psychologique traversèrent mon esprit. Était-il possible, me demandai-je, que je me sois réveillé dans sa maison de Tucson, dans l'Arizona, à près de trois mille kilomètres d'ici ? Tous les exemples de l'état de conscience accrue sont-ils, par ailleurs, si isolés qu'on ne peut pas s'en souvenir ?

Don Juan vint à mes côtés et posa son bras sur mon épaule. Il me dit qu'il comprenait parfaitement mes sentiments. Son *benefactor* avait tenté de faire pour lui exactement ce que lui-même tentait en ce moment de faire pour moi : apaiser par des mots. Il avait apprécié l'effort de son *benefactor*, mais il doutait à l'époque, comme il en doutait maintenant, qu'il existe un moyen d'apaiser quiconque découvre le voyage du *corps de rêve.*

Je n'avais plus aucun doute à présent. Quelque chose en moi avait parcouru la distance qui séparait les villes d'Oaxaca, au Mexique, et de Tucson, en Arizona. J'éprouvai un étrange soulagement, comme si j'avais été délivré enfin d'un vieux sentiment de culpabilité.

J'avais eu des trous de mémoire au long des années que j'avais passées auprès de don Juan. L'oubli du fait que je m'étais trouvé avec lui à Tucson ce jour-là était un exemple de ces trous. Je me souvins que je n'avais pas pu me rappeler comment j'étais arrivé à Tucson. Je n'y avais cependant pas accordé d'attention. Je pensai que cette défaillance était la conséquence des activités auxquelles je m'adonnais avec don Juan. Il était toujours très soucieux de ne pas éveiller mes soupçons rationnels lorsque je me trouvais dans des états de conscience normale, mais si les soupçons étaient inévitables, il en donnait toujours une explication convaincante, sèchement, en suggérant que la nature de nos activités engendrait de sérieux écarts de mémoire.

Je dis à don Juan que je me demandais, puisque nous nous étions retrouvés tous les deux ce jour-là au même endroit, s'il était possible à deux personnes, ou plus, de se réveiller dans la même *position de rêve.*

“ Bien sûr ”, répondit-il. “ C'est ainsi que les anciens sorciers toltèques partaient pour l'inconnu en bande. Ils se suivaient les uns les autres. Il est impossible, de savoir comment on se suit l'un l'autre. Cela se fait, ni plus ni moins. Le *corps, de rêve* y réussit, tout simplement. La présence d'un autre *rêveur* l'incite à le faire. Ce jour-là, tu m'as entraîné avec toi. Et j'ai suivi parce que je voulais être avec toi. ”

J'avais un tas de questions à lui poser, mais elles semblaient toutes

superflues.

“ Comment est-ce possible que je ne me sois pas souvenu de la femme nagual ? ”, murmurai-je, et je fus saisi d’une angoisse et d’une nostalgie horribles. Je tentai de ne plus me sentir triste mais soudain la tristesse m’envahit à la manière de la douleur.

“ Tu ne t’en souviens toujours pas ”, me dit-il. “ Tu ne peux t’en souvenir que lorsque ton point d’assemblage se déplace. Elle est pour toi comme un fantôme, et tu es la même chose pour elle. Tu l’as vue une fois quand tu te trouvais dans ton état de conscience normale, mais elle ne t’a jamais vu, elle, dans son état de conscience normale. Tu es autant un personnage de théâtre pour elle qu’elle l’est pour toi. À cette différence près que tu peux te réveiller un jour et tout intégrer. Tu auras peut-être assez de temps pour le faire, mais pas elle. Son temps est compté. ”

J’eus envie de protester contre une terrible injustice. Je préparai en moi-même un flot d’objections mais je ne les formulai pas. Le sourire de don Juan était rayonnant. Ses yeux brillaient de joie et de malice pures. J’eus le sentiment qu’il attendait mes déclarations, parce qu’il savait ce que j’allais dire. Et ce sentiment m’arrêta, ou, plus exactement, je ne dis rien parce que mon point d’assemblage s’était à nouveau déplacé tout seul. Et je compris alors qu’on ne pouvait avoir pitié de la femme nagual parce qu’elle manquait de temps, ni que je pouvais me réjouir d’en avoir.

Don Juan lisait en moi comme dans un livre. Il m’exhorta à aller au bout de ma découverte et à formuler la raison pour laquelle il ne fallait ni avoir pitié ni se réjouir. Je crus un moment que je la connaissais. Puis je perdis le fil.

“ L’excitation que procure le fait d’avoir du temps est égale à l’excitation due au fait d’en manquer ”, dit-il. “ C’est la même chose. ”

“ La tristesse et la pitié sont deux choses différentes ”, dis-je. “ Et je me sens terriblement triste. ”

“ La tristesse, on s’en fiche ”, dit-il. “ Ne pense qu’aux mystères. Seul compte le mystère. Nous sommes des êtres humains ; nous devons mourir et nous dessaisir de notre conscience. Mais si nous pouvions changer un rien, seulement, à cela, quels mystères nous attendraient ! Quels mystères ! ”

18

Franchir la barrière de la perception

En fin d’après-midi, toujours à Oaxaca, don Juan et moi nous promenions tranquillement autour de la place. Comme nous nous approchions de son banc préféré, les gens qui y étaient assis se levèrent et partirent. Nous nous dépêchâmes de le rejoindre et nous nous assîmes.

“ Nous sommes parvenus à la fin de mon explication de la conscience ”, me dit-il. “ Et tu vas, aujourd’hui, assembler un autre monde par toi-même et abandonner à jamais tous tes doutes. ”

“ Il ne doit pas y avoir de malentendu sur ce que tu vas faire. Aujourd’hui, à partir de la position avantageuse que représente l’état de conscience accrue, tu vas déplacer ton point d’assemblage et, en un instant, tu vas aligner les émanations d’un autre monde. ”

“ Dans quelques jours, quand Genaro et moi irons à ta rencontre sur le sommet d’une montagne, tu feras la même chose dans la position désavantageuse de l’état de conscience normale. Tu devras aligner les émanations d’un autre monde sur-le-champ ; si tu ne le fais pas, tu mourras comme un homme ordinaire qui tombe dans un précipice. ”

Il faisait allusion à un acte qu’il m’avait obligé à accomplir comme étant le dernier à faire partie de ses enseignements relatifs au côté droit : l’acte de

sauter d’un sommet de montagne dans un gouffre.

Don Juan déclara que les guerriers avaient achevé leur instruction lorsqu’ils étaient capables de franchir la barrière de la perception sans aide, à partir d’un état normal de conscience. Le nagual conduisait les guerriers jusqu’à ce seuil, mais la réussite dépendait de l’individu. Le nagual ne faisait que les mettre à l’épreuve, en les poussant sans cesse à se débrouiller seuls.

“ La seule force qui peut, temporairement, annuler l’alignement, est l’alignement ”, poursuivit-il. “ Tu devras supprimer l’alignement qui continue à te faire percevoir le monde des choses quotidiennes. En ayant *l’intention* de susciter une nouvelle position pour ton point d’assemblage et en ayant *l’intention* de l’y maintenir fixé assez longtemps, tu assembleras un autre monde et échapperas à celui-ci. ”

“ Les anciens voyants défient la mort aujourd’hui encore, rien qu’en faisant cela, en ayant *l’intention* de maintenir leur point d’assemblage fixé sur des positions qui les placent dans n’importe lequel des sept mondes.

“ Que se passera-t-il si je réussis à aligner un autre monde ? demandai-je.

“ Tu t’y rendras ”, répondit-il. “ Comme Genaro l’a fait, une nuit, à cet endroit même, quand il te montrait le mystère de l’alignement. ”

“ Où serai-je, don Juan ? ”

“ Dans un autre monde, évidemment. Où d’autre ? ”

“ Et les gens qui m’entourent, et les bâtiments, et les montagnes, et tout le reste ? ”

“ Tu seras séparé de tout cela par la barrière même que tu as franchie : la barrière de la perception. Et, tout comme les voyants qui se sont enterrés pour défier la mort, tu ne seras pas dans ce monde. ”

Tandis que j’écoutais ses déclarations, une bataille faisait rage en moi. Une partie de moi-même criait que le point de vue de don Juan était insoutenable, tandis qu’une autre partie savait avec certitude qu’il avait raison.

Je lui demandai ce qui se passerait si je déplaçais mon point d'assemblage pendant que je me trouvais dans la rue, au milieu de la circulation, à Los Angeles.

“ Los Angeles s’évanouira comme une bouffée d’air ”, me répondit-il, avec une expression sérieuse. “ Mais tu resteras. ”

"C’est là le mystère que j’ai tenté de t’expliquer. Tu en as fait l’expérience, mais tu ne l’as pas encore compris, et tu vas le comprendre

aujourd'hui. ”

Il me dit que je ne pouvais pas encore utiliser l'impulsion de la terre pour me déplacer jusqu'à une autre grande bande d'émanations, mais que comme j'avais un besoin impérieux de me déplacer, ce besoin allait me servir à la façon d'un lanceur.

Don Juan regarda le ciel. Il étira ses bras au-dessus de sa tête, comme s'il était resté trop longtemps assis et qu'il expulsait la fatigue physique de son corps. Il m'ordonna d'interrompre mon dialogue intérieur et d'accéder au silence intérieur. Puis il se leva et commença à s'éloigner de la place a pied ; il me fit signe de le suivre. Il prit une rue transversale qui était déserte. Je la reconnus comme étant celle où Genaro m'avait fait sa démonstration de l'alignement. Au moment où je me souvins de cela, je me retrouvai en train de marcher avec don Juan dans un endroit qui, alors, m'était très familier : une plaine déserte, formée de dunes jaunes qui semblaient faites de soufre.

Je me rappelai alors que don Juan m'avait fait percevoir ce monde des centaines de fois. Je me rappelai aussi qu'il y avait, derrière le paysage désolé des dunes, un autre monde, brillant d'une lumière blanche, exquise, uniforme, pure.

Quand nous y pénétrâmes cette fois, don Juan et moi, je sentis que la lumière, qui venait de partout, n'était pas une lumière vivifiante, mais si apaisante qu'elle me donnait l'impression d'être sacrée.

Tandis que je baignais dans cette lumière sacrée, une pensée rationnelle fit irruption dans mon silence intérieur. Je pensai qu'il était très possible que des mystiques et des saints aient fait ce voyage du point d'assemblage. Ils avaient vu Dieu dans le moule de l'homme. Ils avaient vu l'enfer dans les dunes de soufre. Et puis ils avaient vu la gloire du paradis dans la lumière diaphane.

Ma pensée rationnelle disparut immédiatement sous l'afflux de ce que je percevais. Ma conscience était absorbée par une quantité de formes, des silhouettes d'hommes, de femmes et d'enfants de tous âges, et d'autres apparitions incompréhensibles qui brillaient d'une lumière blanche aveuglante.

Je vis don Juan, marchant à côté de moi, me fixant au lieu de regarder les apparitions, mais immédiatement après, je le *vis* sous la forme d'une boule de luminosité, dansant de haut en bas, à quelques pieds de moi. La boule fit un mouvement brusque et effrayant et vint plus près de moi, et je la vis par

transparence. Don Juan jouait de la lueur de sa conscience pour mon édification. La lueur brilla soudain sur quatre ou cinq filaments qui se trouvaient dans le côté gauche de don Juan. Elle y resta fixée. J'étais entièrement concentré sur elle ; quelque chose me tira lentement, comme à travers un tube, et je *vis* les alliés – trois silhouettes sombres, longues, rigides, agitées d'un tremblement, comme des feuilles sous la brise. Ils se trouvaient contre un fond rose, presque fluorescent. Au moment où je fixai mon regard sur eux, ils vinrent à moi, non pas en marchant, en glissant ou en volant, mais en se traînant le long de fibres blanches qui sortaient de moi. La blancheur n'était ni de la lumière ni une lueur, mais elle se composait de lignes qui semblaient tracées par une épaisse poudre de craie. Elles se désintégraient vite, mais pas assez. Les alliés étaient sur moi avant que les lignes se soient effacées.

Ils m'envahirent. J'en fus agacé, et les alliés s'écartèrent tout de suite, comme si je les avais punis. J'eus pitié d'eux et ce sentiment les attira à nouveau immédiatement. Et ils revinrent se frotter doucement contre moi. Je *vis* alors quelque chose que j'avais vu dans le miroir lors de l'expérience faite au ruisseau. Les alliés n'avaient pas de lumière intérieure. Ils n'avaient pas de mobilité interne. Il n'y avait pas de vie en eux. Et ils étaient pourtant manifestement vivants. C'étaient des formes étranges et grotesques qui ressemblaient à des sacs de couchage dont la fermeture à glissière serait fermée. La ligne fine qui courait au milieu de leurs formes allongées donnait l'impression qu'ils avaient été cousus.

Ce n'étaient pas des silhouettes plaisantes. La sensation qu'ils m'étaient totalement étrangers me mettait mal à l'aise, me rendait impatient. Je *vis* les trois alliés bouger, comme s'ils sautaient sur place ; il y avait une faible lueur en eux. La lueur augmenta d'intensité jusqu'à devenir, au moins chez un des alliés, très brillante.

À l'instant où je *vis* cela, je me trouvai confronté à un monde noir. Je ne veux pas dire qu'il était obscur, à la manière de la nuit. Je veux dire que tout ce qui m'entourait était d'un noir de jais. Je regardai le ciel et n'y trouvai aucune lumière nulle part. Le ciel était noir lui aussi, et littéralement couvert de lignes et de cercles irréguliers présentant différents degrés de noir. Le ciel ressemblait à une pièce de bois noir dont le grain apparaîtrait en relief.

Je regardai le sol. Il était pelucheux. Il semblait formé de flocons d'agar-agar ; ce n'étaient pas des flocons ternes, mais ils n'étaient pas brillants non

plus. Ils étaient entre les deux et c’était quelque chose que je n’avais jamais vu de ma vie : de l’agar-agar noir.

J’entendis alors la voix de *voir*. Elle me dit que mon point d’assemblage avait assemblé, avec d’autres grandes bandes d’émanations, un monde total : un monde noir.

Je voulus m’imprégner de chacune des paroles que j’entendais ; je dus, pour cela, dédoubler ma concentration. La voix se tue; mes yeux accommodèrent de nouveau. Je me trouvai debout avec don Juan, à quelque rues de la place.

Je compris immédiatement que je n’avais pas le temps de me reposer, qu’il était inutile de me laisser aller à me sentir choqué. Je rassemblai toutes mes forces et demandai à don Juan si j’avais fait ce qu’il avait attendu de moi.

“ Tu as fait exactement ce que tu devais faire ”, me dit-il d’un ton rassurant. “ Retournons jusqu’à la place pour nous y promener encore une fois, la dernière dans ce monde. ”

Je refusai de penser au départ de don Juan, je l’interrogeai donc sur le monde noir. J’avais le vague souvenir de l’avoir déjà *vu.*

“ Il s’agit du monde le plus facile à assembler ”, me dit-il. “ Et, de tous ceux dont tu as fait l’expérience, seul le monde noir est digne d’intérêt. C’est le seul véritable alignement d’une autre grande bande d’émanations que tu aies jamais réalisé. Tout le reste relevait d’un déplacement latéral le long de la bande humaine, mais qui s’opérait toujours au sein de la même grande bande. Le mur de brouillard, la plaine aux dunes jaunes, le monde des apparitions – tous ces phénomènes constituent des alignements latéraux que réalise notre point d’assemblage à mesure qu’il approche d’une position cruciale. ”

Il m’expliqua, tandis que nous retournions vers la place, qu’une des étranges propriétés du monde noir était de ne pas comporter les émanations qui, dans notre monde, répondent du temps. Ses émanations sont des émanations différentes, qui donnent des résultats différents. Les voyants qui voyagent dans le monde noir ont l’impression qu’ils y ont passé une éternité alors que dans notre monde, cela se réduit à une minute à peine.

“ Le monde noir est un monde redoutable parce qu’il vieillit le corps ”, me dit-il solennellement.

Je lui demandai de préciser ce qu’il venait de dire. Il ralentit le pas et me

regarda. Il me rappela que Genaro, à sa manière directe, avait essayé de me faire remarquer cela, en me disant que nous avions cheminé en enfer durant une éternité alors qu'il ne s'était même pas écoulé une minute, pendant ce temps, dans le monde que nous connaissions.

Don Juan me dit qu'il avait nourri, quand il était jeune, une obsession à l'égard du monde noir. Il s'était interrogé, devant son *benefactor,* sur ce qui lui arriverait s'il allait dans ce monde pour y rester un certain temps. Mais comme son *benefactor* n'était pas porté sur les explications, il avait purement et simplement plongé don Juan dans le monde noir pour qu'il découvre les choses par lui-même.

“ Le pouvoir du nagual Julian était tellement extraordinaire ”, poursuivit don Juan, “ que je mis plusieurs jours à revenir de ce monde noir. ”

“ Vous voulez dire que vous avez mis plusieurs jours à ramener votre point d'assemblage à sa position ordinaire, n'est-ce pas ? ” demandai-je.

“ Oui. C'est ce que je veux dire ”, me répondit-il.

Il m'expliqua qu'au cours des quelques jours qu'il passa, perdu, dans le monde noir, il avait vieilli de dix ans au moins, sinon plus. Les émanations intérieures à son cocon ressentirent une fatigue correspondant à plusieurs années de lutte solitaire.

Le cas de Silvio Manuel était tout à fait différent. Le nagual Julian le plongea lui aussi dans l'inconnu, mais Silvio Manuel assembla un autre monde avec un autre ensemble de bandes, un monde qui était également dépourvu des émanations du temps, mais qui produisait sur les voyants un effet contraire. Il disparut pendant sept ans, mais il avait l'impression de n'être parti qu'un moment.

“ Assembler d'autres mondes n'est pas seulement une affaire de pratique mais une affaire *d'intention,* ” poursuivit-il. “ Et il ne s'agit pas d'un simple exercice qui consiste à sortir de ces mondes en bondissant, comme si l'on était tiré par un élastique. Vois-tu, un voyant doit être audacieux. Une fois que tu franchis la barrière de la perception, tu n'as pas à revenir au même endroit, dans le monde. Comprends-tu ce que je veux dire ? ”

Je commençai à entrevoir lentement ce qu'il disait. J'eus une envie presque irrésistible de rire d'une idée aussi absurde, mais avant que cette idée se transforme en certitude, don Juan s'adressa à moi et ce que j'étais sur le point de me rappeler disparut.

Il me dit que le danger d'assembler d'autres mondes réside, pour les

guerriers, dans le fait que ces mondes sont aussi possessifs que le nôtre. La force d’alignement est telle que le point d’assemblage, une fois qu’il s’est détaché de sa position ordinaire, se fixe sur d’autres positions, grâce à d’autres alignements. Et les guerriers courent le risque d’échouer dans une solitude inimaginable.

Je lui fis remarquer, avec ce qu’il y avait en moi de rationnel et de curieux, que je l’avais *vu* dans le monde noir, sous la forme d’une boule de luminosité. Il était donc possible de se trouver dans ce monde-là en compagnie d’autres personnes.

“ Seulement si des personnes te suivent à la trace, en déplaçant leur propre point d’assemblage quand tu déplaces le tien ”, répondit-il. “ J’ai déplacé le mien afin de t’accompagner; autrement, tu te serais trouvé seul là-bas, avec les alliés. ”

Nous nous arrêtâmes de marcher et don Juan me dit qu’il était temps que je parte.

“ Je veux que tu évites tous les déplacements latéraux ”, me dit-il, “ et que tu ailles directement jusqu’au monde total le plus proche : le monde noir. Dans deux jours, tu devras faire la même chose tout seul. Tu n’auras pas le temps de baguenauder. Tu devras le faire pour échapper à la mort. ”

Il me dit que le fait de franchir la barrière de la perception est l’apogée de toutes les actions des guerriers. À partir du moment où cette barrière est franchie, l’homme et son destin se parent d’un autre sens pour les guerriers. Les nouveaux voyants utilisent l’acte qui consiste à franchir cette barrière comme une épreuve finale, à cause de l’importance transcendantale de ce franchissement. L’épreuve consiste à sauter du sommet d’une montagne dans un gouffre pendant que l’on se trouve dans un état de conscience normale. Si le guerrier qui saute dans le gouffre n’efface pas le monde de tous les jours et n’en assemble pas un autre avant de toucher le fond, il meurt.

“ Tu vas faire disparaître ce monde ”, poursuivit-il, “ mais tu vas demeurer, en quelque sorte, toi-même. C’est là l’ultime bastion de la conscience, celui sur lequel comptent les nouveaux voyants. Ils savent qu’après que la conscience les a consumés, ils gardent d’une certaine façon le sentiment d’être eux-mêmes. ”

Il sourit et me montra une rue qui était visible de l’endroit où nous nous trouvions – la rue où Genaro m’avait montré le mystère de l’alignement.

“ Cette rue, comme n’importe quelle autre, conduit à l’éternité ”, me dit-

il. “ Il te suffit de la suivre dans un silence total. Il est temps. Va-t’en maintenant ! Va-t’en ! ”

Il fit demi-tour et s’éloigna de moi. Genaro l’attendait au coin. Genaro m’adressa des signes de la main puis fit un geste m’exhortant à venir vers lui. Don Juan continuait à marcher sans se retourner pour regarder derrière lui. Genaro le rejoignit. Je me mis à les suivre, mais je compris que c’était une erreur. Je partis alors dans la direction opposée. La rue était sombre, déserte et morne. Je ne me laissai pas aller à des sentiments d’échec ou d’insuffisance. Je marchai, en état de silence intérieur. Mon point d’assemblage se déplaçait très vite. Je *vis* les trois alliés. Ils avaient l’air de sourire en biais, à cause de leur ligne médiane. Je me sentis frivole. Puis une force qui ressemblait à du vent balaya le monde.

Épilogue

Deux jours plus tard, tout le clan du nagual et tous les apprentis se réunirent sur le sommet dont m'avait parlé don Juan.

Don Juan déclara que chacun des apprentis avait déjà fait ses adieux à tout le monde, et que nous nous trouvions tous dans un état de conscience qui ne tolérait aucun sentimentalisme. Pour nous, dit-il, seule l'action comptait. Nous étions des guerriers dans un état de guerre totale.

Tout le monde, sauf don Juan, Genaro, Pablito, Nestor et moi-même, s'éloigna un peu du sommet, pour permettre à Pablito, Nestor et moi-même d'accéder à un état de conscience normale.

Mais avant cela, don Juan nous prit par le bras et nous fit marcher autour du sommet.

“ Dans un moment, vous allez provoquer par *l'intention* le déplacement de votre point d'assemblage ”, nous dit-il. “ Et personne ne vous aidera. Maintenant vous êtes seuls. Vous devez donc vous rappeler que *l'intention* commence par un commandement. ”

“ Les anciens voyants disaient que si les guerriers doivent poursuivre un dialogue intérieur, ils doivent poursuivre le bon dialogue. Cela signifiait, pour les anciens voyants, un dialogue sur la sorcellerie et sur le renforcement de leur autocontemplation. Pour les nouveaux voyants, il n'est pas question de dialogue, mais de la manipulation détachée de *l'intention* par le truchement de commandements modérés. ”

Il répéta à plusieurs reprises que la manipulation de *l'intention* commence par un commandement que l'on s'adresse à soi-même ; ce commandement est ensuite répété jusqu'à ce qu'il devienne le commandement de l'Aigle, et alors

le point d’assemblage se déplace, en conséquence, au moment où les guerriers accèdent au silence intérieur.

Le fait qu’une telle manœuvre soit possible est d’une importance très rare pour les voyants, les anciens comme les nouveaux, mais pour des raisons diamétralement opposées. La connaître permettait aux anciens voyants de déplacer leur point d’assemblage jusqu’à des *positions de rêve* inimaginables situées dans l’immensité de l’inconnu ; pour les nouveaux voyants, cette manœuvre permet de refuser d’être de la nourriture, elle leur permet d’échapper à l’Aigle en déplaçant leur point d’assemblage jusqu’à une *position de rêve* spécifique, connue comme la liberté totale.

Il nous expliqua que les anciens voyants découvrirent la possibilité de déplacer le point d’assemblage jusqu’à la limite du connu et de l’y maintenir fixé, dans un état de conscience accrue parfaite. À partir de cette position, ils *virent* qu’il était possible de déplacer lentement et de façon permanente leur point d’assemblage vers d’autres positions se trouvant au-delà de cette limite – un exploit stupéfiant, plein d’audace mais dépourvu de modération, car ils ne purent jamais renverser le mouvement de leur point d’assemblage, ou peut-être ne le voulurent-ils jamais.

Don Juan nous dit que, confrontés à l’alternative qui consiste à mourir dans le monde des choses ordinaires ou à mourir dans des mondes inconnus, des hommes aventureux opteront nécessairement pour ce dernier choix, et que les nouveaux voyants, se rendant compte que leurs prédécesseurs avaient seulement choisi de changer le lieu de leur mort, en vinrent à comprendre la futilité de tout cela ; la futilité de la lutte pour le contrôle de leurs semblables, la futilité d’assembler d’autres mondes, et, par-dessus tout, la futilité de la suffisance.

L’une des décisions les plus heureuses des nouveaux voyants fut celle de ne jamais laisser leur point d’assemblage se déplacer de façon permanente vers aucune autre position que celle de la conscience accrue. À partir de cette position, ils résolurent en fait le dilemme de la futilité et découvrirent que la solution ne consiste pas à choisir simplement un autre monde pour y mourir, mais à choisir la conscience totale, la liberté totale.

Don Juan observa qu’en choisissant la liberté totale, les nouveaux voyants persévérèrent involontairement dans la tradition de leurs prédécesseurs et devinrent la quintessence des provocateurs de la mort.

Il nous expliqua que les nouveaux voyants découvrirent que si l’on

provoque un déplacement continuel du point d'assemblage jusqu'aux confins de l'inconnu mais qu'on le fait revenir vers une position qui se trouve à la limite du connu, il traverse alors, comme l'éclair lorsqu'il est soudain libéré, le cocon de l'homme tout entier, en alignant d'un seul coup toutes les émanations intérieures au cocon.

" Les nouveaux voyants brûlent de la force de l'alignement ", poursuivit don Juan, " de la force de la *volonté*, qu'ils ont transformée en force de *l'intention* par une vie impeccable. *L'intention* est l'alignement de toutes les émanations de la conscience, il est donc juste de dire que la liberté totale signifie la conscience totale. "

" Est-ce là ce que vous allez tous faire, don Juan ? " demandai-je.

" Absolument, si nous avons assez d'énergie ", répondit-il. " La liberté est le don de l'Aigle à l'homme. Très peu d'hommes, malheureusement, comprennent que tout ce qu'il nous faut, pour accepter un don aussi magnifique, c'est posséder suffisamment d'énergie. "

" Si c'est tout ce qu'il nous faut, nous devons alors devenir, à tout prix, avares d'énergie. "

Don Juan nous fit ensuite accéder à un état de conscience normale. Au crépuscule, Pablito, Nestor et moi sautâmes dans le gouffre. Et don Juan et le clan du nagual brûlèrent du feu intérieur. Ils accédèrent à la conscience totale parce qu'ils avaient assez d'énergie pour accepter le don ahurissant de la liberté.

Ni Pablito, ni Nestor, ni moi-même ne mourûmes au fond de cette gorge – ni d'ailleurs les autres apprentis qui avaient sauté auparavant – car nous ne l'atteignîmes pas; sous l'effet d'un acte aussi terrible et incompréhensible que celui qui nous menait, par ce saut, au-devant de notre propre mort, nous déplaçâmes tous notre point d'assemblage et assemblâmes d'autres mondes.

Nous savons maintenant que nous sommes restés pour nous souvenir de la conscience accrue et recouvrer la totalité de nous-même. Et nous savons aussi que plus nous nous souvenons, plus notre allégresse, notre interrogation sont intenses, mais plus grands sont aussi nos doutes, notre trouble.

Jusqu'à présent, on dirait que nous ne sommes restés que pour être tourmentés par les questions les plus fondamentales sur la nature et le destin de l'homme, jusqu'au moment où nous aurons peut-être assez d'énergie non seulement pour vérifier tout ce que don Juan nous a appris, mais encore pour accepter nous-même le don de l'Aigle.